HAL
open science

L'aventure Guédelon

Emmanuel Gleyze

To cite this version:

Emmanuel Gleyze. L'aventure Guédelon : L'édification d'un château médiéval au XXIe siècle. Presses universitaires de la Méditerranée, 2019, Sociologie des imaginaires, Denis Fleurdorge, 978-2-36781-287-8. hal-03131662

HAL Id: hal-03131662

https://hal.science/hal-03131662

Submitted on 4 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L’aventure Guédelon

Collection « Sociologie des imaginaires »

Directeur de collection
Denis Fleurdorge

Comité scientifique
Denis Fleurdorge, Philippe Joron, Jean-Marc Ramos, Jean-Bruno Renard, Patrick Tacussel, Martine Xiberras.

La collection « Sociologie des imaginaires » a pour objectif de publier des ouvrages permettant de comprendre comment les univers symboliques déterminent des pratiques sociales.

Cette investigation sur les imaginaires sociaux combine deux grands axes. Le premier concerne la phénoménologie de l'action collective et s'intéresse par exemple à la dynamique du mythe ou des idéologies politiques. Le deuxième axe est une étude herméneutique sociographique des images, des symboles et des allégories qui ont pour fonction d'asseoir les représentations du social dans diverses modalités (associations, partis ou communautés d'intérêt).

À partir de ce point de vue, les ouvrages de la collection visent à éclairer et à mieux comprendre les mutations sociales.

Collection « Sociologie des imaginaires »

L'aventure Guédelon

L'édification d'un château médiéval au XXIe siècle

Emmanuel Gleyze

Préface de
Nathalie Heinich

2019
Presses universitaires de la Méditerranée

Mots-clés : château, entreprise, innovation, organisation, sociologie, tourisme.

Illustration de couverture : © Photographies Guédelon — *Tour de la chapelle*, 2017.

ISBN 978-2-36781-287-8
Tous droits réservés, PULM, 2019.

À Karine et Mila

Lapidum natura restat, hoc est praecipua morum insania…

« Reste à étudier la nature des pierres, domaine où
se manifeste le mieux la folie des mœurs humaines… »

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle. Livre XXXVI,* Ier siècle apr. J.-C.

Remerciements

Mes remerciements vont à toute l'équipe du château de Guédelon, à Madame Maryline Martin, Directrice générale du projet et à Florian Renucci, maître d'œuvre du chantier, ainsi qu'à Delphine Bourselot, Directrice du site touristique. Merci également pour les droits photographiques accordés pour le cahier central et la première de couverture à Guédelon et à Clément Guérard.

Pour la confiance en l'aboutissement de ce projet et leur soutien, mes remerciements se dirigent tout naturellement vers Mila et Karine, ainsi que vers Monsieur le professeur Jean-Bruno Renard, sans lequel ce projet d'ouvrage n'aurait jamais vu le jour…

Préface

Les « objets-frontières » sont les meilleurs objets pour le sociologue : parce qu'ils se déploient sur deux voire plusieurs domaines, ils font éclater les évidences, obligent à redéfinir les contours, à expliciter les définitions. Guédelon, à l'évidence, en est un : un « feuilleté d'identités multiples », comme l'écrit excellemment Emmanuel Gleyze, un dispositif composite, une antinomie de pierre, qui met en tension le passé et le futur, l'authentique et l'inauthentique, la culture et le commerce, l'archéologie et le tourisme, la science et le divertissement, la pédagogie et le parc d'attraction, la cause militante et l'enrichissement, l'association loi de 1901 et l'entreprise bien gérée. Qui dit mieux en matière de complexité ?

1 Un paradis pour les sociologues

Il est aussi, du même coup, un objet à multiples entrées, qui en fait, nous dit l'auteur, « un paradis pour les sociologues ». Une première entrée, évidente, est celle de la sociologie de la culture : 2018 a été le vingtième anniversaire de l'ouverture du chantier au public, c'est-à-dire de la création d'une entreprise culturelle, où les gens payent pour voir. « Attention risque de bouchon », prévient un panneau sur la route d'accès : c'est dire que l'entreprise est un succès, dont témoignent non seulement les 300 000 visiteurs annuels mais aussi l'abondante bibliographie, les articles, émissions de télévision et publications diverses consacrées à l'expérience — les visiteurs augmentant en nombre à mesure que progresse le chantier. Son caractère évolutif explique d'ailleurs pour une part les bons résultats de fréquentation puisque, contrairement aux « vrais » châteaux (les châteaux authentiquement « monuments historiques »), dont le propre est de rester autant que possible identiques à eux-mêmes, Guédelon est, par définition, un « *work in progress* » (du moins tant qu'il ne sera pas terminé), ce qui dope la fréquentation en incitant les visiteurs à revenir pour constater les progrès de l'édification. Bref : un rêve pour responsable d'établissement culturel…

Une deuxième entrée est celle de la sociologie des professions : l'architecture, l'archéologie, l'histoire, et même la « castellologie » — dont personnellement j'ignorais l'existence avant la lecture de ce travail… La question des professions mène directement à la sociologie du travail : travail, ici, de la pierre, intelligence pratique telle que l'a expérimentée l'auteur de l'ouvrage, observateur participant non seulement de ce que l'homme fait aux pierres mais aussi, plus subtilement, de « ce que les pierres font à l'homme » — « une pragmatique des choses », pourrait-on dire. Et parmi les modalités d'action de la pierre, il y a la façon dont elle nous fait éprouver le temps : voilà qui nous conduit à une sociologie du rapport au temps, également présente dans ce livre décidément aussi riche que l'est son objet. Car le chantier de Guédelon, dont l'achèvement est prévu en 2023, incarnant cet oxymore qu'est un « monument historique moderne », autrement dit une « uchronie concrète », l'expérience à la fois vécue et objectivée de la « concordance des temps », articulant « une multiplicité de temporalités » où le temps long des pierres s'allie au temps court d'une génération, voire du temps très court que prend le geste de la main qui s'élève et s'abaisse pour entamer le bloc à coup de « massette »…

Mais la sociologie du rapport au temps s'inscrit elle-même dans une sociologie des représentations : avec l'aventure Guédelon, nous apprenons tout sur l'imaginaire collectif des châteaux — de Kafka aux *Visiteurs*… Et surtout, nous observons de près les problèmes de crédibilité posés par l'édification d'un château fort en plein XXIe siècle : des problèmes au moins aussi ardus que ceux, techniques, posés par l'édification elle-même. « *Comment construire une crédibilité qui vise à édifier un château du Moyen Âge au XXIe siècle ?* », se demande l'auteur, confronté aux résistances des spécialistes du patrimoine, à la délicate question des subventions (qui risqueraient de concurrencer indûment les monuments réellement historiques) et, surtout, au repoussoir Disneyland, pierre de touche des oppositions à ce qui peut, sous un certain angle, être considéré comme un parc d'attractions, ruinant ainsi les représentations alternatives comme expérimentation scientifique, entreprise pédagogique voire chantier d'insertion.

2 Chantier pour une sociologie des valeurs

Il est encore une autre sociologie, plus novatrice, à laquelle Guédelon fournit un terrain de choix : c'est la sociologie des valeurs. L'on trouve en effet, sur ce chantier, une pluralité de « registres de valeurs[1] », pas toujours aisément compatibles entre eux.

La présence de travailleurs bénévoles témoigne d'un engagement militant qui relève du registre civique, de même d'ailleurs que la visée explicitement pédagogique de la visite : contribuer à une œuvre collective, transmettre des savoir-

1. Ce modèle d'analyse a été développé dans N. Heinich, *Des valeurs. Une approche sociologique*, Paris, Gallimard, 2017.

faire relèvent du souci du bien commun. Or la présence d'un comité scientifique témoigne que sont aussi convoquées les valeurs de connaissance scientifique, de production de savoir, relevant du registre épistémique. En même temps, il ne faut pas oublier que les visiteurs ont payé pour voir : voilà qu'apparaît le registre ludique du divertissement — attesté d'ailleurs par les nombreux traits d'humour de ce livre, où l'on rit parfois aux éclats. Le spectacle se doit, en outre, de ne pas décevoir l'attente de beauté, conformément au registre esthétique (comme en témoigne la décision de modifier le mortier initial pour obtenir une couleur plus en harmonie avec la pierre locale). Cependant il faut bien que les murs tiennent, que les instruments soient utilisés correctement, que les techniques soient efficaces : autant de contraintes qui seront évaluées selon le registre technique. Et puis, il faut aussi que l'on puisse payer les salariés, que l'entreprise soit financièrement saine, conformément aux exigences du registre économique. Sans compter que les normes de sécurité imposées par le droit du travail introduisent dans le jeu la valeur de légalité, relevant du registre juridique.

Registres civique, épistémique, ludique, esthétique, technique, économique, juridique : voilà qui fait déjà un réseau serré de contraintes, c'est-à-dire de valeurs à satisfaire. Mais ce n'est pas tout, car certains de ces registres — et notamment le juridique — sont presque toujours en contradiction avec la valeur qui est de loin la plus prégnante sur le site de Guédelon, à savoir la valeur d'authenticité : « À Guédelon, la valeur d'authenticité tourne vite à l'obsession, la faille s'ouvre et une pléthore d'objets s'y engouffre », note Emmanuel Gleyze. Relevant du registre « pur », cette valeur d'authenticité est, si l'on peut dire, la clé de voûte de l'ensemble de ce complexe édifice axiologique, qui en révèle la prégnance dans le monde occidental moderne. L'on apprend ainsi — et c'est l'une des parties les plus drôles de l'ouvrage — que sont apparus sur le site des objets conformes aux normes juridiques mais non conformes aux critères de l'authenticité, donnant lieu à de récurrents et réjouissants questionnements de la part des visiteurs, qui ironisent à l'adresse des travailleurs : « Et vos lunettes, là, elles sont d'époque ? » (appelant parfois, en guise de réponse, cette réponse encore plus ironique : « Les visiteurs non plus ils ne sont pas d'époque ! »). Les problèmes techniques posés par le rapport à la pierre deviennent alors des problèmes axiologiques, des problèmes liés aux valeurs : comment traiter la pierre pour construire le sentiment d'authenticité, et comment elle lui résiste ou, au contraire, le favorise…

Dans ce feuilletage de niveaux d'appréhension de l'objet, ce ne sont pas tant la taille ou la beauté qui sont visées mais la justesse, c'est-à-dire la cohérence entre les différentes dimensions — matérielle, sociale, architecturale, stylistique, chronologique… La réussite de l'opération repose sur un mélange improbable de fiction (Guédelon est porté par un récit convoquant des personnages imaginaires) et de savoir scientifique : « une vraisemblance imaginaire s'associe à une vérisimilitude historique », résume l'auteur.

3 Cadre-analyse de Guédelon

Comment, donc, définir Guédelon ? se demande inlassablement l'auteur. La réponse à cette question délicate passe, me semble-t-il, par une analyse des raisons pour lesquelles elle se pose de façon aussi insistante. Et cette analyse gagne à s'appuyer sur une autre problématique sociologique que celles précédemment évoquées : la « cadre-analyse » proposée par Erwin Goffman dans le moins connu de ses ouvrages, *Frame Analysis*[1].

En effet, Guédelon peut s'appréhender comme la concomitance de plusieurs types de « cadres » tels que les définit Goffman (et d'ailleurs, un panneau d'information à l'entrée est destiné à informer les visiteurs « sur le cadre de l'expérience ») : le « cadre primaire » de l'expérience ordinaire, où il s'agit bel et bien d'édifier un château, de taper sur des pierres, de faire des murs qui tiennent ; mais aussi, le « cadre transformé », sous la forme du « mode » que constitue le spectacle, où les tailleurs de pierre agissent sous les regards d'un public de visiteurs, qui apprécient leur « performance » comme ils le feraient au théâtre : « Il y a toujours un petit effet de mise en scène à Guédelon, car il y a toujours en été une troupe de visiteurs attentifs à vos moindres gestes, épiant le moindre événement », précise l'auteur. D'ailleurs, à Guédelon il y a un décor, comme dans tout spectacle : « J'ai aussi en charge le décor du chantier médiéval », explique le fondateur du projet. Et le passage du terme d'« ouvriers » à celui d'« œuvriers » témoigne bien de cette tension entre cadre primaire et cadre transformé sous le mode du spectacle — car des « ouvriers » travailleraient-ils sous les applaudissements ? (« En fin d'après-midi le bloc se délitera sous les coups de la masse, et avec les applaudissements des publics ! »).

Et en même temps, ce mode de la représentation est concurrencé par cette autre catégorie de cadre transformé qu'est la situation pédagogique. Si l'un comme l'autre ont en commun de nécessiter un public face aux « performeurs », dans le premier ceux-ci ne sont pas autorisés à parler au public tandis que dans le second ils y sont, au contraire, encouragés : comme l'explique un responsable, « c'est un anti-Disneyland, c'est vraiment à l'opposé du projet de Disneyland. Il y a une règle fondamentale à Disneyland, ceux qui jouent les personnages de Disney ont interdiction de parler aux visiteurs, parce qu'il ne faut pas donner une espèce de réalité aux personnages qui sont imaginaires. Ici, c'est exactement l'inverse, c'est une obligation du métier, des tailleurs de pierre, des maçons, de tous ceux qui travaillent ici, de parler aux visiteurs. (…) Ici, c'est quelque chose qui est pédagogique ».

Enfin, un troisième « mode » est à l'œuvre dans l'expérience Guédelon : celui de l'expérimentation scientifique, à l'extrême opposé du spectacle lucratif dont Disneyland est l'emblème honni. Or une expérimentation scientifique n'est pas faite pour produire de l'argent mais du savoir, et elle doit se faire sous l'autorité de savants, en l'occurrence le comité scientifique qui préside aux opérations. Elle

1. Cf. E. Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, 1974, Paris, Minuit, 1992.

intègre en outre le droit de se tromper (d'où les nombreux changements de caps, de techniques, de plans qui ont émaillé le chantier Guédelon, sans dommages pour sa crédibilité), contrairement au spectacle, où l'acteur ne doit pas trébucher, et à la situation pédagogique, où l'enseignant ne doit pas être pris en défaut.

Voici donc quatre « cadres » susceptibles de définir Guédelon : le cadre primaire et, parmi les cadres transformés sous forme de « mode », le spectacle, la situation pédagogique, l'expérimentation scientifique. Mais ce n'est pas tout : car un cadre transformé peut aussi se présenter sous la forme non d'un « mode » mais d'une « fabrication », autrement dit un dispositif impliquant une dupe, comme ce serait le cas par exemple si Guédelon n'était pas réalisé selon les contraintes annoncées. Or c'est un soupçon récurrent chez certains visiteurs qui, soucieux de ne pas « se faire avoir », font volontiers l'hypothèse de fondations cachées, ou d'instruments non conformes : « Guédelon a été fait à la pelleteuse, c'est pas vrai, ça n'a pas été fait à la main au début », affirme une employée proche du site. Voilà d'ailleurs qui illustre remarquablement la « vulnérabilité transformationnelle » des cadres dès lors que, selon Goffman, ils ont subi une première transformation : il devient très facile de les faire changer à nouveau de cadre, que ce soit effectivement ou imaginairement.

Cette « vulnérabilité transformationnelle » est d'ailleurs abondamment exploitée par les visiteurs, pour qui le passage du cadre primaire au cadre transformé constitue un merveilleux terrain de jeu. Ils s'ingénient à pointer les anachronismes (dus notamment aux normes de sécurité) comme autant d'indices que le cadre n'est pas primaire mais bien transformé, autrement dit qu'ils sont face à un spectacle de chantier et non pas à un chantier « réel », même si les tailleurs de pierre y tapent réellement sur de vraies pierres et se font régulièrement de vraies blessures : « Et vos lunettes là, elles sont d'époque ? » ; « Ils portaient des bouchons dans les oreilles au Moyen Âge ? » ; « Vos chaussures de sécurité elles sont pas d'époque, là » ; « Y'avait des cigarettes au Moyen Âge ? » ; « Les toilettes, y sont pas du Moyen Âge » — voire, plus ironiquement encore : « Y'a pas de savon ? Pourtant ça existe depuis les Gaulois… ».

Reste à définir ce que Goffman appelle la « forme du cadre », autrement dit la structure première, celle qui donne contenance à toutes les modalités : c'est une autre façon, plus technique, de poser la question récurrente de savoir « comment définir Guédelon ». Or la réponse est claire : ce ne peut pas être le cadre primaire qui serait celui d'un chantier « normal », même si tout « l'édifice » Guédelon — au sens du dispositif — repose sur la volonté de mettre en œuvre un « vrai » chantier médiéval. Car c'est bien le cadre transformé en « mode » (alternativement ou à la fois spectacle, situation pédagogique et expérimentation scientifique) qui produit les nombreuses contraintes imposées aux actions et aux objets, et notamment ces petits arrangements avec le cadre que constitue la dissimulation des objets indispensables mais indésirables, qui ne doivent pas entamer la pureté du spectacle, la mise en scène de l'authenticité :

> J'ai listé, note Emmanuel Gleyze, tous ces endroits cachés (et ses objets dissimulés) sur le chantier : chaque loge a par exemple ses placards et une poubelle, de petits rangements et une caisse (un espace relativement étroit et privatif, où les

objets non « médiévaux » peuvent s'épanouir) ; il y a aussi des tuyaux d'arrosage dissimulés qui permettent une hygiène correcte pour nettoyer les parcs à bestiaux de Guédelon, mais aussi des pharmacies et des trousses de secouriste en cas de besoin, etc. S'y ajoutent aussi, dissimulés, des conduits de canalisation d'évacuation des eaux usées ou d'alimentation d'eau.

Et surtout, il importe que la « forme du cadre » soit bien celle du spectacle, car c'est ce cadre-là qui lève la contrainte temporelle du cadre primaire, où le tailleur de pierre doit finir son travail aussi vite que possible : en alimentant financièrement le chantier, l'économie du spectacle permet aux ouvriers de prendre leur temps, d'expliquer ce qu'ils font aux visiteurs, de discuter avec les scientifiques. En effet, plus le chantier dure, plus dure aussi cette source essentielle que sont les visites touristiques : « C'est le grand privilège de ce travail, ça, c'est une chose merveilleuse : on a la contrainte du travail, il faut être là, il faut produire quand même un minimum, mais personne ne nous dira "Dépêche-toi !". Il n'est pas question de série… Il n'y a pas de stress quoi… », témoigne un « œuvrier ».

Chantier d'expérimentation architecturale, archéologique, technologique, historique, Guédelon se révèle donc aussi, à la lumière de l'observation participante, un chantier d'expérimentation sociologique, où l'on voit comment différents types de cadres (primaire, transformé en mode du spectacle, mode de l'enseignement, mode de l'expérimentation, transformé en fabrication) peuvent se composer entre eux, comment ils s'associent à différents registres de valeurs (civique, épistémique, ludique, esthétique, technique, économique, juridique), et comment cadres et registres imposent des contraintes spécifiques auxquelles tout un chacun est tenu de se plier. Et l'on comprend ainsi, finalement, la logique imparable de ce drôle de dispositif inventé pour concilier l'impératif de respect des normes de sécurité (cadre primaire, registre juridique) et l'impératif de respect des critères d'authenticité (cadre du spectacle, registre pur) : « Le casque de chantier en plastique blanc est recouvert d'un chapeau de paille »…

Nathalie Heinich
Sociologue, Directrice de recherche au CNRS,
Centre de recherche sur les arts et le langage (CRAL)
de l'École des Hautes Études en Sciences sociales

Introduction

Si l'on ouvre les pages du *Larousse des châteaux* (Denizeau, 2005), on découvre plus de deux cent cinquante monuments en textes illustrés par de nombreuses photographies et des explications en doubles et quadruples pages. Ce livre comporte six chapitres respectant scrupuleusement l'ordre chronologique, du Xe siècle à nos jours. Un seul château ne se trouve pas présenté dans ces chapitres : c'est le château de *Guédelon*. Curieusement, sa présentation se retrouve placée entre le « Guide des châteaux » et « L'itinéraire par région », deux annexes de l'ouvrage (*ibidem*, p. 306). Quel peut être cet étrange château qui se retrouve coincé dans une annexe ?

Sortons maintenant des pages de l'édition *Larousse*. Guédelon est d'abord un *château fort* associé au XIIIe siècle. Comme l'explique son maître d'œuvre, Florian Renucci, le château de Guédelon « combine des fonctions militaires, politiques, juridiques et résidentielles. Il reprend les critères de l'architecture de Philippe Auguste, Roi de France de 1180 à 1223[1] ». Il se situe en France, dans le département de l'Yonne, sur la petite commune de Treigny (à quinze kilomètres du village de Saint-Fargeau) en plein cœur de la forêt bourguignonne. On y accède par une route sinueuse et souvent humide éloignée de tout, avec un panneau « Attention risque de bouchon ! » Ce château est d'ailleurs invisible de la route parce qu'il se situe au milieu d'un massif d'arbres ; il ne s'illumine même pas la nuit, comme tout monument qui se respecte ! Sa première spécificité importante est sans doute qu'il n'est pas un vestige du passé, mais plutôt un monument en devenir. Moins qu'un site classé « Monument Historique » (MH), il est avant tout un monument d'histoire(s)[2]. Et pour cause, la première pierre de ce château a été posée le 20 juin 1997, et la dernière devait l'être, à l'origine, vers 2023 (ou 2025 selon les sources !). Guédelon est un château « tout neuf », comme l'annonce le site Internet officiel du lieu. L'idée de départ est de faire un chantier expérimental, j'entends

1. D'après Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent un château fort. Lexique*, Treigny, Guédelon Chantier Médiéval, 2003, p. 13. Le site Internet officiel du château parlera pour Guédelon de *château-résidence* : http://www.guedelon.fr/ (consulté le 30/04/2018).

2. Aucun jugement de valeur ici, je m'en explique plus loin.

d'archéologie et d'histoire expérimentales, légitimé par des instances universitaires[1], qui vise à construire un château fort dans le respect des matériaux et des techniques du XIIIe siècle : il n'y avait sur ce lieu aucun vestige, aucune trace archéologique, aucun château. Ce projet se déploie sur une surface de plus de quinze hectares et quatre-vingts hectares de plus avec la forêt attenante (chiffres de 2016), aux abords d'une ancienne carrière désaffectée, la « Carrière des murs », et d'un point d'eau au sein d'une forêt de chênes. L'idée de cette architecture si singulière vient d'un particulier, Michel Guyot, qui s'est vite associé les services d'une bonne communicante et directrice, Maryline Martin, qui deviendra codirigeante de l'entreprise avec lui dès 2006, puis Directrice générale du projet à partir de 2013[2]. Une centaine de personnes sont salariées sur place : tailleurs de pierre, charpentiers, carriers, vanniers, potiers, maçons, forgerons, teinturiers, jardiniers, etc. avec une vingtaine de métiers différents pour 2018, mais aussi des guides et personnels d'accueils qui travaillent ensemble en ce même lieu (Dossier de presse 2018). Car voilà, Guédelon reçoit la visite de plus de 300 000 visiteurs par an (chiffre 2017) pour assurer son plein et autonome développement, dont 50 000 enfants et plus de 600 « bâtisseurs temporaires » viennent participer, chaque année, au chantier ! Le site est devenu le deuxième site touristique payant de la région Bourgogne, après un site aussi prestigieux que les Hospices de Beaune[3]. Le deuxième projet de Guédelon est donc de faire partager aux visiteurs (scolaires, touristes, comités d'entreprise…) le quotidien d'un chantier : « La visite du chantier permet de se transposer au XIIIe siècle. Les *œuvriers*[4], vêtus d'habits médiévaux, taillent, forgent, tissent, équarrissent ou tournent sous les yeux du public. Percherons et ânes transportent le bois, les pierres et le mortier du hameau des *essarteurs* [ceux qui s'occupent de la coupe des arbres] aux villages des artisans, de la carrière au chantier du château. Une taverne propose au visiteur de découvrir l'art de vivre médiéval avec notamment des vins d'hypocras et des tourtes. » (Maurice, 1999, p. 24). Le chantier ouvre ses portes au public de mi-mars à début novembre. Société par actions simplifiée (SAS), Guédelon est une *entreprise culturelle* du XXIe siècle plutôt innovante, avec un chiffre d'affaires de 4,3 millions d'Euros par an. En 2017, Guédelon a déjà 20 ans d'existence…

1. En 2018, le « comité scientifique » de Guédelon est composé de Anne Baud (maîtresse de conférences en archéologie médiévale à l'université de Lyon 2), Christian Corvisier (historien de l'architecture), Philippe Durand (maître de conférences en histoire de l'art du Moyen Âge à l'université de Bordeaux 3), Frédéric Épaud (chargé de recherche au C.N.R.S., docteur en archéologie, spécialiste de la charpente médiévale), Nicolas Faucherre (archéologue et historien de la fortification, professeur d'histoire de l'art à l'université de Nantes), Jacques Moulin (architecte en chef des Monuments historiques), Nicolas Reveyron (professeur d'histoire de l'art et d'archéologie du Moyen Âge, à l'université Lyon 2).

2. Entretien semi-directif réalisé le mardi 17 mai 2016 avec Maryline Martin, directrice générale, à Guédelon.

3. Comme l'explique Florian Renucci dans l'ouvrage dirigé par Christophe Vallet, *De la restitution en archéologie*, Paris, Éditions du Patrimoine/Centre des Monuments nationaux, 2008, p. 112.

4. Pour chaque terme spécifique en italiques, se reporter au « Glossaire général », en fin d'ouvrage.

1 L'aventure Guédelon sous l'œil des sciences humaines

Voici un extrait de mon journal d'enquête en date du 19 juillet 2005 :

> Il est 23 heures et quelques. Tout le monde dort profondément… [Je dors dans le local des bénévoles lors de mon séjour]. Tous les bénévoles sont raides ! Mes doigts sont enflés depuis plusieurs jours à cause du contact aux outils, de la pierre à mon corps, et j'ai une légère blessure à la main gauche : hier j'ai raté le *poinçon* (tige en fer à percuter) et la *massette* est venue s'écraser sur le haut de mon pouce. Un grand classique pour un débutant ! La pierre est compacte, et voilà presque une semaine que je travaille sur la même « patate » : une pierre massive à peine dégrossie mais pas encore équarrie, dure, et qui fait parfois des étincelles quand on la frappe. C'est vraiment décourageant, je dois arriver à faire un parallélépipède, et j'en suis plus que loin ! Le contact avec la pierre, sa rudesse, est sans appel. Je me souviens maintenant ce qu'on me dit à chaque fois que je qualifie cette pierre de « dure » : « — Ici, y'a pas de pierre dure, y'a que des bras mous » ! (C'est un stéréotype). Dans les tons ocre, elle [cette pierre] passe des teintes du jaune clair au marron orangé, laissant apparaître par endroits un léger bleuté. Hier je suis allé voir le forgeron : c'est lui qui a la trousse de secours ! Il m'a réparé tout ça, avec humour. (Il y a toujours un petit effet de mise en scène à Guédelon, car il y a toujours en été une troupe de visiteurs attentifs à vos moindres gestes, épiant le moindre événement ; « événement », étymologiquement : « ce qui arrive » ?). Nous étions aujourd'hui trois dans une des *loges* de tailleurs de pierre du chantier. Des sons aigus réguliers et légèrement décalés accompagnent toujours nos gestes, se confondant parfois dans un même rythme, se poursuivant plus souvent comme des notes avalées sur une partition de musique. (Il y a vraiment un rythme spécifique au groupe dans ce frappé, à l'oreille). Je porte de 10 h du matin au soir 19 h un *bliaut* (habit du Moyen Âge) trempé sept jours auparavant dans une flaque de boue, pour ne pas faire trop neuf ou trop propre, et séché à l'air libre, un pantalon clair et poussiéreux, de larges lunettes en plastique transparent, des bouchons jaunes dans les oreilles par intermittence, et de fausses chaussures de sécurité. Il y a toujours un bob-tongs (ce sont les visiteurs du chantier, les salariés les appellent parfois comme ça en été : réification de l'*homo touristicus* par ses attributs extérieurs et ses extrémités, un bob sur la tête et des tongs aux pieds !) qui pose inlassablement cette même question : « — C'est quoi comme pierre que vous travaillez ? » Moi sans attendre la réponse des deux autres, salariés sur le site : « — C'est du grès ferrugineux. » Le visiteur : « — Et vous mettez combien de temps pour tailler une pierre comme ça ? », il désigne à ses pieds une pierre parfaitement taillée et déjà signée par son auteur. Moi, mécaniquement et sans presque le regarder : « — De trois jours à un mois et demi pour la margelle du puits, là-haut », [selon d'autres sources, celles d'un guide de visite, il aurait fallu en fait deux mois, et deux tailleurs de pierre, pour réaliser ce puits d'une tonne trois, source du 01/05/2006] je lui montre. J'ai bien appris ma leçon ! Il y a toujours cette question du temps de travail qui revient à Guédelon, inlassablement. Il a fait chaud aujourd'hui, très chaud, à Guédelon (…).

Comme vous pouvez le constater à travers cet extrait de mon journal d'enquête, mon orientation dans cet ouvrage est résolument anthropologique et sociologique. C'est sous cet angle que je souhaite aborder « l'aventure Guédelon », en

captant la réalisation d'un chantier en pleine génération (au sens quasi aristotélicien du terme !). À cette fin, j'ai utilisé toutes les techniques d'enquêtes possibles pour capter un maximum d'informations : entretien semi-directif avec certains acteurs du projet ou des personnes extérieures (par exemple deux archéologues au C.N.R.S.), observation directe sur le chantier, observation participante en étant moi-même bénévole et en participant à la construction, enfin en effectuant une recherche documentaire de tous les supports que j'ai pu trouver sur Guédelon. Comme le disait déjà le grand anthropologue Bronislaw Malinowski (1989, p. 65) : « l'ethnographe n'a pas seulement à placer ses filets au bon endroit et à attendre qui viendra s'y jeter. Il doit se montrer chasseur dynamique, talonner sa proie, la diriger vers les rets et la poursuivre jusqu'en ses derniers retranchements » ! L'Internet et sa *toile* ont été également des outils pour comprendre mieux encore ce chantier : Guédelon a par exemple un site Facebook et un compte Twitter (deux réseaux sociaux en ligne), ainsi qu'un site Internet très riche avec 800 000 passages par an, selon le dossier de presse 2016 de Guédelon… Mon obsession a été ici de capter une architecture en pleine génération au travers d'une question spécifique : *comment peut-on édifier un château fort en plein XXIe siècle ?* Ou plus spécifiquement encore : *comment construire une crédibilité qui vise à édifier un château du Moyen Âge au XXIe siècle ?*

On trouve déjà les prémisses d'une sociologie de l'architecture (une « protosociologie » !) chez l'humaniste et théoricien de l'architecture Leon Battista Alberti, en 1485 : « Certains ont prétendu que l'eau et le feu furent à l'origine du développement des sociétés humaines. Pour ma part, considérant l'utilité et la nécessité du toit et du mur, je me persuaderai qu'ils ont joué un rôle bien plus important pour rapprocher les hommes les uns des autres et les maintenir unis » (Alberti, 1485, p. 48). Plus encore, on trouve aussi chez lui une profonde réflexion sur la question de l'*édifier*, dans son volet anthropologique, comme l'explique l'une de ses spécialistes, Françoise Choay, dans sa traduction du traité d'architecture d'Alberti le *De re aedificatoria* (selon la traduction de Françoise Choay : *L'art d'édifier*). Elle écrit à propos de cet ouvrage et de son titre :

> Dans ces conditions, pourquoi Alberti chosifie-t-il l'action de l'*aedificator* en l'appliquant au substantif *res*, la chose ? Ce choix s'éclaire dès lors qu'on le situe dans le corpus du droit canon, dont Alberti était spécialiste, et où *res* prend l'acception de « question ». La question de l'édifier annonce la couleur. Alberti ne va pas disserter sur une chose. Il va s'interroger sur la nature d'une activité créatrice, l'édification. Son questionnement est unique dans l'histoire des traités[1].

Mon propos ne sera pas ici de percer à jour « la nature d'une activité créatrice », mais bien plutôt d'appréhender une *édification en actes*, dans la lignée d'Alberti, à travers ses multiples dimensions : la question de l'édifier en sera le cœur.

1. Françoise Choay, *Le* De re aedificatoria *et l'institutionnalisation de la société*, Saint-Étienne (France), Publications de l'université de Saint-Étienne, 2006, p. 18. Voir également : Françoise Choay, Michel Paoli (dir.), *Alberti. Humaniste, architecte*, Paris, Musée du Louvre éditions/École nationale supérieure des beaux-arts, coll. « D'art en questions », 2006, p. 92-109.

D'une façon plus actuelle, il existe bien sûr de nombreuses façons de faire une sociologie de l'architecture : en proposant par exemple des études sur la profession d'architecte (Champy, 2001 ; Chadoin, 2007) ou en axant les recherches sur les commandes publiques (Champy, 1998), en analysant la réhabilitation comme prétexte à « une domination sociale et spatiale » (Amougou, 2001) ou encore en proposant à une échelle plus vaste de lire la ville comme un « espace psychique » et comme le lieu historique d'une expérience corporelle (Baudry, 2004 ; Sennett, 2002), en captant les intrications entre les usagers et le cadre bâti, etc. L'article de Delphine Aboulker (2006) sur les maisons d'architectes du Mouvement moderne américain ou la riche étude menée par Sylvette Denèfle, Sabrina Bresson, Annie Dussuet et Nicole Roux (2006[1]) à la Maison Radieuse de Rezé, près de Nantes, avec l'architecture de Le Corbusier, sont des exemples représentant cette dernière approche. Se situant dans la continuité d'un chercheur comme Paul-Henry Chombart de Lauwe, l'enquête à la Maison Radieuse s'ancrera par exemple dans les problèmes suivants : « Comment vit-on dans l'architecture de Le Corbusier ? Comment la vie des occupants des lieux est-elle influencée par ses conceptions urbanistiques ? L'architecture moderne a-t-elle répondu à ses promesses et aux attentes de ses habitants ? » (*Idem*, p. 10). Dans cette logique le cadre bâti est déjà existant. La voie dans laquelle je m'inscris quant à moi avec Guédelon est encore différente, ce chantier n'étant pas simplement le paradis des pierreux ou de certains amoureux du Moyen Âge et du beau geste, il est aussi un paradis pour les sociologues : on peut y voir, sur un espace relativement circonstancié, toutes les étapes d'un chantier en vase clos, de la refonte de l'acier qui répare les outils à la carrière où se fendent les blocs, de la taille de la pierre jusqu'à la maçonnerie et la charpente, en passant par les conseils du maître d'œuvre jusque dans l'œil émerveillé d'un enfant : Guédelon confronte en un lieu à « échelle humaine », humains (visiteurs, scolaires, salariés, bénévoles, Comités des Œuvres sociales et que sais-je encore) et non-humains (pierre, bois, argile, eau, chevaux, etc.). L'anthropologie et la sociologie ont d'ailleurs depuis plusieurs dizaines d'années, pris en compte dans leur analyse les confrontations d'humains et de non-humains, en en faisant des terrains privilégiés d'investigation[2]. D'ailleurs rares sont les constructions qui ne sont pas le fruit d'une coopération collective d'humains : on ne construit pas seul ! Le sociologue Howard Saul Becker (2002) donne bien l'exemple des *Watts Towers* à Los Angeles, et nous avons bien en France le Palais idéal du facteur Cheval, mais ces ouvrages architecturaux restent des exceptions. Toute architecture en phase de construction suscite de nombreux collectifs. Dominique Raynaud (2004) le souligne déjà assez bien au sujet de l'angle spécifique des contraintes de projet en agence d'architecture. Ne parlons pas alors d'un projet monumental comme celui de Guédelon, qui s'étend sur une période

1. Sylvette Denèfle *et al.*, *Habiter Le Corbusier. Pratiques sociales et théorie architecturale*, Rennes (France), Presses universitaires de Rennes, coll. « Le Sens social », 2006.

2. Voir par exemple : Bruno Latour, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005. Nathalie Heinich, *La fabrique du patrimoine*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2009.

de plus de vingt-cinq ans (le chantier ayant débuté en 1997 et ouvert ses portes au public en 1998), avec ses différents corps de métiers en activité et ses constantes confrontations avec les différentes matières. C'est une évidence, on ne construit pas sans une confrontation constante avec les matériaux et à l'aide d'outils et de machines (sur le modèle du Moyen Âge, bien sûr…), proliférant à Guédelon. Pour exemple, 3 000 mètres cubes de roches ont été extraites pendant les six premières années d'existence du château et 250 m³ de bois sur pied équarris pour la charpente du seul logis du seigneur de Guédelon[1]. La prolifération des visiteurs sur le site est tout aussi impressionnante : on passe de 52 000 visiteurs à l'ouverture du chantier aux publics en 1998, à plus de 145 000 en 2001, à 245 000 en 2005, pour arriver à plus de 300 000 par an en 2015 ! Cette progression a de quoi rendre jaloux les sites des monuments nationaux et soulève de nombreuses questions : *comment un site ouvert aux publics peut-il passer de 0 à plus de 300 000 visiteurs en dix ans ? Comment dans un milieu rural et un bassin d'emploi relativement sinistré, peut-on monter une entreprise culturelle de plus de cent salariés et passer de quatre salariés à l'ouverture du projet en 1997, à quarante-sept, déjà, en 2000 ? Enfin, comment un monument privé devient-il totalement autonome financièrement en trois ans, et passe-t-il du statut d'association Loi 1901 à un statut d'entreprise (SAS) à but lucratif ?* Guédelon interroge par sa réussite et par ses imbroglios d'humains et de non-humains en constante génération, mais aussi par la fascination qu'il exerce sur ses différents publics, français, allemand, anglais… Nous touchons donc ici non seulement à une sociologie des publics, mais aussi à celle des organisations et à une sociologie de l'entreprise.

2 Les trois premières visées du chantier…

Les grandes lignes d'orientation du chantier de Guédelon apparaissent déjà clairement au mois de mai 1998, lors du discours d'inauguration du site par Michel Guyot, l'initiateur du projet :

> Je vous préciserai simplement une chose, ce projet fou répond à trois finalités. Une première finalité, scientifique, archéologique. Pourquoi construire un château fort ? Parce qu'il y a des tas de gens qui nous disent « mais qu'est-ce que c'est ces conneries ? On va construire un château fort alors qu'on en a des tas, des tas de châteaux qui sont en train de crouler en France, pourquoi est-ce que vous ne reprenez pas un château ? » Je vous réponds tout de suite : d'abord, des Viollet-le-Duc, c'est très bien, il y en a eu un, il n'y en a plus. Bien. Une souche médiévale, on la cristallise, on la laisse en l'état. On remonte quelques éléments, mais on ne la re-

1. 3 000 mètres cubes de roches, soit environ 7 500 tonnes de pierres, le château lui-même devrait en demander 10 000 mètres cubes ; 250 m³ de bois sur pied, soit 150 grumes de 13 mètres de long pour les charpentes du logis. Pour l'extraction en carrière : « D'une voûte à l'autre », *Les Cahiers de Guédelon*, avril 2004, Treigny, Guédelon Chantier Médiéval, p. 4-5. Pour le bois : Maryline Martin, Florian Renucci, *La construction d'un château fort : Guédelon*, Rennes, Éditions Ouest-France, coll. « Histoire », 2011, p. 79.

> bâtit plus, c'est terminé, ça fait partie des vestiges archéologiques, on n'y touche pas. C'est tout à fait, en plus, dans la direction — depuis l'époque d'André Malraux — des différents ministères de la Culture. Il fallait qu'on fasse visiter un chantier médiéval, et qu'on vérifie par là même certaines hypothèses. Je peux vous dire que les scientifiques, les gens du C.N.R.S., sont très excités à l'idée de savoir comment vont faire des carriers, quelle va être la progression d'une équipe de dix tailleurs et dix maçons dans le temps, pour monter tant de mètres cubes de blocage et de parements. Tout ça est passionnant et c'est un véritable vivier scientifique et universitaire, à terme.
>
> Le volet pédagogique [une deuxième finalité] : je peux vous dire qu'on a fait défiler, pour faire un test, quelque deux cents enfants sur le site, pour voir quelles étaient leurs réactions. Ils étaient tous émerveillés, ils n'ont jamais vu [ça], c'est autre chose que de les amener voir ces « nouillasseries » de Disneyland et autres « Astéricus », [ou] je sais pas quoi. Là, ils vont sortir, ils auront appris quelque chose, ça contribuera à leur connaissance, à leur développement intellectuel, et de manière vivante. C'est pas une réserve de Sioux, ni un laboratoire pour scientifiques isolés (...).
>
> Et puis humain [la troisième finalité]. Le challenge, il est aussi là. C'est de montrer qu'à l'aube du XXIe siècle, on peut monter une véritable entreprise culturelle, qui raconte l'histoire de notre civilisation, de notre nation, à l'époque où l'agriculture se casse complètement la figure, on a tendance à tout oublier, le passé, le geste ancien, etc. Là, on le ressuscite de manière vivante. À travers toutes les activités, où toutes les activités sont au service du chantier : vous allez voir, le forgeron fait des clous pour le chantier, les essarteurs font de la planche, du charbon de bois, de la charbonnette pour le chantier, etc., le cordier fait la corde et graisse la corde pour le chantier. C'est comme ça. On souhaite qu'il y ait du public, mais si il n'y en a pas, le chantier continue[1].

Ces trois visées — scientifique, pédagogique et humaine (mais aussi en ajout : économique, touristique, écologique...) — restent toujours la ligne de conduite communicationnelle et la ligne de fond du chantier en 2018, vingt après l'ouverture du chantier aux publics. Elles sonnent comme un imbroglio détonant, confrontant les registres (de valeur, temporel, etc.) et la visée scientifique du chantier, confrontant également dans un ballet incessant les humains et les non-humains dans un même lieu (salariés, bénévoles, stagiaires en friction avec les pierres, les bois, les argiles, l'osier et le chanvre, les animaux, les visiteurs...), le droit du travail et l'*archéologie expérimentale*, l'archéologie expérimentale et celle du bâti (avec des *repentirs*[2] d'architecte), la recherche fondamentale et sa vulgarisation, l'amateur (le bénévole, le stagiaire) et le praticien, le faire et le dire (avec des œuvriers qui doivent à la fois « faire » avancer la construction et « expliquer » au public ce qu'ils font), le XXIe siècle et le XIIIe siècle... presque à l'infini ! Guédelon est un lieu en tension. Ces imbroglios, dans un lieu relativement circonstancié,

1. Retranscription, à partir d'un document audiovisuel interne de cette inauguration, par Julien Bret, *Le chantier médiéval et l'expérience d'insertion. Guédelon*, mémoire en sociologie pour le Diplôme d'études approfondies, sous la direction de François Dubet, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2002, p. 122.

2. Trace d'un changement apporté à une œuvre (architecturale notamment) dans son exécution.

font de ce chantier un lieu de rêve pour une étude en sciences humaines, posant bien sûr la question brûlante d'une identité sous tension (entre ses différents acteurs, ses controverses, sa réussite, ses temporalités, etc.), mais aussi la spécificité de ce château une fois passée la frontière entre humains et non-humains (les pierres et le bois, mais aussi les autres objets et matériaux), dans une architecture *en train de se faire*, saisie dans sa pleine génération.

Pour cela, je propose dans un premier temps d'évoquer le château de Guédelon au travers de ses différents contextes (« Chapitre 1. Les histoires de Guédelon en contextes »), avec d'abord un historique du chantier à partir du récit de ses acteurs. Mais aussi dans une vision plus englobante encore, l'histoire du Moyen Âge et de ses châteaux, telle que la « chevauchent » les historiens : Guédelon s'inspirant directement du style philippien et de ses succédanés définis par les castellologues (historiens spécialistes des châteaux du Moyen Âge) et par les historiens de tout poil : archéologue, historien de l'art et de l'architecture, historien, etc. C'est dans ce terreau que Guédelon puise une partie de sa source. L'histoire du château du Moyen Âge ne s'arrête d'ailleurs pas aux portes du Moyen Âge, l'imaginaire du château fort vient prendre le relai dans la pensée collective jusqu'à notre XXe siècle finissant, période où Michel Guyot a l'idée naissante de ce chantier.

Ces mises en contextes me permettront alors d'aller vers l'interrogation de ce château *tel qu'il se fait*, en proposant une lecture directe du chantier, en interrogeant ses usages, en actes, de la carrière (« Chapitre 2. Quand la pierre résiste… ») à sa visée scientifique (« Chapitre 3. La visée scientifique »), en passant par la dimension pédagogique et sociale du chantier (chapitre 4), jusque dans son identité sous tension (chapitre 5). En effet, à Guédelon, les niveaux de sens se superposent et parfois s'entrecroisent : l'expérimental, le juridique, le pédagogique, le commercial, l'archéologique, le sens touristique, existentiel, etc.

Le célèbre historien du Moyen Âge George Duby le disait déjà : « Il est évident qu'un monument en dit autant que des textes sur ce que les hommes de son temps avaient dans l'esprit et que, le disant autrement, il en dit plus » (Duby, 1996, p. 49). C'est à cet *autant*, à cet *autrement* et à ce *plus* que je m'arrêterai dans ces pages, pour tenter d'appréhender sociologiquement et anthropologiquement « *l'aventure Guédelon* », comme la nomment ses propres protagonistes !

Chapitre 1
Les histoires de Guédelon en contextes

> À force de traîner dans les châteaux, j'avais fini par être fasciné par tant de force et de beauté. Les arcs brisés ou en plein cintre, les arcatures, les escarpes et les contreforts, je voulais tout connaître. Puis, je me suis dit que pour comprendre, il fallait construire soi-même. Et en partant de rien, si l'on voulait que l'expérience soit concluante…
>
> (Michel GUYOT, initiateur de Guédelon[1])

« Construire pour comprendre » : c'est l'une des devises de Guédelon en 2018, notamment dans le film d'animation qui ouvre la route des visiteurs, non sans humour, dans la grange d'inspiration cistercienne en début de site. Elle pourrait presque faire partie de l'héraldique du château (l'art des blasons), s'il y en avait un ! Imaginons maintenant notre transport à Guédelon, plus de dix ans plus tôt, en 2006. L'idée de ce projet a germé encore dix ans auparavant dans la tête de Michel Guyot, vers 1995…

Tentons une première photographie du chantier en le fixant provisoirement dans son évolution et ses circonvolutions : le site s'ouvre par un premier espace relativement clos, avec un large parking de 6 500 m² (chiffre de 2005) entouré d'arbres massifs. Au nord-est de cet espace en terre battue se situe la « grange d'accueil », d'inspiration cistercienne, toute de bois et de pierre. On y trouve tout ce qui concerne la billetterie, des renseignements sur les visites guidées, un ensemble de sept panneaux expliquant les grandes orientations du projet, mais aussi un point d'information touristique ouvert sur la région, des toilettes et un magasin (avec cartes postales du chantier, librairie sur le Moyen Âge, poteries de Guédelon, produits dérivés, etc.). À l'est de la grange se déploie un ensemble semi-privatif ouvert aux *œuvriers*, aux *bénévoles*[2], aux stagiaires et aux guides du

1. Michel GUYOT, *J'ai rêvé d'un château. De Saint-Fargeau à Guédelon, un fabuleux défi*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 2007, p. 41.

2. Ils sont 179 bénévoles en 2001 (Ils bâtissent un château fort, *Le Journal de Guédelon*, avril 2002, Treigny, Guédelon Chantier Médiéval, p. 9) ; 225 en 2005 (Les charpentiers investissent le château,

chantier, aux personnels administratifs et à ceux de nettoyage, dans un espace à plusieurs bâtiments. Il se compose d'un réfectoire de 120 m² pour les repas, avec machines à café, buanderie, cuisine, etc. Des bureaux administratifs, dans un bâtiment séparé avec des accès Internet ouverts sur le monde[1]. D'un logement pour le gardien de Guédelon[2] et d'une maison des bénévoles. Cet ensemble est non accessible aux visiteurs. Le lieu est relativement discret et clos, ceint de palissades et sur ses faces nord/nord-est, dissimulé par de puissants massifs d'arbres. Trois accès en permettent toute la fonctionnalité, l'un directement sur la départementale 955, l'autre sur le parking, enfin un dernier directement sur l'espace du chantier, pratiquement plein nord. À la sortie de la grange d'accueil s'ouvre l'espace du chantier, d'abord de plain-pied sur un massif d'arbres qui ne permet aucune vue sur le château en construction, ni sur les baraquements qui l'entourent, puis le sous-bois s'ouvre grossièrement sur deux accès. Ce premier massif d'arbres abrite également les maquettes au 1/10e d'une *tour sur motte* en bois du Xe siècle ainsi que celle du futur château de Guédelon, ces maquettes constituant une étape dans le parcours des visites guidées de Guédelon. Le premier accès mène vers le nord-est sur un plateau dégagé d'arbres d'où l'on aperçoit la construction du château plein nord, avec sur ce même plateau l'atelier du *Père Archi*. Ce premier atelier a été déplacé en ce lieu en 2005, il sert essentiellement de support à des explications pour appréhender l'architecture philippienne, avec des bancs pour l'accueil des visiteurs, un plancher d'*épure* destiné aux tracés architecturaux, une maquette en bois du château terminé. Le *Père Archi*, un œuvrier de Guédelon,

> [...] accueille les groupes scolaires sur l'un des deux parcours pédagogiques du site, intitulé « bâtissons un château fort ». Il a confectionné une maquette qui lui sert de support pédagogique pour présenter le rôle d'un maître d'œuvre au Moyen Âge et ce qu'est un château fort philippien, son contexte historique, ses modes de défense, et aussi comment l'attaquer. Jean-Pierre [le *Père Archi*] développe le vocabulaire de l'architecture militaire, les unités de mesures employées sur le chantier, évoque les différents métiers de Guédelon et lance tout ce petit monde instruit à la découverte du château grandeur nature. Il est aussi chargé de l'accueil du public

---

Les Cahiers de Guédelon, 2006, Treigny, Guédelon Chantier Médiéval, p. 22) ; et plus de 650 en 2017 ! Dès 2006, la qualité de « bénévole » devient problématique en raison du changement de statut du chantier de Guédelon, d'association type Loi 1901 à celui d'entreprise, et donc d'une société proposant des services, dont celui de séjours où l'on peut apprendre et participer aux travaux du chantier. Les « bénévoles » se nomment désormais « bâtisseurs ». Ce changement de statut vers l'entreprise fera l'objet d'approfondissements ultérieurs dans ce qui suivra.

1. Avec un passage moyen de 45 000 internautes par mois sur le site officiel de Guédelon (d'après le DVD-Vidéo / DVD-Rom, *Guédelon. Ils bâtissent un château fort*, Guédelon/RK-Film, 2007, réalisation par Ingrid et Reinhard Kungel, documentaire : « Les dix ans de Guédelon ») ; il est de 800 000 passages en 2015, avec 3 500 000 pages vues... (Dossier de presse Guédelon, 2016, site Internet de Guédelon).

2. Il est le seul habitant permanent du chantier, assurant aussi la maintenance et la surveillance du site durant l'hiver, il est également chef des essarteurs. Voir son portrait dans François Folcher, Philippe Minard, *Guédelon. Des hommes fous, un château fort*, Genève (Suisse), Aubanel / Éditions Minerva, 2003, p. 24-25.

> adulte et lui présente le Moyen Âge, le système féodal, l'organisation urbaine et rurale, la vie sociale du monde ouvrier et l'économie d'un chantier de château fort au XIIIe siècle[1].

Les guides de Guédelon utilisent à tour de rôle, eux aussi, cet espace. Plus en contrebas vers le sud, à mi-chemin entre la sortie côté chantier de l'espace semi-privatif et ce plateau, on trouve l'atelier du cordier ; en remontant du cordier vers le château, dans un axe sud-nord, on trouve la forge, les écuries et un bac à gâcher pour préparer le mortier. Le second accès, vers le nord-ouest, passe devant les toilettes « publiques » du site pour accéder à « la taverne de Guédelon[2] », qui s'ouvre sur un promontoire qui surplombe le château perçu dans son angle sud-ouest ; en contrebas, la carrière étend ses blocs de grès ferrugineux au pied de l'édifice. Le château, avec ses 900 m² au sol, se compose d'une cour quadrangulaire protégée par des *courtines* maçonnées et entourées par un fossé sec ; la surface au sol du château fait soixante mètres sur soixante-dix[3]. Le logis seigneurial, en construction et ouvert sur la cour, est d'une surface au sol de 24 mètres sur 7. Il est adossé à la courtine nord dans la partie la plus ouvragée du chantier. La campagne de construction 2006 donne une idée claire de l'élévation nord du château, en se concentrant dessus : le logis du seigneur arrive à une élévation de 4,20 mètres. Encadré d'un côté par la tour maîtresse et de l'autre par la tour de la chapelle, ce dernier prend toute sa dimension : « Le mur sud du logis, dit "mur gouttereau", est le plus spectaculaire. La porte du cellier et ses deux arcs en plein cintre lui donnent de la profondeur tandis que l'escalier que l'on nomme "grand degré", trace une superbe ligne oblique en travers du mur. Cet escalier extérieur reçoit sa main courante, une rampe de pierres moulurées et ses marches jusqu'à plus de quatre mètres du sol, atteignant le palier d'entrée de la future "*aula*", grande salle d'honneur du logis. Le sommet du mur est rythmé par trois "jours" (petites ouvertures rectangulaires) à grilles forgées[4]. » Le logis du seigneur se composera donc d'un rez-de-chaussée avec cuisine, cheminée, cellier, etc., et d'un premier étage avec une *aula*, la salle de réception du seigneur.

Aux angles, on trouve ensuite quatre tours rondes : la plus importante est la *tour maîtresse*, au nord-est. À l'automne 2005, la tour maîtresse atteignait déjà les 10 mètres de hauteur, soit un tiers de sa hauteur totale, avec un diamètre de 12 mètres au sol (*ibidem*, p. 20 et 26). À l'angle nord-ouest on trouve la *tour de la*

1. De la tour maîtresse au logis, *Les Cahiers de Guédelon*, 2005, Treigny, Guédelon Chantier Médiéval, p. 18.

2. Un lieu de restauration possible pour les visiteurs, avec 48 tables pour 12 personnes environ chacune, avec trois types de plats en libres-services : « Nos écuelles », « Nos ripailles », « Nos assiettes » ! Par exemple pour « Nos écuelles » : *Le forgeron* (œufs brouillés, saucisses fumées et gésiers confits à l'ail, servis sur un lit de « verdure »), *Le carrier*, *Le vannier*, etc. du cidre, des bières, de l'hypocras (vin rouge épicé, miel et gingembre)… Une nouvelle restauration verra le jour à partir de 2018, en partie « Bio », avec des plantes du jardin de Guédelon et son pain.

3. Cette information est donnée dans le DVD *Guédelon. Ils bâtissent un château fort*, Guédelon/RK-Film, 2007.

4. Thierry Darques, *Guédelon, dix ans de chantier… 1997-2007*, Treigny [France], Guédelon Chantier Médiéval, 2007, p. 28.

chapelle, ces deux tours sont les plus avancées du chantier. Puis, la *tour de la carrière* au sud-ouest et enfin la *tour des essarteurs* au sud-est. L'entrée principale du château se fait au sud par un *pont dormant* entre deux tours portes (ces dernières restent à augmenter vers le haut) ou par la *poterne* (porte de sortie discrète en cas de siège) dans le mur de la courtine nord. Sur le flanc est de la cour du château, on trouve un autre bac à gâcher le mortier et plus au sud, une première loge de tailleurs de pierre, ainsi qu'au flanc sud-est un « bastion » en bois provisoire venant défendre le pont dormant ; au sud-ouest un puits sert une part des besoins en eau du chantier. Deux autres *loges* se trouvent dans les fossés secs ouest et nord du château. À quelques pas de la courtine nord et de la loge de taille de pierre s'y trouvant, il y a les ateliers des charpentiers. Au nord-est du château au-dessus de la forêt, dépasse un édifice de bois « grandeur nature », une tour à motte ceinte d'une palissade. Au-dessous de cette tour, surplombant le chantier près d'un passage menant au chantier, on trouve déposés là les deux *cintres* (charpente en bois provisoire) qui ont servi à l'élaboration, comme supports provisoires, à la *voûte d'arêtes* (arc d'une grande profondeur) de la tour maîtresse et à la *voûte à croisée d'ogives* de la tour de la chapelle. Ils servent maintenant de supports d'explications lors de certaines visites guidées[1]. À l'ouest du château, au-dessus de la carrière qui s'étend au contrebas de la taverne de Guédelon, on trouve la chapelle oratoire, une grande et massive croix de bois qui domine le chantier. Celle de Guédelon est dédiée à Saint-Jean-le-Bâtisseur, comme l'indique notamment un prospectus de visite datant de 2000. Il semble même que la première pierre du château ait été bénie par deux prêtres le jour de l'inauguration du chantier… Enfin, à l'est du château en construction, dans la forêt, se trouve le village des essarteurs (des bûcherons), agrandi depuis plusieurs années par nombre d'ateliers, avec vannier, tuilier, potier, atelier de petit teint… Plus au sud enfin, on trouve des enclos à animaux avec moutons, oies, chèvres, etc.[2] Cette première description du site en 2006, nous permet une première contextualisation du chantier, spatiale et datée.

Bien sûr Guédelon ne naît pas du hasard. Ce château n'émerge pas seulement de l'imagination d'un Michel Guyot fasciné par les châteaux, initiateur du chantier, mais aussi de penseurs qui depuis longtemps ont fabriqué un stock de connaissances, en perpétuelle augmentation et discussion, pour comprendre cette période du Moyen Âge : humanistes d'abord, historiens et archéologues ensuite, enfin castellologues plus récemment, qui ont tous contribué à la connaissance du Moyen Âge et au renforcement de son idée même. D'autres collectifs, en plus de ces intellectuels et scientifiques, contribuent au rayonnement du Moyen Âge : c'est le grand public dont le « goût » et même la « fascination » pour les métiers anciens et pour cette période de l'Histoire, contribue à l'intérêt que suscite Guédelon auprès des visiteurs. La directrice générale

1. Le lundi 1er mai 2006, par exemple, j'ai suivi une visite exceptionnelle de 3 h 15, pour un groupe de personnes averties et avisées ! Une part des explications de la visite s'est faite devant ces cintres.

2. Lors d'un séjour en 2005, le 11 juillet, je compte précisément : 16 moutons dont plusieurs caressés par des visiteurs, des poules, un cheval, quatre oies en liberté poursuivies activement par des enfants, deux chèvres et quatorze cochons !

du chantier Maryline Martin, à l'origine du projet également, le dira bien assez quand je l'interviewe le mardi 17 mai 2016 :

> Après, dans les choses que l'on n'avait pas du tout imaginées quand on démarrait le projet, c'est que finalement aujourd'hui, c'est d'ailleurs le type de travaux que Delphine a bien étudié (Delphine est en charge de la communication à Guédelon), c'est quand on calcule le temps des visites, les gens restent quatre à six heures sur le chantier, en moyenne. Et quand on regarde ces quatre à six heures, le moment où ils passent le moins de temps, c'est dans le château. Finalement le château, c'est le témoin. Et par contre ils peuvent passer des heures, assis. Hier ou ces jours-ci, quand on a vu beaucoup de monde… des gens assis sur une poutre en bois, des gens qui regardent et qui peuvent rester, qui peuvent rester, qui peuvent rester…

Que regardent ces visiteurs pendant des heures ? Ce sont les métiers anciens, les ateliers avec leurs différentes activités et toutes les circonvolutions du chantier, le site lui-même et ses matériaux : eau, pierre, argiles, bois. Le « goût » du Moyen Âge et de l'histoire pour le grand public, son imaginaire, ne sont sans doute pas très loin non plus. Comme l'explique d'ailleurs l'historien Christian Amalvi, à propos de ce goût de nos contemporains pour le Moyen Âge :

> Depuis le succès exceptionnel en 1982 de la traduction du roman d'Umberto Eco *Le Nom de la rose* (Grasset), amplifié en 1986 par le film de Jean-Jacques Annaud, le Moyen Âge ne cesse d'occuper le devant de la scène culturelle française : la résurrection des fondations du donjon de Philippe Auguste, par exemple, constitue une des attractions majeures du Grand Louvre. L'année 1993 a été marquée par le triomphe des *Visiteurs* de Jean-Marie Poiré, qui au mois de décembre avaient déjà attiré plus de treize millions de spectateurs : cette réussite exceptionnelle dans le cinéma français transforme ce film comique de qualité en phénomène de société […]. Sur un tout autre plan, les meilleurs travaux de l'école historique française ne sont plus, depuis une vingtaine d'années environ, réservés aux spécialistes, mais rencontrent un large écho dans le grand public. En témoigne le succès éditorial du *Dictionnaire de la France médiévale*, de Jean Favier, qui, avec Georges Duby et Jacques le Goff, entre autres, a largement contribué à « dépoussiérer » cette époque et à faire redécouvrir aux Français des pans entiers de leur patrimoine médiéval obscurcis par des légendes, noires ou dorées[1].

Le terme est lâché, « patrimoine », l'idéologie patrimoniale compte sans doute aussi beaucoup dans le contexte de l'émergence constructive d'un Guédelon. J'y reviendrai plus loin. Et cet internaute parmi beaucoup d'autres, n'écrira-t-il pas lui aussi sur le site Facebook du chantier le 22 février 2016, dans la logique de l'historien Christian Amalvi : « Bonne année constructive à tout votre monde médiéval qui existe sur cette belle élévation, qui nous entraîne dans la belle histoire des Bâtisseurs, très très chère à mon cœur… Mes aïeux construisant des villages, et la pierre m'a souvent usé les doigts… Je vous embrasse. Marc » ? Le goût du Moyen Âge et du « bel ouvrage » est bien présent. Pour comprendre Guédelon, nous allons donc d'abord parcourir le contexte historique du Moyen Âge (1) et

1. Christian Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, Paris, Boutique de l'Histoire éditions, 2002, p. 13.

son château vu par les historiens (2), l'imaginaire du château jusqu'à nos jours (3), avant d'appréhender l'historique du chantier lui-même, à partir du récit de ses acteurs mêmes (4) et le succès de Guédelon (5). Ces différentes approches nous permettront de poser une première pierre dans la compréhension de la construction de ce château en actes, avant d'y entrer pour de bon…

1 Les histoires du château du Moyen Âge

> Il nous est si naturel de parler de Moyen Âge que nous oublions aisément ce qu'il y a là de convention chronologique. C'est dire si les hommes des temps modernes ont intégré l'idée de cet « âge intermédiaire » apparue chez les humanistes des XVe et XVIe siècles. (Giuseppe Sergi[1])

Si pour les historiens l'âge d'or du château fort se situe généralement entre le Xe et le XVe siècle en Europe, *le goût du Moyen Âge*, lui, s'étend bien au-delà. De l'aveu même du grand historien Jacques Le Goff, ce temps long du Moyen Âge s'étend jusqu'à nos jours, dépassant par là la classique périodisation du Ve au XVe siècle. Guédelon, et c'est là mon hypothèse, participe de cet intérêt pour le Moyen Âge et à sa diffusion, prolongeant donc ce temps long du Moyen Âge, s'y inscrivant très certainement, en plus des écoles et de leurs programmes de l'enseignement en France et ailleurs, en plus des recherches des historiens sur le terrain ou dans des centres de documentations, en plus des visites guidées organisées dans les châteaux privés et publics, de quelques films, ou du rayonnement d'une certaine bande dessinée et d'une plus large littérature encore, etc.

1.1 Le Moyen Âge en question ?

L'usage même du mot *Moyen Âge* pose déjà problème. Il ne devient commun en Europe qu'à la fin du XVIe siècle[2], et la notion vise à définir actuellement une longue période de l'histoire européenne, qui court classiquement de l'aube du Ve siècle au crépuscule du XVe siècle, avec quelques variantes. Pourquoi un tel choix lexical pour définir une période aussi longue, s'interroge pour commencer Georges Duby ?

> « Moyen », dans cette expression, veut dire « médian », « intermédiaire ». Ce mot signifie aussi « médiocre », « négligeable ». Pour les hommes d'étude qui, les premiers, parlèrent de Moyen Âge, la haute culture, la culture classique, avait fait naufrage avec l'effondrement de l'Empire romain, et c'est la Renaissance, au XVIe siècle, qui l'avait revivifiée. Dans l'entre-deux, la barbarie, pensaient-ils, avait régné pen-

1. Giuseppe Sergi, *L'idée de Moyen Âge. Entre sens commun et pratique historique*, Paris, Flammarion, 2000, p. 7.

2. La notion semble avoir été inventée par les humanistes italiens, dans la seconde moitié du XVe siècle, avec Giovanni Andrea, bibliothécaire du pape en 1469. Voir Jacques Legoff, « Pour un long Moyen Âge » [1983] dans Legoff J., *Un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1999, p. 447.

> dant onze siècles, qui, pour cette raison, ne méritaient à leurs yeux aucune attention. Aussi cette partie de l'histoire européenne fut-elle négligée, et elle l'est encore : les œuvres de penseurs aussi considérables qu'un Abélard ou un Thomas d'Aquin n'occupent pratiquement aucune place dans nos histoires de la philosophie. Le Moyen Âge demeure dans notre esprit l'époque oubliée, mystérieuse, et c'est peut-être bien la raison principale de l'engouement dont il est aujourd'hui l'objet[1].

S'ajoute à cela un intérêt plutôt tardif des historiens pour la période, puisqu'on observe une augmentation notable de leurs travaux à partir du milieu du XIXe siècle seulement[2]. Quant à la notion même de *château fort*, elle n'apparaît qu'en 1835, en plein cœur de la résurrection romantique de l'imaginaire médiéval, comme aime à le rappeler Jacques Le Goff (2005). Pour autant, depuis, les recherches et l'intérêt pour cette période se sont multipliés, le château fort a fait l'objet de quelques rares mais puissantes synthèses, et d'une somme conséquente de monographies. Mon propos débutera donc par quelques généralités sur le XIIIe siècle, cadre précis de référence du projet de Guédelon, puis je développerai plus profondément l'évolution du château fort dans un périmètre délimité essentiellement par l'hexagone, du passage de l'an mil jusqu'aux portes de la Renaissance, suivant en cela Jean Mesqui[3] et d'autres historiens du Moyen Âge. Enfin, suivant les pas de Jacques Le Goff dans son imaginaire du château fort, j'aborderai ensuite une part de ce temps long du Moyen Âge qui se prolonge, d'une façon discontinue, jusqu'à aujourd'hui. Un premier contexte sera alors dessiné, celui des historiens ; un second nous conduira vers l'historique du chantier lui-même.

2 Le château du Moyen Âge

Qu'est-ce qu'un château fort ? La définition de cette notion par Jean-Marie Pérouse de Montclos (2004) est la suivante : « Dans l'architecture médiévale, demeure seigneuriale fortifiée. Ne pas appeler château fort un château présentant des éléments de fortification décoratifs ou à mission défensive limitée. Ne pas confondre le château fort avec la forteresse[4]. » On remarquera la seconde partie de la définition par la négative : ce qu'il n'est pas définissant aussi ce qu'il est.

1. Georges Duby (dir.), *Une histoire du monde médiéval*, préface de Georges Duby, Paris, Larousse, 2008, p. 9 (« Préface »).

2. Voir Odette Chapelot (dir.), *Du projet au chantier. Maîtres d'ouvrage et maîtres d'œuvre aux XIVe-XVIe siècles*, Paris, Éditions de l'école des Hautes études en Sciences sociales, 2001, p. 11.

3. Jean Mesqui, ingénieur et docteur *ès* lettres, a réalisé une très belle synthèse et une audacieuse typologie des châteaux forts et des enceintes fortifiées. Voir Jean Mesqui, *Châteaux et enceintes de la France médiévale. De la défense à la résidence. Tome 1 : Les organes de la défense/tome 2 : La résidence et les éléments d'architecture*, Paris, Picard, 1991/1993, 376 p./384 p. Il est une référence pour les historiens et pour le maître d'œuvre de Guédelon, Florian Renucci, qui le cite.

4. Jean-Marie Perouse de Montclos (dir.), *Architecture. Méthode et vocabulaire*, Paris, Centre des monuments nationaux/Monum/Éditions du patrimoine, 2004, p. 486.

C'est que le terme même de *château fort* pose problème (comme si le choix du mot Moyen Âge, d'un « âge moyen », n'y suffisait pas !), parce que justement le château n'est pas seulement « fort ». En plus d'un aspect clairement défensif et progressivement actif, il a une fonction de *résidence* de plus en plus marquée et une fonction éminemment *symbolique* : avec la manifestation du rang social, de la puissance économique et du pouvoir seigneurial ou royal, politique, ostentatoire[1]…

Certains historiens ont essayé de se tourner alors vers les textes originaux pour déterminer ce que pouvait être le château (comment le désignait-on à l'époque ?), mais là encore les choses sont compliquées : les mots sont légion (en français : *chastel*, *chasteau*, *forteresse*, *lieu fort* ; en latin : *castrum*, *castellum*, *capitolium*, *dunjio*, *firmitas*, *mota*, *munitio*, *oppidum*, *turis*), interchangeables, et dépendent souvent du contexte juridique dans lequel s'inscrit un château particulier, dans un lieu tout aussi singulier (*ibidem*, p. 9). Jean Mesqui prendra position dès les premières phrases de ses deux puissants volumes sur ce thème, parlant volontiers de *fortification médiévale* ou *castrale*, de *château du Moyen Âge*, rejetant l'idée d'*architecture militaire* (terme pour lui anachronique), au profit de l'*architecture des défenses et des résidences de la France féodale*[2]. J'éviterai pour ma part désormais l'expression « château fort » (un peu imprécise), au profit de termes comme celui de « château du Moyen Âge », dans la suite de Jean Mesqui.

L'âge d'or du château s'étend en gros sur six siècles, durant le Moyen Âge féodal, autrement dit le bas Moyen Âge, approximativement du Xe siècle au XVe siècle. Cette période est marquée par une certaine homogénéité du bâti, au moins dans les grandes lignes, avec cependant d'importantes évolutions en son sein[3]. Le château s'ancre dans une évolution grossièrement tripartite : d'abord avec une période qui s'étend du Xe au milieu du XIIe siècle (correspondant globalement à la période romane) ; puis du milieu du XIIe à la fin du XIIIe, période qui retiendra toute notre attention puisqu'elle préfigure le modèle de Guédelon ; enfin, avec la période qui couvre les XIVe et XVe siècles[4].

Comme l'explique de façon plus globale Jacques Le Goff, « le château a enraciné la féodalité dans le sol. Au contraire de la cathédrale, intégrée — quoique la dominant — dans la ville, et qui n'y évoque la nature que lorsque l'imaginaire romantique […] en fait une forêt. Pour le château au contraire, même si en certaines régions d'Europe il est construit dans des villes, comme en Normandie (Caen), en Flandre (Gand), ou surtout en Italie, il reste associé à la campagne et plus encore à la nature. Il est l'unité du réseau spatial d'habitation établi, dans

1. Voir Jean Mesqui, *Châteaux et enceintes…*, *op. cit.*, p. 10 (tome 1) ; et aussi Philippe Durand, *Le château-fort*, Paris, Éditions Jean-Paul Gisserot, 1999, p. 8. Ce dernier fait partie du comité scientifique de Guédelon.

2. Englobant enceintes et châteaux. Voir Jean Mesqui, *Châteaux et enceintes…*, *op. cit.*, p. 9-10 (tome 1).

3. Jean Mesqui, *Châteaux et enceintes…*, *op. cit.*, p. 11 (tome 1).

4. Selon Philippe Durand, *Le château-fort*, *op. cit.*, p. 5. Jean Mesqui évoquera quant à lui le troisième quart du XIIe siècle, pour une deuxième époque du château (Jean Mesqui, *Châteaux et enceintes…*, *op. cit.*, p. 38 [tome 1]).

la réalité et dans l'imaginaire européen, par la féodalité[1] ». Ce château du Moyen Âge serait même le bâtiment le plus caractéristique de la période, selon le castellologue Philippe Durand, contrairement à l'église qui se construit dès le IVe siècle et qui perdure jusqu'à nos jours (Durand, 1999).

2.1 Les transformations de la fin du Xe siècle : la tour sur motte

D'une façon assez radicale, la fin du Xe siècle inaugure un changement assez brutal au sujet des sites nobles fortifiés déjà existants à l'époque, en raison principalement d'un changement dans l'organisation de la stratification sociale :

> L'implantation territoriale de seigneurs châtelains issus du sérail [...], ou au contraire de personnages qui surent, à la force de l'épée, se hisser à ce rang, détermina des formes bien plus personnalisées du pouvoir, traduites dans le bâtiment seigneurial, symbole de la présence, de l'autorité et de la prééminence[2].

Sans doute l'élément principal de cette nouvelle période est la diffusion très rapide de la *motte* (butte artificielle) à toute l'Europe. La motte reste sans doute la manifestation la plus évidente du pouvoir, et ce au-delà même de cette période, jusque dans le XVe siècle. Comme l'explique Mesqui :

> Il est donc beaucoup plus probable que la motte, quelle que soit son origine peut être justifiée en génie civil, ne s'est imposée avec une telle force et une telle rapidité que du fait du concept qu'elle représentait de façon immédiate : concept de prééminence, de verticalité, d'autant que la majorité était prolongée par des tours. Sans pénétrer dans l'ésotérisme, comment ne pas rappeler l'évidence de cette démarche architecturale, déjà imposée au travers des pyramides de l'Antiquité ? La personnalisation du pouvoir local, en cette charnière entre premier et second millénaire, s'accompagnait de façon évidente de cette manifestation. Une manifestation au demeurant facile à concrétiser, puisque les coutumes seigneuriales, les corvées, permettaient de les édifier en des temps très brefs : le symbole pérenne du pouvoir n'était autre chose qu'un terrassement construit justement grâce à l'exercice du pouvoir. Comment imaginer meilleur instrument de domination ? (Mesqui, 1991)

Mais la motte n'est rien sans l'édifice qu'elle supporte : l'image la plus fréquente aux XIe et XIIe siècles est la *tour sur motte*, redoublant l'essence « banale » du terrassement offert par la corvée, par la tour « noble » ouvragée par des corps de métiers spécialisés (charpentiers ou maçons). L'ensemble est souvent ceinturé par des palissades en bois ou une enceinte maçonnée. Il y a bien sûr d'autres types de fortification comme la tour maîtresse coquille *(shell-keep)*, l'enceinte seigneuriale, etc.

1. Jacques Le Goff, *Héros et merveilles*..., *op. cit.*, p. 59.
2. *Idem*. Voir également sur ce sujet Georges Duby, *Le Moyen Âge. De Hugues Capet à Jeanne d'Arc (987-1460)*, Paris, Hachette Littératures, 1987, p. 105-155.

2.2 À partir de la fin du XIIe siècle, un nouveau type de fortification émerge…

« Quel fut le déclencheur, dans le troisième quart du XIIe siècle, d'une fortification nouvelle manifestée sur le territoire français actuel ? Fut-ce simple évolution des structures féodales métropolitaines, ou au contraire résultat d'une confrontation du monde féodal avec les conditions de guerre et de fortification du Moyen-Orient, au travers des Croisades ? Il s'agit sans doute d'une question majeure pour la compréhension de la mutation radicale de la fortification dans le dernier tiers du XIIe siècle en territoire métropolitain », s'interroge Jean Mesqui (1991). En l'espace d'une génération, entre les années 1170 et 1200, éclôt un nouveau mode de fortification, basé sur l'emploi de la maçonnerie dans des plans d'ensemble réguliers et géométriques, et un flanquement systématique par des tours (*ibidem*, p. 38).

Mais l'art castral se modifie déjà dès 1160[1], il est en effet le reflet en Occident de la mise en place de deux nouveaux pouvoirs, celui du roi de France et celui du roi d'Angleterre, comme l'explique Philippe Durand :

> À partir de 1154, Henri II Plantagenêt contrôle un vaste territoire qui s'étend sur toute la partie occidentale du pays. Face à lui, le roi de France [les Capétiens], dont il est le vassal pour les terres du continent, contrôle en partie la zone orientale. Se créent donc deux blocs dont l'affrontement semble inévitable. Dans ce nouveau contexte, la puissance militaire est essentielle […]. À partir de 1180, la montée de Philippe Auguste sur le trône de France précipite les événements. La phase active de la rivalité entre les deux souverains commence. En 1200, l'affaire d'Angoulême (Isabelle Taillefer, fille du comte d'Angoulême, promise à Hugues de Lusignan, épouse Jean-Sans-Terre ; les Lusignan font appel au roi de France) constitue un prétexte pour Philippe Auguste qui intervient à partir de 1204 en Normandie, en Pays de Loire et en Aquitaine. Ses succès sont rapides et il construit dans les places principales pour matérialiser son pouvoir. Il s'impose définitivement en jugulant en 1214 la coalition organisée contre lui par les Plantagenêt et l'Empire.
>
> (*Idem*, p. 43-44)

Alors que les troupes mongoles de Gengis Khan déferlent sur l'Asie centrale (le pillage de Pékin, en 1215, durera un mois) ouvrant aux successeurs du « fils du Loup bleu » le plus grand empire de tous les temps[2], les victoires de la Roche-au-Moine du 2 juillet et de Bouvines le 27 juillet 1214, consacrent Philippe Auguste comme le souverain le plus puissant d'Occident, offrant à sa mort toutes les prémices de l'État moderne[3].

Ce XIIIe siècle est important à un double titre : tout d'abord parce qu'il offre son cadre de référence au château de Guédelon, ce qui m'intéresse ici particuliè-

1. Selon Philippe Durand, *Le château-fort*, *op. cit.*, p. 45. Avec l'art castral des Plantagenêt par exemple.

2. Voir Georges Duby (dir.), *Une histoire du…*, *op. cit.*, p. 276-281.

3. Respectivement Philippe Durand, *Le château-fort*, *op. cit.*, p. 44. Et Georges Duby, *Le Moyen Âge. De Hugues Capet à Jeanne D'Arc (987-1460)*, *op. cit.*, p. 463-464.

rement pour rendre ce projet plus intelligible ; mais aussi parce qu'il se constitue comme un siècle d'équilibres dans l'histoire du Moyen Âge, par rapport par exemple à un XIVe siècle. L'historienne Monique Bourin-Derruau le résume parfaitement : au XIIIe siècle

> [...] la richesse des villes n'étouffe pas la prospérité des campagnes : dans une pénétration plus profonde des deux économies, les régions se sont animées. Équilibre du matériel et du spirituel dans les aspirations populaires du terrestre et du céleste : c'est sur place et non dans une Jérusalem lointaine et mythique qu'il est devenu possible d'assurer son salut, un salut conciliable avec une certaine joie de vivre, de produire et d'enfanter. Équilibre des pouvoirs : les franchises ont rogné l'arbitraire seigneurial, la pression fiscale et les contraintes du travail forcé paysan. Les pouvoirs s'organisent, aux contours souvent incertains ; ligues de nobles, assemblées de village, conseils de ville construisent leur part d'autonomie, en attendant d'être relayés par des états provinciaux et généraux. Paris concentre, avec la richesse afférente, le pouvoir du roi et de ses services. Mais les provinces gardent leur spécificité. La centralisation progresse sans perdre la souplesse que donne au royaume l'héritage de la monarchie féodale, où les principautés, comtés et seigneuries ne sont attachés que par leur lien commun au souverain, comme une sorte de *commonwealth*[1].

Le siècle se condense aussi au travers de la présence de la cathédrale qui domine le siècle, mais aussi par les figures centralisatrices de Philippe II Auguste déjà invoqué (1180-1223), du roi « très chrétien » Louis IX (Saint-Louis : 1226-1270), dont la figure « exemplaire » hantera la vie même de Philippe IV le Bel (1285-1314), son descendant. La période de référence du chantier de Guédelon sera celle de Louis IX et le modèle de château, comme déjà évoqué, le modèle castral de Philippe II Auguste.

Le « boum » économique des XIIe et XIIIe siècles favorise également l'élargissement du cadre de vie seigneurial, alors que les premiers donjons restaient très inconfortables et exigus. Ces derniers ne comportaient le plus souvent qu'une salle de séjour et de réception (aula) et une chambre (camera) où dorment le châtelain, sa famille et ses vassaux : la fortification castrale accueille progressivement une culture, un mode de vie, des fêtes, l'opulence et le plaisir. Le château devient alors le siège de la *civilisation courtoise*[2]. La tendance de fond marquante de cette architecture de défense et de résidence est aussi le fait, plus technique, d'un maçonnage de plus en plus important des sites, et donc d'une rationalisation des plans qui l'accompagnent, quelles qu'en soient les raisons d'émergence, consacrant peu à peu la victoire de la ligne droite maçonnée sur la courbe, les palissades en bois[3]. Le château de Douvres (1170-1190) édifié à neuf, en est un très bon premier exemple ; Gisors aussi, avec l'ouverture du chantier en 1108, avec une enceinte distendue qui s'adapte peu à peu à la maçonnerie, grâce à des

1. Monique Bourin-Derruau, *Temps d'équilibres, temps de ruptures. XIIIe siècle. Nouvelle histoire de la France. 4*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points / Histoire », 1990, p. 285-286.
2. Jacques Le Goff, *Héros et merveilles du Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, p. 64.
3. Jean Mesqui, *Châteaux et enceintes…*, *op. cit.*, p. 38 (tome 1).

courtines (mur entre deux tours) rectilignes en forme de polygone régulier *(idem)*. Château-Gaillard enfin, édifié à la fin du XIIe siècle en Normandie sous les ordres de Richard II d'Angleterre, marque sans nul doute une première tendance importante par la sophistication des plans, en raison peut-être de l'évolution due à l'utilisation de la maçonnerie, mais aussi en regard à une compétition architecturale de plus en plus active (*ibidem*, p. 38-39).

Une autre tendance, peut-être plus déterminante encore, est la régularisation des plans pour les enceintes (*idem*, p. 41). Le château de Druyes-les-Belles-Fontaines (Yonne, France), bâti par la famille des Courtenay dans les années 1170, l'un des modèles de Guédelon, en est l'exemple emblématique : d'un plan rectangulaire, flanqué de tours circulaires à chacun de ses angles, cette fortification castrale étend à l'enceinte les schémas de plus en plus stéréotypés de la tour maîtresse. Il reflète sans doute le retour aux canons classiques de l'Antiquité, qui se manifestent tant sur le territoire métropolitain à partir des anciennes fortifications encore debout, que dans les pays du Moyen-Orient abondamment fréquentés par les nobles.

> Druyes, après Gisors ou Douvres qui en sont des prémices encore marquées par d'anciens errements, n'est finalement que l'expression métropolitaine d'une évolution plus marquée en Terre Sainte. Car, outre-Méditerranée, l'essence du pouvoir est différente, basée sur la conquête à l'inverse du pouvoir métropolitain basé sur la coutume et la domination sur les hommes. Peu à peu, la modification de l'édifice ne fait que traduire le passage de la phase féodale du pouvoir direct sur les hommes, à celle de la domination du territoire. *(Idem)*

2.3 *« Ad mensuram turris Parisius »*

Ces prémices ouvrent et constituent l'élan des châteaux philippiens, à partir des années 1190, avec une série de fortifications neuves et la reprise d'anciennes, remarquables par l'ampleur et par la constance du programme qu'elles inaugurent (*idem*, p. 42). L'archétype de ce type est « une enceinte rectangulaire, des tours aux angles et aux courtines, une conception des logis et services qui s'organise au long des côtés du rectangle, une porte ménagée entre deux tours au milieu d'une courtine, enfin une tour maîtresse placée soit au centre de l'ensemble, soit, bien plus fréquemment, à l'angle de deux courtines : voici, grossièrement définies, les caractéristiques de la forteresse rectangulaire philipienne, telle qu'elle se présente dans deux châteaux neufs particulièrement marquants : le Louvre, dans les années 1190, Dourdan dans les années 1220, qui représentent l'archétype de la fortification philippienne, assurément l'un des vecteurs les plus dynamiques de la diffusion du schéma rectangulaire régulier, philippienne car marquée par la personnalité de Philippe Auguste, ainsi que l'organisation mise en place par ce roi pour assurer, aux quatre coins du territoire contrôlé par lui, une normalisation tout à la fois défensive et symbolique » *(idem)*.

Un ensemble de textes permet la mise en place de cette architecture stéréotypée, précise et systématiquement reproduite[1]. Philippe II s'entoure de spécialistes qu'il

1. Philippe Durand, *Le château-fort*, *op. cit.*, p. 52. Que l'on pense aussi au *Carnet* de Villard de

envoie superviser les chantiers, par exemple maître Guillaume de Flamenville à Melun (Seine-et-Marne), Pont-de-L'Arche et Évreux (Eure), Montdidier (Somme) ; maître Garnier à Montargis (Loiret), etc. *(idem)*. Sont conservés dans le Cartulaire Philippe Auguste à Rome, à la bibliothèque Vaticane, les devis concernant quatre tours (dont par exemple celle de Villeneuve-sur-Yonne proche de Guédelon), avec une volonté de standardisation évidente : hauteur, épaisseur des murs, présence d'un fossé franchi par deux ponts-levis, diamètre intérieur et prix de revient, seul le coût varie en fonction du contexte local (*idem*, p. 53). Comme l'explique et le résume Philippe Durand, « la volonté de contrôle de la part du roi, l'existence de maîtres envoyés sur les chantiers et enfin celle des devis amènent à envisager l'élaboration d'un modèle. L'identité de ce dernier est révélée par un texte de 1202 concernant la construction de la tour de Dun-Le-Roi (Dun-sur-Auron, Cher). Cette tour doit être faite *ad mensuram turris Parisius* (à la dimension de la tour de Paris). La tour de Paris n'est autre que le donjon du Louvre. Il apparaît ainsi que c'est au Louvre qu'est élaboré le modèle de l'architecture philipienne » *(idem)*.

Un autre élément de ce schéma est la constante de la tour maîtresse isolée du reste de l'édification, circulaire, entourée de son fossé en propre, et généralement dotée d'un accès vers l'extérieur doublant l'accès vers l'intérieur de la place[1]. La tour maîtresse isolée est un symbole de ce nouveau pouvoir, « elle est l'élément indispensable à l'image de la fortification royale, sorte de témoin en pierre de la puissance du souverain […] » (*idem*, p. 43). Il ne faut pas non plus faire du plan rectangulaire une constante du schéma, bien qu'il fût sans doute l'un des points importants du programme proposé par les ingénieurs royaux. C'est plutôt la maîtrise du plan des enceintes, au travers de l'implantation de courtines régulièrement flanquées de tours circulaires, et de la porte entre deux tours, qui représente le mieux la spécificité de ce schéma du château philippien *(idem)*. Les adaptations seront nombreuses, tout autant que les succédanés.

Un des points marquants du schéma philippien, la tour maîtresse isolée, ne sera pas toujours repris ensuite ; il y aura pourtant le château de Coucy avec sa tour maîtresse à chemise isolée, souhaitée par Enguerrand III de Coucy dans les années 1225, ou encore Aigues-Mortes (Gard) avec sa tour de Constance, élevée vers 1240 sous les ordres de Saint Louis, avec le système philippien étendu à un système défensif urbain (*idem*, p. 44). Les enceintes rectangulaires à flanquements circulaires, seront par contre reproduites d'innombrables fois : avec les châteaux d'Île-de-France dans la première moitié du XIIIe siècle (Diant, Bazoches, Mez-le-Maréchal…) ; dans la seconde moitié du XIIIe avec Villandraut, Roquetaille en Guyenne, etc. ; et plus tardivement avec Pierrefonds ou le Plessis-Bouné en Touraine. Comme le suggère Jean Mesqui, « l'existence du modèle rectangulaire régulier, son succès, sont sans doute les preuves les plus manifestes du change-

---

Honnecourt, ce maître d'œuvre, voyageur, ingénieur… du XIIIe siècle et ses croquis pour les tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, imagiers, etc. Cf. : http://classes.bnf.fr/villard/feuillet/index.htm.

1. Jean Mesqui, *Châteaux et enceintes…*, *op. cit.*, p. 42 (tome 1). En exceptant le Louvre, et des fortifications castrales comme Yèvre-le-Châtel ou Chinon. Guédelon s'ajoute à ces exceptions, sa tour maîtresse n'est pas isolée, elle fait corps avec le reste de l'édifice.

ment de caractère social de la fortification, qui devient en quelque sorte plus anonyme, s'éloignant du cadre primitif de la seigneurie pour devenir chargée d'une signification à caractère souverain, non sans évocation de la puissance militaire directe exprimée dans l'organisation de l'édifice » (*ibidem*, p. 47). Il y a aussi un développement très important, aux quatre coins du territoire, du XIIIe au XVe siècle, de châteaux « aux flanquements régulièrement espacés d'une trentaine de mètres au long d'enceintes faites de segments de courtines rectilignes » *(idem)* avec une normalisation et une diffusion importante du schéma d'*enceinte polygonale* régulièrement flanquée. Il en existe bien sûr nombre de variations concrètes…

On peut dire, pour résumer, que la fin du XIIe siècle et surtout le début du XIIIe siècle voient l'émergence d'une série de principes architecturaux articulés, qu'ils soient issus de la sphère de la couronne de France (avec le style *philippien*) ou, j'en ai fait moins mention, de la sphère d'influence anglaise (avec le style *angevin*), qui vont imposer la force de leurs principes aux fortifications castrales pour les trois siècles à venir : les XIIIe, XIVe et XVe siècles (*idem*, p. 81). Le castellologue Philippe Durand donnera une description détaillée et un parfait résumé de l'idéal-type philippien :

> Édifice militaire, le château est protégé par un fossé maçonné et présente un plan géométrique. Ses dimensions modestes (70 mètres de côté au plus) permettent une meilleure défense. Les *courtines*, hautes d'environ dix mètres, sont aveugles et couronnées d'un chemin de ronde. Les tours, circulaires (8 à 10 mètres de diamètre), hautes de 15 à 20 mètres (trois niveaux internes), sont placées aux angles et au milieu des côtés et défendues par des *archères* simples à ébrasement triangulaire court (environ 20°), décalées d'un niveau à l'autre pour ne pas affaiblir la construction. L'accès s'effectue par une porte entre deux tours (qui devient parfois *châtelet*[1]) dotée de nombreux éléments d'arrêt (*assommoir*, herse, archères latérales, *vantaux*[2]). Les bâtiments sont disposés avec régularité aux revers des courtines. Le donjon est placé dans un angle, mais détaché (au Louvre, il est en position centrale par pur symbolisme), sauf dans le cas des forteresses anciennes reprises. Ses caractéristiques sont bien définies : diamètre de 11,50 mètres à 16,50 mètres, élévation de 25 à 32 mètres (trois étages), double accès (l'un du côté de la place, l'autre vers l'extérieur), base pleine et talutée, murs épais de 3,80 mètres à 4,95 mètres, *voûtes d'ogives* à six nervures reposant sur des *culots*, escaliers rampants. Malgré la rareté des fenêtres, il est occupé comme l'attestent des cheminées, des latrines, des lavabos et un puits. Le château philippien a une architecture fonctionnelle, rationnelle qui illustre un changement de conception : l'édifice n'est plus replié sur lui-même, il fait partie désormais d'un système, ce qui permet de le secourir en cas de problème[3].

1. Châtelet : entrée du château, défensive et ostentatoire.
2. Vantaux : panneau mobile destiné à clôturer une ouverture.
3. Philippe Durand (dir.), *Guédelon, construire aujourd'hui un château du XIIIe siècle*, Paris, Éditions Jean-Paul Gisserot, coll. « Patrimoine culturel », 2005, p. 10-11.

2.4 Les XIVe et XVe siècles : la dernière période de l'âge d'or des châteaux du Moyen Âge

Aux XIVe et XVe siècles, la fortification médiévale connaît un nouvel essor important en nombre, avec une somptuosité de plus en plus manifeste. Pourtant le château atteint les limites de son déploiement, puisqu'il va disparaître à la fin du XVe siècle.

> Des années 1335 jusqu'au milieu du XVe siècle, l'Occident est en état de guerre. Les problèmes liés au duché de Guyenne et à la Flandre et une querelle dynastique entraînent la France et l'Angleterre dans le conflit le plus long de leur histoire. Pendant cette « Guerre de Cent Ans » le pays est soumis à un climat constant d'insécurité et connaît le fléau des mercenaires (Grandes Compagnies au XIVe siècle, Écorcheurs au XVe). À ces problèmes militaires s'ajoute à partir de 1348 l'épidémie la plus terrible de l'histoire de l'Occident : la Peste Noire. « Même les riches mouraient » écrit Boccace. Un tiers de la population disparaît. L'époque voit également l'Église traverser une crise sans précédent qui atteint son paroxysme en 1378 avec le Grand Schisme. Dans ce contexte d'instabilité, l'économie souffre. Les spectres de la disette et de la famine planent [...]. Comme dans toute période difficile, la fortification se multiplie[1].

Mais ce bas Moyen Âge ne peut pas se résumer à la trilogie guerre/peste/famine : la fête, les banquets, les bals sont représentés dans les enluminures ; le progrès des techniques rurales, le développement des productions minières, la naissance de l'imprimerie, le développement d'une pratique des affaires ouvrent de nouvelles perspectives... Avec la notion d'intimité, la reconnaissance de l'individu (*ibidem*, p. 74), la diffusion d'outils de mesure du temps aussi importants que l'horloge mécanique[2], on entre peu à peu dans une nouvelle ère...

Le château participe de cette évolution. L'art castral du XIVe siècle conserve un aspect défensif s'ouvrant à un contexte qui prend en compte la volonté de vivre dans des lieux agréables, voire dans un luxe affiché par les grands[3]. Vers le milieu du XIVe siècle, le cadre strict des modèles géométriques semble faire une place plus grande à la sensibilité du maître d'œuvre. Plus profondément sans doute, ce changement s'ancre dans une évolution culturelle des maîtres d'ouvrage :

> Le château n'est plus seulement l'expression d'une puissance militaire pure, la domination sur le monde extérieur n'est plus seulement le fait des tours pourvues d'archères, des chemins de ronde hourdés : au contraire, la maîtrise des volumes, des surfaces, soit par l'architecture, soit par la sculpture, soit encore par le décor, sont une nouvelle façon de s'imposer. Une ostentation destinée à en imposer sans doute plus face aux pairs qu'à la plèbe ; pour celle-ci, il suffisait sans doute des corsets formés par les courtines démesurées, ou de la hauteur impressionnante des

1. Philippe Durand, *Le château-fort*, *op. cit.*, p. 73.
2. L'horloge mécanique apparaît à la fin du XIIIe siècle et se répand jusque dans les plus petites villes au cours du XIVe siècle. Un nouveau rapport au temps se met en place, avec « un énorme potentiel technologique et culturel » (voir Jacques Le Goff, « L'Occident médiéval et le temps » [1999], dans *Un autre Moyen*..., *op. cit.*, p. 412-413).
3. Philippe Durand, *Le château-fort*, *op. cit.*, p. 74.

> tours maîtresses. En revanche, le luxe de l'architecture et du décor était manière d'exprimer face à la noblesse la richesse et la puissance, dans un monde marqué par l'image[1].

Le palais des Papes d'Avignon en est sûrement le symptôme, en couplant un aspect militaire et un aspect palatial, dès 1340 : pour la première fois sans doute, on fait intervenir de façon massive les spécialistes de toutes les corporations (*idem*, p. 83). Le type philippien fera toujours des émules, des constructions majeures du XIVe et XVe siècles telles Villandrault, Vincennes, Saumur, Le Plessis-Bourré, et d'autres châteaux plus modestes, s'inspireront encore du prestigieux modèle[2].

La fin du Moyen Âge voit disparaître le château dans sa qualité d'édifice associant la défense et la résidence : les canons (et les bâtons à feu) vont avoir raison de la fortification médiévale dont les deux fonctions vont désormais suivre leur propre chemin[3]. Les progrès rapides de l'artillerie à poudre (d'une efficacité réelle vers 1440-1450) — malgré les tentatives d'adaptations de l'art castral, avec les tours à canon par exemple — auront raison du château du Moyen Âge, très vite obsolète *(ibidem)*. À partir du milieu du XVe siècle, les deux fonctions se matérialisent distinctement dans des édifices nouveaux. Pour asseoir son pouvoir, la royauté élève des édifices qui servent de base avancée contre les principautés de Bretagne et de Bourgogne, avec à la suite des conquêtes, la mise en place de constructions nommées « citadelles » ; à la fin du siècle, c'est aux frontières que se matérialisera la fortification. Les ensembles urbains, en raison de leur économie convoitée, vont subir d'importantes transformations de défenses (avec des fossés doubles, des murailles « *remparées* », des *boulevards*, etc.). La fonction résidentielle s'impose dans les châteaux destinés au roi et aux grands. L'exemple du château de Plessis-Bourré (Maine-et-Loire) est significatif de ce type d'évolution : le château est construit en pleine nature, comme une résidence de campagne, à partir de 1468-70 ; il est entouré de douves qui font une cinquantaine de mètres à l'est, reprenant un plan très philippien (carré avec tours d'angle, châtelet et tour sud-est qui fait office de donjon, etc.). Et comme l'explique Philippe Durand,

> un autre élément mérite l'attention : la largeur exceptionnelle de la douve orientale qui se trouve du côté du chemin d'accès à l'édifice. Il semble évident que ce n'est pas une raison défensive qui motive un tel choix. Il se pourrait qu'on ait là l'une des toutes premières manifestations d'une « architecture d'eau », entendons par là une volonté de magnifier le château par la pièce d'eau où se reflète l'édifice. On pense à l'Italie, Venise notamment. Quoi qu'il en soit, le Plessis-Bourré est bien l'un des édifices majeurs dans la genèse des constructions de la première

1. Jean Mesqui, *Châteaux et enceintes…*, *op. cit.*, p. 82 (tome 1). Plus loin, J. Mesqui expliquera encore : « De la même façon que la construction de pierre du XIIIe siècle révélait un changement sociologique, le seigneur étant passé du stade de la domination terrienne à la domination économique, la mutation de la seconde moitié du XIVe siècle révèle un nouveau passage : celui de la domination économique à la domination culturelle » (*ibidem*, p. 83).
2. Philippe Durand (dir.), *Guédelon, construire…*, *op. cit.*, p. 14.
3. Philippe Durand, *Le château-fort*, *op. cit.*, p. 93.

> Renaissance : les éléments défensifs fictifs repris à Azay-le-Rideau, le plan géométrique de Chambord, « l'architecture de l'eau » à Chenonceau[1].

Dans cette fin du Moyen Âge, on peut avoir une vision assez claire de la densité des châteaux, grâce à certains procès-verbaux réalisés par les commissaires que les pouvoirs territoriaux envoyaient, afin de les dénombrer : au deuxième quart du XVe siècle par exemple, pour le seul Valentinois, ils sont plus de quatre-vingts d'un côté et de l'autre de la Drôme[2]. En résumé, le château du Moyen Âge est :

> [...] une construction destinée à être habitée, de façon permanente ou du moins durable, certes par des gens de guerre mais surtout par une ou plusieurs familles. Une demeure dont la vocation défensive est manifeste, au point de conditionner largement la structure et son agencement, un édifice qui, lorsqu'il est formé de plusieurs bâtiments, constitue cependant un tout, jouissant d'un degré d'autonomie évident par rapport à tout ce qui l'entoure. (*ibidem*, p. 40)

3 L'imaginaire du château jusqu'à nos jours

> Entre les temps différents de l'histoire, la longue durée se présente ainsi comme un personnage encombrant, compliqué, souvent inédit. L'admettre au cœur de notre métier ne sera pas un simple jeu, l'habituel élargissement d'études et de curiosités [...]. Pour l'historien, l'accepter c'est se prêter à un changement de style, d'attitude, à un renversement de pensée, à une nouvelle conception du social. C'est se familiariser avec un temps ralenti, parfois presque à la limite du mouvant. À cet étage, non pas à un autre — j'y reviendrai — il est licite de se dépendre du temps exigeant de l'histoire, en sortir, puis y revenir, mais avec d'autres yeux, chargés d'autres inquiétudes, d'autres questions. En tout cas, c'est par rapport à ces nappes d'histoire lente que la totalité de l'histoire peut se repenser, comme à partir d'une infrastructure. Tous les étages, tous les milliers d'étages, tous les milliers d'éclatements du temps de l'histoire se comprennent à partir de cette profondeur, de cette semi-immobilité ; tout gravite autour d'elle.
>
> (Fernand Braudel[3])

Dès sa Leçon inaugurale au Collège de France en décembre 1950, Fernand Braudel évoque avec puissance l'importance fécondante, pour la discipline historique, de la prise en compte d'une histoire lente des civilisations. En 1958, il revient à nouveau, dans un article fondateur, sur cette « valeur exceptionnelle du temps long » de l'Histoire[4]. Si Michel Vovelle propose un bilan de la question vingt ans plus tard, Jacques Le Goff enfonce le clou avec deux articles en 1983 et 1999[5]. Le Goff s'attarde alors à expliciter ce qu'il appelle le *long Moyen Âge*, qui

1. Philippe Durand, *Le château-fort*, *op. cit.*, p. 105.
2. Philippe Contamine, « Comment l'Occident s'est hérissé de châteaux », dans *Chevaliers et châteaux forts*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2011, p. 49.
3. Fernand Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1969, p. 54.
4. *Idem*, p. 44. (« Histoire et sciences sociales. La longue durée » [1958], p. 41-83).
5. Michel Vovelle, « L'Histoire et la longue durée » *dans* Le Goff J., *La Nouvelle Histoire*, Paris,

s'ouvre pour lui au IIe-IIIe siècle (avec la crise du monde romain), pour se clore au XIXe siècle (avec la révolution industrielle), explosant au passage la classique partition universitaire[1]. En 2005, soit plus d'un demi-siècle après Braudel, Jacques Le Goff sollicitera à nouveau l'histoire du Moyen Âge par la *longue durée*, évoquant le goût et surtout l'imaginaire du Moyen Âge, cette fois pour une période qui va jusqu'à nos jours, au travers d'un ouvrage de vulgarisation :

> Cette histoire de l'imaginaire est aussi à un haut degré et en profondeur une histoire dans la longue durée. Cet ouvrage propose les héros et merveilles du Moyen Âge tels que le Moyen Âge les a construits, vénérés, aimés, puis légués aux siècles futurs où ils ont continué à vivre en se transformant dans une combinaison de renvoi au passé, d'adaptation au présent, et d'ouverture sur l'avenir. D'une certaine façon, c'est une histoire des attitudes à l'égard du Moyen Âge, du « goût du Moyen Âge » — pour reprendre le titre d'un beau livre de Christian Amalvi[2].

Le château du Moyen Âge y prend toute sa place (*ibidem*, p. 56-73). Pourtant, les siècles qui suivront directement le XVe siècle ne seront pas propices au développement de cet imaginaire de la fortification castrale :

> Entre l'abandon pour cause de non-résistance à l'artillerie ou d'inconfort, et la destruction de la part des souverains soucieux de détruire la féodalité comme Louis XIII et Richelieu, le château entre plus ou moins en léthargie aux XVIIe et XVIIIe siècles. Une étude de l'image du château dans les dictionnaires du XVIIIe siècle montre qu'au temps des Lumières il est devenu une image de la féodalité rétrograde et rustique[3].

L'exemple de François Ier au XVIe siècle est caractéristique de cette tendance : se désintéressant totalement de l'architecture du Moyen Âge, il invite à la répudier. La tour maîtresse du Louvre est par exemple rasée, celle même dont relevaient tous les fiefs de France :

> L'image était si forte que même après que l'énorme donjon circulaire de Philippe Auguste se fût écrasé avec fracas en 1527 pour dégager la cour du Louvre dont il obstruait, à vrai dire, l'espace et la lumière, les aveux rendus au roi de France continuèrent à porter la mention « mouvant de notre grosse tour du Louvre ». La notion abstraite suffisait. L'édifice fantôme vivra dans la fiction jusqu'à la chute de Louis XVI, lequel avait fait tomber un autre donjon primordial de la monarchie, celui du palais de la Cité, le donjon élevé par Louis VI et que l'on nommait, à cause du plus célèbre des prisonniers qui y furent enfermés, la tour Montgomery ; il disparut dans les travaux de rénovation du palais après l'incendie de 1776. La chute de la tour du Louvre n'était pas passée inaperçue. Dans son « journal », le Bourgeois de Paris proteste : « Elle estoit très belle, haulte et forte. » La comparaison de François Ier et de Louis XVI peut se poursuivre sur un autre plan. Tous deux se

---

Éditions Complexe, coll. « Historiques », 2006, 333 p. Jacques Le Goff, art. cit., respectivement p. 447-452 et p. 401-420 (dans l'ouvrage *Un autre Moyen Âge*).

1. *Ibidem*, p. 406-407 (1999). Son article de 1983 fera débuter la période au IVe siècle (*idem*, p. 450-451).
2. Jacques Le Goff, *Héros et merveilles…*, *op. cit.*, p. 12.
3. *Idem*, p. 67.

> trouvèrent devant un immense domaine construit qui ne leur était pas directement utile et dont l'entretien pesait lourd sur des finances très obérées ; tous deux tirèrent la même conclusion : aliéner ou raser

expliquent André Chastel et Jean-Pierre Babelon[1]. L'habitude de plus en plus prégnante de châteaux à la mode, conduit à l'abandon et à l'oubli des châteaux de la génération précédente, ne parlons alors même pas de legs plus anciens (*ibidem*, p. 41) ! Louis XVI rasera le château neuf de Saint-Germain-en-Laye (berceau de Louis XIV) en 1777, et un édit royal de 1788 condamnera à la destruction ou à la vente les châteaux de Vincennes, de Blois, de Madrid (au bois de Boulogne), etc.[2]

Le château va pourtant être « ressuscité » par le XIXe siècle et le romantisme. On pense bien sûr à Victor Hugo en voyage sur le Rhin, ému à la vue nostalgique des châteaux attenants ; mais aussi à toute la vague de restaurations qui traversera le siècle, avec par exemple la cathédrale de Cologne reconstruite par le romantisme nationaliste allemand, ou la reconstruction du château de Stolzenfels, à partir de 1836[3]. La France connaîtra elle aussi de puissantes restaurations, avec l'architecte Viollet-le-Duc au château de Pierrefonds (à l'origine construit au début du XVe par le duc d'Orléans et tombé en ruine), ou encore avec la Cité de Carcassonne restaurée de 1852 à 1879[4]. Comment oublier le très extravagant roi Louis II de Bavière (1845-1886), avec son impressionnante série de constructions de châteaux d'inspirations moyenâgeuses ? La littérature fera également beaucoup pour la diffusion de cet imaginaire — média par essence éminemment public — elle se déploiera dès le XIIe siècle et se renouvellera par le biais romantique au XIXe siècle. On trouve d'ailleurs trace des premières occurrences littéraires du château dans *Perceval ou le conte du Graal* de Chrétien de Troyes (1182-1183) : « Quant au jeune homme, sans jamais s'arrêter, il se hâta à travers la forêt et parvint dans une région de plaines, au bord d'une rivière, plus large qu'une portée d'arbalète : toute l'eau était rentrée dans son lit. Vers la grande rivière qui grondait il se dirigea à travers la prairie, mais il n'entra pas dans l'eau, car il la vit très profonde et noire, beaucoup plus rapide que la Loire ; aussi suivit-il la rive, le long d'un haut rocher à vif, dressé de l'autre côté de l'eau qui en battait le pied. Sur le flanc de ce rocher qui descendait vers la mer, il y avait un très puissant et riche château. Là où l'eau arrivait à son embouchure, le jeune homme tourna sur la gauche et vit naître les tours du château ; oui, il eut l'impression qu'elles naissaient et sortaient du château. Au milieu, s'élevait une puissante et haute tour ; une solide barbacane commandait l'embouchure de la rivière dont les eaux se heurtaient à la mer, et celle-ci en battait la base. Aux quatre coins de la muraille faite de pierres solides se tenaient quatre tours plus petites et plus basses, robustes et splendides. Le

1. Jean-Pierre Babelon, André Chastel, *La notion de patrimoine*, Paris, Éditions Liana Levi, coll. « Opinion », 1994 (édition originale 1980), p. 40-41.

2. *Idem*, p. 44.

3. Jacques Le Goff, *Héros et merveilles…*, *op. cit.*, p. 67.

4. Voir l'article très complet d'Olivier Poisson, « La restauration de la Cité de Carcassonne au XIXe siècle », *Monumental. Revue scientifique et technique de la sous-direction des Monuments Historiques Direction du patrimoine*, n° 8, décembre 1994, p. 9-21.

château, qui avait bel aspect, était très confortable. Devant le châtelet rond, un pont enjambait l'eau : il était en pierre, bâti à sable et à chaux, solide et haut, crénelé de chaque côté, avec, au milieu, une tour et, au bout, un pont-levis, fabriqué et conçu pour remplir sa mission : le jour c'était un pont, et la nuit une porte[1]. » Chrétien de Troyes offre ici non seulement le premier roman éducatif en action (avant *Durmart le Gallois* et *Télémaque*) — avec l'histoire de la formation d'un chevalier[2] — mais il propose sans doute aussi quelques-unes des plus anciennes descriptions littéraires du château médiéval[3].

La littérature du XIXe siècle renouera avec un château du Moyen Âge réimaginé, que l'on pense seulement à Walter Scott (à cheval sur deux siècles !), Chateaubriand, Gérard de Nerval, Victor Hugo, Verlaine, Rimbaud, Huysmans… ils nourriront tous cet imaginaire[4] ; mais aussi l'exemple du *Dracula* de l'Irlandais Bram Stoker, publié en 1897, qui participera de la littérature fantastique, avec notamment cet extrait du journal intime de Jonathan Harker, à la suite de son arrivée agitée au château du comte :

> *5 mai*. Sans doute m'étais-je endormi ; sinon, comment aurais-je pu ne pas être frappé par le spectacle qu'offrait ce vieux château ? Dans la nuit, la cour paraissait grande et comme, en outre, plusieurs passages obscurs partaient de là et conduisaient sous de grandes arches, cette cour paraissait peut-être encore plus grande qu'elle n'était en réalité. Je ne l'ai pas encore vue pendant la journée […]. Malgré l'obscurité, je remarquai que la pierre était sculptée, mais que le temps et les intempéries avaient considérablement usé ces sculptures. Le cocher remonta sur son siège, agita les rênes, les chevaux repartirent, et la voiture disparut sous un des passages obscurs[5].

La littérature du XXe siècle aura elle aussi ses perles… Je ne développerai ici vraiment qu'un seul exemple, du premier tiers du siècle, avec Franz Kafka et son ouvrage *Le château*. Ce choix se justifie par les nombreuses ambiguïtés et spécificités du roman, mais aussi en raison de sa reprise d'un certain nombre de motifs récurrents : la hauteur associée à l'expression du pouvoir par exemple, un village en contrebas, avec des logiques sous-jacentes de prééminence, de hiérarchie verticale, axiale, horizontale[6]… Son titre, *Das Schloss*, renvoie plutôt au château de plaisance, simplement clos (*schliessen* voulant dire « fermer »). Mais certaines descriptions restent ambiguës, évoquant des créneaux par exemple, ainsi qu'une tour (*ibidem*, p. 46). Kafka joue aussi beaucoup sur les mots : par exemple, l'un des fonctionnaires que rencontre K. à la fin du roman s'appelle Bürgel (*idem*, p. 323-

1. Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*, traduction et présentation par Jean Dufournet, Paris, Flammarion, coll. « GF/Bilingue », 1997, p. 103-106.
2. *Idem*, p. 11 (dans la « Présentation » du texte par Jean Dufournet, p. 11-32).
3. Selon Philippe Durand, *Le château-fort*, *op. cit.*, p. 4.
4. Jacques Le Goff, *Héros et merveilles…*, *op. cit.*, p. 68-69.
5. Bram Stoker, *Dracula*, traduction de l'anglais par Lucienne Molitor, Paris, Éditions J'ai lu, coll. « Épouvante », 1993 (édition originale 1897), p. 21-22.
6. Franz Kafka, *Le Château*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 2001 (éd. orig. 1922), 391 p.

340), qui évoque le verbe « *bürgen* », c'est-à-dire « garantir ». Mais on peut y lire aussi la racine « burg », qui désigne le château fort (*idem*, p. 324). Enfin, on remarquera que les traducteurs du roman en langue française ont choisi le terme de « château », à chaque occurrence du texte et dans le titre, préféré au mot « palais », pourquoi ? Il est vrai que l'on parle aussi de « châteaux Renaissance » !

Les premiers mots du roman — écrit en 1922 et resté inachevé — donnent le ton à l'ensemble : « Il était tard dans la soirée lorsque K. arriva [c'est le nom que donne Kafka au principal protagoniste de son roman]. Une neige épaisse recouvrait le village. La colline du château était invisible, elle était plongée dans le brouillard et les ténèbres, pas la moindre lueur n'indiquait le grand château. K. se tint longtemps sur le pont de bois qui relie la grand-route au village, et dirigea son regard là-haut, vers cette apparence de vide » (*idem*, p. 37). Le cadre du roman est planté : un village, deux auberges et une école, une mairie et une église, enfin plusieurs chemins qui mènent à un château comtal sur la colline[1]. L'intrigue commence par l'arrivée d'un étranger dans le bourg, le dénommé K., dont le métier est d'être arpenteur. Il vient là à la demande du comte Westwest, propriétaire de l'édifice et du bourg. Au fil des pages, K. cherchera à clarifier sa situation (son statut d'arpenteur et ses fonctions), en vain, face à une organisation bureaucratique tentaculaire et absurde, autant que le château reste inaccessible à ses pas, à ses désirs, et à sa condition[2].

Ce château semble fait de pierres (*idem*, p. 46) et quatre descriptions principales[3] en parcourent l'extériorité. L'image de la hauteur, celle de l'obscurité et enfin celle de l'inaccessibilité, semblent offrir les trois registres récurrents du château kafkaïen. En effet, ce dernier se situe toujours « en haut », face à un village et ses occupants se situant toujours « en bas ». L'obscurité et la pénombre sont également souvent associées au château, par exemple lorsque Kafka écrit : « Là-haut, déjà étrangement sombre, le château que K. avait espéré atteindre aujourd'hui s'éloignait à nouveau » (*idem*, p. 54). Mais c'est surtout son manque de visibilité qui le caractérise le mieux, souvent à partir des impressions sensibles de K. : « Le château dont les contours commençaient à s'estomper était silencieux comme toujours, K. n'y avait encore jamais vu le moindre signe de vie, peut-être ne pouvait-on rien distinguer à cette distance, et pourtant le regard y aspirait et trouvait intolérable ce silence » (*idem*, p. 147). La seule description pleine et

1. Un seul autre lieu servira de refuge aux souvenirs de K. : son village natal (*idem*, p. 46 et 69, par exemple).

2. Comme le résumera la patronne de l'Auberge du pont en s'adressant à K. : « Vous n'êtes pas du château, vous n'êtes pas du village, vous n'êtes rien » (p. 91). On voit ici les trois niveaux hiérarchiques du roman, les gens du château, ceux du village et les parias ou les étrangers. Tout cela est bien sûr entrecoupé de beaucoup de subtilités : certains des fonctionnaires du château sont dans l'Auberge des Messieurs (la seconde auberge) — une sorte de déconcentration du château au village — et certains villageois ont un accès relatif au château (par exemple le personnage de Barnabas comme messager). Enfin, il y a une hiérarchie des fonctionnaires et des secrétaires tout aussi subtile (du château, du village, entre les deux, etc.), et tout aussi compliquée.

3. D'abord à la page 37 (voir plus haut). Puis aux pages 45-46, et aussi 54-55. Enfin, il faudra attendre presque cent pages pour connaître une ultime description (*idem*, p. 146-147).

claire du château se trouve être la deuxième (*idem*, p. 45-46), mais c'est l'identité du monument qui alors échappe continûment : on passe, au cours de la description, d'un mot « château » très général, à celui d'un « édifice récent », puis à une « petite ville » (au conditionnel), et enfin à celui d'une « minable bourgade ». Une image chasse finalement l'autre, sans accumulation descriptive aucune, si bien que l'on finit par se demander s'il s'agit encore d'un château : Kafka désoriente sans cesse le lecteur, et la description par ce biais perd de sa netteté. On sait, en revanche, précisément ce que n'est pas cette construction : ni un vieux manoir, ni un palais (*idem*, p. 45).

Enfin, l'inaccessibilité du château signe vraiment la spécificité de l'univers kafkaïen. D'abord par une impossibilité physique : K. ne sortira jamais des limites du village pour atteindre le château, malgré tous ses efforts[1]. Ensuite parce que l'intérieur du château lui-même échappe à la description, se doublant une nouvelle fois d'une inaccessibilité de condition ; les descriptions intérieures du château laissent perplexe, elles ne sont pas de la bouche de K. mais plutôt de la sœur d'un messager (Barnabas), décrivant ce que lui a raconté son frère, elle-même n'y ayant strictement jamais mis les pieds. C'est donc un récit de « seconde main » :

> Bien sûr, il va dans les bureaux, mais est-ce que les bureaux sont le château à proprement parler ? Et même si le château comporte des bureaux, est-ce que ce sont ceux où Barnabas a le droit d'entrer ? Il va dans des bureaux, mais qui ne forment qu'une petite partie de l'ensemble, ensuite il y a des barrières, avec encore d'autres bureaux au-delà. On ne lui interdit pas expressément d'aller plus loin, une fois qu'il a trouvé ses supérieurs et qu'après lui avoir donné leurs instructions, ils le renvoient. De surcroît, on est sans cesse observé là-bas, ou du moins on en a l'impression. (*Idem*, p. 230)

Enfin, parce qu'en plus de K., le lecteur lui-même n'arrivera jamais au château, puisque ce roman reste inachevé. La colline et son édifice restent pourtant le lieu du pouvoir, et aussi celui de tous les désirs et de toutes les convoitises : « Car ce n'était pas en soi la proximité de Klamm [un fonctionnaire du château que K. cherche à rencontrer tout au long du roman] qu'il jugeait désirable, mais d'arriver tout seul lui, K., lui et pas un autre, avec ses propres aspirations, jusqu'à Klamm, et non pour se reposer à ses côtés, mais pour passer devant lui, et aller plus loin, jusqu'au château » (*idem*, p. 160-161), par exemple.

La hauteur (et donc une certaine distance), le manque de visibilité et l'inaccessibilité marquent l'imaginaire du château kafkaïen. Et c'est là toute la force paradoxale de ce roman : tout nous éloigne du château, et pourtant tout nous ramène à lui, que ce soit dans une forme descriptive et physique ou institutionnelle, au travers de bureaux et des « autorités ». Les nombreuses occurrences

1. F. Kafka écrit : « Cependant, en lui cédant d'emblée sur des broutilles — il ne s'était guère agi de plus, jusque-là —, les autorités lui ôtaient la possibilité de petites victoires faciles, et avec cette possibilité, la satisfaction et la légitime assurance qu'il en eût retirées en vue de plus grandes batailles. Au lieu de quoi, en laissant K. se promener à son gré dans les limites du village, elles le dorlotaient et l'affaiblissaient, elles éliminaient toute espèce de lutte, et en contrepartie elles le cantonnaient dans une vie sans caractère officiel, une vie totalement embrouillée, trouble et bizarre » (*idem*, p. 101).

du mot s'ajoutent d'ailleurs à ce qui vient d'être déjà dit, jusqu'à l'obsession[1]. Et si le personnage de K. sert de repère et d'orientation au lecteur et à une vision presque cohérente du roman, le château sert quant à lui, dans le plus profond des paradoxes, d'orientation physique (et presque chimique) et institutionnelle aux personnages eux-mêmes. La quatrième et dernière description est à ce sujet éclatante de sens :

> Lorsqu'il regardait le château, K. avait parfois l'impression d'observer quelqu'un assis tranquillement à regarder devant lui, non pas perdu dans ses pensées et donc coupé de tout, mais plutôt libre et indifférent ; comme si cet homme était seul et que personne ne l'observait ; pourtant il avait forcément conscience qu'on l'observait, mais cela ne troublait pas son calme et en effet — on ne savait pas si c'était la cause ou la conséquence —, le regard de l'observateur, incapable de se fixer, glissait sur lui. Cette impression était accentuée aujourd'hui par l'obscurité précoce : plus il regardait, moins il distinguait de détails, plus tout se noyait dans le crépuscule. (*Idem*, p. 147)

Quelle que soit l'interprétation que l'on puisse faire de cette dernière description — d'un homme assis sur les hauteurs du château ou carrément d'un « homme-château » — le château (avec sa tour, ses bâtiments, ses bureaux, sa colline) *et* le collectif de fonctionnaires (l'institution, la cohorte de secrétaires, d'assistants, de serviteurs, le mystérieux comte Westwest, etc.), apparaissent dans toute la profondeur de leur homologie[2]. On pense ici au « pont-homme » d'un poème de Kafka[3]. C'est sans doute là une des clefs de l'imaginaire si particulier du château kafkaïen, entre homologie et moyen d'orientation, omniprésence et omnipotence, inaccessibilité et manque de visibilité : le château échappe même au regard qui tente de le fixer.

La liste serait longue des ouvrages du XXe siècle et même du début du XXIe qui évoquent la fortification castrale imaginée, tel le *Seigneur des anneaux* de John R. R. Tolkien[4] au milieu du XXe, qui contribuera largement à la création des jeux de rôles : *Donjons et dragons* par exemple[5] ; et le cycle de *Dune* de Frank Herbert en 1965, qui, comme *Dracula*, connaîtront des adaptations cinématographiques,

1. Par exemple les pages 235, 238 (plusieurs fois dans la page), 239, 240, 243 (plusieurs fois), 244, 245 (plusieurs fois), 248, 250 (plusieurs fois), 251, 255, 257, 261 et 265-266 (plusieurs fois), 267, 268 (plusieurs fois), 269, 273 et 274 (plusieurs évocations), 277, 278 (plusieurs fois), 279, etc. Et bien sûr de nombreuses pages du roman. La page 266 tourne effectivement à l'obsession.

2. Chacune des occurrences du mot « château » dans ce texte (voir la note de la page plus haut), ajoute à mon sens à cette ambiguïté fondamentale, du château physique et de l'organisation du château, comme « imbriqués », si j'ose dire.

3. Franz Kafka, « Le pont » dans *Œuvres complètes. II. Récits et fragments narratifs*, Paris, Gallimard, 1980, p. 451-452. « J'étais raide et froid, j'étais un pont, je passais au-dessus de l'abîme [...] » *(ibidem)*.

4. Par exemple avec la description d'un « château d'or » : John Ronald Reuel Tolkien, *Le Seigneur des anneaux. Tome 2. Les Deux Tours*, Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. « Le Livre de Poche », 1972 (édition originale 1954), p. 177-178. La littérature et le cinéma d'*heroic fantasy*, genre dont l'œuvre de Tolkien est emblématique, exploitent très largement le motif du château défensif.

5. Dave Arneson, Gary Gygax, *Donjons et dragons. Jeu d'aventures fantastiques, livret de règles expert*, traduction de l'anglais par Bruce A. Heard, Paris, TSR, 1983 (édition originale 1973), 68 p.

et donc des diffusions plus importantes encore[1]. Pour Christian Amalvi, *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco (1982), avec onze millions d'exemplaires vendus (deux en Italie et neuf dans le reste du monde), en plus d'une adaptation cinématographique réussie de Jean-Jacques Annaud, ouvre largement et de façon déterminante à ce goût de nos contemporains pour le Moyen Âge[2]. Mais ce sont sans doute aussi des séries télévisées comme *Game of Thrones*, qui participeront à leur façon à cette diffusion massive. Téléchargée par des millions de fans dans le monde, la série de fantasy médiévale du *Trône de fer* connaîtra, semble-t-il, une ultime saison en 2019[3]. Elle intègre des événements, des lieux, des personnages historiques. Son inspirateur, George R. R. Martin, a publié cinq volumes de la saga qui sont devenus des best-sellers, et reconnaît s'être inspiré d'ouvrages plus historiques, par exemple celui de Frances et Joseph Gies, avec *La vie dans un château médiéval*[4].

La bande dessinée, le dessin animé[5], le cinéma, l'univers des jouets (avec les Playmobil par exemple), l'art (ainsi *Le château des Pyrénées* de René Magritte, en 1959, défiant l'apesanteur), seront également des relais importants pour cet imaginaire castral. Le motif du château apparaît dans la bande dessinée, comme l'explique Jean-Bruno Renard :

> Le *Château* est un lieu de prédilection du Fantastique, aussi bien pour la féerie que pour l'épouvante. Qu'il soit debout ou en ruine, habité par un bon roi ou un méchant seigneur, il est signe de puissance. Lorsque cette puissance est mauvaise, le motif des *souterrains* apparaît souvent : cachettes secrètes, portes dérobées, labyrinthe semé d'embûches, crypte où se trament des complots[6].

Le cinéma va aussi dans ce sens, comme le suggère par exemple cet entretien avec une guide de visite au monument d'Aigues-Mortes (Gard), en novembre 2006 :

> Nous, on va raconter l'histoire par rapport aux historiens, on fait que ça. Voilà. Mais entre la raconter et essayer de la commenter [de l'interpréter], ça, c'est pas notre rôle, notre rôle il n'est pas là. Notre rôle est de faire voir le monument par rapport à… mais on est quand même bien obligé de regarder notre époque ! On peut pas faire autrement, parce que les gens ils arrivent avec des idées d'aujourd'hui, ou alors aussi des idées qui, par exemple, passent dans des films. Par exemple Les Visiteurs, eh bien c'est une référence des enfants, c'est leur référence au Moyen Âge, c'est Les Visiteurs ! [*Rires*[7]]

1. Frank Herbert, *Dune. Livre premier*, traduction de l'américain par Michel Demuth, Paris, Robert Laffont, coll. « Science-fiction/Presses Pocket », 1972 (édition originale 1965), p. 9.

2. Christian Amalvi, *Le goût du…*, *op. cit.*, p. 13 et surtout p. 67-68.

3. https://fr.wikipedia.org/wiki/Game_of_Thrones (consulté le 30/03/2018).

4. Frances Gies, Joseph Gies, *La vie dans un château médiéval*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 (édition originale 1974), 286 p.

5. Que l'on pense aux « contes » de Walt Disney, ou aux films japonais comme *Le château dans le ciel* (Hayao Miyazaki, 1986).

6. Jean-Bruno Renard, *Bandes dessinées et croyances du siècle. Essai sur la religion et le fantastique dans la bande dessinée franco-belge*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « La politique éclatée », 1986, p. 26.

7. Entretien avec une guide de visite au monument d'Aigues-Mortes (MONUM) (département du Gard, Occitanie, France), rencontre du 2 novembre 2006.

Comme l'explique Jacques Le Goff, l'univers des enfants est « l'autre signe de la permanence du château fort dans l'imaginaire européen [...], [avec] l'importance que cette image a prise dans la sensibilité des enfants. Le château fort est l'objet d'exercices et de dessins en classe. Il peuple les dessins animés, les films, la télévision, les spectacles son et lumière. Parmi les merveilles médiévales, le château a accru son emprise par sa conquête des esprits et des sensibilités des enfants » (Jacques Le Goff, *Héros et merveilles*..., *op. cit.*, p. 70). Pensons bien sûr aux châteaux de sable, dans la transmission parents/enfants... Et à l'importance pour ces derniers de l'univers chevaleresque, Georges Duby le rappellera : « Le Moyen Âge est un lieu où les Occidentaux de notre temps projettent leurs rêves de prouesse et d'héroïsme, tout cela exalté[1]. » Cet imaginaire des enfants au sujet du château fort fait aussi le succès de Guédelon auprès des publics enfantins.

Avec force d'évocation, Marc Augé déploiera quant à lui l'univers des petites annonces des propriétés à vendre de châteaux, à partir d'un exercice d'ethno-analyse[2]. De leur côté, les sociologues Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon souligneront l'importance du château dans la mémoire collective contemporaine : « Faisant partie du socle culturel commun, le château, consensuel, chargé de magie, irréel et intemporel, se situe en deçà du raisonnement critique. Il est un élément d'une mythologie nationale où l'on retrouve, aux côtés des demeures des seigneurs, aussi bien les sans-culottes que la bande à Bonnot ou Jeanne d'Arc. S'il existe en chacun un peu de mémoire collective, le château y figure certainement, dans un bric-à-brac pittoresque et émouvant, fait des peurs et des bravoures, des drames et des bonheurs des siècles passés[3]. »

Le château se recouvre vite des patines de l'imaginaire, de ses rouilles aussi, comme le montre l'historien de l'art André Chastel lorsqu'il explique que « l'architecture à peine réalisée, relève de l'imaginaire [...]. Les légendes s'inscrivent autour des "monuments" ou plus simplement autour des nouveautés de la construction, au point de les recouvrir, comme une rouille ou comme une patine, selon les cas[4] ». Que l'on pense seulement aux récits récoltés par Paul Sébillot autour des châteaux, on y retrouve tout le « folklore » de l'édifice castral : oubliette, revenant, trésor, souterrain... ; ou encore sur d'autres supports que les pierres maçonnées, au travers des légendes urbaines et des rumeurs, avec l'exemple des récits collectifs « ésotériques » qui viennent par exemple recouvrir la Pyramide du Louvre[5]. Peut-être, en suivant André Chastel, pourrait-on plutôt parler de *couleurs*

1. Georges Duby, « Qu'est-ce qu'un chevalier ? » dans Martin Aurell *et al.*, *Chevaliers et châteaux forts*, Paris, Librairie Arthème Fayard, p. 17.

2. Marc Augé, *Domaines et châteaux*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du xxie siècle », 1989, p. 45.

3. Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Châteaux et châtelains. Les siècles passent. Le symbole demeure*, Paris, Éditions Anne Carrière, coll. « Essai », 2005, p. 17.

4. André Chastel, « Homo architector » dans Norwich J. J., *Le grand atlas de l'architecture mondiale*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1988, p. 9.

5. Respectivement Paul Sébillot, *Les monuments*, Paris, Éditions Imago, coll. « Le Folklore de France », 1985 (édition originale 1904-1906), p. 229-265 ; et Jean-Bruno Renard, « La Pyramide du Louvre et sa signification satanique » dans Campion-Vincent V., Renard J.-B., *Légendes urbaines. Rumeurs d'aujourd'hui*, Paris, Éditions Payot, coll. « Documents Payot », 1992, p. 248-252.

imaginaires qui viennent recouvrir les édifices, plutôt que comme lui de *rouilles* et de *patines*, qualificatifs plus axés vers des jugements de valeur ?

Chambres d'hôtes, son et lumière et « reconstitution historique », mais aussi les différentes fêtes médiévales, les visites guidées dans les châteaux privés et dans l'intimité souvent directe des châtelains, ou les visites guidées dans les domaines publics (récemment décentralisés ou pas), ou encore les manifestations et expositions dont le cadre est un château, etc., tous donnent de nouvelles fonctionnalités et visages aux lieux[1], participant au (re)nouvellement des différents imaginaires et à la confection d'un stock de connaissances et de stéréotypes (ré)activés. Bien sûr, tout cela mis en parallèle avec le développement de l'histoire du Moyen Âge, de la *castellologie*, de la vulgarisation scientifique, etc. L'archéologue Jean Guilaine le soulignera : « Je crois pour ma part, que science, vulgarisation et œuvre de fiction ont chacune toute leur place. À condition de ne pas mêler les genres et d'en baliser les espaces respectifs. Elles peuvent s'enrichir réciproquement et, surtout, élargir l'audience de la discipline, accroître sa demande sociale[2]. » Cette « demande sociale » de Moyen Âge n'est pas réservée à l'Hexagone, et se retrouve à l'étranger, n'oublions pas également que la France est la première destination touristique au monde…

La vague patrimoniale en France et les effets de ses protections vont également participer à cet intérêt pour les châteaux, avec par exemple plusieurs milliers de châteaux habités par leurs propriétaires bénéficiant d'une protection ; ainsi que la visite des châteaux comme l'une des sorties culturelles les plus prisées au sein du panel des Monuments nationaux, semble-t-il, par les Français :

> Le patrimoine habité est devenu le premier secteur protégé, devant les églises et les abbayes, alors même que de nombreux autres types d'architecture, industrielle, agricole, hospitalière, sont aujourd'hui protégés et lui font donc une concurrence statistique. Il est impossible de déterminer, à partir des éléments publiés par le ministère, ce qui, dans ce patrimoine habité de statut privé, correspond à des châteaux […]. Par ailleurs, la France compte 36 000 communes et à parcourir certaines régions, on aurait volontiers envie de dire qu'il y a au moins un château par village […]. La densité des châteaux est telle en certains endroits qu'au long de l'autoroute du Sud, sur quelques dizaines de kilomètres, une douzaine d'entre eux, de celui de Saint-Fargeau à celui de Cormatin en passant par Ancy-le-Franc, sont signalés à l'attention des touristes par des panneaux dressés en bordure de la bande d'arrêt d'urgence. En définitive, on peut affirmer que plusieurs milliers de châteaux habités par leurs propriétaires bénéficient d'une protection. En l'état actuel des sources d'information, être plus précis est impossible[3].

1. S'y ajoute l'importance de l'éclairage des monuments, des fortifications. Voir à ce sujet : Lumières, villes et campagnes, *Les cahiers de la section française de l'Icomos*, n° 13, 1992, Section française de l'Icomos (Conseil International des Monuments et des Sites), 104 p.

2. Préface de Jean Guilaine dans Semonsut P., *Le passé du fantasme. La représentation de la Préhistoire en France dans la seconde moitié du vingtième siècle (1940-2012)*, Arles, Errance/Actes Sud, 2013, p. 10.

3. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Châteaux et châtelains…*, *op. cit.*, p. 171-172. « Parmi les personnes ayant fréquenté au moins un monument historique pendant l'année écoulée, plus de la moitié sont allées dans un château, sauf dans le cas des ouvriers non qualifiés. Le château

Selon une enquête menée durant les années 1980, le parc castral français compterait pas moins de dix mille châteaux du Moyen Âge[1]. On voit bien là l'un des canaux de diffusion de l'imaginaire castral.

On pourrait aussi évoquer l'imaginaire et les usages des pierres, qui ont été pour moi le prétexte à une thèse de doctorat en sociologie soutenue en 2010, avec comme question première : *comment peut-on (encore) adorer la pierre au XXIe siècle*[2] ? Les dimensions temporelles, fonctionnelles, esthétiques des pierres sont l'un des cœurs de l'usage des pierres contemporaines. En plus d'une étude de cas avec le chantier de Guédelon, qui est le poumon de ce livre, j'ai aussi interviewé une trentaine de praticiens de la pierre, avec les retranscriptions de ces entretiens sur plus de deux cents pages de la thèse. Géologue, architecte, sculpteur, joaillier, compagnon tailleur de pierre, archéologue, etc. ont été au cœur de mon enquête, avec une obsession : saisir l'intimité de l'homme à la pierre en ce XXIe siècle naissant. La pierre apparaît clairement dans un usage fonctionnel, presque quotidien, et parfois si trivial qu'il en devient invisible, comme ces passages à gué au travers de lieux boueux : c'est une pure délégation, l'homme délègue le soin à la pierre de faire quelque chose qu'il ne veut ou ne peut pas faire (blocage d'un volet contre le vent par exemple). On a aussi ici une petite idée de ce que l'homme *fait faire* aux pierres (comme l'usage d'un *seuil* dans une rivière qui permet d'en diminuer la force en période de crue). La chose n'est pas nouvelle, Vitruve (2015) dans son *De Architectura* préférait déjà au Ier siècle avant J.-C., pour Rome, la pierre à la brique, pour des raisons toutes fonctionnelles, en raison d'un gain d'espace notamment.

Ensuite, la pierre touche à des valeurs (noblesse, rusticité, authenticité, ancienneté, etc.). L'une de ces valeurs est apparue de façon significative dans les entretiens, c'est la valeur de beauté. Elle prend trois formes principales, d'abord valorisée par la main de l'homme et ses outils, c'est à cette condition que la pierre deviendra belle ; ensuite, ce sont les jugements de valeur des acteurs qui permettront une distinction entre des pierres plus ou moins belles, avec différents degrés de beauté (par exemple avec les différentes qualités de pierre, moellons, pierres de taille, etc. qualifiées par un architecte-urbaniste) ; enfin, dans une vision plus ontologique, la pierre est *belle-en-soi*, de toute éternité. Souvent, ces trois ensembles se croisent, s'ajoutent, se combinent.

---

est l'une des visites culturelles les plus prisées par les Français, quel que soit leur milieu social, le score particulièrement élevé des agriculteurs renvoyant à la localisation de ce type de monument » (*ibidem*, p. 52-53).

1. D'après une enquête menée par Charles-Laurent Salch et son équipe, durant les années 1980 (source et chiffres cités par Philippe Durand, « Actualité de la castellologie. Attaque des mythes », *Notre histoire*, juillet-août 2005, n° 234 [numéro spécial : La France des châteaux forts], p. 57).

2. Doctorat de sociologie *Pour une sociologie des pierres : étude sociohistorique du rapport de l'homme et de la pierre. L'exemple de l'édification d'un château médiéval au XXIe siècle (Guédelon, Bourgogne)*, thèse soutenue le 1er février 2010 à l'université Paul-Valéry, Montpellier 3, sous la direction du professeur Jean-Bruno Renard. Avec les membres du jury suivants : Jean-Pierre Albert (anthropologue, directeur d'études à l'E.H.E.S.S., Toulouse), Gilles Ferréol (professeur de sociologie, Université de Franche-Comté), Nathalie Heinich (sociologue, directrice de recherche au C.N.R.S./E.H.E.S.S.), Patrick Tacussel (président du jury et professeur de sociologie, université Montpellier 3).

Mais les valeurs ne sont pas les seules choses que sollicitent les praticiens : leurs propos laissent apparaître également ce que la pierre *leur fait*, elle les rend philosophes, en correspondance avec des valeurs morales (humilité, patience, relativité en mesure avec le temps des pierres, entièreté, etc.). Les praticiens donnent aux pierres[1] autant qu'ils semblent en recevoir : un tailleur de pierre par exemple parlera d'un « *dialogue très très singulier* » avec le caillou (et il l'expériencera), un Compagnon évoquera un « *combat* » avec la pierre. Il y a dans certains entretiens une interaction assumée entre l'homme et la pierre, c'est là un des cœurs de cette intimité, qui laisse sans doute transpirer un dialogue entre savoir-faire et savoir être. Le mythe moderne de la domination de l'homme sur la matière en prend pour son grade, même s'il a, semble-t-il encore, de beaux jours devant lui ! L'usage du corps est aussi un domaine où l'on peut percevoir ce que la pierre *fait* à l'homme : elle transforme son corps. Le corps d'un carrier n'est pas à terme le même que celui du maçon, que ceux du tailleur de pierre et du charpentier : sur une période longue le contact à l'outil, à la pierre et au métier *fait* l'homme, ou comme le dira le Compagnon « *forge le bonhomme* », dans toutes les acceptions de ce mot (autant au niveau physique que moral). La pierre serait-elle affaire de civilisation ? Dans le sens où elle conduirait certains praticiens vers un régime moral et physique qui contraindrait même leur désir de toute puissance ? Est-ce cela encore ce que la pierre *fait faire* aux praticiens ainsi que ce qu'elle leur *fait* ? Est-ce cela qui expliquerait (en partie) pourquoi ce n'est pas si « *facile d'être tailleur de pierre* » au XXIe siècle, dans des sociétés où tout va vite, en contradiction avec un métier et une confrontation à la pierre qui demandent du temps ? Voilà quelques-unes des questions soulevées par la thèse.

Le rapport au temps est enfin l'une des dimensions centrales du rapport de l'homme à la pierre, un temps long. Sans doute est-ce l'une des caractéristiques de cette « adoration » de la pierre, face à des temporalités sociales et technologiques de plus en plus courtes, de plus en plus rapides, où le corps et l'esprit humain peinent à s'adapter :

> Ça me ferait dériver sur la pensée qu'aujourd'hui on ne peut pas bien tailler la pierre, parce qu'aujourd'hui on n'a pas le temps, ce qui est paradoxal. Parce qu'aujourd'hui on est obligé dans le métier d'apporter une notion de rentabilité. D'où vient cette époque à la con où il faut payer des charges, où c'est comme ça, où tu peux pas te permettre de prendre du temps, de rester deux jours derrière une pierre à la contempler, à dire : « Comment on va faire ? Est-ce qu'on pourrait faire ça ? Est-ce qu'on pourrait faire un beau tracé ? » Non, on n'a pas le temps, il faut… tu peux pas vendre sinon, tu ne peux pas. Donc paradoxalement, c'est une époque pour moi en tout cas, où ce n'est pas facile de se situer. Merde, à une époque où il faut que tout aille vite, tout va vite quoi ! J'ai acheté une disqueuse il y a une semaine à quatre-vingts francs, des trucs impensables il y a peu ! Il n'y a plus de notion de temps, de travail. Ils sont en train de faire des trucs absolument incroyables au niveau des déplacements, tout change, et la pierre au contraire elle

1. Comme le dira un Compagnon tailleur de pierre : « L'apprentissage commence par… il faut donner un peu au caillou, il faut donner un peu de toi, ça commence par ça. »

> t'apprend, elle, la patience. C'est un combat quand tu tailles un caillou. Il faut la transformer, il faut lui enlever de la matière, et en même temps ça ne supporte pas l'erreur. Donc, c'est une course contre la montre, ça c'est un peu stressant. Mais la pierre et le temps c'est intimement lié, symboliquement, pratiquement, euh… la durabilité, le fait que la pierre traverse les siècles. Elle est un témoignage de la vie des hommes. Il n'y a quand même pas beaucoup de choses qui témoignent comme la pierre du passé des hommes. Il reste quoi ? Le bois c'est rare, le bois fossilisé, on trouve parfois des squelettes d'hommes, c'est un peu de la pierre (du calcaire), bon tout ça c'est… la pierre c'est vraiment quelque chose, c'est un fondement. On le voit bien, les hommes ne s'y sont pas trompés, ils ont pris la pierre pour faire les grandes choses, symboliquement, au niveau des religions. Et puis en plus si l'on va un peu plus loin, la pierre c'est un instrument, elle canalise des forces, c'est vraiment quelque chose ! (Interview du 7 février 2001, avec un Compagnon tailleur de pierre de la Fédération Compagnonnique des métiers du bâtiment, meilleur ouvrier de France, village d'Yrouerre, Yonne, France)

Ces différentes dimensions de l'imaginaire de la pierre, les valeurs que l'homme associe à la matière ou à une architecture, et l'importance du temps apparaissent aussi à Guédelon, nous y reviendrons plus loin…

4 L'historique de Guédelon

Le médiéviste Marc Bloch disait déjà que « l'ignorance du passé nuit à la compréhension du présent[1] ». Nous sommes ici dans cette même logique où la sociologie et l'histoire sont des disciplines sœurs qui permettent une lecture complémentaire d'un même objet de recherche, en résumé une sociohistoire du château du Moyen Âge. Comme le soulignait Pierre Bourdieu : « je peux dire qu'un de mes combats les plus constants […] vise à favoriser l'émergence d'une science sociale unifiée, où l'histoire serait une sociologie historique du passé et la sociologie une histoire sociale du présent[2]. »

À la suite de ce premier contexte plutôt englobant de l'Histoire, de l'imaginaire et du goût pour le Moyen Âge et la fortification castrale, il s'agit maintenant de pénétrer le contexte chronologique strict du chantier de Guédelon, tel qu'il est raconté, mis en mots et en récits par les acteurs du projet eux-mêmes, biais qui permettra un premier pas, sans doute, vers l'éclaircissement de ce château *tel qu'il se fait*. Il s'agit de tracer une chronologie de l'évolution du chantier dans ses grandes lignes et ses grandes réalisations. J'ai choisi, pour un maximum de clarté, une chronologie en trois parties : d'abord celle des prémices (1994-1997), puis le plein développement du chantier à travers l'association « Guédelon, Chantier Médiéval » avec l'ouverture aux publics (1998-2006) et enfin, le passage à la SAS « Chantier Médiéval de Guédelon » à partir de 2006.

1. Cité dans Joël Guibert et Guy Jumel, *La socio-histoire*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus/Sociologie », p. 148.
2. Pierre Bourdieu, « Sur les rapports entre la sociologie et l'histoire en Allemagne et en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 1/volume 106, 1995, p. 110.

4.1 Comment s'origine le projet ? De l'idée à sa réalisation…

L'idée de la construction d'un château du Moyen Âge est née progressivement dans la tête de Michel Guyot qui, dès 1979, rachète le château de Saint-Fargeau (Yonne, France) avec l'aide de son frère Jacques. Ils en financent la restauration par le biais d'un spectacle son et lumière, réalisé avec l'aide de bénévoles du village même et des alentours, avec un premier spectacle en 1982[1]. Michel Guyot explique les origines du projet de Guédelon :

> Je me suis toujours demandé comment les hommes avaient fait pour hisser les blocs de pierre des cathédrales. Mon rêve était donc de créer un chantier expérimental. J'avais observé le travail des Compagnons pendant la restauration des charpentes du château de Saint-Fargeau. Du grand art réalisé avec du temps et du talent ! À cette idée de reconstituer le travail d'une époque, je m'excitais tout seul, en pensant que le jour où j'aurai un peu d'argent, j'engagerai ce projet[2].

4.2 La visite de l'Hermione

Deux événements semblent déterminer la mise en marche du projet : d'abord Michel Guyot visite le chantier de l'*Hermione*, à Rochefort (France). Ensuite, il échangera avec des spécialistes du Moyen Âge au sujet du château de Saint-Fargeau. Le projet de l'Hermione tourne autour de la construction d'une frégate du XVIIIe siècle : le chantier s'autofinance pour partie avec les entrées des publics assistant en direct à la construction. Le projet de l'*Hermione* est la reconstitution de la « réplique la plus fidèle possible de la frégate d'origine. Ce chantier permet aux charpentiers, menuisiers et forgerons de travailler sous les yeux du public[3] ». Le marquis de La Fayette va aider, entre 1780-1781, les troupes du général Washington dans leur libération du joug anglais, l'*Hermione* contribuera aux combats pendant dix-huit mois, jusqu'aux victoires finales de la Baie de la Chesapeake, puis de Yorktown (*ibidem*, p. 4). Le projet contemporain de réplique a débuté en septembre 1993, ouvre ses portes aux publics en juin 1997, avec en 2003 plus de 250 000 visiteurs (*idem*, p. 12) et s'est terminé en 2014. Cette reconstitution est issue de la volonté des membres d'une association du type « Loi 1901 », avec le regard d'un comité d'historiens, et des partenariats avec les entreprises locales et nationales (par exemple les Galeries Lafayette), des subventions de la commune/État/Département/Région/Europe, etc. « Pour rendre Rochefort à sa vocation d'Arsenal [Colbert décide d'implanter sur les rives de la Charente le nouvel arsenal maritime du Royaume de France], l'idée d'engager un grand chantier culturel de reconstruction d'un bateau d'autrefois, a fait progres-

1. Patrick Martinat, « Un rêve de pierre, de donjon et de mâchicoulis », *Le Monde*, 17 juin 1998, document numérique non paginé (achat d'archives en ligne le 2/06/2007 sur http://www.lemonde.fr).

2. Cité dans François Folcher, Philippe Minard, *Guédelon. Des hommes…*, *op. cit.*, p. 10.

3. *Nous reconstruisons l'Hermione. La Frégate de La Fayette*, Association Hermione-La Fayette, Dossier de presse, Rochefort (France), téléchargé en avril 2006 à partir du site http://www.hermione.com, p. 8.

sivement son chemin. Ce chantier, également susceptible de mobiliser l'ensemble des acteurs locaux pouvant constituer un vecteur important de développement du Pays rochefortais » *(idem)*. La nouvelle frégate appareille en avril 2015 pour traverser l'Atlantique sur les traces de La Fayette, durant quatre mois, en parcourant 7 500 milles marins (13 000 km) et treize escales à travers l'Atlantique et le long de la côte des États-Unis[1]. Si l'on perçoit bien certaines similitudes avec le projet Guédelon, les différences sont importantes : Guédelon ne vise pas à faire à l'identique un château du Moyen Âge ayant réellement existé, et les outils utilisés à Guédelon (pour leur grande majorité), ne sont pas des outils modernes, à la différence du projet de l'Hermione, enfin Guédelon a une visée d'archéologie expérimentale, scientifique.

4.3 De l'intérieur du château de Saint-Fargeau

C'est à l'occasion d'une rencontre avec des médiévistes, des archéologues et des architectes que le projet Guédelon prend vraiment corps :

> On avait quelques scientifiques ici, des archéologues et des médiévistes, qui faisaient une étude sur les fortifications du XVe siècle de Saint-Fargeau, et puis le soir, on prenait l'apéritif dans la salle des gardes, et on regarde l'épaisseur des murs, et puis je leur dis : « Mon rêve, ça serait en fait un jour, de bâtir de toutes pièces, de se mettre dans les pas des constructeurs, des bâtisseurs du XIIIe siècle, et de reconstruire un château fort. » Alors l'idée a germé, on s'est enflammés un petit peu, on a discuté une partie de la nuit, et puis ma foi… eh bien le lendemain matin on avait trouvé la solution, je m'étais dit on va offrir ce chantier, on va engager du monde, et nous financerons ce chantier pendant vingt ou trente ans grâce aux visiteurs qui vont venir, car il est plus passionnant de venir visiter un chantier médiéval qu'à la limite… qu'un château déjà terminé[2] !

Dans une autre version, on pourrait presque dire ici même une « variation » au sens musical, c'est bien précisément par la découverte de vestiges architecturaux en pierre du XIIIe siècle, englobés dans les structures en briques roses du château de Saint-Fargeau, que s'origine le projet[3]. Un premier projet voit le jour dans le parc même du château de Saint-Fargeau, avec un comité scientifique composé du propriétaire de Saint-Fargeau (Michel Guyot), de Jacques Moulin (architecte en chef des Monuments historiques) et de Christian Corvisier (historien de l'architecture), dans l'objectif de reconstruire le château primitif de Saint-Fargeau, mais le projet avorte, le site étant classé[4]. D'après Michel Guyot c'est en 1994-1995 que le projet prend racine[5], puis durant l'hiver 1995, il parle de son projet à Mary-

1. Francis Latreille et Yves Gaubert, *La belle aventure de l'Hermione*, Paris, Gallimard, 2016, p. 159.
2. Dans le DVD-Vidéo / DVD-Rom, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.* (2007). Peu importe ici l'ordre des événements, dans d'autres versions la visite de l'Hermione s'inverse avec Saint-Fargeau.
3. Sur le site Internet officiel de Guédelon, visité par moi le 05/05/2009 : http://www.guedelon.fr/fr/l-aventure-guedelon/a-l-origine-du-projet_01_02.html).
4. François Folcher, Philippe Minard, *Guédelon. Des hommes…*, *op. cit.*, p. 138. Et surtout Florian Renucci, art. cit., p. 111 (2008).
5. Voir l'ouvrage de Michel Guyot, *J'ai rêvé d'un…*, *op. cit.*, p. 24.

line Martin : c'est elle qui va trouver le terrain d'implantation du futur chantier et chercher les premiers financements[1]. En 1996, l'*Association des Compagnons Bâtisseurs de Puisaye* est créée par nos deux protagonistes et les subventions et le mécénat de démarrage acquis ; en 1997, le terrain est trouvé dans la commune de Treigny (Yonne), le chantier portera le nom du toponyme de l'étang en contrebas : Guédelon[2]. Un permis de construire est déposé en Mairie de Treigny.

À la fin de l'hiver 1997, quatre personnes et la directrice du projet Maryline Martin arrivent sur le site pour sa préparation : un maçon, deux tailleurs de pierre et un charpentier, dans l'optique d'une ouverture aux *publics*[3] au printemps de l'année suivante. Le week-end trente bénévoles prennent le relai : il faut défricher la carrière fermée depuis les années 1970, construire les premiers ateliers et la grange d'accueil d'inspiration cistercienne, et implanter le futur périmètre du château[4]. On pose aussi les premiers enrochements de l'édifice et les fondations du château ont été au préalable réalisées par *compactage dynamique*, comme l'explique Michel Guyot :

> Je me renseigne auprès d'entreprises de travaux publics, et je tombe sur un ingénieur qui me confirme l'existence d'un tel procédé de nos jours. À l'aide de grues géantes, on monte d'énormes blocs d'acier à trente mètres de hauteur et on lâche. Trente tonnes qui s'enfoncent dans le sol ! [...] Au bout d'une semaine de compactage spectaculaire sur le futur site de Guédelon, les ingénieurs nous donnent le feu vert pour construire. Le sol peut désormais accueillir une résistance de vingt bars, soit quatre fois le poids du château[5] !

Un premier parking est dressé.

Le 20 juin 1997 la première pierre du château est symboliquement posée « en grande pompe », « un parchemin y était enchâssé ainsi qu'une pièce de dix francs de 1997, clin d'œil explicatif pour les archéologues du futur. On ne sait jamais, il ne faudrait pas qu'ils y perdent leur latin dans 800 ans... » expliquera Thierry Darques, dans le livret qui résume les dix premières années du chantier (*idem*, p. 5). Le premier chef de chantier — tailleur de pierre de formation — est Philippe Deubel jusqu'à la fin 1999, début 2000. J'ai pu avoir un entretien télé-

1. Information sur le site Internet de Guédelon : http://www.guedelon.fr/fr/l-aventure-guedelon/a-l-origine-du-projet_01_02.html (visite du 05/05/09). En 1992, Maryline Martin monte *Émeraude*, « une entreprise d'insertion spécialisée dans l'entretien de rivières » (François Folcher, Philippe Minard, *Guédelon. Des hommes...*, *op. cit.*, p. 13), dont certains participants deviendront œuvriers.

2. Florian Renucci, art. cit. (2005), p. 172.

3. Je reprends le pluriel du mot public en raison du caractère changeant de ces « communautés provisoires », exprimant « la diversité de leurs réactions et de leurs identités » — qui ne sont pas données à l'avance — selon Jean-Pierre Esquenazi, *Sociologie des publics*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Repères », 2003, p. 4-5.

4. Thierry Darques, *Guédelon, dix ans...*, *op. cit.*, p. 4. En parallèle de ces premiers travaux d'aménagements, Maryline Martin et Michel Guyot cherchent et obtiennent des aides publiques et privées : des contrats aidés sur les premiers salaires, le soutien de l'État, de la Région et du Département, celui de la Communauté Européenne, d'EDF/GDF, de la Caisse des Dépôts et Consignations, de la Fondation Canal + et de la Fondation Odéon, soit en tout 4 millions de Francs *(ibidem)*.

5. Michel Guyot, *J'ai rêvé d'un château...*, *op. cit.*, p. 196.

phonique avec lui le lundi 24 août 2009 : il me raconte le bonheur des commencements, aller par exemple visiter les différents corps de métiers pour voir les différents matériaux utilisés, puis la difficulté des tâches répétitives à Guédelon, les complications d'un contact avec les publics. Il me confirme le fait qu'il a bien été le chef du chantier jusque dans l'année 2000, et qu'il est arrivé à Guédelon dès 1997. Quand je lui pose la question de l'aspect expérimental (d'archéologie expérimentale) des débuts du chantier, il évoque l'expérimentation empirique des techniques sur le terrain et les discussions ensuite avec le comité scientifique de Guédelon afin de les valider, tout en précisant que ça, *« c'est de la théorie »*, que c'était un peu plus complexe que cela sur le terrain, et moins clair en pratique.

4.4 1998-2006 — L'ouverture aux publics. L'association « Guédelon Chantier Médiéval » à son zénith

Dès les premiers mois de l'année 1998, l'effectif des œuvriers passe de 5 à 27 (personnel d'accueil et de direction compris) (*idem*, p. 6). En février débute la construction des *soubassements* du château, le plan du sol est sorti sur un mètre[1]. La grange d'accueil est terminée et les principaux ateliers également : une *loge* de taille de pierre, charpente et forge, le village des essarteurs est en construction. Au mois de mai le chantier s'ouvre aux publics et à la fin novembre, on compte déjà 65 000 visiteurs, dont semble-t-il 52 000 entrées payantes. C'est également en 1998 que Florian Renucci, futur maître d'œuvre du chantier, fait ses premiers pas à Guédelon avec un contrat de tailleur de pierre[2] :

> Quand j'arrive le château est déjà tracé au sol, il y a déjà des murs de montés, sur un mètre. Je me rappelle, les premiers mois on avait… le Graal c'était les plans. Toute la question était de savoir est-ce qu'on a bien respecté ? […] Quel est le château que l'on peut faire de manière crédible, vraisemblable, ici en Puisaye ? Et du coup on a vu qu'il y avait des écarts, avec les plans, on a pu mettre en place l'idée qu'on pouvait faire évoluer les plans… Et donc on s'est mis peu à peu, au cours de l'année 1998, à récupérer le sens intellectuel du projet. On n'allait pas nous dire ce que l'on construit, mais c'est nous qui allions donner à la fois le sujet, quelle construction, quel sens ça a, et comment on construit,

explique-t-il dans le film de Benoît Millot[3].

Comme le raconte à son tour Michel Guyot, au sujet de la fin de cette même année, à propos cette fois des visiteurs :

> Dissimulé derrière une cabane en bois, j'observe, angoissé, les réactions des gens. Comme on savait que le château ne serait pas montrable avant longtemps, puisqu'il n'existait pas encore, on avait commencé par construire les bâtiments annexes et les cabanes des artisans : le cordier, la potière, le forgeron, les tailleurs

1. Florian Renucci, art. cit. (2005), p. 172.
2. Voir Julien Bret, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 58 (mémoire de DEA, 2002, EHESS).
3. Benoît Millot, *La voûte. Ils ont construit une voûte à croisée d'ogives*, DVD, Goodideas/Guédelon, 2012. Ce film très esthétique, a reçu le « Dauphin d'argent » au festival du film d'entreprise de Cannes en 2012, dans la catégorie « Documentaire ».

> de pierres, l'essarteur. Et partout, on avait mis des panneaux expliquant le travail de chacun et permettant d'imaginer la vision globale du château dans… vingt-cinq ans. Pour remercier tous ces visiteurs aussi, pionniers du XXIe siècle, ceux qui auront découvert Guédelon et l'auront encouragé à ses débuts. Il est important d'impliquer les gens, de leur montrer qu'ils ne sont pas là uniquement pour payer, mais aussi pour contribuer à la vie du projet, ses difficultés, son avancée. Ils y sont en général très sensibles[1].

En 1999, le nombre d'entrées payantes passe le seuil des 80 000 et le personnel touche presque à la quarantaine.

> 1999 fut l'année où le chantier médiéval de Guédelon a résolument pris de la hauteur à tous les niveaux. Courtine, tour de la chapelle, échafaudages, four de poterie, village des essarteurs, toutes les constructions ont cessé de s'étendre à l'horizontale pour s'élever dans la troisième dimension[2].

Les maçons et tailleurs de pierre se concentrent sur la façade ouest du château, donnant de la hauteur à la courtine et amorçant l'*escarpe* (paroi inclinée à la base du château) de la tour nord-ouest de la chapelle, avec des épaisseurs de mur de trois mètres. La tour s'élève par la réalisation de la citerne en sous-sol fermée en coupole. À la fin de la saison, « un échafaudage de trois mètres était nécessaire pour gravir le mur de courtine ouest ou celui de la tour de la chapelle[3] ». Un nouvel atelier voit le jour avec la poterie, l'argile utilisée se trouvant sur le site même. C'est à la fin de l'année 1999, début 2000, que Florian Renucci accepte la responsabilité de maître d'œuvre, remplaçant ainsi le premier chef de chantier licencié[4].

À l'automne 2000, Guédelon passe la barre des 113 000 visites payantes dans l'année, ce qui va conduire le projet vers son autofinancement ; l'effectif des œuvriers passe quant à lui à 47. La tour de la chapelle continue son ascension par la salle basse *(salle de tirs)* avec l'élévation de ses murs intérieurs et la taille des *culots* de la future voûte d'ogives en pierre calcaire ; la maçonnerie de trois archères est aussi réalisée dans la même salle ; enfin, les premières marches de l'escalier en vis de la tour de la chapelle sont posées. Les charpentiers, de leur côté, assemblent et installent le *cintre* en bois qui va servir de support à la réalisation de la voûte de la salle de tirs. À l'entrée sud du château, on maçonne la *culée* du futur *pont dormant* (ouvrage fixe en bois) donnant accès à la cour du château.

Durant l'année 2000, je réalise mes premiers pas à Guédelon en tant que sociologue : on trouve trace dans mon agenda de l'année 2000 de ce qui semble être mon premier intérêt pour le chantier : en date du dimanche 11 juin 2000, griffonné à la hâte, il est fait mention de « Guédelon chantier médiéval. Près de Saint-Fargeau », à partir sûrement d'une annonce faite par le chantier dans le journal local de *L'Yonne Républicaine*. Mes premières visites au château se feront durant l'automne 2000, ma première carte d'adhérent à l'association du chantier

1. Michel Guyot, *J'ai rêvé d'un château…*, *op. cit.*, p. 155. Voir aussi *ibidem*, p. 157.
2. Thierry Darques, *Guédelon, dix ans…*, *op. cit.*, p. 10.
3. Thierry Darques, *Guédelon, dix ans…*, *op. cit.*, p. 10.
4. Julien Bret, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 58.

date du 13 février 2001, avec quelques visites courtoises au cours du printemps et un bon rhume empêchant un premier séjour comme participant. Ma première rencontre en tant que bénévole se fera à la fin juillet 2001, avec un apprentissage de la maçonnerie en pierre. Suivront des séjours comme bénévole en loge de taille de pierre et en carrière, mais aussi en tant que visiteur, en observation participante et directe.

C'est en 2001 que les œuvriers achèvent la *citerne en soubassement* de la tour de la chapelle :

> Profonde de trois mètres, son plafond a été réalisé en coupole, percé au centre par un oculus qui sera fermé par une grille en fer forgé. Cette citerne récupère les eaux de pluie de la cour par capillarité. Au-dessus, on a posé le dallage de pierre qui constitue le sol du rez-de-chaussée de la tour. Cette citerne a constitué le premier local fermé du château[1].

C'est plus généralement une année qui vise à canaliser les eaux du château, soit pour en faire des réserves, avec la citerne de la tour de la chapelle, mais aussi avec l'édification d'une réserve d'eau dans la tour maîtresse *(ibidem)*. Soit aussi pour les évacuer de façon efficace : deux gargouilles qui dégagent les eaux de pluie dans les fossés, une goulotte de pierre pour évacuer les eaux usées de la cuisine du futur logis seigneurial. Enfin, pour un usage quotidien : un puits dans la cour du château reçoit cette année-là sa margelle à déversoir, un monolithe de grès d'une tonne et demie, taillé et évidé pendant deux mois par deux tailleurs de pierre[2]. C'est aussi une période d'élévation générale des murs d'enceinte, en automne les escarpes sont finalisées, l'ensemble du plan est monté sur trois mètres, avec un accès à la cour par le pont dormant achevé[3]. Le *pont dormant* a nécessité l'abattage, le débardage et l'équarrissage de 57 chênes et la fabrication de 667 clous de 8 pouces de long à la forge[4]. On passe de 52 000 entrées payantes lors de la première année d'ouverture en 1998, à déjà 145 000 visites payées en 2001.

En automne 2002, la tour de la chapelle s'élève à 7 mètres de hauteur :

> Si la citerne de la tour de la chapelle constituait le premier local fermé du château, la chambre de tir à trois archères qui la surmonte serait la première salle, lieu de vie, totalement fermée. Cette pièce a été couronnée en 2002 d'une voûte à croisée d'ogives. Il s'agit de six nervures en pierre calcaire réunies et verrouillées en leur centre par une pierre en étoile : la clé de voûte[5].

Pour réaliser cet ouvrage il fallait terminer les murs porteurs ainsi que l'escalier en vis avec ses 24 marches. C'est le 10 octobre 2002, semble-t-il à onze heures, qu'a lieu l'opération de démoulage du cintre en bois et la mise en charge de la croisée d'ogives. À la courtine nord, d'autres maçons sont chargés de commencer

1. Thierry Darques, *Guédelon, dix ans…*, *op. cit.*, p. 14.
2. *Idem*.
3. Florian Renucci, *art. cit.* (2005), p. 171.
4. Thierry Darques, *Guédelon, dix ans…*, *op. cit.*, p. 15.
5. *Ibidem*, p. 18.

la *poterne* (petite porte dérobée). Le village des essarteurs accueille un nouvel atelier à pans de bois et torchis : l'atelier de tuilerie et de carreaux de pavements ; l'espace semi-privatif, quant à lui, reçoit en mars les bureaux administratifs de Guédelon jusqu'alors hors site. Le nombre d'entrées payantes augmente encore et passe à 177 000. C'est à cette époque que Julien Bret, étudiant en DEA de sociologie à l'EHESS, mène son enquête sociologique sur le problème de l'insertion professionnelle à Guédelon[1].

Malgré les fortes chaleurs de l'été 2003, le site passera le stade des 182 000 entrées payantes. Un arrêt de chantier au premier étage de la tour de la chapelle permet l'aménagement d'une terrasse « panoramique », avec pour les visiteurs une vue surplombante sur le chantier ; un escalier aménagé sur la courtine ouest permet la redescente. L'essentiel de la saison s'oriente vers l'élévation de la tour maîtresse : l'extraction en carrière va dans ce sens :

> Trois carriers renforcés par des bâtisseurs [bénévoles] et stagiaires ont arraché à la planète, pour la tour maîtresse : 250 pierres d'escarpe et 300 pierres de *parement* ; pour la poterne 150 pierres de *glacis* ; pour la courtine nord : 100 pierres de parement ; pour la tour de la chapelle : 150 pierres de réalignement ; et pour le logis : 100 pierres de *chaînages* et *jambages*. Au total : 1050 pierres qui ont été ensuite mises en forme par les tailleurs[2].

Dans la tour maîtresse, une voûte d'arêtes vient fermer la salle basse en novembre, avec l'utilisation d'un nouveau cintre confectionné par les charpentiers. Ces derniers réalisent également deux cages à écureuils (ou *grues à tambour*), qui seront placées sur la courtine nord et sur la courtine ouest du château ; chaque grue pèse 650 kilos et a demandé un mois et demi de travaux, ainsi qu'une étude poussée sur les conditions de sécurité de leur utilisation. Enfin, le corps des charpentiers a aussi confectionné un bastion en bois qui assure une protection temporaire à l'entrée sud-est du château. Le logis du seigneur amorce son édification avec une première pierre posée en août 2003. Dans le village des essarteurs on confectionne de plus en plus de *tavaillons* (des tuiles en bois pour les ateliers et les édifices du chantier), qui viennent recouvrir un nouvel atelier : celui du *petit teint*, où l'on file la laine des moutons de Guédelon, et où l'on tisse et teinte à partir des plantes attenantes à l'atelier (*ibidem*, p. 21). Les expérimentations de la potière se dirigent de plus en plus vers la recherche des logiques et des formes du XIIIe siècle[3].

Il y a bien sûr du personnel administratif et du personnel d'accueil à Guédelon, un public féminin, en plus des cinq guides permanents du chantier et d'une animatrice parcours : il y a deux personnes à l'accueil, quatre en boutique et quatre dans le bâtiment administratif. Les responsabilités se répartissent, en gros, sur trois

1. Julien Bret, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*
2. Thierry Darques, *Guédelon, dix ans…*, *op. cit.*, p. 20.
3. *Idem*. D'une façon très générale, il y a à Guédelon trois filières principales de terre qui sont présentes sur le site : la *terre cuite* qui sert à la poterie et à la tuilerie ; la *terre crue*, qui sert à fabriquer des briques crues et surtout le torchis. Enfin, les *ocres* qui permettent la peinture, par exemple, et

niveaux : la direction avec trois personnes (Maryline Martin, Michel Guyot comme président de l'association, et Florent Renucci) ; les responsables de chantier (un pour les charpentiers, un pour les maçons, un dernier pour les essarteurs) ; et l'ensemble des corps de métiers et les personnels administratifs, d'accueil et guides : les maçons, tailleurs de pierre et carriers (au nombre de quatorze), les œuvriers du bois (deux charpentiers et un essarteur), et les autres métiers du chantier : deux charretiers, un cordier, un forgeron, deux personnes qui s'occupent de réaliser les carreaux de pavement, une potière, un vannier. S'ajoutent sans doute à tout cela des personnels saisonniers au cœur de la saison chaude.

En 2004, la barre des 200 000 entrées payantes est passée, avec presque 222 000 visiteurs. Le logis seigneurial commence vraiment sa progression : dans la cour du château, le mur sud, dit « gouttereau », et le pignon *est* atteignent les une coudée de haut (50 centimètres). Les premières marches de l'escalier extérieur, dit du « grand degré », menant vers la *aula* (grande salle d'apparat) au premier étage, débutent leur envolée ; les quatre passages de portes sont également amorcés[1]. Enfin,

> le mur de courtine nord, côté cour, est monté à plus d'un mètre de hauteur, ce qui a permis d'y ancrer les *jambages* de la cheminée et d'y nicher le four à pain. Les dimensions de cette cheminée permettront d'y rôtir un mouton ou un quartier de bœuf. Quant au four, noyé dans l'épaisseur de la courtine, sur le côté de l'âtre, il est équipé d'une sole et d'une voûte-coupole en briques[2].

Juste à côté, la tour maîtresse continue sa progression : porte d'accès surmontée d'un arc brisé, voûtement du couloir à *assommoir* et première volée de marches dans l'escalier rampant surmonté d'une voûte en plein cintre, chambre de tir ornée de cinq archères, murs de trois mètres d'épaisseur qui atteignent le niveau des *culots* et *sommiers* (au départ de la voûte en croisée d'ogives). À l'automne, la tour maîtresse culmine à 9 mètres au-dessus des fossés secs. On rase l'ancienne forge pour en construire une neuve ; dans le village des essarteurs, en forêt, on construit un atelier en bois et torchis qui servira à la fabrication et au séchage des tuiles. Une analyse des publics portant sur le mois d'août 2004 dans le cadre d'un stage (DESS tourisme), permet de définir que le « bouche à oreille » est le principal moyen de communication qui déclenche une visite au chantier (40,3 % des personnes interrogées), suivi par la télévision (22,8 %), puis par la presse écrite (11,2 %). Le temps passé moyen de visite est de l'ordre de 3 à 4 heures, pour au moins 35 % des personnes interrogées.

En 2005, « dans le château, tous les murs du logis seigneurial étaient portés à deux mètres en cours de saison. La superbe porte du cellier, avec ses deux arcs en plein cintre permettait aux maçons d'édifier l'escalier dit "grand degré" qui mène à l'étage du logis. À l'intérieur, la cheminée monumentale de la cuisine rece-

---

des produits dérivés en vente en ligne ou au magasin.

1. Voir le calendrier des travaux sur le site Internet officiel de Guédelon : www.guedelon.fr (visite du 05/05/2009).

2. Thierry Darques, *Guédelon, dix ans…*, *op. cit.*, p. 22.

vait ses quatre superbes *corbeaux* de grès ferrugineux[1]. » Les charpentiers équarrissent de leur côté six lourdes poutres. En chêne massif et longues de 7 mètres, elles serviront bientôt de soutien au sol du premier étage *(aula)* du logis. La tour maîtresse continue son ascension jusqu'à la réalisation de la voûte à croisée d'ogives de la chambre de tir, élevant la tour maîtresse à une hauteur de dix mètres en fin de saison : elle fait en gros un tiers de sa hauteur totale ! Cette croisée d'ogives a demandé 6 culots, 96 *voussoirs*, des arcs porteurs et les *voûtains*, avec « sur la tête » 120 tonnes de pierres maçonnées en suspension sur la chambre de tir à cinq archères *(ibidem)*. L'atelier du *Père Archi* est pensé et édifié (cf. la description de cet atelier dans l'introduction à ce chapitre).

C'est en mai 2005 que Guédelon accueille son millionième visiteur. Plus de 245 000 visiteurs payants ont parcouru le chantier pendant la saison écoulée. Durant mon séjour en observation participante, en fin de journée, le personnel d'accueil me confiera par exemple que 1 200 visiteurs ont foulé le sol du chantier le jeudi 14 juillet 2005, et 2 340 le vendredi 15[2]. Le 28 juillet, une tempête tombe sur Guédelon et sur la loge des charpentiers, ces derniers doivent en reconstruire une nouvelle ; en forêt certains chênes abîmés seront abattus et serviront comme tavaillons (tuiles en bois). Durant cette année le parking est agrandi à 6 500 m².

Pour avoir une idée du chantier et de son évolution en 2006, sans doute le mieux est-il de revenir plus haut dans le texte, dans l'introduction de ce chapitre, à la description que je propose. Le rez-de-chaussée du logis du seigneur est terminé, et six énormes poutres trônent au premier étage. Le grand degré (l'escalier ostentatoire du logis) a reçu sa main courante, avec sa volée de marches jusqu'à quatre mètres du sol et sa rampe de pierres moulurées. Dans la cuisine, la cheminée et le four à pain sont terminés, et dans le cellier trois *jours* (des petites ouvertures rectangulaires) accompagnés de leurs grilles maçonnées permettront à la lumière d'entrer[3]. Charpentiers et bûcherons ont confectionné l'*appentis* (toit avec une pente) entre le pignon ouest du logis et la tour de la chapelle, mais tous les *tavaillons* (pièces de bois fendues servant de tuiles) ne sont pas encore posés lors de mon ultime visite…

Autre élément capital de cette année 2006 : le changement de statut de Guédelon au 1er janvier 2006, passant d'une association de type Loi 1901 à celui d'une *SAS*, une Société par actions simplifiées[4]. Au printemps 2006, un salarié du site m'expliquera les raisons pour lui de ce changement, lors d'un entretien informel :

> Et ben tout simplement, on était sous la forme d'une association Loi 1901, il a été dit que… compte tenu des contraintes colossales qui étaient gérées par cette asso-

1. Thierry Darques, *Guédelon, dix ans…*, *op. cit.*, p. 26.

2. Lors d'un autre séjour en avril 2006, dans la journée du dimanche 30 avril 2006, l'accueil enregistrera 2 885 visiteurs.

3. Informations à partir du calendrier des travaux sur le site Internet officiel de Guédelon (visité par moi le 05/05/2009) : www.guedelon.fr.

4. *SAS* : « La SAS ou société par actions simplifiées concerne les entreprises d'une certaine taille ne désirant pas faire appel public à l'épargne. Ses principales caractéristiques : une grande souplesse

> ciation, que la structure n'était plus adaptée, et qu'il fallait une structure, euh… de type « société anonyme ». Donc à partir du moment où ça été annoncé, euh… en présence de tout le monde, en assemblée, du moins avec les salariés d'une part, et d'autre part dans le cadre associatif… y a eu un changement effectif.
>
> (Extrait de mon journal d'enquête, printemps 2006)

Ce changement de statut n'est pas neutre, il peut être pour les acteurs le sujet de craintes et parfois de grandes tensions. Dès l'été 2005, un tailleur de pierre du chantier s'en fera l'écho, dans une discussion que j'engage avec lui, au sujet de tensions entre les œuvriers et la direction au sujet de ce changement. J'en discute le soir même avec un bénévole, qui évoque des tensions perceptibles plus générales, qui mettraient en marge certains membres fondateurs du chantier comme lui. Le dimanche 17 juillet 2005, je tombe sur une note administrative dans le réfectoire (par voie d'affichage public), qui évoque en date du 14 mai 2005 un conseil d'administration de l'association : l'ordre du jour stipule le vote et la présentation, puis la décision de passage de l'association à une SARL (Société à responsabilité limitée). Ce passage et ce vote ne s'actualiseront en fait que lors de l'assemblée générale extraordinaire du samedi 26 novembre 2005, dans les locaux du chantier, où seront prises les principales décisions de changement de statut de l'association : l'association cède son fonds de commerce, de construction, d'animation, de visites du château de Guédelon, de boutique et aussi de taverne, le 1er janvier 2006, à la SAS à capital variable *Chantier Médiéval de Guédelon*. Les parts de cette société se répartissent entre Michel Guyot (président) et Maryline Martin (directrice générale), et, dans une moindre mesure, aux salariés du site. L'association ne disparaît pas, elle change de nom (elle devient *Les amis du chantier*), et garde la propriété du terrain et du château en construction de Guédelon (dans cette logique elle perçoit un loyer versé par la SAS). Ses objectifs changent, son rôle sera dorénavant « le soutien et l'accompagnement par l'action des membres de l'association du projet architectural, archéologique, touristique, environnemental et à vocation sociale du chantier médiéval de Guédelon et de tous autres projets de même nature. Le soutien d'initiatives en faveur du patrimoine historique, de la culture, de l'éducation et de la formation[1] ».

---

de fonctionnement et la possibilité pour les associés d'aménager dans les statuts les conditions de leur entrée et de leur sortie de la société […]. Principaux avantages : souplesse contractuelle (liberté accordée aux associés pour déterminer les règles de fonctionnement et de transmissions des actions) ; responsabilité des actionnaires limitée aux apports ; structure évolutive facilitant le partenariat ; possibilité de constituer une SAS avec un seul associé (et donc de créer une filiale à 100 %) ; possibilité de consentir des options de souscription ou d'achat d'actions aux dirigeants et/ou aux salariés de la société ; crédibilité vis-à-vis des partenaires (banquiers, clients, fournisseurs). Principaux inconvénients : frais et formalisme de constitution ; obligation d'être très rigoureux dans la rédaction des statuts. » Selon l'Agence Pour la Création d'Entreprises (APCE), note datant de février 2009 (visité par moi le 30/08/09) : http://www.apce.com/p.593/sas-sasu.html ?C=173.

1. Informations prises à partir du site Internet de la nouvelle association (visité par moi le 17/07/09), site Internet : http://www.amisduchantiermedieval.com/. Le site *Les amis du chantier médiéval* de Guédelon a été créé après la fondation de l'entreprise Guédelon, en 2006. L'association a déjà sou-

Lors de la réunion de la nouvelle association où je suis présent comme membre de l'association, le samedi 29 avril 2006, on réfléchira aux possibles nouvelles activités des *Amis du chantier*. Maryline Martin, désormais directrice générale de la SAS, y évoquera l'« histoire sans fin » du chantier, avec d'abord un village médiéval (dans la suite du château), puis sans doute la construction d'un édifice sacré. Le problème du statut de « bénévole » est ensuite discuté, il change lui aussi, une entreprise ne pouvant pas avoir de bénévoles : on passe donc d'un statut de « héraut » à celui de « bâtisseur », d'un régime plutôt « vocationnel » de *bénévole* (20 euros à l'année) à celui marchand de *clients* (un forfait journée à 4 euros comme « bâtisseur[1] »). C'est maintenant la structure qui prend en charge l'individu en lui proposant un service, une « prestation journalière » (soit sous la forme d'un droit d'entrée à la visite, soit sous la forme d'une participation active), comme la directrice générale l'explicite ce jour-là. Ce sont, à mon sens, deux types d'engagements différents (entre héraut et bâtisseur) dans un déplacement subtil[2]. Sur le fond, le prix de revient d'un séjour comme *bâtisseur* n'est pas beaucoup plus onéreux que celui d'un *héraut*. Sur la forme, je ne suis pas sûr que les œuvriers changent leur comportement sur le chantier vis-à-vis des *hérauts* devenus *bâtisseurs*, mais il y a bien un changement de registre : on passe d'un registre plutôt vocationnel (volontariste) à un registre plus marchand (de services), donner et recevoir.

4.5 2006-2018 : l'entreprise « Chantier médiéval de Guédelon » (SAS) prend son envol

En 2007 Guédelon a dix ans ! Un plancher provisoire permet aux visiteurs et œuvriers de déambuler sur le premier étage du logis du seigneur de Guédelon. Les travaux du premier étage débutent, avec une *aula* et une chambre ; la maçonnerie est réalisée sur l'ensemble des murs (sur 50 centimètres) avec l'implantation de plusieurs fenêtres de la *aula*. Après l'usage massif du grès ferrugineux, la pierre calcaire va être utilisée dans cette partie du château :

> Cette roche d'un blanc laiteux avait déjà été employée pour la croisée d'ogives et l'escalier en vis de la tour de la chapelle. En 2007, les plans prévoyaient la construction, au premier étage du logis, de la grande salle d'honneur du château, la plus belle de l'édifice. C'était l'occasion d'y bâtir les beaux ouvrages d'art : cinq fenêtres géminées à tympans ornés de trilobes ou de quatrilobes, portes, cheminées. Les tailleurs de pierre et les maçons allaient pouvoir donner toute la mesure de leur talent. Les fenêtres géminées de la *aula*, inspirées par l'architecture du logis trei-

---

tenu plusieurs projets, notamment, en cofinancement avec le Conseil Régional de Bourgogne et la SAS Chantier Médiéval de Guédelon, la venue et la rencontre à Guédelon, pour les dix ans du projet (2007), d'un rassemblement de tailleurs de pierre de la France et de l'Europe, dans le cadre d'un programme de taille de pierre calcaire sur le chantier, et pour la construction du château (l'association a par exemple financé l'achat de la pierre calcaire brute).

1. Le mot « client » n'est absolument pas utilisé à Guédelon. La « Maison des bénévoles » deviendra le « gîte de Guédelon », moyennant finance dans les deux cas, pour disparaître enfin.

2. Ici encore, je ne porte aucun jugement de valeur, l'un n'est pas mieux que l'autre, je constate simplement le déplacement, en raison notamment du changement de statut.

> zième du château de Crépy-en-Valois, étaient destinées à ennoblir la façade du logis. Chacune d'entre elles est composée de cinquante-sept pierres de taille moulurées ou sculptées [...]. De nouveaux outils sont apparus avec une large introduction du *taillant*[1] pour l'ornementation des pierres les plus décorées. Une première fenêtre décorée complète a été assemblée au sol dans la cour du château pour la présenter en détail aux visiteurs et, en fin de saison, deux autres étaient complètement maçonnées à leur place au premier étage du logis[2].

Cette édification est l'occasion de réunir et d'inviter des tailleurs de pierre de la France et d'autres pays européens, afin de participer activement à la construction. La tour maîtresse continue aussi sa progression (escalier rampant jusqu'au premier étage ; élévation des pourtours du premier étage de la tour maîtresse de façon à parvenir au niveau du sol de l'étage). Enfin, le four à pain du rez-de-chaussée du logis seigneurial livre sa première fournée le 13 août. L'archéologie expérimentale s'invite en forêt pour des expérimentations sur un four tuilier : le modèle de tuiles est validé par le comité scientifique de Guédelon (*ibidem*, p. 27).

En 2008, trois éléments centraux, avec dans sa suite la saison 2009 : avec la continuation de l'élévation de la tour maîtresse (avec pose d'un dallage notamment), poursuite au premier étage de la grande salle d'honneur du logis seigneurial et même pose des premiers éléments pour la toiture, 6 000 tuiles seront produites par les tuiliers et les bâtisseurs volontaires (stagiaires)... Le premier atelier de taille de pierre pratique est proposé aux enfants et aux adultes, dans une volonté pédagogique (*idem*, p. 28). L'essentiel de la saison 2009 porte sur la continuation des programmes de 2008, avec notamment les charpentes du logis seigneurial : « Les charpentiers ont taillé, vérifié, transporté, assemblé, levé, puis réglé dix-huit fermes pour couvrir la moitié de la grande salle du logis » (Darques, 2017). Le bois de chêne vient de la forêt de Bellary, dans la Nièvre voisine. Trois cheminées sont également en grande partie finalisées dans le logis du seigneur, ce qui permet de lancer les premières démonstrations de cuisine médiévale. Le premier étage de la tour maîtresse se continue : en plus de l'élévation des murs, des éléments d'ouvrage de la chambre du seigneur sont finalisés, porte d'entrée, deux archères, fenêtre à *coussièges* (siège en pierre dans le mur), latrine... (*idem*, p. 31). Sur le chemin de ronde l'accès est maintenant possible, avec un passage couvert en charpente et tuiles entre la tour maîtresse et ce chemin de ronde[3]. Cette année-là, plus de 315 000 visiteurs parcourent le chantier.

C'est à cette même période qu'un autre projet, un succédané de Guédelon, voit le jour, sous la direction du fondateur de Guédelon Michel Guyot[4]. Il s'agit de la *Forteresse médiévale d'Ozark*, située à Lead Hill, dans l'Arkansas (États-Unis), à partir du même concept que Guédelon. La directrice du projet de Guédelon et

1. Taillant : marteau taillant. Cet outil sert le plus souvent à aplanir les faces d'une pierre.
2. Thierry Darques, *Guédelon, ils bâtissent un château fort. Le chantier de saison en saison*, Treigny, SAS Guédelon, 2017, p. 26.
3. *Château en vue !* Newsletter du chantier médiéval de Guédelon, n° 10 et n° 11 (en date du 1er août 2009 et du 1er septembre 2009) sur 2 pages.
4. https://fr.wikipedia.org/wiki/Forteresse_médiévale_d%27Ozark.

la plupart des acteurs de Guédelon, semble-t-il, ne seront mis au courant de ce projet que plus tard[1]. Michel Guyot

> [...] a été sollicité par deux Français vivant dans l'Arkansas, Solange et Jean-Marc Mirat, qui lui ont offert une partie de leurs terrains pour la mise en œuvre d'un projet similaire. Michel Guyot a monté le projet grâce à l'appui financier de plusieurs partenaires-actionnaires, français pour la plupart, et le chantier a pu commencer, par l'essartage du site, en juin 2009. Il a recruté les premiers maçons qu'il a dirigés brièvement dans un premier temps, avant de les placer sous la direction d'un maître-maçon tailleur de pierre qualifié en construction traditionnelle, Franck Falgairette, venu de San Francisco, mais connaissant bien la France et son patrimoine médiéval. Le plan polygonal du château d'Ozark et ses dispositions en élévation (cinq tours cylindriques dont deux encadrant la porte, *échauguette*[2] attenante à une poterne, tour maîtresse ou *donjon* également cylindrique, sur l'enceinte, logis à étage adossé au mur d'enceinte) ont été conçus et dessinés à l'échelle, de façon opérationnelle, par le castellologue et historien de l'architecture français Christian Corvisier, sur la base du relevé topographique du site après essartage. Ce parti architectural, différent de celui de Guédelon (que Christain Corvisier a également contribué à définir), plus adapté au site en pente d'Ozark, constitue aussi une synthèse des réalisations de l'architecture castrale royale et seigneuriale française du XIIIe siècle, dans un parti-pris de mise en œuvre très sobre et sans luxe, dicté par les réalités de l'économie du chantier lancé en 2009. *(Ibidem)*

En 2010, à Guédelon, les charpentes sont posées sur le logis seigneurial à l'aide d'une potence et l'on se dirige vers le deuxième étage de la tour maîtresse, avec le début d'une quatrième voûte sur le chantier, celle de la chambre seigneuriale, dans cette imposante tour. Les tailleurs de pierre vont produire la *clef de voûte*, les 6 *culots* et les 84 *voussoirs* de la future *voûte d'ogive* la plus imposante du chantier. En 2011, ce sont 150 tonnes de pierre et de mortier qui seront maçonnés dans la tour maîtresse, avec une poussée d'environ 25 tonnes sur chaque *nervure* ! La tour maîtresse est alimentée par un nouvel engin de levage, à double tambour, qui pivote à presque 180° (Darques, 2017). On reprend aussi les travaux d'élévation des courtines à l'est et sur la tour accolée. Au premier étage du logis seigneurial, le plancher définitif est aussi posé ainsi que l'ensemble des tuiles du toit, les premiers carreaux de pavement sont posés dans la grande salle *(ibidem)*. C'est aussi en 2010, que le projet de la *Forteresse médiévale d'Ozark*, ouvre ses portes aux publics. En 2011, ne recevant pas assez de publics, le chantier baisse alors ses coûts, pour s'arrêter en 2012 en attente de financements ou d'un repreneur...

Si l'on en revient à Guédelon pour 2011, et surtout en 2012-2013, les acteurs du chantier décident de construire à l'identique des moulins du XIIIe siècle, dans la forêt au-dessus de l'étang de Guédelon. Ils s'inspirent de deux moulins trouvés dans le Jura à Thervay, datant de l'époque carolingienne pour le premier, et des XIe-XIIe siècles pour le second. C'est un partenariat avec l'INRAP (Institut national de Recherches archéologiques préventives) qui se continuera sur plu-

1. Comme me l'explique Maryline Martin que j'interviewe à Guédelon, pour rappel, le 17 mai 2016.
2. Échauguette : petite loge contenant une petite salle pour un veilleur.

sieurs années. Le projet alors est d'en faire quatre, le premier étant un moulin hydraulique à farine[1].

En 2012-2013 également, la tour maîtresse prend encore de la hauteur. Les deux tours de flanquement au sud-est et sud-ouest s'élèvent aussi. Les peintures murales vont également donner de la couleur aux murs intérieurs du château :

> Privilégiant les motifs géométriques et les décors floraux, nos peintres ont utilisé, entre autres, ocre et hématite extraites du chantier pour réaliser leurs couleurs. La bonne tenue des enduits, badigeons et couleurs alliée à un résultat esthétique satisfaisant, nous a poussé à étendre cette pratique dans plusieurs pièces ou à certains endroits très sombres du château. Ainsi, l'escalier rampant menant aux niveaux supérieurs de la tour maîtresse, s'est éclairé par la simple application d'un badigeon blanc à base de lait de chaux sur l'ensemble des murs et du plafond.
> (Darques, 2017)

En 2014, les travaux reprennent dans la tour de la chapelle (nord-ouest du chantier), et vont se concentrer maintenant sur cette partie. Le château de Guédelon étant un château plutôt modeste, la chapelle n'est pas indépendante, mais au cœur de cette tour. En 2014, les maçonneries sont montées avec des épaisseurs de 2,30 m et le premier ouvrage d'art est une fenêtre gothique donnant sur la cour. La finalité de la saison 2015 sera de recouvrir cette pièce centrale d'une *voûte d'ogives* en pierre calcaire. La *clé de voûte* s'inspire d'un modèle retrouvé au collège de Cluny, à Paris. La voûte d'ogives est mise en tension fin septembre, pour être décoffrée le 19 octobre 2015 (Darques, 2017). Si, le 21 mai 2014, le moulin hydraulique est inauguré, la saison 2015 voit l'expérimentation archéologique se porter aussi sur la chaux, qui sert dans les badigeons et les mortiers du chantier :

> Pour obtenir de la chaux, il faut cuire durant plusieurs jours de la pierre calcaire. Toujours en partenariat avec l'INRAP, nos maçons ont construit un four d'après les plans de fours médiévaux retrouvés lors de fouilles archéologiques. Nous avons recyclé les petites pierres calcaires non utilisées en loge de taille pour remplir le four à chaux. La cuisson a duré quatre jours et trois nuits [...]. Pour cette première cuisson nous avons obtenu 1700 litres de chaux en pâtes qui ont été stockés dans de grands tonneaux, à l'abri de l'air, pour une conservation de plusieurs mois. Ce premier essai, très concluant, nous amène à poursuivre l'expérimentation en 2016, en procédant à de légères modifications sur le four et en triant le calcaire pour une meilleure homogénéité. (*Ibidem*, p. 45)

En 2016-2017, les maçons terminent le chemin de ronde de la courtine ouest. La tour à l'ouest est fermée à son premier étage, laissant la place au prochain étage, avec le pigeonnier et l'avancée de cette nouvelle partie. Le cellier du logis du seigneur est petit à petit aménagé. De nouveaux ateliers voient encore le jour : l'atelier monétaire et le jardin médiéval en permaculture. Un nouveau pont dormant à l'est permet un autre accès au chantier, avec la possibilité d'augmenter la porte entre deux tours du sud du château, partie du château mise à l'arrêt depuis 2002. Ces deux tours commencent leur ascension. La charpente de la tour de la

1. Newsletter *Château en vue !*, n° 28 (Spécial moulin), 6 août 2012, SAS Guédelon, 4 pages.

chapelle (nord-ouest) avance à grands pas et sera normalement posée au printemps 2018… En 2017, Guédelon fête ses 20 années d'existence[1] ! En 2018, ses vingt ans d'ouverture aux publics…

5 Le succès de Guédelon : bilan en quelques chiffres

Depuis son ouverture au public en 1998, le chantier de Guédelon est un lieu en constante génération, mais aussi en continuelle augmentation : extension du nombre de salariés[2], du chiffre d'entrées payantes des visiteurs, enfin des matériaux usités (matières et confections d'édifices, objets). On trouve une trace de cette augmentation générale, dans des guides de visites touristiques : *Le guide du routard* de 2000-2001 consacre 11 lignes au chantier, alors que celui de 2006-2007 lui en accorde 32[3] ! *Le guide vert* de l'année 2000 propose 36 lignes (avec les encadrés) et une photo, tandis que celui de 2005 accorde 119 lignes au projet et deux photos[4]. La comparaison — dans le même *Guide vert* — avec le château de Ratilly (Yonne) est édifiante. Ce château se trouve sur la même commune que Guédelon, à quelques kilomètres à vol d'oiseau du chantier. C'est un édifice castral du XIIIe siècle, en grès ferrugineux, qui est l'un des modèles importants de Guédelon. Or, les lignes qui lui sont consacrées dans *Le guide vert* (le « devoir-voir » des guides touristiques) sont moins importantes que celles sur Guédelon, et même régressent dans le temps : elles passent de 28 à 23 (avec il est vrai en ajout une photo) entre 2000 et 2005, par rapport à Guédelon et ses 36 lignes de 2000 et ses 119 lignes de texte en 2005[5].

L'évolution des publics de Guédelon, par comparaison avec d'autres sites, est elle aussi significative de son augmentation : on l'a vu dans cet historique, de 1998 à 2005, le chantier connaît une extension conséquente de visiteurs, avec en 2002 un chiffre d'affaires qui permet à Guédelon d'aller vers son autonomie financière, grâce aux entrées payantes. Le site passe de 52 000 visiteurs payants en 1998 à 245 000 visiteurs en 2005, pour arriver à 315 000 visiteurs en 2009 et plus de 300 000 en 2017…

---

1. Newsletters *Château en vue !*, SAS Guédelon, n° 42 à 45, du 20 juillet 2016 au 21 août 2017. Le maître d'œuvre de Guédelon rachètera le château de Mez-le-Maréchal à Dordives, en 2016, et l'ouvrira aux publics pendant l'été 2017. Le château est l'un des modèles de Guédelon. Cf. Jean-Baptiste Dos Ramos, « Tourisme : cet été, découvrez un château fort ouvert pour la première fois au public », *La république du Centre*, publié en ligne le 11/07/2017 (visité par moi le 19/06/18) : https://www.larep.fr/dordives/economie/tourisme/2017/07/11/cet-ete-decouvrez-un-chateau-fort-ouvert-pour-la-premiere-fois-au-public_12481321.html#refresh.

2. 5 personnes commencent les travaux du site en 1997, 8 ans après les salariés de Guédelon sont plus de 50, avec 33 contrats à durée indéterminée, le chantier est autonome financièrement.

3. Soit presque trois fois plus ! *Le guide du routard Bourgogne Franche-Comté 2000-2001*, Le Guide du Routard, Paris, Hachette Livre, 2000, p. 378-379 ; *Le guide du routard Bourgogne 2006-2007*, Le Guide du Routard, Paris, Hachette Livre, 2006, p. 427-428.

4. Le chiffre est plus que multiplié par trois. *Le guide vert Bourgogne Morvan*, Le Guide Vert, Paris, Michelin/Éditions des Voyages, 2000, p. 316-317 ; *Le guide vert Bourgogne Morvan*, Le Guide Vert, Paris, Michelin / Éditions des Voyages, 2005, p. 281-283.

5. *Ibidem*, pour le descriptif du château de Ratilly en 2000 : p. 317 ; pour Ratilly en 2005 : p. 352.

Tableau 1 — Chiffres d'entrées payantes à Guédelon (Yonne) de 1998 à 2017

Année d'ouverture du chantier	**Nombre d'entrées payantes**
1998	52 000
1999	80 000
2000	Plus de 113 000
2001	145 000
2002	177 000
2003	Plus de 182 000
2004	Presque 222 000
2005	245 000
2009	315 000
2017	Plus de 300 000

Source : plusieurs documents recoupés du chantier.

On peut aussi, à titre comparatif, mettre en parallèle les chiffres d'entrées payantes de Guédelon et les entrées du même type dans certains Monuments Nationaux (MH) gérés par le MONUM (le Centre des monuments nationaux), par exemple en 2003 :

Tableau 2 — Comparatif des entrées payantes pour 2003 dans quelques monuments nationaux (MH) français et le château de Guédelon, monument privé (Yonne, France)

Monuments Historiques (MH) & Guédelon	**Chiffres d'entrées payantes 2003**
Château de Chambord	480 789
Château du Haut-Kœnigsbourg	372 384
Cité de Carcassonne	219 417
Château d'Azay-le-Rideau	198 995
Château de Guédelon	**Un peu plus de 182 000**
Château du roi René à Angers	103 151
Remparts d'Aigues-Mortes	96 958
Château d'If à Marseille	69 161
Château de Pierrefonds	66 382
Fort de Salses	56 860
Château de Chaumont	55 710
Tours de la Rochelle (Les 3 tours)	45 843
Château de Tarascon	37 620
Palais du Tau à Reims	35 532

Sources : Janine Cardona, Chantal Lacroix, *Chiffres clés 2005. Statistiques de la culture*, Paris, La Documentation Française/Ministère de la Culture et de la Communication, 2005, p. 24 ; Chiffre Guédelon : *Les cahiers de Guédelon, op. cit.*, p. 3 (2004).

On le constate dans ce tableau 2, Guédelon se place remarquablement bien dans la liste, tout en sachant que le château d'Azay-le-Rideau, juste au-dessus de Guédelon, fait partie des dix Monuments nationaux les plus importants du parc national en ce qui concerne les chiffres d'entrées payantes (le premier étant l'Abbaye du Mont-Saint-Michel avec le nombre faramineux de 860 088 visiteurs payants). Si l'on prend maintenant l'exemple des remparts d'Aigues-Mortes (Gard, France), l'un des modèles de Guédelon[1] : le chantier privé attire presque le double de visiteurs payants que ce monument national du sud-est de la France. Une des raisons de ce score élevé est la capacité de Guédelon à faire revenir les visiteurs, puisqu'il est un chantier évolutif, comme le défend le maître d'œuvre de Guédelon :

> Du fait de l'évolution du chantier, le renouvellement de l'offre de base provoque une fidélisation immédiate des visiteurs. Plus le public fréquente le chantier, plus l'attrait de ce dernier croît. Ainsi, un tiers des adultes reviennent tous les trois ans, et deux tiers des scolaires tous les deux ans. Il s'agit là d'une fréquentation touristique sans commune mesure avec les chiffres du tourisme régional et national qui, eux, subissent des aléas. Ici, au bout de sept années de fonctionnement, le chantier est en augmentation constante de visiteurs[2] !

Comme en témoignent aussi des visiteurs sur le livre d'or du chantier : *« Le 28/10/2006. Nous reviendrons quand il sera fini et que nous aurons le permis* [de conduire !]. *Les gamins du 71 »* ; *« What a wonderful vision ! I hope we will return in fifteen years to see the final dream. Steve, Julie, Gemina and Lucy »* ; *« Trois ou quatre ans plus tard, l'œuvre évolue et notre regard est toujours émerveillé par la construction, mais aussi pour le courage et la volonté des artisans »*, etc. En parallèle, on peut évoquer les inquiétudes du conservateur et administrateur du monument d'Aigues-Mortes, qui, le 25 avril 2002, m'explique, au sujet du problème des renouvellements des publics et de la réception des monuments nationaux :

> — C'est toujours la même question : comment est-ce que le Parc Astérix ou le parc machin ou le Parc de Marne-la-Vallée [Disneyland Resort Paris] attirent autant de monde ? Marne-la-Vallée attire à peu près autant en une année, tout seul, que nous sur nos 115 monuments. Comment font-ils ? Parce qu'ils utilisent des techniques modernes, mais quelque part là-dedans, il y a des choses qui nous interpellent ! Je veux dire, certaines choses, pourquoi on ne les utilise pas ? Et puis par ailleurs, euh… ils nous montrent tout à fait que les gens aujourd'hui sont plutôt — pour des raisons que l'on pourrait discuter éternellement (enfin longuement) — sont plutôt attirés par ce genre de choses que par le monument. Donc, si on prend le problème à l'envers, même au strict point de vue commercial entre guillemets, c'est-à-dire du nombre d'entrées dans le monument, on voit bien que si on n'a pas, et c'est vraiment le bout de la lorgnette là, c'est pas avec ça qu'on fait un contenu [?]. Mais on voit bien qu'on n'a pas d'autres issues, les chiffres de fréquentation

1. La cité d'Aigues-Mortes est l'adaptation presque parfaite de l'architecture philippienne à des fortifications urbaines. On trouve une photo de la Tour de Constance au cœur de l'article de Philippe Durand, « Guédelon. Le choix du modèle : le "type Philippe Auguste" » dans P. Durand (dir.), *Guédelon. Construire aujourd'hui…*, *op. cit.*, p. 12.

2. Florian Renucci, *art. cit.* (2008), p. 112 (dans l'ouvrage paru aux Éditions du Patrimoine).

baissent, les gens, d'une certaine façon j'allais dire, n'en veulent plus. Enfin ce n'est pas vrai, ils en veulent du patrimoine, mais combien de gens sont venus une fois dans leur vie et n'y reviennent plus dans le monument, hein ? C'est clair quand je dis « n'en veulent plus », c'est entre guillemets, ont une autre attente. Et nous on est devant ce défi aujourd'hui aussi de répondre à cette autre attente. Alors, bon, des fois on se plante. Je pense que le pilote de Jacques Renard pendant deux ans [chargé par le ministère de la Culture d'opérer quelques changements au cœur des monuments nationaux : ouverture sur le mécénat, utilisation des lieux patrimoniaux pour des interventions en arts contemporains, etc.[1]], c'est pas le pilote de plantage, c'est qu'à l'intérieur, il y a eu des difficultés pour conduire un truc, bon, et que peut-être qu'à certains moments, il n'y a pas été avec la délicatesse nécessaire. Dans un monde où les corporatismes sont forts, il y est allé un peu fortement, il s'est pris un retour d'élastique [Jacques Renard a été remercié trois semaines auparavant]. Mais sur le fond, il a totalement raison, mais totalement raison, enfin, c'est ma conviction en tout cas, voilà. *Moi* — Mais vous n'avez pas peur, pour finir, que ça devienne… que ça devienne un peu du « spectaculaire » comme disent certains, un monument-spectacle ? *L'administrateur conservateur d'Aigues-Mortes* — Spectacle ? Non, non, je ne crois pas, parce que quand je donnais l'exemple de Marne-la-Vallée, de Disneyland, ce n'est pas pour reproduire ce genre d'exemple. Ça ne veut pas dire qu'il faut faire n'importe quoi dans un monument, j'ai pas dit ça. Ça ne veut pas dire que la part historique n'existe pas, ça ne veut pas dire non plus que la visite n'existe pas. C'est important, c'est fondamental, mais ça veut dire qu'il faut renouveler tout ça. C'est un peu ce que l'on fait dans les Itinéraires, c'est essayer de montrer aux gens le monument, avec le regard d'artistes d'aujourd'hui, voilà. Donc il y a des chanteuses, des danseuses, des comédiens, etc. Alors que ça devienne n'importe quoi… ça devient n'importe quoi si l'on oublie qu'on est dans un monument historique. Si on est dans une perspective commerciale stricte, et si on est dans cette perspective, on est foutu. Et si on n'a pas l'impression, si on n'a pas la conscience que l'on relève quand même essentiellement d'un patrimoine général, c'est la même chose. Donc ce n'est pas la création contemporaine contre le patrimoine, hein ? C'est vraiment l'alliance du patrimoine et de la création contemporaine qui donne le patrimoine d'aujourd'hui, y compris quand on donne des spectacles. Là, cette année, c'est la première fois qu'on fait une résidence de compagnie et qu'on fait une coproduction, c'est la première fois. Trois coproductions mais une importante, on est en train d'une certaine façon de fabriquer du patrimoine d'aujourd'hui. Ben, si vous voyez ce que je veux dire, ce n'est pas le patrimoine du même type, puisqu'on est dans le théâtre et la littérature. Mais c'est ça aussi, c'est cette articulation-là qui est passionnante, qui est vraiment intéressante. Ça n'est pas ou l'un ou l'autre, ou l'un contre l'autre, c'est jouer les deux. Aujourd'hui il y a encore plein de gens qui ne comprennent pas ça, mais bon[2]…

Enfin, si j'en reviens à la comparaison entre les deux monuments dans la progression des entrées payantes entre l'année 2003 et 2007, là aussi l'augmentation est très différente :

1. Voir par exemple sur ce sujet Anne Kerner, « Monuments nationaux : un défi historique », *Beaux Arts magazine*, n° 206, juillet 2001, p. 34-37.

2. Entretien avec l'administrateur-conservateur de la cité d'Aigues-Mortes (Gard, Occitanie, France), rencontre du jeudi 25 avril 2002. Sur la rencontre entre conservation et création, cette

Tableau 3 — Progression des entrées payantes des remparts d'Aigues-Mortes (monument national) et du Chantier médiéval de Guédelon, entre l'année 2003 et l'année 2007

Remparts d'Aigues-Mortes (MONUM) / Gard *Chiffre d'entrées payantes*	Chantier médiéval de Guédelon (Yonne) *Chiffre d'entrées payantes*	Année
96 958	**Un peu plus de 182 000**	**2003**
108 059	**Environ 250 000**	**2007**
+ 11,45 %	**+ 37,36 %**	**% d'augmentation**

Sources : Janine Cardona, Chantal Lacroix, *Chiffres clés 2005…*, *op. cit.*, p. 24 et Chantal Lacroix, *Chiffres clés 2009. Statistiques de la culture*, Paris, La Documentation française/ministère de la Culture et de la Communication, 2009, p. 26 ; chiffre Guédelon : Thierry Darques, *Guédelon, dix ans…*, *op. cit.*, p. 3.

On observe que la progression des visites payantes à Guédelon est constante et même conséquente (c'est ce que montrent les tableaux 1, 2 et 3, ainsi que l'historique de Guédelon proposé ci-avant), au moins durant la première décennale. Le nombre de salariés est lui aussi en progression, surtout durant les trois premières années du projet (de 1997 à 2000).

L'augmentation à Guédelon se constate aussi par la sollicitation exponentielle des matières et des matériaux, comme l'explique le maître d'œuvre du chantier lorsqu'il évoque par exemple le château, en chiffre et en matières : « C'est la construction *ex nihilo* d'un ensemble en pierre et bois d'un volume total de 11 000 mètres carrés[1]. » Si l'on pouvait réaliser une image en accéléré du chantier — et non pas comme je le proposais en introduction de ce chapitre, une photographie spatiale et figée du site en 2006 — on s'apercevrait vite des flux constants d'humains et de non-humains sur le site. D'un côté un flot de visiteurs en provenance pour une bonne part des régions limitrophes : Bourgogne, Île-de-France et Centre Val de Loire, en circonvolution sur le site ; de l'autre la sollicitation, la transformation et les flux de matières en provenance du lieu même pour l'essentiel, mais aussi dans une moindre mesure, comme le résultat d'importations. Le grès ferrugineux, par exemple, est extrait directement sur le site (avec environ 7 500 tonnes de pierre extraite, soit 3 000 m^3 de roches, pour les 6 premières années d'activité), alors que la pierre calcaire — utilisée de façon plus confidentielle pour certains ouvrages d'art du château — est directement importée de Donzy dans la Nièvre. Même chose pour le *mortier*, avec une production évaluée à environ 150 tonnes par an[2], avec un mélange de *chaux grasse* venue de l'Allier (en Auvergne), et du sable, de l'eau et de la terre directement prélevés sur le site, donnant au mortier de Guédelon sa couleur si caractéristique. Pour le bois, c'est encore la même chose : l'essence de chêne est à la fois abattue, débar-

fois au sujet architectural, voir Dominique Rouillard, *Architectures contemporaines et monuments historiques. Guide des réalisations en France depuis 1980*, Paris, Groupe Moniteur, 2006, 341 p.

1. Florian Renucci, art. cit. [2008], p. 111.
2. Selon une information donnée par un guide durant une visite commentée exceptionnelle de

dée et équarrie sur place (cette essence servira par exemple au pont dormant ouvrant l'accès sud du château en 2000), mais elle est aussi nécessairement et logiquement importée sur le site[1] ; l'ensemble du matériau bois (chêne, châtaignier, hêtre, frêne, douglas) étant de façon générale constamment transformé en une multitude de choses, d'édifices et d'objets[2]. Les végétaux entrent aussi dans ces logiques de transformations, mais aussi parfois dans des flux : le chanvre qui permet la fabrication des cordes du chantier, par exemple, vient du département de l'Aube (près de Bar-sur-Aube). La liste serait encore longue des matières en transformation sur le chantier : ainsi la production d'une part non négligeable des outils du chantier fabriqués à la forge (à partir d'acier de carbone), mais aussi les confections de gonds, clous et pointes, de pentures, et la remise en forme et en circulation des outils après usure (broches, ciseaux, etc.[3]). L'argile également, que l'on trouve à l'est du château pour les poteries (mais aussi la fabrication de tuiles) ; les tiges d'osiers pour une foultitude d'objets relevant de l'art de la vannerie (mannes à mortier renforcées de fer et de bois, caisses à outils, protections pour les gourdes, etc.) ; les colorants naturels à partir de plantes cultivées à l'atelier *du petit teint* (la garance pour le rouge, le genêt pour le jaune, la guède ou le pastel pour le bleu), et des plantes aromatiques, médicinales, potagères ou ornementales ; sans oublier les flux d'animaux (par exemple avec les chevaux dirigés par les charretiers pour les transports de matériaux en quantités importantes ou lourds et volumineux), etc. Guédelon est un lieu historique en pleine génération : de visiteurs et de salariés, de matières et de matériaux, et en pleine transformation.

Cet historique a été le prétexte pour commencer à comprendre ce chantier *tel qu'il se fait*, au travers de la façon dont il se raconte, se met en mots et en récits, avec ce qui arrive (les événements), ce qui mérite d'être retenu, ce qui est signifiant pour les acteurs du projet, qui ont à le présenter et à le rendre public au travers d'ouvrages, de journaux, d'articles et de colloques, d'informations numériques sur le site Internet officiel. Si l'objectif principal du projet est bien l'édification d'un château du Moyen Âge, l'historique du chantier proposé plus

---

plus de trois heures, que j'ai pu suivre avec un groupe de visiteurs le lundi 1er mai 2006.

1. Si on n'utilisait que les arbres provenant du site même de Guédelon, la place autour du château serait sans doute vidée de sa substance sur plusieurs hectares ! Certains chênes (et d'autres essences) sont donc importés sur le site, pour les besoins du travail du bois : « En premier lieu, il a fallu sélectionner des bois conformes à ceux du Moyen Âge. On a repéré des chênes grands et minces dans une forêt près de Bléneau. Ces bois de futaie présentaient l'avantage d'être tous d'âge identique et de bonne qualité. 250 chênes, représentant 150 m³ de bois, ont été abattus. Ils ont été transportés à Guédelon où essarteurs et charpentiers les ont répartis selon les destinations : poutres, solives, chevrons, lattes et voliges » (Les charpentiers investissent le château, *Les Cahiers de Guédelon*, *op. cit.*, p. 14 [2006]). D'autres essences d'arbres serviront encore, les tavaillons (tuiles en bois) seront le plus souvent en châtaignier ; le chêne, le hêtre et le frêne serviront pour les échafaudages ; le douglas servira les installations en bois plus provisoires.

2. Ont été transformés dans les ateliers : pont dormant, échafaudages, engins de levage, cintres, barrières de sécurité, charrettes à bras, bards de carrière, râtelier pour les moutons, tas de tailleurs de pierre, établis, échelles et tréteaux, appentis, stalles d'écurie, manches d'outils, fagots de charbon de bois, appareils de contrôle (archipendule pour vérifier l'horizontalité d'un mur), etc.

3. *Ibidem*, p. 7 [2006].

haut évoque aussi toutes les activités de renfort qui le nourrissent (œuvriers dans différents corps de métiers, personnels d'accueil, cadres dirigeants, bénévoles, stagiaires, visiteurs en réception et comme manne financière), en friction directe pour certains d'entre eux avec les matières et les matériaux du chantier (importés ou non). Guédelon est donc un lieu en constante transformation de matières en matériaux, et un site en pure augmentation (de publics, de salariés, de matériaux). Rien ne résume mieux ce trajet que cette simple phrase du premier responsable des guides de visite : « Au début, quand je disais "château", les gens baissaient la tête, maintenant ils la lèvent[1]. »

1. Cité dans Philippe MINARD, François FOLCHER, *Guédelon. Des hommes…*, *op. cit.*, p. 112.

Quand la pierre résiste…

Chapitre 2

À travailler tordu j'ai attrapé un goitre comme l'eau en procure aux chats de Lombardie (à moins que ce ne soit de quelques autres pays) et j'ai le ventre, à force, collé au menton. Ma barbe pointe vers le ciel, je sens ma nuque sur mon dos, j'ai une poitrine de harpie, et la peinture qui dégouline sans cesse sur mon visage en fait un riche pavement. Mes lombes sont allés se fourrer dans ma panse, faisant par contrepoids de mon cul une croupe chevaline et je déambule à l'aveuglette. J'ai par-devant l'écorce qui va s'allongeant alors que par-derrière elle se ratatine et je suis recourbé comme un arc de Syrie. Enfin les jugements que porte mon esprit me viennent fallacieux et gauchis : quand on use d'une sarbacane tordue, on tire mal.

(Michel-Ange, « Sonnet caudé sur le plafond de la Sixtine », *circa* 1507-1530[1])

Nous sommes le jeudi 27 avril 2006, en fin de matinée, en carrière de Guédelon. La scène se déroule comme une pièce en trois actes :

I. — Rien n'y fait, pas un craquement, aucun mouvement sinon celui de nos corps qui par alternance tapent avec la même *masse* sur les *coins*[2] dans le *banc* (couche naturelle de pierre) de grès intangible. Des visiteurs se sont attroupés à quelques pas de nous, séparés de la carrière par une corde et des piquets en bois, attendant un heureux dénouement à l'affaire. Nous sommes deux, Jean-François, un œuvrier et salarié du site, et moi, bénévole et sociologue en observation participante ; les visiteurs sont une bonne dizaine, suspendus par le regard à nos gestes et à la masse minérale : ils sont en station et observent. Nous avons réalisé préalablement à la scène des *emboîtures* dans la roche (on les appelle parfois

1. Michel-Ange, *Poèmes*, traduction et présentation par Pierre Leyris, Paris, Gallimard/Éditions Mazarine, coll. « Poésie/Gallimard », 1983, p. 39-40.

2. Coin : élément en acier doux de forme triangulaire, qui est percuté par la masse, afin de fendre la roche.

joliment des « lumières »), d'abord taillées à la *broche* puis affinées au *ciseau*. Ces emboîtures, au nombre de cinq, sont espacées d'environ 25 centimètres sur une même ligne de coupe, sur le *front de taille*, une paroi verticale constituant un arrêt momentané de l'extraction. Taillées en « V », elles permettent d'accueillir et de faire travailler les coins en fer sur lesquels on tape à la masse (des *feuillards* sont placés entre la pierre et le coin). Les « feuillards », ces petites plaques de fer toujours utilisées par paire, qui permettent de caler les coins dans les emboîtures et assurent une bonne répartition de la force des coups portés par le carrier à l'aide de sa masse. La technique elle-même s'appelle « découpe en V » ou « découpe de la pierre à la main » :

> Chaque coin est combiné à deux petites cales en tôle d'acier tendre dont les bords sont légèrement aiguisés [les feuillards], ceci afin de faciliter ses mouvements dans le trou lorsqu'il est frappé avec la masse. Les coups portés enfoncent le coin dans le trou pratiqué dans la pierre et ses bords propagent toute la puissance de l'outil en perpendiculaire et contre les parois de la roche. Conséquence : au fur et à mesure de sa pénétration, le coin provoque d'infimes fissures dans le sens de la coupe. Suite aux coups répétés du marteau, les fissures s'élargissent et se transforment en brèche ouverte. Il est essentiel de comprendre que ce ne sont ni le bord ni le tranchant du coin qui provoquent les fissures, mais bien les côtés qui transmettent la force vers les bords latéraux de la coupe en "V[1]".

Nos coins semblent parfaitement ajustés, puisqu'on entend un son plutôt aigu à chaque frappe. À tour de rôle, Jean-François et moi tapons une dizaine de coups, à plusieurs reprises, sans aucun résultat… la pierre résiste, elle ne cède pas. C'est le corps associé à l'outil (la masse du carrier) qui prend et ressent toute l'inflexibilité minérale en retour de frappe, c'est lui qui perçoit la vibration directe au contact de la pierre intangible, qui remonte au contact du coin dans la tête de l'outil en fer, puis dans le manche en bois rigide qui prend un peu sur lui de la vibration, jusque dans les deux mains qui tiennent, puis dans les avant-bras, courant vers les épaules, puis dans la nuque et descendant dans le dos, les fesses, jusque dans les jambes qui servent, fléchies, d'« amortisseur » provisoire mais largement insuffisant à la vibration. Plus je me fais souple dans les jambes, dans le mouvement de mon corps et dans la circularité de mes bras, plus la vibration de retour semble être un peu mieux absorbée. Plus mon rythme est régulier, ma force mesurée et non forcée, plus l'effet semble grand. Mais dans ce cas précis, l'amateur (moi-même) comme le praticien (Jean-François qui m'encadre en carrière) semblent prendre toute la mesure de la différence entre le corps de la pierre et le corps de l'homme… Il n'y a pas de réponse, pas de signe d'un possible craquement. Et quand il n'y a pas de réponses de la pierre, je veux dire quand elle ne cède pas sous forme de changements de sons (d'un bruit aigu vers un son plus sourd), de petites fractures ou de fissures, ou d'un craquement net et soudain, ce sont les hommes qui apportent une réponse sous la forme de justifications. Ici, tout

1. Voir la *Taille de la pierre. Guide pratique*, École Atelier de Restauration/Centre historique de León, Paris, Éditions Eyrolles, 1999, p. 64.

d'abord avec les visiteurs, avec les commentaires un peu gênés des deux *œuvriers*, ou encore en forçant le nombre de coups de masse et le rythme : les publics ont parfois un effet démultiplicateur en carrière ! Quoi que l'on fasse à Guédelon, l'espace étant quasi intégralement public, on est toujours regardés (filmés, photographiés, « smartphonés ») et souvent interrogés sur le moindre coup de pelle donné, et donc parfois influencés par ces regards et par le besoin de « garder la face » en parvenant, par exemple, à rompre une roche en carrière[1]. La confrontation à la pierre en ce lieu se manifeste d'ailleurs, dans le cas d'une issue favorable où la pierre cède et se détache du banc, par les applaudissements du public.
II. — Aujourd'hui, c'est un visiteur qui vole à notre secours, permettant la justification : « *Le visiteur, portant légèrement la voix* : — C'est quoi comme pierre là ? *Jean-François s'arrêtant de taper* : — C'est du grès ferrugineux. » Puis il descend de son promontoire en stoppant ses efforts (je le suis), il commence à expliquer : « — C'est une roche sédimentaire [le grès est une roche par sédimentation mécanique], il y a cent millions d'années, y'avait la mer ici ! Alors à Guédelon on a plusieurs qualités de pierre… » Il désigne au pied de la carrière, juste de l'autre côté de la corde qui sépare les visiteurs en sécurité de la carrière accidentée de pierres, trois morceaux distincts de grès, alignés pour la présentation aux publics. Il s'adresse à un des enfants du regroupement, tout en désignant à tour de rôle chacune des trois pierres : « — Je te présente Pif, Paf et Pouf. » Il saisit sa *massette* et tout en expliquant, il tape successivement sur chacune des pierres :

> Vous voyez cette pierre fait un bruit sourd quand on la tape, comme un « POUF », tandis qu'avec celle-là c'est déjà un son plus clair [la Paf]. Enfin, celle-là fait un son beaucoup plus aigu : c'est de la Pif[2]. La Pif et la Paf sont taillées par les tailleurs de pierre que vous voyez derrière vous [il désigne d'un signe de la tête la loge qui se trouve à quelques mètres de là]. Plus la pierre est dense et plus elle est chargée en fer, plus le son se fait métallique et plus sa teinte devient bleu noir, et plus le bloc est dur à décrocher comme derrière [il désigne dans un mouvement d'avant en arrière avec son pouce et par-dessus son épaule le banc de pierre que nous essayons vainement de décrocher, légèrement en hauteur]. Plus elle va vers le clair [il désigne à nouveau les trois pierres en démonstration : la Pif est bleu sombre, la Paf est bordeaux lie-de-vin, la Pouf est couleur miel], plus elle est chargée en ocre, et plus elle est facile à tailler [la pierre de qualité « Pouf » est utilisée pour le remplissage des murs, avec la plupart des déchets de taille de la carrière, ou rejetée car trop friable].

1. Pour reprendre cette notion de « perdre la face » à Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1974, p. 9-42 (« Perdre la face ou faire bonne figure ? »).

2. Une autre interprétation me sera donnée par un tailleur de pierre du chantier, à travers une mnémotechnique de tailleur de pierre (misogyne ?) : *« Ne jamais mettre son Pif (son nez) dans le Paf (les fesses) d'une Pouf (d'une « poufiasse ») ! »* On voit ici le parallèle entre la femme et la pierre, la féminisation de cette dernière sous l'argumentaire humoristique et sexuel. Un pas de plus et l'on tomberait presque dans un registre moral sous-jacent, avec une injonction, celle d'un interdit théorique sur le fait d'avoir des aventures sexuelles avec quelques personnes des publics féminins, en visite sur le chantier.

On voit ici comment la pierre sert d'orientation dans la connaissance[1], par le son qu'elle produit au contact de l'outil et par la main qui frappe, par la vue et ses couleurs perçues par l'œil humain, par la parole qui accompagne le geste signifiant : la pierre est centrale, faire (au sens d'agir) c'est aussi dire, et dire en association avec le non-humain c'est aussi proposer et permettre une orientation, à partir de la pierre et sur la pierre, dans la connaissance. Voilà une première justification de cette masse minérale qui ne cède pas : si elle ne casse pas facilement, c'est qu'elle est de la « Pif ». Plusieurs éléments corroboreront cette justification, d'abord avec la couleur de la pierre qui est plutôt bleu sombre dans le banc de pierre qui est travaillé derrière, ensuite avec la constatation croissante de l'usure des outils et de leur réfection en taillanderie (à la forge) dès 2005 :

> Le développement croissant du travail de taillanderie à Guédelon va de pair avec l'exploitation en carrière d'un grès de plus en plus dur, à mesure de la progression dans le front de taille. On passe de 15 à 20 outils usés quotidiennement en travaillant de la « paf », à 30 ou 40 avec de la « pif » bleue, très dure[2].

Enfin parce que dès 2007, la pierre extraite en carrière devient tellement dure — elle prend quatre fois plus de temps à la taille — que la décision est prise d'alterner le grès avec de la pierre calcaire de Donzy, à trente kilomètres de Guédelon, en cohérence avec le Moyen Âge et la bichromie d'autres monuments de référence, comme l'église de Moutiers par exemple (Martin et Renucci, La construction d'un…, *op. cit.*, p. 59).

La seconde justification vient ensuite, lorsqu'après quelques échanges nous remontons vers notre tâche, et que nous recommençons à frapper, Jean-François me glisse alors cette phrase (après une nouvelle série réciproque de coups portés) : « Ça ne marche pas… Tu vois, l'art de la carrière n'est pas une science exacte. » C'est une justification du praticien au bénévole : le ton n'est pas magistral, son intonation est de celles qui constatent, expliquent, et de celles qui semblent être complètement absorbées par ce que le problème soulève. Se résume sans doute dans ces quelques mots une part de ce que la pierre fait faire à l'homme. L'homme s'adapte constamment à la matière et parfois « ça ne marche pas », alors le *pierreux* se pose des questions, adapte son geste, change de rythme et force son coup, cherche à lire la pierre d'une autre façon encore : il cherche des signes par ajustement d'une intelligence pratique[3] de corps et d'esprit, il « négocie » avec la

1. Sur cette orientation dans la connaissance, voir aussi le « Chapitre 4. Les visées pédagogiques, humaines et sociales ». Sur le thème de la pierre à bâtir médiévale dans l'Yonne, voir Stéphane Büttner, « Archéologie de la pierre à bâtir médiévale à Auxerre et dans l'Yonne » dans Blary F., Gély J.-P., Lorenz J., *Pierres du patrimoine européen, économie de la pierre de l'Antiquité à la fin des temps modernes*, Paris, Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques, 2008, p. 156.

2. Voir *Les Cahiers de Guédelon*, *op. cit.*, p. 7, 2006. Voir également *Les Cahiers de Guédelon*, *op. cit.*, p. 7 (2005) ; et Thierry Darques, *Guédelon, dix ans…*, *op. cit.*, p. 27 (2007).

3. Le premier signe de cette intelligence pratique m'est apparu quand on m'a expliqué pour la première fois comment « faire marcher » une pierre, en loge de taille de pierre, à Guédelon : au lieu de la soulever par la force les bras au corps et en pliant les jambes en se tenant le dos bien droit, on fait plutôt « rouler » la pierre par les arêtes, en la tirant et en la poussant de façon horizontale. C'est une *intelligence pratique* institutionnalisée (on la trouve en définition dans certains dictionnaires

matière. Mais ici encore, le souffle des mots, du bout des lèvres (« Ça ne marche pas »), en conclusion d'un ensemble d'actes stoppés, d'adaptations et de sensations corporelles et d'un non-résultat et de deux justifications verbales (la pierre est dure, c'est de la Pif, et *« l'art de la carrière n'est pas une science exacte »*) va nous conduire à trouver un autre angle d'attaque du *banc*. Jean-François pose la masse, descend du haut du bloc qui s'enfonce dans la terre horizontalement : je le suis sans un mot, ne sachant pas ce qu'il va bien pouvoir faire maintenant…

III. — « La carrière de grès ferrugineux de Guédelon est constituée d'une lentille gréseuse. Elle a été exploitée à ciel ouvert aux XIXe et XXe siècles pour la construction. Il reste aujourd'hui le bord ouest de la lentille offrant une diversité de qualité de roche. Des *joints de stratification* (fissure horizontale) remplis par de la terre et de l'ocre séparent de bas en haut un banc de pierres froides, un banc de pierre ferme et des blocs de pierre demi-ferme à tendre, qui mêlées à la terre sableuse marquent la fin de la sédimentation. L'ensemble de l'affleurement rocheux a été compartimenté par la tectonique en un réseau de fissures naturelles perpendiculaires aux *lits de stratification*. Le talon, masse compacte très dense et homogène, constitue le socle de la carrière. C'est un banc de roche froide d'une épaisseur d'un mètre à un mètre cinquante. Sa couleur de pierre est bleutée[1]. »

Notre *banc*[2] de pierre à nous est plutôt bleu sombre, et c'est dans cette masse homogène et dense que nous voulons progresser. Seule sa face supérieure est dégagée et le banc entre dans une épaisse couche de terre de façon presque horizontale ; les faces sud et est du bloc sont elles aussi en parties dégagées. La face sud a subi nos assauts répétés depuis le haut du bloc, mais c'est maintenant sur la face apparente est que Jean-François concentre son attention. Les visiteurs sont partis, clôturant l'interaction verbale par un « merci, et bon courage ! » Ils sont remplacés par de nouveaux visiteurs, une famille avec deux adultes et deux enfants. Jean-Paul, un autre salarié du site, nous a rejoints depuis la loge à côté : il a vu la difficulté que nous avions sur le banc et propose sans dire mot ses services. La controverse porte sur un lit d'ocre horizontal qui passerait entre deux bancs et qui permettrait de séparer plus facilement la roche. On brosse la pierre pour mieux la lire[3]. Jean-Paul (qui a été carrier à Guédelon pendant un temps certain) désigne avec l'index une ligne d'ocre qui passe plus bas que celle que suppose Jean-François. Quant à moi, je m'efforce de distinguer cette fameuse ligne, de qui a raison et qui a tort, et de la faire enfin apparaître à ma vue. Malgré la controverse, il y a ici coopération entre les acteurs pour trouver la meilleure lecture possible du banc, chacun à son niveau de compétence. Jean-François cède à la ligne

spécialisés, voir mon annexe, « Le glossaire général », à *Faire marcher*), qui permet une économie importante d'énergie et de fatigue musculaire, en évitant la blessure.

1. Florian Renucci, art. cit., p. 175 [2005].
2. *Ici pris pour désigner un niveau d'extraction.*
3. On peut également après avoir brossé la pierre, la mouiller, pour en faire apparaître les défauts de surface, les *poils* ou les *fils*, ou encore les lits de la roche. Après le mouillage de la pierre, il faut parfois attendre que la pierre commence à sécher, jusqu'à ce que le veinage apparaisse clairement. On peut (et même on doit !) aussi, une fois le bloc détaché, *faire sonner* la pierre pour en percevoir un possible défaut.

de Jean-Paul et me propose de tailler les emboîtures… La chose n'est pas aisée. Me voilà avec mes différents outils (massette, masse, ciseau, poinçon, feuillards, coins) face à l'est du banc de pierre, à mi-hauteur où se trouve l'hypothétique ligne d'ocre. Avec les nombreuses aides, explications, actions de Jean-François qui travaille en parallèle sur d'autres blocs, avec aussi mon application à travailler la pierre, à la tailler, à changer de positions corporelles pour être plus efficace ou pour me reposer, en fin d'après-midi le bloc se *délitera* sous les coups de la masse, et sous les applaudissements du public !

1 Ce que la pierre nous fait (faire)

On le voit bien, le travail en carrière décrit ici ne peut pas se résumer à ce qu'en disent habituellement les sociologues ou certains historiens : ni seulement à un *acte technique* et à un *ethos de la virtuosité*[1], ni à un *habitus*[2], ni à une *mètis*[3], ni au *tour de main* ou à un *savoir-faire*[4]… Les choses sont plus mêlées lorsque la pierre résiste, elle entraîne avec elle un ensemble d'actes, de justifications verbales, de sensations corporelles (jusque dans une transformation corporelle à long terme) et d'ajustements, dans une *coopération* entre humains (entre praticiens ou entre

1. Voir Nicolas Dodier, « Les arènes des habiletés techniques », *Raisons pratiques*, n° 4, 1993, p. 116-117. Voir également la « Partie 2. Travail et technique » inaugurée par Thierry Pillon et François Vatin qui détaille parfaitement la problématique de la technique dans la sociologie du travail — par ex. avec la notion d'acte technique — dans d'abondantes pages (T. Pillon, F. Vatin, *Traité de sociologie du travail*, Toulouse, Octares Éditions, coll. « Travail et Activité humaines, 2003, p. 103-234).

2. Selon Pierre Bourdieu, l'habitus « est ce que l'on a acquis, mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de dispositions permanentes » (P. Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Documents », 1984, p. 134) ; c'est du « social incorporé » (Pierre Bourdieu, Loïc J. D. Wacquant, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Libre examen/Politique », 1992, p. 103). Pour une généalogie intellectuelle de la notion chez différents auteurs (d'Aristote à Bourdieu) et sur les limites et les ambiguïtés que soulève l'habitus plus particulièrement chez P. Bourdieu, voir François Héran, « La seconde nature de l'habitus. Tradition philosophique et sens commun dans le langage sociologique », *Revue française de sociologie*, volume 48, 1987/3, p. 385-416.

3. Selon Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, la *mètis* désigne une forme particulière d'intelligence, une « prudence avisée » : « En premier lieu, la capacité intelligente que désigne mètis s'exerce sur des plans très divers, mais où toujours l'accent est mis sur l'efficacité pratique, la recherche du succès dans un domaine de l'action : multiples savoir-faire utiles à la vie, maîtrise de l'artisan dans son métier, tours magiques, usage des philtres et des herbes, ruses de guerre, tromperies, feintes, débrouillardises en tous genres » (M. Detienne, J.-P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence. La* mètis *des Grecs*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1974, p. 17-18).

4. Sur les différences et les points communs entre mètis, métis professionnelle (avec un accent aigu chez Roger Cornu), savoir-faire (Alain Morel), habileté professionnelle (Georges Friedmann), compétence (Claude Dubar), savoir empirique ou pratique (Paul Jorion), voir Didier Schwint, *Le savoir artisan. L'efficacité de la* mètis, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2002, p. 156-169 ; p. 143-144 (pour la *métis* professionnelle). Les idées d'un tour de main ou d'un savoir-faire renvoient à des compétences progressivement acquises à force de répétition, ce qui est une réalité, et non à une intelligence pratique commune aux amateurs et professionnels du métier, un autre type de réalité encore, me semble-t-il.

praticien et bénévole, et parfois même avec les visiteurs), et dans une *négociation* avec la matière. L'intelligence pratique ne s'offre pas simplement aux praticiens et à leur *habitus* ou à leur efficacité technique acquise, elle s'actualise aussi chez l'amateur, qui lui aussi cherche, adapte, change sa position corporelle et sa lecture de la pierre, a des sensations, écoute, joue et échoue lui aussi face à l'intangibilité minérale… Amateur et praticien, chacun à leur niveau : l'intelligence pratique est ce qui réunit le bénévole et l'œuvrier (le dénominateur commun), alors que des *habitus* respectifs peuvent les distinguer, ainsi que les compétences et les savoir-faire, l'efficacité, etc. Il y a aussi ici une forme de jeu : j'échange par exemple avec un stagiaire de Guédelon qui vient de la région de Carrare en Italie, dans la soirée du 14 juillet 2005 : il pense qu'à l'heure actuelle, il n'y a pas de métier comme celui de tailleur de pierre, qui offre encore ce type si particulier de connaissance. Le matin il a cassé la pierre (un voussoir) sur laquelle il travaillait en loge de taille de pierre : « J'avais vu une faille ce matin déjà, mais je pensais pas qu'elle casserait, puis finalement… j'ai perdu : la pierre, elle dit à l'homme ses limites. » Ou encore, en 2003, en entretien semi-directif avec un bénévole à qui je demande de me raconter comment cela se passe pour lui concrètement en carrière :

> Eh ben tu fais des emboîtures, mais le truc qui est difficile, c'est que si tu élargis trop l'emboîture, et ben t'es bon pour tout recreuser en plus étroit, approfondir le trou à nouveau parce que sinon le coin y tient pas… Et si tu es trop étroit et pas assez profond, tu mets ton coin et au premier coup de masse il est dehors. En fait tu joues sans arrêt avec la pierre, t'es obligé de jouer avec elle et avec tes outils.

L'intelligence pratique s'exerce dans ces deux exemples chez le bénévole comme chez le stagiaire, avec l'idée de jeu (« tu joues sans arrêt avec la pierre, t'es obligé de jouer avec elle et avec tes outils ») ; et l'idée de perdre le face-à-face : « je pensais pas qu'elle casserait, puis finalement… j'ai perdu : la pierre, elle dit à l'homme ses limites ».

Le corps bouge aussi, se transforme aussi progressivement. Un stagiaire à Guédelon me dira en fin de journée : « J'ai mal partout, il me faudrait un bon massage » ; ou une bénévole qui m'explique : « Je n'aurais jamais imaginé que j'aie des muscles à cet endroit-là, je suis super courbaturée ce matin, et le mot est faible… » ; ou moi-même qui dès le deuxième jour en loge de taille de pierre commence à avoir les mains qui enflent par le contact des outils et de la pierre : c'est aussi là que l'intelligence pratique se met en route, parce que j'ai mal aux poignets, aux avant-bras [ils sont lourds], et les mains enflées, je vais prendre une autre position de travail et une autre position de taille pour avoir moins mal, pour mesurer autrement mon effort, pour rendre plus efficace ma frappe. Mais le corps se transforme plus radicalement encore à long terme, à force de pratique ; l'exemple le plus apparent étant sans doute ce que Clément nommera la *bague de Salomon*, lorsque j'échange avec lui en loge de taille de pierre à Guédelon (entretien informel du mardi 19 juillet 2005) au nord du château[1], et lorsqu'il me

1. Clément est tailleur de pierre, mais aussi guide de visite, il enseigne l'art du trait à l'atelier du « Père Archi » ; il est là quasiment depuis le commencement du chantier (avec une expérience

permet de prendre en photos cette excroissance (la « bague de Salomon ») sur la première phalange de son petit doigt. Voici ce que me dira à propos de cette même excroissance, un Compagnon tailleur de pierre de la Fédération compagnonnique des Métiers du bâtiment, lorsque je l'interroge sur les modes de la transmission technique dans le compagnonnage :

> — Transmettre, c'est d'abord la maîtrise du geste. C'est donc la maîtrise du corps. C'est ça en fait, l'apprentissage commence par ça, transformer ton corps, adapter ton corps aux outils que tu vas employer. Ça c'est primordial. D'ailleurs souvent les tailleurs de pierre (moi je ne l'ai pas beaucoup), mais les tailleurs de pierre ont une boule ici d'un ou deux centimètres [il me montre sur sa main, son petit doigt, la première phalange], hein ? Tu regarderas souvent le petit doigt, parce qu'on tient le ciseau dans certaines pierres, notamment dans les pierres dures, on tient le ciseau comme ça [il me montre à nouveau, les quatre premiers doigts doivent être refermés sur le ciseau, dont le pouce qui verrouille l'ensemble, et le petit doigt refermé au-dessous de l'outil comme un support à l'outil, la tige venant se poser dessus, sur la première phalange, permettant par ce biais de mieux guider la frappe ; faites l'exercice, si le cœur vous en dit ! Prenez un stylo, c'est sans doute l'outil que vous avez à portée de main (!), refermez-le avec vos quatre premiers doigts en serrant le poing et en verrouillant avec le pouce, et posez le haut du stylo sur votre petit doigt refermé comme un support, serrez le stylo de façon un peu ferme, et vous sentirez exactement l'endroit où se fait cette excroissance et une légère douleur peut-être, si vous serrez un peu fort, et surtout l'effet que peut produire dans une échelle minimale ce que peut faire le contact de l'outil à la main, avec un percuteur comme la massette et la confrontation à la matière, en taillant la pierre]. Tu bloques avec ton petit doigt. Mais y'a encore quelques tailleurs de pierre qui ont une boule ici de deux centimètres. Ça au début ça fait mal, tous les soirs c'est une cloque avec de la chair. Moi tu vois, ça fait douze, treize ans, quatorze ans, bon j'ai toujours des marques. C'est formé le corps, quand j'ai commencé à seize ans, je l'ai fait comme ça. On croirait pas et pourtant, j'étais tout maigrichon ! L'apprentissage commence par… il faut donner un peu au caillou, il faut donner un peu de toi, ça commence par ça. Il faut apprendre au jeune qui arrive que ça ne va pas se faire tout seul[1].

On commence à comprendre ici non plus seulement ce que les pierres font faire aux hommes, mais ce qu'elles *font* à l'homme avec les outils (« L'apprentissage commence par ça, transformer ton corps, adapter ton corps aux outils que

---

précédente dans le domaine de la taille de pierre, un CAP [Certificat d'Aptitude Professionnelle], des chantiers de restauration, etc.), c'est lui qui a accompagné par exemple Jean-François à son arrivée à Guédelon, bien que ce dernier ait déjà un CAP de Marbrier bâtiment et décoration (et une Maîtrise en Histoire [Master 1]). Clément « passe » aussi très bien à la télévision et à la radio, on le découvre souvent dans les interviews sur Guédelon. Le jour où j'échange avec lui, il me propose une abondante littérature à partir de romans en rapport avec le Moyen Âge et l'univers de la construction, par exemple le fameux livre de Fernand POUILLON, *Les pierres sauvages*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Roman », 1964.

1. Entretien avec un Compagnon tailleur de pierre de la Fédération compagnonnique des Métiers du bâtiment/Meilleur ouvrier de France, village d'Yrouerre (Yonne, Bourgogne, France). Le mercredi 7 février 2001.

tu vas employer. Ça c'est primordial », *ibidem*), et dans un lien direct à la pierre : « L'apprentissage commence par… il faut donner un peu au caillou, il faut donner un peu de toi, ça commence par ça » ; ou encore dans le résultat du changement corporel « on croirait pas et pourtant, j'étais tout maigrichon ! » *(Idem)*. On le voit bien ici, il n'y a *pas que* du social incorporé (un habitus), il y a bien d'autres choses : « Il faut donner un peu au caillou, il faut donner un peu de toi, ça commence par ça. » La confrontation journalière à la pierre et aux outils manuels fait quelque chose, transforme le corps humain, « et puis il y a aussi un moment — tous les tailleurs de pierre je pense te diront la même chose — la taille de pierre au début c'est dur. Tu n'y arrives pas, tu ne comprends pas, et puis ça ne marche pas. Et puis un jour tu y arrives, et puis là c'est parti ». La pratique, la friction avec la pierre, la confrontation : « C'est un combat quand tu tailles un caillou. Il faut la transformer, il faut lui enlever de la matière, et en même temps ça ne supporte pas l'erreur. » Bien sûr il y a tout un habitus, un savoir-faire et un savoir être acquis, mais il y a aussi ce que font la pierre et l'outil à l'homme, ils participent tous deux à un changement progressif du corps, ils le forment. Et comme le dira Jean-François lorsque je l'interroge sur ses différentes fonctions prises à Guédelon (la taille de pierre, la maçonnerie, la carrière) lors d'un échange informel en mai 2006, entre midi et deux au réfectoire où le personnel prend ses repas (et les bénévoles, etc.), en présence de Clément, Jean-François me dira au sujet de son dernier poste en carrière :

> — Bon alors pour moi, ça, c'est, c'est la partie la plus intéressante, d'abord parce que c'est celle qui m'a le plus nourri ces dernières années, et que j'ai choisie vraiment, et pourtant c'est celle qui est la plus… apparemment la plus ardue. Parce qu'un travail de carrier, bon outre qu'il faut, comme on dit, il faut savoir un peu lire la pierre, il faut pas taper n'importe où, y'a une technique très précise pour ouvrir les blocs, pour manipuler les pierres, etc. Euh… ça reste avant tout une bataille physique et un boulot, on va dire, de brute. On fait énormément de manutention, euh… on tape à la main, donc voilà, là c'est vraiment une épreuve euh… bon, ponctuellement, parce qu'on n'est pas tout le temps en train de taper à la main, on n'est pas tout le temps à taper des pierres…

Cette notion d'*épreuve*, si chère au courant pragmatique en sociologie et si réelle dans la carrière lorsque la pierre résiste aux mains des hommes, interrogeant leur compétence et leur intelligence pratique, et sollicitant tout leur corps… Entrons maintenant dans la visée scientifique de Guédelon, un des axes fondamentaux du chantier.

La visée scientifique du chantier

Chapitre 3

> L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se connecte et où il se rassemble ? Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d'un endroit à un autre, d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace. Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le réinventer (trop de gens bien intentionnés sont là aujourd'hui pour penser notre environnement…) mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire.
>
> Georges Pérec, *Espèces d'espaces* (1974), seconde de couverture

Si nous nous contentons de la description de l'espace de Guédelon, avec la photographie prise en 2006 et reproduite au chapitre 1 pour l'année 2006, et si nous nous satisfaisons de la chronologie proposée par les acteurs du chantier depuis 1995, ainsi que de la mise en contexte plus globale du château du Moyen Âge par les historiens, nous risquons de passer à côté de ce qui fait l'essentiel du projet de Guédelon, c'est-à-dire sa visée scientifique et son désir empirique et technique concret. L'intérêt des protagonistes du château ne se porte pas sur un château terminé, il s'intéresse à un procès : « Construire un château aujourd'hui sur un modèle du XIIIe siècle et à la manière du XIIIe siècle est un pari pour le moins audacieux : les archives de chantier sont rares pour cette époque et le peu qui nous a été transmis (chroniques, chartes, comptes de constructions…) ne révèle pas grand-chose sur les hommes, ni sur les techniques. Par chance, les édifices du Moyen Âge, eux, sont très bavards, pour qui sait les entendre. Mais quelle marche suivre ? » (Durand, 2005, p. 3) s'interroge Nicolas Reveyron, professeur d'histoire de l'art et d'archéologie à l'université de Lyon 2 et membre du comité scientifique de Guédelon. Pour ma part, il va s'agir ici de *mettre à plat*[1] le plus possible le projet

1. J'emprunte cette idée de « remise à plat » à Bruno Latour, *Changer de société…*, *op. cit.*, p. 250-251.

de Guédelon, ce qui nous permettra sans doute de mieux comprendre l'espace déployé du chantier, espace qui s'étend bien au-delà des 11 hectares, 70 ares et quelques centiares de terrains acquis par l'association (chiffre de 2004). La visée scientifique de Guédelon nous permettra alors sans doute de franchir progressivement le seuil d'entrée d'une autre question importante dans la compréhension de ce chantier *tel qu'il se fait*, celui de son identité prise entre ce qu'elle dit d'elle-même et ce qu'elle dit qu'elle n'est pas, mais aussi dans des réceptions parfois controversées, mettant en question des valeurs et faisant apparaître d'autres registres encore, le registre temporel par exemple.

1 Le scénario

Nous sommes le vendredi 15 juillet 2005, à une réunion de chantier hebdomadaire :

> Comme à chaque fin de semaine, le maître d'œuvre du chantier annonce les travaux à venir, fait le point sur ce qui vient d'être réalisé juste avant l'ouverture journalière du site au public, recueille aussi les informations et répond aux questions des uns et des autres. Les œuvriers se tiennent en cercle, assis et debout dans la cour du château, avec les stagiaires et les bénévoles, moi en observation participante, les guides, etc. Nous sommes à deux pas du logis du seigneur en construction. Florian Renucci commence par une question importante : « Qui est le seigneur de Guédelon ? » Suite à une réunion avec le comité scientifique de Guédelon, il a été décidé que pour améliorer la cohérence historique du château déjà construit et son édification à venir, le statut du seigneur de Guédelon venait d'être collégialement rehaussé : il a maintenant droit de vie et de mort sur ses sujets, grâce à ses alliances passées (notamment maritale) dans la région et certains faits d'armes avérés. L'annonce est faite aussi pour adapter le discours donné aux visiteurs par les guides, comme le rappelle Florian Renucci, mais également dans le cadre d'informations divulguées par les différents ateliers du chantier. L'œuvrier salarié de Guédelon, qu'il soit forgeron, vannier, charpentier ou tailleur de pierre se doit d'occuper une part de son temps de travail à donner des explications aux visiteurs sur ses activités, mais aussi, à l'occasion, sur le chantier lui-même : cela est stipulé dans son contrat de travail. L'annonce est d'importance car elle entraîne aussi avec elle toute une cohérence matérielle et architecturale, par exemple sur les pierres utilisées au château (taillées ou simplement équarries), sur la hauteur possible des tours, les factures ostentatoires de certaines parties ouvragées du château, etc. (Extrait de mon journal d'enquête)

Pour bien saisir l'enjeu de ce changement dans la cohérence du projet, mais aussi par exemple dans le choix de la forme et la hauteur des tours, l'utilisation de pierres taillées (*appareil régulier ou irrégulier*, homogène ou pas) et *moellons* dans certaines parties du château, l'ostentation liée aux *modénatures* (ensemble de la mouluration d'un édifice), etc., il me faut préciser tout de suite que plus le statut du seigneur de Guédelon est élevé, plus ses alliances dans la région sont certaines et sa puissance militaire et politique assurée, plus le château par écho peut

développer une ostentation importante, une puissance défensive, économique et minérale imposante. On l'aura sans doute saisi, le projet de Guédelon n'est pas de faire le plus beau, le plus haut, le plus exceptionnel des châteaux, mais plutôt d'être au plus juste (ajuster) d'un château donné, dans une région donnée, dans un style donné, dans une économie de chantier donnée, etc., en *cohérence* avec ses modèles philippiens. Une cohérence stylistique, architecturale et temporelle, comme le rappelle le site Internet de Guédelon (consulté ici en mai 2009). Au tout début du chantier par exemple, les tailleurs de pierre s'appliqueront à fournir aux maçons de belles pierres de taille parfaitement équarries, un appareil en pierre de taille homogène et régulier, comme les églises en France, mais plutôt au XIXe siècle… alors que ce type de pierre, très onéreux dans le contexte du Moyen Âge, ne correspondait pas au choix du scénario d'origine du château de Guédelon, d'un château plutôt modeste et non pas d'une construction castrale royale, avec les moyens financiers et les tailleurs de pierre qui y correspondent. La rectification sera donc réalisée par la suite, dans un *repentir d'architecte* en cohérence avec le scénario de base. Mais pour bien comprendre tout cela, il faut d'abord commencer par un scénario, qui fonde le projet dans sa visée scientifique. Comme l'explique Nicolas Reveyron,

> la construction de Guédelon a commencé par un récit : l'histoire d'un petit seigneur de Puisaye, mal logé entre un suzerain puissant et des abbayes prospères, qui, sous le règne de Philippe-Auguste [en fait comme on le verra plus loin, le château commence sous le règne de Louis IX], a entrepris de doter son lignage d'un château-fort, symbole et réalité de son pouvoir. Puis, le chantier a été installé en forêt (défrichement et récolte du bois de chauffe pour la chaux), sur une légère éminence (surveillance), directement dans la carrière de grès ferrugineux (réduction des coûts). Le grès de la Puisaye résiste bien au gel et, par sa compacité, empêche la remontée de l'humidité du sol dans les murs, deux qualités dans une région humide aux hivers rigoureux. (Durand, 2005, p. 6)

Florian Renucci précisera encore :

> Géographiquement le site commande. Le château a été placé à la rupture du plateau qui porte la forêt de Boutissaint et le fief de Ratilly. La tour maîtresse est orientée face à la pente, elle gouverne ainsi la vallée de l'étang de « Guédelon », toponyme local[1].

La construction de ce scénario trouve son origine semble-t-il avant juin-juillet 1997, comme en témoigne Michel Guyot (2007, p. 198-199), l'initiateur du projet :

> Dans le même temps [que la préparation du dossier de demande de permis de construire, déposé en Mairie de Treigny le 25 juillet 1997], je constitue une petite équipe de joyeux drilles. Maryline, la future directrice du chantier, Alain Louis [qui sera le premier chef des guides de visite], Ted [Thierry Darques, ancien journaliste à l'Yonne Républicaine, qui deviendra forgeron sur le chantier, mais aussi guide, rédigeant *Les cahiers de Guédelon*] et moi-même. Personne n'était du métier, on se

1. F. Renucci, « Construction du château fort de Guédelon (Yonne) : objectifs et méthodes » dans *Vivre dans un donjon au Moyen Âge*, Vendôme, Éditions du Cherche-Lune, 2005, p. 174.

> réunissait tous les soirs, jusqu'à 2 heures du matin ! Mais on s'amusait bien. Un peu trop, parfois. Il y avait parmi nous un ancien journaliste qui nous écrivait des scénarios complètement loufoques. En effet, pour donner du corps et une stabilité historique au projet, on avait besoin entre nous d'élaborer une fiction sur l'implantation de Guédelon, d'expliquer pourquoi on construisait là, quel type de famille allait y habiter, trouver des noms. On a construit ainsi le scénario fictif de Guilbert, l'histoire de Nénette de Rougemont aussi, fille naturelle d'une famille inféodée à une grande maison. J'ai encore quelque part dans un tiroir le scénario qui commençait à la naissance de Nénette dans des conditions rocambolesques ! Entre deux séances de fous rires, nous mettions au point sérieusement ce qui allait devenir [...] Guédelon. Avant, pendant, après. Son développement, le circuit de visite, l'emplacement des cabanes. Ce fut une période exaltante, fiévreuse et passionnée où j'avançais avec des gens porteurs d'élan. Nous sommes en juin 1997, et le chantier peut enfin commencer.

Le scénario servira de base à l'édification du château et du projet et sera validé (et sans doute modifié) par le comité scientifique de Guédelon, puisqu'on le retrouve dans la publication collective de 2005 aux éditions Gisserot, dans les articles de Florian Renucci en 2005 et 2008 légitimé par le comité[1]. Le site Internet de l'entreprise en continue l'intrigue en précisant :

> Le commanditaire du château de Guédelon, Guilbert, serait un petit seigneur, vassal du seigneur de Ratilly, lui-même vassal du seigneur de Perreuse, qui est à son tour vassal du baron de Toucy. Son suzerain vient de lui donner l'autorisation de construire son château. Son statut assez modeste dans la hiérarchie féodale et ses moyens financiers limités, l'incitent à faire ériger un « petit » château, loin des dimensions royales des châteaux du Louvre à Paris ou de Brie-Comte-Robert en Seine-et-Marne. On parlera alors de château-résidence pour évoquer Guédelon.

On touche ici à la dimension sociale du scénario, le contexte social du Moyen Âge est aussi important que le contexte géographique[2]. Enfin, dans une publication de 2011 (Martin et Renucci), on apprend que le seigneur-commanditaire de Guédelon est né en 1199, qu'il détient quelques terres familiales et épouse l'une des filles d'une illustre famille locale, ce qui lui apporte forêts, moulins et terres supplémentaires avec lesquels il pourra avoir des revenus, le droit de passage par exemple.

> En 1228, le seigneur de Guédelon se distingue, aux côtés de l'armée royale de Blanche de Castille qui lutte contre la rébellion des grands barons. Récompensé pour ses actes de bravoure, il obtient l'autorisation de son suzerain, Jean de Toucy, de « bastir chastel » ; nous sommes en 1229. Environ une trentaine de personnes habiteront de façon permanente le château de Guédelon : le seigneur, son épouse et ses quatre enfants, quelques proches ou parents du seigneur avec leurs enfants et une dizaine de personnes attachées au seigneur (gardes, personnel de cuisine et de service...). (*Ibidem*, p. 33)

1. Philippe Durand (dir.), *Guédelon. Construire aujourd'hui...*, *op. cit.*, p. 6. « Un comité scientifique (...) définit le programme architectural à réaliser et le "scénario" historique dans lequel il s'inscrit », Florian Renucci, art. cit., p. 173 (2005) ; Florian Renucci, art. cit., p. 111 (2008).
2. Interview de Florian Renucci, que j'ai réalisé avec lui le 6 juillet 2018.

Avec ce dernier prolongement, nous touchons, en plus de la visée scientifique du chantier, à des composantes utopiques : *u-topos*, étymologiquement le non-lieu… où une vraisemblance imaginaire s'associe à une vérisimilitude historique. Nous reviendrons plus loin sur cet aspect d'utopie concrète à Guédelon.

Comme le résume parfaitement Florian Renucci, dans un article publié en 2008, le scénario se condense ainsi : « Il s'agit de construire un modèle vraisemblable de château situé aux confins de l'Auxerrois et du Nivernais en 1229[1]. » Ces deux informations sont capitales, avec une année de naissance possible du chantier au Moyen Âge et le fait qu'il va s'agir ici d'édifier un *modèle vraisemblable* de fortification castrale dans l'inspiration des modèles philippiens. Cette idée de *vraisemblance* définit d'ailleurs autant le château de Guédelon qu'elle le distingue, l'identité d'un projet à visée scientifique se caractérisant autant par ce qu'on dit qu'il est, que par ce qu'on dit qu'il n'est pas :

> Il n'était pas question d'inventer un gothique d'exception, comme l'a rêvé Viollet-le-Duc, combinant les solutions les plus spectaculaires et les plus complexes à une architecture hors normes. Pas question non plus de verser dans le « faux-vieux » pour élever un improbable « castel moyenâgeux » : c'eût été profondément dénaturer le projet, en formatant le chantier sur les erreurs et les rêveries néoromantiques d'un XXe siècle finissant. On ne bâtit que du neuf[2].

Non, Guédelon se dresse contre les méthodes d'Eugène Viollet-le-Duc, mais aussi contre l'idée d'un projet inauthentique (un « faux-vieux », un « castel moyenâgeux », ou le fruit de « rêveries néoromantiques d'un XXe siècle finissant »). Il se définit plutôt par son caractère d'« aventure raisonnée » (Reveyron, *ibidem*, p. 7), avec un récit vraisemblable (local, daté, régional), une méthode (avec ses techniques et ses documentations, son investigation empirico-inductive et déductive, etc.), un comité scientifique (avec ses spécialistes, médiévistes, archéologues du bâti, etc.), des modèles (avec des sites concrets, régionaux voire nationaux…), des *repentirs d'architecture* (des tours carrées qui deviennent rondes par exemple), une approche empirique de l'architecture et un procès de construction tâtonnant, etc.

2 La méthode

Un premier plan général du château a été conçu par l'architecte en chef Jacques Moulin, puis d'autres versions générales sont venues le remplacer en fonction des repentirs et de l'évolution du projet[3]. À partir de ces plans très généraux, chaque point d'architecture posant problème sur le chantier inaugure un choix d'options, le problème faisant alors l'objet d'une des réunions hebdomadaires du staff de

1. Florian Renucci, art. cit., p. 111 (2008).
2. Nicolas Reveyron, art. cit., p. 3. Pour rappel dans P. Durand (dir.), *Guédelon, construire aujourd'hui…*, *op. cit.*
3. Voir le plan de masse du « second projet » et une élévation en coupe du premier (face sud), dans Philippe Durand (dir.), *Guédelon. Construire aujourd'hui…*, *op. cit.*, p. 4-5.

Guédelon[1]. Pendant la réunion, une banque de données constamment rafraîchie permet une aide à la décision dans le choix des options à prendre. Cette banque de données a été augmentée au fil des années à partir de trois sources :

> [1] Déplacement et relevés *in situ* sur d'autres châteaux de référence (même période, mêmes canons architecturaux). [2] Sources iconographiques (enluminures, vitraux) et comptes de chantier de l'époque (peu nombreux et incomplets). [3] Sources scientifiques modernes : comptes rendus de colloques, thèses, rapports de fouilles… Le but de ces actions étant de répertorier le maximum de données en vue de leur exploitation dans un système comparatif pour trouver la meilleure option architecturale pour Guédelon[2].

S'ajoute peut-être à cela une quatrième source, plus inattendue : celle des visiteurs eux-mêmes, qui apportent parfois leurs connaissances sur les techniques ou sur des éléments architecturaux près de chez eux (site Internet officiel, visite du 29/02/2016). Cette banque de données s'articule et se croise également à partir de deux types de classements interactifs : (1) avec une typologie comparée en deux sous-groupes (l'*« architecture générale »* et les *« détails architecturaux »*), (2) et par sites singuliers en trois sous-groupes (sites *« régionaux »* à plus ou moins 50 kilomètres de distance de Guédelon ; *« nationaux »* [avec des variantes locales] ; *« tours maîtresses et donjons isolés »*). L'intérêt de ce double classement des données à partir des trois sources précitées (déplacements *in situ*, sources iconographiques, sources scientifiques) « permet d'approfondir à partir d'un site global ou bien d'élargir à partir d'un détail recherché tout en conservant à chacun des niveaux des possibilités de comparaison entre sites et entre détails[3] ».

On le comprend bien ici, Guédelon ne se limite pas à l'espace restreint de sa construction et du chantier, ni à son historique, ni à l'histoire des historiens de tous bords, ni au comité scientifique, il trouve ses modèles bien au-delà : dans des sites concrets qui sont observés, mesurés, photographiés par certains membres de l'équipe de Guédelon, avec en premier lieu sans doute le choix des techniques de constructions locales concernant les maçonneries de Guédelon et la taille du grès ferrugineux, avec des modèles proches comme le château de Ratilly (XIIIe siècle, sur la même commune que Guédelon) et la tour « sarrasine » de Saint-Sauveur (XIe-XIIe siècle, dans le village du même nom sur la route d'Auxerre[4]). Mais aussi à partir de sites plus éloignés : par exemple pour la voûte en croisée d'ogives de la salle basse de la tour de la chapelle, des relevés ont été réalisés sur les voûtes des châteaux de Yèvre-le-Châtel (Loiret, France) et Dourdan (Essonne, France) — après une première consultation de la banque de données avec ses relevés, photos, dessins, à partir d'une trentaine de châteaux philippiens — constituant un

1. « Tous les plans d'exécution, appareillages, choix des ouvrages sont définis par la direction de Guédelon qui agit en qualité de maître d'œuvre », explique Florian Renucci (*ibidem*, p. 15).

2. Site Internet officiel de Guédelon (visité le 05/05/2009 et quasi identique le 29/02/2016).

3. Thierry Darques, « Guédelon, construction d'un château-fort » dans *Futura-Sciences*, 2004, p. 12. Site Internet visité le 02/09/2009 : http://www.futura-sciences.com/comprendre/d/dossier636-1.php.

4. Florian Renucci, art. cit., p. 174 (2005).

cahier des charges permettant de réaliser une voûte du même type[1]. Enfin, à partir de sources écrites de chercheurs : par exemple Frédéric Épaud, venu comme bénévole en 2003, a fourni à l'occasion sa thèse sur les charpentes du Moyen Âge, ainsi que des notes bibliographiques sur la question et des documents (Durand, 2005, p. 15). Dans les actes du colloque de Vendôme en mai 2001 publiés en 2005, Florian Renucci fait état « d'une quarantaine de châteaux de la période, classés selon la région et le statut du fief » qui constitue le cœur de cette banque de données en relevés, photos, dessins, etc. (Renucci, 2005, p. 174). La banque a dû largement être augmentée depuis.

On passe donc d'un problème singulier et concret sur le chantier en construction (par exemple la réalisation des premières archères du château) à un ensemble de problèmes que soulève cette réalisation (« des questions particulières portaient sur la forme, les dimensions, l'angle d'ouverture interne, l'angle de tir, l'appareillage et les aménagements éventuels des archères des châteaux philippiens[2] »), puis dans une montée en généralité au travers d'une analyse comparative croisée et documentée à partir des différentes possibilités de la banque de données (« de l'étude comparée des archères il ressort que les châteaux philippiens privilégient la solidité de la structure des murs et des tours [épaisseur moyenne comprise entre 1,80 mètres et 2,50 mètres] au détriment de l'ouverture de l'angle de tir, imposant ainsi un tir quasi unidirectionnel », *ibidem*, p. 14), qui permettra ensuite une montée en singularité dans la solution choisie « réunissant sur elle la notion de plus fréquent commun dénominateur » (*idem*, p. 13) jusque dans la singularité concrète de la construction sur le chantier de Guédelon lui-même (« Cette forme à angle fermé sera donc le modèle de base des archères de Guédelon : archères simples, sans étriers ni chanfrein. Leur aspect extérieur sera de pierre de taille formant chaînage, l'ensemble d'ouverture en appui ou confondu avec les chaînages de réalignement. Une optimisation des zones de tir couvertes sera obtenue par un décalage régulier des implantations d'archères selon les étages[3] »).

Mais le chemin ne s'arrêtera pas là puisque l'équipe de Guédelon a le choix : soit elle réalise directement sur le terrain même du chantier l'ouvrage défini accompagné d'une fiche de référence archivée, soit la proposition de résolution du problème est envoyée (avec la fiche de références) au comité scientifique pour être ou non entérinée ou modifiée si nécessaire avec de nouvelles références de motivations : nous sommes ici dans des déplacements successifs de justifications, couplés à des

1. Florian Renucci, art. cit., p. 15 (publié en 2005 dans l'ouvrage collectif dirigé par P. Durand).
2. *Futura-Sciences*, art. cit., p. 13-14 (2004). À partir du site Internet (visité le 02/09/2009).
3. *Idem*, p. 14. Ce choix trouvera son achèvement total dans le *Lexique* de Guédelon, créé par Florian Renucci, qui permettra une normalisation accrue, une cohérence, entre les différents acteurs du projet au sujet de la langue naturelle du chantier : « Après plusieurs années de travaux, il nous a paru nécessaire de réunir dans un document le vocabulaire utilisé sur le chantier de Guédelon. La spécificité des mots se rapportant à l'architecture, au Moyen Âge et leur appropriation par l'équipe de construction constituent un matériau vivant qu'il nous appartient de définir précisément pour que tous puissent s'y référer. D'abord conçu comme un document interne, il s'est imposé très vite comme un outil indispensable permettant de mettre à l'unisson œuvriers, guides, stagiaires, bénévoles et visiteurs » (F. Renucci, *Ils bâtissent un…*, *op. cit.*, p. 3 [Lexique]).

montées en généralités et en singularités. En tout état de cause, quelle que soit la solution adoptée, la réalisation empirique et concrète des archères soulèvera sans doute d'autres questions pratiques (et la mise en action d'une ou plusieurs intelligences pratiques ?) et peut-être des apports pour l'archéologie expérimentale. Florian Renucci donne l'exemple d'un de ces apports à travers l'archéologie expérimentale du mur :

> Les archéologues ont le château, l'objet, le résultat. Ils n'ont pas l'intention qui a procédé à la réalisation. Donc, ça fait partie du casse-tête quotidien de l'archéologue, quand il voit un mur, qu'il décèle des ruptures, de ce qui leur paraît être des changements : comment interpréter ? Comment interpréter la volonté qu'il y a derrière, de ce qui leur semble être une rupture ? Donc nous, comme on sait ce qu'on veut faire, et qu'on tient à jour… on veut par exemple faire un *chaînage d'angle* [Le chaînage est un dispositif réalisé avec des matériaux différents ou plus gros que le reste de la maçonnerie. Il permet de ceinturer ou de raccorder la construction pour éviter tout écartement ou dislocation]… et nous, on a le résultat. Et quinze jours après, on a une poterne, avec l'intention dans le détail. Et on a le résultat. Ce qui fait qu'on peut associer les deux. Et du coup, le catalogue de ce qui a été fait permet, sur des ouvrages comparables, de donner des explications sous forme de tracés… on sait tout ce qu'il y a derrière. Et c'est très intéressant de confronter ça par rapport à des soucis archéologiques, du bâti. Alors, une des découvertes intéressantes, qui marque bien cette chose, c'est l'exemple d'aujourd'hui : en restauration et en construction, on utilise des échafaudages, donc, qui sont des lieux de stockage, des lieux de travail. Et le mur n'est jamais sollicité. Normal, on ne construit pas. Quand on démonte une pierre en restauration, on change une pierre. Et quand on construit, le mur est tellement peu épais, qu'on ne va pas travailler dessus. Nous, par le travail, on s'est rendu compte que l'échafaudage sur *boulin* [chevron ancré horizontalement dans les murs et destiné à recevoir les plateaux d'échafaudages] est étroit, inconfortable : on n'aurait pas idée d'y stocker de la pierre et d'y travailler. Donc, qu'est-ce qu'on va utiliser comme zone de travail ? Le mur, par lui-même, sur deux mètres cinquante… C'est le mur. Et ça, c'est notre travail au quotidien. La vision que ça donne, si on y réfléchit, c'est quand même extraordinaire : chaque mur sur les *arases* [rangée de pierres permettant de rattraper le niveau horizontal du mur] qui marquent les rythmes d'horizontalité les plus fortes peut être considéré comme un ancien atelier de maçonnage, conservant au sol des résidus d'éclats issus de la taille, parfois conservant des empreintes de pas dans la chaux et parfois des outils oubliés. Nous, c'est des mandarines et c'est des pots de yaourt. Donc, un ensemble d'objets, permettant d'interpréter ce joint plus épais, plus tard enfoui par le restant du mur, comme étant une station d'atelier provisoire. Ça, on ne l'a vu nulle part… C'est un scoop. Le fait de pouvoir interpréter le mur de cette manière-là peut ouvrir un champ, pas nouveau, mais une investigation supplémentaire pour l'archéologue. Qui peut déceler dans certaines couches de mur, les traces qu'on a mises en évidence nous par notre pratique. C'est un tout petit exemple, mais il marque bien l'apport. Il suffit d'avoir quatre à cinq découvertes de ce genre… ça suffit largement à justifier l'expérience de Guédelon[1].

1. Entretien réalisé par Julien Bret avec Florian Renucci, voir J. Bret, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 7-8 (2002). Les mots définis sont rajoutés par moi, à partir du *Lexique* de F. Renucci. Autre apport

La réalisation finale sera close (s'il n'y a pas de repentirs par la suite) par une documentation en images numériques (une base de données avec 18 000 images numériques) qui illustre chaque étape du processus de fabrication : « Une fois fini, Guédelon sera le seul château en pierre entièrement "redémontable" par l'image. Cette base documentaire utilisée sur le site pour faire comprendre le patrimoine monumental est l'un des axes pédagogiques qu'un tel projet permet[1]. » La boucle est bouclée, on assiste à une nouvelle montée en généralité par l'unité que suppose ce document numérique, permettant maintenant des allers et retours (des déplacements) entre deux registres du chantier, le registre scientifique et le registre pédagogique, la cohérence et la justification scientifique permettant ainsi un déplacement vers une justification pédagogique du chantier[2].

La voûte en croisée d'ogives, le choix des archères et l'exemple du mur ne sont évidemment que trois exemples parmi beaucoup d'autres, puisque la recherche archéologique se pratique aussi dans beaucoup d'ateliers (charpentier, potier, etc.). On pourrait donc facilement étendre la liste, pour la pierre par exemple : le choix du modèle de l'escalier à vis du château de Yèvre-le-Châtel (Loiret) inspirant directement celui présent dans la tour de la chapelle de Guédelon ; la cheminée de la cuisine du logis du seigneur trouve, elle, son modèle dans l'une de celles du château de Landsberg[3] (Bas-Rhin), etc. J'aimerais prendre un dernier exemple d'utilisation de modèles et de mise en branle de l'ensemble méthodologique du chantier de Guédelon, au travers d'un compte rendu de recherche (et de chantier) écrit par Florian Renucci lui-même, au sujet de la construction de la coupole de la tour du logis (qui changera de nom, comme exposé plus haut, en tour de la chapelle). On y perçoit tout l'aspect tâtonnant de la démarche en train de se faire, comme en témoigne (avant de passer au compte rendu en lui-même) le maître d'œuvre dans le DVD sur Guédelon : « On a toujours plusieurs hypothèses

souligné par exemple, le recouvrement des murs inachevés pendant l'hiver par du fumier se révèle plus efficace qu'un recouvrement de paille, dans le contexte gélif et humide de la Bourgogne ; il permet, par sa chaleur relative persistante, une prise lente du mortier avant le froid rigoureux de l'hiver.

1. Florian Renucci, art. cit., p. 112 (2008 à partir d'un colloque de 2005).

2. La diffusion se fera aussi en vulgarisant le savoir mais également par le biais de participations à des publications, des colloques, séminaires, etc. Par exemple Florian Renucci, « L'apport du chantier de Guédelon (89) à l'archéologie du bâti », séminaires du Centre d'Études supérieures de civilisation médiévale organisés par l'université de Poitiers, jeudi 13 mars 2003, Poitiers (France) ; F. Renucci, « Construire un château fort aujourd'hui », Les jeudis de Mauroy à la Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière, le 29 janvier 2004, Troyes (France) ; Nicolas Reveyron, « Castellologie, chantier médiéval et archéologie expérimentale : l'exemple de Guédelon (Treigny, Yonne) », colloque *Châteaux du Moyen Âge : de l'étude à la valorisation. Auvergne et autres exemples régionaux* organisé par le ministère de la Culture/le Conseil général de Haute-Loire/la Direction régionale des Affaires culturelles d'Auvergne, Le Puy-en-Velay/au Conseil général de la Haute-Loire, le 5 juin 2004.

3. « La cheminée de la cuisine, par exemple est inspirée d'une de celles du château de Landsberg dans le Bas-Rhin. Ces typologies architecturales sont le fruit d'un travail de recherche et de synthèse conduit par Frank [Frank Mantez], le [nouveau] responsable des guides de Guédelon, archéologue de formation [dans les limites de mes connaissances il n'est pas archéologue, il a des diplômes en archéologie], appuyé par le comité scientifique » (Thierry Darques, *Guédelon, dix ans…*, *op. cit.*, p. 29).

quand on aborde une question technique, et jusqu'à maintenant il n'y a pas de question qu'on n'a pas pu résoudre. Il est vrai que dans les hypothèses parfois on tâtonne. La démarche étant empirique, mais euh… comme on peut réessayer, on n'a jamais été stoppés[1]. »

> Compte rendu *: Les techniques de voûtement : construction d'une coupole.*
> La citerne de la tour nord-ouest, a été le premier ouvrage appelant la mise en œuvre d'un couvrement en pierre. Il s'agissait de franchir une portée circulaire de 3,80 m de diamètre, en disposant d'une hauteur de 3 m, correspondant à la différence entre le niveau du fond de fossé et celui de la cour. Nous pouvions donc partir d'un mur vertical de 60 cm et développer une demi-sphère de 1,90 m de hauteur en gardant au moins 50 cm de pierre pour atteindre le sol fini. La coupole est vite apparue le moyen le plus adapté pour franchir un espace circulaire. Les châteaux de Rozemont (58) et de Château-Rocher (63), présentaient en outre des exemples intéressants d'oculi carrés ou ronds au sommet de la calotte. Dans toutes les coupoles relevées, il n'apparaissait pas de traces de coffrage. On pouvait en revanche établir une classification suivant trois techniques de construction : la première consiste à tailler des pierres assisées en joints réguliers en leur donnant la courbure et l'encorbellement de la coupole. La seconde, plus archaïque et dérivée de la pierre sèche, consiste à poser des plaquettes de moellon en tas de charge en donnant une inclinaison progressive aux joints de mortier. La dernière, dérivée de la construction en brique pour les fours à pain, consiste à travailler avec des plaquettes de moellons en donnant aux joints des assises l'inclinaison exacte du rayon générateur de la coupole. Dans cette technique il n'y a pas d'effet d'escalier au niveau des pierres qui la constituent et une meilleure répartition des poussées par les joints rayonnants. Les recherches sur les procédés de construction nous ont fait découvrir que dans le château de la Motte-Josserand (58) on a, par exemple, de grandes coupoles utilisant plusieurs techniques cumulées : au démarrage, plusieurs assises de pierres taillées en encorbellement, puis des moellons aux joints rayonnants assisés comme des briques, enfin, les calottes, parties sommitales des coupoles, présentent une organisation de pierres différentes, avec beaucoup de mortier comme si elles avaient été coffrées. Ces observations nous ont fait poser l'hypothèse que l'hémisphère pouvait être réalisé sans coffrage, et que dans la partie sommitale, là où les pierres sont quasiment placées verticalement, les bâtisseurs de la Motte-Josserand, avaient dû recourir à un petit coffrage pour terminer l'ouvrage. En outre, la réalisation d'un coffrage de bois hémisphérique paraissait complexe à mettre en œuvre et décalée par rapport à l'aspect rustique des coupoles étudiées. Il a été décidé, avec l'approbation du comité scientifique, de bâtir la coupole sans coffrage, de manière expérimentale. Toutes les coupoles étudiées dans le nord de la France, ont une forme régulière qui implique l'utilisation d'un outil de réglage permettant de placer les assises de moellon sur un cercle parfait. De même, la régularité géométrique du bombement des coupoles étudiées, qu'elles soient surbaissées ou hémisphériques nécessite l'emploi d'un outil de réglage pour façonner leur circonférence en coupe. La solution proposée pour réaliser la coupole de la citerne a donc été de placer un bâton articulé dont

1. DVD-Vidéo / DVD-Rom, *Guédelon. Ils bâtissent, op. cit.*, 2007, « Les dix ans de Guédelon » (à 1h et 3 min et 20 s pour l'intervention de F. Renucci !).

> un bout est fixé au centre de l'hémisphère. Un trait vers l'autre extrémité du bâton, correspondant au rayon de la demi-sphère, sert de pige pour régler les parements des moellons. Enfin l'extrémité du bâton, au-delà du trait, sert de guide pour caler l'inclinaison verticale des joints des pierres, les assises de pose devenant progressivement obliques. Par cette technique, la question du réglage des pierres était résolue : nous avons pu démarrer l'ouvrage. Les premières assises de moellon ont été facilement posées : la technique du compas fonctionnait. Un nouveau problème est cependant vite apparu : jusqu'à quelle hauteur pouvaient tenir les assises circulaires de moellons sans que celles-ci glissent ? Rapidement, nous nous sommes aperçus que la tenue des pierres était liée à leur épaisseur et à leur forme. Il a fallu calibrer une épaisseur de moellon de façon à ce que son poids s'équilibre avec les forces de succion du mortier, pour que sa surface de pose adhère à l'assise précédente. Des plaquettes de 5 à 8 cm ont été débitées, pour des longueurs en parement de 20 cm et des profondeurs en queue de 30 cm. La pierre litée de Guédelon correspond parfaitement à ce type d'ouvrage. On a constaté que ce "collage" appelait un geste technique précis : la pierre doit être placée en force et maintenue quelques secondes, un peu comme une ventouse. De cette façon, et sans difficulté, tous les moellons de pierre de la coupole ont été collés sans coffrage, avec des joints de pose obliques, se rapprochant de plus en plus de la verticale. Le travail de retaille au *têtu* [marteau dont les têtes découpées en V présentent deux arêtes vives] donnant un léger rayonnement des joints latéraux des plaquettes permet un clavage de l'ensemble de l'assise qui se trouve autobloquée une fois le cercle refermé. Cela constitue une sécurité pour le maçon, situé au centre de l'ouvrage en cours. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas procédé à une pose en spirale des moellons. L'arrière des moellons de la coupole a été noyé successivement dans des couches de remplissage, jusqu'à obtenir un sol horizontal à 50 cm au-dessus de la calotte. Ils ont fait office de coffrage perdu, comprimé par la masse de blocage. Au sommet de la calotte, un oculus appareillé en 12 pierres de taille a été réalisé. Les faces de joints de l'ouvrage sont rayonnantes, tandis que les faces arrières reprennent l'inclinaison de la dernière assise de plaquettes. Cette ouverture sommitale, garnie d'une feuillure, permet l'accès à la citerne tout en agissant par sa masse pour maintenir en pression les plaquettes et lester le centre de la coupole. La démarche empirique permet ainsi de proposer des ouvrages qui s'inscrivent dans la continuité des choix techniques. Les exemples montrent que dans le cas de la coupole appareillée, la trappe se trouve plutôt sur le côté, avec son linteau et son appui correspondant aux assises des pierres de la coupole[1].

On retrouve au travers de ce compte rendu de chantier toutes les étapes de la méthodologie : d'abord un problème à résoudre sur le chantier (la réalisation d'un premier recouvrement en pierre) qui entraîne un premier choix, avec la décision de la confection d'une citerne. Puis la consultation (une montée en généralité) de la banque de données avec des modèles possibles (Rozemont, Château-Rocher, la Motte-Josserand) et la conclusion d'une classification tripartite des différentes

1. Florian Renucci, art. cit., p. 178-181 [2005/colloque de Vendôme 2001]. On pourrait prendre aussi l'exemple de la voûte en croisée d'ogives de la même tour, dans la salle basse, dont le compte rendu est exposé dans le livret collectif dirigé par Philippe Durand, *Guédelon. Construire aujourd'hui…*, *op. cit.*, p. 15-24.

voûtes possibles. Le choix se fixe — après une argumentation et une justification, et à la suite de la création d'une hypothèse de travail en cohérence avec d'autres sites — sur l'expérience d'une coupole sans coffrage. En accord avec le comité scientifique, avec une montée en singularité légitimée par des médiévistes, l'option est donc validée. Mais le compte rendu apporte encore autre chose, il offre l'intérêt du déploiement de l'édification *in situ* qui soulève à son tour de nouveaux problèmes empiriques, des adaptations et de nouveaux choix « logiques », l'utilisation d'outils (pige, têtu, etc.) et des options de choix de pierres (moellon, plaquettes, etc.), avec de nouvelles options à chaque étape : « La démarche empirique permet ainsi de proposer des ouvrages qui s'inscrivent dans la continuité des choix techniques » (Florian Renucci, art. cit., p. 181).

La méthodologie et le scénario sont donc deux éléments essentiels à la compréhension du château de Guédelon *tel qu'il se fait*. Loin de se limiter à l'espace presque clos de plusieurs hectares de l'association, le château se prolonge en fait par déplacements successifs (choix d'option, argumentation, montée en généralité et comparaison, modèles, montée en singularité et avis du comité scientifique, justification et réalisation empirique, mise en images numériques, normalisation dans un lexique) et en étoile au travers d'autres lieux concrets de la pierre, d'autres châteaux, d'autres morceaux d'architecture en pierre, etc. Et aussi vers d'autres lieux et d'autres matériaux encore, comme le bois, le fer et la pierre ; au travers par exemple encore de la construction du moulin hydraulique à farine de Guédelon, en collaboration avec l'Institut national de Recherches archéologiques préventives (INRAP), de 2012 à 2015. Ce moulin a été construit à partir des vestiges d'un moulin du XIIe siècle retrouvé à Thervay dans le Jura, en collaboration avec Gilles Rollier (spécialiste de la période médiévale et des moulins hydrauliques, Inrap Grand Est Sud), Pierre Mille (chargé d'études, dendrologue et xylologue à l'Inrap, Saint-Étienne), Luc Jaccottey (archéologue spécialiste de l'étude des meules du Néolithique jusqu'à l'époque moderne, Besançon) et enfin, Stéphanie Lepareux-Couturier (archéologue spécialiste de l'étude des meules de l'époque gauloise à l'époque moderne, Inrap Centre-Île-de-France[1]). Ou encore les peintures de la chambre du logis du seigneur de Guédelon, au regard des traces des peintures du château d'Alluyes (Eure-et-Loire), du château de Meauce (Nièvre) et de l'église de Moutiers (proche du site), en collaboration avec Juliette Rollier (docteure en histoire de l'art et spécialiste des peintures murales) et Marie-Paule Dubois (peintre en décor du patrimoine[2]). Il est évident que chacune de ces collaborations — des membres du conseil scientifique de Guédelon aux différents partenariats (Inrap, etc.) — va renforcer la crédibilité du projet Guédelon dans sa visée scientifique.

Divers éléments viennent encore s'ajouter à cette méthodologie et à ce scénario, venant les peaufiner comme le choix des temporalités (le registre tempo-

1. Voir par exemple *Château en vue*, n° 28, du 6 août 2012 ; ou plus encore : « Construire pour comprendre », n° 1 (Le moulin hydraulique de Guédelon), 2015, p. 2. Le moulin se situe à une centaine de mètres du chantier.

2. Voir par exemple *Château en vue* n° 27, 24 juin 2012, p. 2.

rel), ou les approfondir comme les dialogues s'instaurant entre la *castellologie*[1], l'archéologie expérimentale et l'archéologie du bâti (et les repentirs), ou enfin s'éteindre et se justifier dans les limites de l'expérience pointées par les acteurs du projet eux-mêmes. Je me propose maintenant d'évoquer ces trois points successifs.

3 Le registre temporel du projet scientifique

L'importance du scénario et la cohérence des choix méthodologiques s'actualisent également dans et par le domaine du registre temporel : le chantier prend sa place dans une correspondance entre l'année 1229 et l'année 1997, l'évolution du chantier se manifestant, lui, au travers d'une troisième temporalité en chiffres romains (an I de la construction, an II, an III[2]...). L'année de début du chantier dans sa gangue historienne varie légèrement : 1228 pour Thierry Darques par exemple, si on considère la première année comme l'année de l'ouverture aux publics (1229 = 1998), ailleurs encore 1226. Avec Florian Renucci la date de départ est 1229. À chaque année de vraisemblance historique pour le chantier — c'est-à-dire du château de Guédelon s'insérant dans un contexte local, régional et national et dans l'état des connaissances des historiens et de l'équipe de Guédelon pour cette période — correspond une année en temps réel aux XXe-XXIe siècles[3]. Les conséquences sont importantes au niveau de la progression du chantier car les avancées de la technique, des styles, des modes de défenses du château du Moyen Âge, etc. ne sont pas les mêmes entre 1229 et 1254, à l'échelle locale, comme à l'échelle régionale et « nationale ». C'est la même chose pour l'évolution de la connaissance des historiens du Moyen Âge entre 1997 et 2022, les travaux des chercheurs évoluent. L'évolution locale et historienne d'une porte entre deux tours peut changer en 25 ans : selon le lexique de Guédelon, par exemple, « *pont dormant* : n. m. Ouvrage fixe en bois permettant de franchir un fossé. À Guédelon, il s'agit d'un pont dormant car le pont-levis apparaît localement un peu plus tard (seconde moitié du XIIIe siècle) », explique Florian Renucci (F. Renucci, *Guédelon. Ils*

1. Castellologie : discipline qui s'occupe d'étudier le château du Moyen Âge et ses succédanés.

2. Ce troisième aspect apparaît souvent dans les textes rédigés par Thierry Darques (par exemple dans *Les Cahiers de Guédelon*, *op. cit.*, p. 24). À ma connaissance, ce décompte en chiffres romains ne participe pas à la visée scientifique du projet. Historiquement, l'année 1226 marque l'avènement de Louis IX (le futur Saint-Louis), sacré à Reims et armé chevalier à l'âge de 12 ans, c'est sa mère Blanche de Castille qui assurera la régence. En 1228-1229, se déroule la sixième croisade sous l'impulsion de Frédéric II. 1229 marque le Traité de Paris et la fin de la croisade des Albigeois.

3. Nous sommes sans doute ici dans quelque chose qui se rapproche d'une *uchronie*, une *uchronie concrète*. Le récit qui pose les bases expérimentales du château (et surtout la reprise romancée et développée du scénario dans l'ouvrage de René Maurice au travers d'un récit imaginaire, *Guédelon. Le château...*, *op. cit.*) se constitue sans doute comme des fragments d'une utopie concrète, c'est en tout cas ce que j'ai voulu défendre lors d'une communication à Madrid : Emmanuel Gleyze, « Temporalités et cités idéales, vers une sociologie de la pierre », communication du 29 juin 2003, durant le *4e Congreso Internacional sobre Estudios Utopicos*, organisé par l'Utopian Studies Society et l'Universidad Europea de Madrid, Madrid.

bâtissent..., *op. cit.*, p. 35). En 1229, le pont-levis n'est pas encore connu au niveau local, il faudra donc attendre encore quelques années, en correspondance avec les années réelles du XXIe siècle, avant de passer du pont dormant actuel au pont-levis à Guédelon même, comme le souligne d'ailleurs cet exemple de visite guidée sur le chantier. Le groupe est dans la partie sud-est du château, devant et sous le pont dormant :

> Un guide — Un pont dormant : c'est-à-dire qu'il ne bouge pas. Il y a deux raisons à cela, tiens, je vous en donne une : nous sommes en l'an 1237, et le pont-levis n'arrive en Bourgogne qu'en 1257 : on est un peu tôt dans l'histoire. Autre raison pour que ça ne soit pas un pont-levis ?
> Une visiteuse — Ben y'a pas d'eau ?
> Guide — Non, ça n'a rien à voir.
> Un enfant — On peut pas le lever...
> Guide — Là, il n'y a rien pour l'accrocher pour l'instant [c'est surtout la partie nord du château qui est construite]. Et ouais, il faudrait qu'on ait construit les tours du pont, le *châtelet* au milieu (un bâtiment entre les deux), et on va pouvoir fixer la porte, imaginer une herse, des *assommoirs*, etc. Donc on risque de construire des tours prêtes à recevoir un pont-levis... (visite guidée de 2006)

Ce doublet temporel permet à la fois une contrainte dans la visée scientifique et sa justification, sa cohérence dans la limite des connaissances sur l'évolution du château du Moyen Âge pour les années en cours, et permet d'intégrer aussi les nouveaux apports de recherche en castellologie, en archéologie du bâti, en histoire, à venir.

4 Dialogues entre l'archéologie du bâti et l'archéologie expérimentale

> Il est certain que l'édification du château de Guédelon constitue un exemple remarquable où l'archéologie est quotidiennement mise à l'épreuve du chantier de construction et inversement.
>
> Anne Baud, archéologue et membre du comité scientifique de Guédelon, (Durand, 2005, p. 25)

Anne Baud propose un compte rendu au sujet de la confection et de l'utilisation des mortiers à Guédelon :

> Mélange de trois éléments, la chaux, le sable (ou autres agrégats comme la tuile pilée) et l'eau, le *mortier*[1] est utilisé sans interruption, depuis l'époque romaine jusqu'à la création du ciment, au XIXe siècle. Dans les premiers temps du chantier

1. *Mortier* : n. m. À Guédelon, le mortier se constitue d'un liant (sur le chantier ce liant est de la chaux aérienne [voir le lexique à *Chaux*]), d'une charge (la plus courante étant le sable) et d'eau. Ce mortier se constitue d'un tiers de sable, un tiers de terre et un tiers de chaux. Il en existe deux types sur le chantier : un mortier de parement (on utilise du sable tamisé, le mortier doit être assez fin pour que l'on puisse travailler la pierre de parement aisément) ; un mortier de remplissage (on

> de Guédelon, il avait été décidé, pour des raisons d'efficacité, que l'on utiliserait une chaux industrielle mélangée à du sable de la Loire. Mais après l'élévation des premières assises du château, le résultat obtenu a été jugé insatisfaisant : le mortier moderne était trop dur, trop blanc, et tranchait violemment avec la couleur rouge violacée des pierres taillées dans le grès local ; une fausse note dans l'esthétique du chantier mais également dans la charte du projet qui est fondé sur l'authenticité du geste et des matériaux employés.
> La rencontre de l'archéologue et du maçon va alors favoriser les recherches sur le bâti médiéval qui vont conduire à de nouvelles solutions. Pendant plusieurs jours, Christian Le Barrier (INRAP), spécialiste des techniques de construction du Moyen Âge, observe le chantier et le travail des différentes équipes : tailleurs de pierres, maçons et charpentiers. Cet « audit » s'accompagne d'une étude des ressources naturelles et de l'analyse des châteaux voisins construits aux environs du XIIIe siècle. Il apparaît alors, assez rapidement que la réalisation du projet de Guédelon doit avant tout s'appuyer sur l'exploitation des sables locaux au même titre que la pierre et le bois. Ce constat aboutit à l'établissement d'un nouveau protocole : le mortier sera composé de chaux aérienne naturelle mélangée au sable rouge du site. Le chantier se métamorphose soudain, parfaitement en accord avec les couleurs de la Puisaye. La teinte ocrée du liant se marie au rouge de la roche et l'ensemble du chantier se fond harmonieusement dans le cadre naturel de la carrière de grès. Mais plus que cela, la dimension esthétique traduit ici une réalité historique et technique. Un an plus tard, en effet, une série d'analyse physico-chimiques réalisée par Bénédicte Bertholon sur le mortier des structures médiévales des châteaux de Saint-Fargeau et Ratilly, puis sur les maçonneries de Guédelon met en évidence que tous présentent, à sept siècles d'écart, une structure identique, excepté les effets de vieillissement pour celui de Guédelon. Si ce travail sur les mortiers a efficacement contribué à l'évolution de la construction, il a également permis de vérifier les hypothèses avancées par l'archéologie[1].

On est ici dans l'ordre d'un repentir d'architecture (ce n'est pas moi qui le dis mais Anne Baux, *ibidem*, p. 25), par le biais de tâtonnements successifs dans la confection des mortiers de Guédelon : on passe d'une pratique empirique *in situ* à un problème (en partie révélé par le fait d'une incohérence d'apparence « esthétique », mais aussi d'un mortier mal adapté : trop moderne donc trop dur, trop blanc alors que la couleur dominante du chantier est le rouge violacé), qui se confirme par un « audit » plus général d'un spécialiste des techniques du Moyen Âge, d'abord réalisé sur les matériaux et les pratiques du chantier en situation (« la rencontre de l'archéologue et du maçon »), puis par une étude comparée au travers d'un certain nombre de châteaux proches (« l'analyse des châteaux voisins construits aux environs du XIIIe siècle »). Cette comparaison permettra « l'établissement d'un nouveau protocole : le mortier sera composé de chaux aérienne naturelle mélangée au sable rouge du site » (*ibidem*, p. 28). La cohérence de ce choix sera confirmée à l'occasion d'une nouvelle étude comparée, un an après,

---

utilise du sable non tamisé, pour combler les murs sur 1,5 mètre). (Julien BRET, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 136).

1. Anne BAUD, *art. cit.*, p. 25-28.

cette fois au travers de prélèvements de mortier sur trois sites : Guédelon, Ratilly et Saint-Fargeau[1], avec une identité de structure quasi complète (« une structure identique ») révélée par les analyses en laboratoire[2] : le repentir est cohérent et renforce (confirme) l'archéologie du bâti dans ses hypothèses sur la confection et le choix des mortiers au Moyen Âge. Sables, terres, chaux sont sans cesse éprouvés dans des déplacements successifs pour augmenter la cohérence du projet (sur le site de Guédelon) et les connaissances archéologiques (au niveau des hypothèses des archéologues) : confection, observation, comparaison, repentir, transformation et à nouveau réalisation concrète, puis enfin comparaison en laboratoire pour finir de façon cohérente, esthétique et conforme aux hypothèses éprouvées des archéologues, dans les murs de Guédelon. La conclusion se fera dans une équivalence : « Si ce travail sur les mortiers a efficacement contribué à l'évolution de la construction, il a également permis de vérifier les hypothèses avancées par l'archéologie[3]. »

Cette équivalence entre l'*archéologie du bâti*[4] et l'*archéologie expérimentale*[5] sera plusieurs fois soulignée par les membres du comité scientifique, par exemple par

1. N'oublions pas que Guédelon s'origine dans Saint-Fargeau, par ses structures découvertes du XIIIe siècle, lieu d'un tout premier projet avorté d'une construction d'un château comme et avec les techniques du XIIIe siècle, dans la cour de Saint-Fargeau, premier projet abandonné en raison du classement du château de Saint-Fargeau (voir plus haut dans l'historique de Guédelon). On pourrait presque voir dans Saint-Fargeau, dans la sous-structure médiévale redécouverte par une étude archéologique, un premier modèle à Guédelon (avant Ratilly ou la tour de Saint-Sauveur), en pointillé.

2. L'émission télévisée *On vous dit pourquoi* ([La science et l'histoire : archéologie virtuelle, le passé comme si vous y étiez], présentée par Jérôme Bonaldi et Églantine Emeye, proposée par P. Meney et J. Bonaldi, réalisée par G. Amado, production : Be happy productions — 2005, diffusée le 28 mai 2005 sur France 2) montrera Anne Baud en action sur les murs de Ratilly (Yonne), prélevant le mortier du château le plus proche de Guédelon, dans le but de vérifier si les choix de composition à Guédelon sont les bons. L'image se déplacera ensuite dans un laboratoire du Centre national de recherche scientifique (C.N.R.S.), à Lyon, où Nadia Cantin, archéomètre, validera après analyse la pertinence du procédé.

3. *Idem*.

4. *Archéologie du bâti* : n. f. « Discipline fondée sur l'étude des constructions, qu'elles soient enfouies ou visibles. Les méthodes de l'archéologie se sont surtout appliquées à l'étude d'aménagements enfouis en essayant d'en reconstituer l'histoire à partir de la succession des couches stratigraphiques qui les recouvraient ou les constituaient. Il est apparu que cette approche pouvait s'appliquer également à des édifices en élévation, dont l'histoire pouvait être reconstituée à partir de l'étude des différentes phases de leur évolution, qu'il s'agisse d'épisodes correspondant à des constructions, à des destructions, à des reprises d'aménagements ou à des abandons. L'étude des matériaux utilisés, ainsi que celle de la manière dont ils ont été mis en œuvre, permet souvent d'affiner les approches interprétatives et chronologiques avec une grande précision. Le développement de cette discipline s'est révélé, en outre, tout à fait bénéfique quand elle a pu s'appliquer à des monuments historiques en cours de restauration, en donnant aux architectes des Monuments historiques des éléments précis pour orienter leur choix » (Pascal Mongne, Philippe Marquis [dir.], *Dictionnaire de l'archéologie*, Larousse, coll. « In extenso », 2008, p. 105).

5. *Archéologie expérimentale* : n. f. « Discipline qui a pour but de reconstituer les gestes techniques qui ont conduit à la réalisation d'un objet ou d'un aménagement. L'*archéologie expérimentale* permet, dans certains cas, de valider les hypothèses archéologiques. L'un des exemples les plus intéressants liés à cette discipline est la reconstitution des processus de taille des outils de silex préhistoriques.

l'archéologue Nicolas Reveyron : « L'archéologie du bâti, qui scrute les constructions médiévales jusqu'au cœur des maçonneries, a fourni à la construction du château autant qu'elle a reçu : le chantier s'est révélé un formidable laboratoire pour l'archéologie expérimentale. Or, cette dimension de la recherche, qui a fait faire récemment de grandes avancées à la *castellologie*, est absolument indispensable pour confirmer les hypothèses que les archéologues tirent des constructions anciennes » (Durand, 2005, p. 7). Cette équivalence, de la bouche même des universitaires/chercheurs est un élément essentiel, avec les comptes rendus de recherches (mêmes vulgarisés), vers une légitimation du projet de Guédelon dans sa visée scientifique. Dans une logique maintenant de légitimation de la légitimation, voici ce que me dira un archéologue du Centre national de recherche scientifique (C.N.R.S.), lorsqu'après lui avoir donné en lecture le livret dirigé par Philippe Durand (2005), deux jours avant, je le questionne au sujet de ce qu'il a lu et de ce qu'il pense du projet de Guédelon, qu'il connaît déjà par ailleurs (entretien du 16 août 2006) :

> Moi — Eh bien justement je voulais vous poser une question sur ce que vous aviez vu de Guédelon ? Qu'est-ce que vous en pensez, votre regard là-dessus ?
>
> Un archéologue du C.N.R.S. — Euh… c'est bien fait, c'est très bien fait. Bon déjà, les réalisateurs du projet se sont entourés d'une équipe scientifique de qualité, hein ? Les collègues qui sont là sont de notoriété, de bons archéologues et historiens, euh… et puis bon, sans être allé sur place, les photos sont assez suggestives, le texte qui explique le projet est bien argumenté, donc je trouve ça très intéressant. Et effectivement, il y a un texte d'Anne Baud à la fin qui fait le point de l'archéologue justement, sur les apports de l'expérience à la compréhension des techniques de construction. Bon, c'est un texte très succinct en trois pages je crois, et justement à la fin j'ai été un peu frustré parce qu'elle évoque euh… je ne sais plus quel point technique qui me paraît intéressant mais bon, pour dire qu'effectivement l'expérience a apporté des résultats significatifs, mais sans décrire ces résultats. Mais dans le cadre de cette petite brochure, ce n'était pas possible. Mais euh… je trouve ça très bien fait et très sérieux, hein ?
>
> Moi — Je n'ai pas conscience là, c'est de quel niveau ? C'est une publication qui s'adresse à qui ?
>
> Un archéologue du C.N.R.S. — C'est une brochure pour les visiteurs.
>
> Moi — D'accord.
>
> Un archéologue du C.N.R.S. — C'est une bonne vulgarisation.
>
> Moi — Voilà, parce que je me pose la question quoi.
>
> Un archéologue du C.N.R.S. — Ah ben là sur les… je suppose que les observations sont scrupuleusement emmagasinées, notées, photographiées. Et que d'ici quelques années, avant même probablement l'achèvement du château, ils publieront un bouquin, un gros bouquin, scientifique. J'en suis persuadé, en tout cas ce serait vraiment dommage de ne pas le faire. Alors à la fois euh… tous les choix qui ont été faits en amont, qu'ils ont rapidement indiqués, « voilà le choix du modèle », euh… et on voit bien effectivement que de toute façon on peut pas

---

Là encore, les gestes de l'archéologue expérimentateur sont guidés par des observations ethnographiques qui viennent en relais des reconstructions théoriques » (*ibidem*, p. 174).

se lancer dans ce type de projets si on n'a pas au départ, au minimum, quelques années de réflexion et de conception. Et donc tout ça, il faudra en tirer les fruits un jour dans une publication scientifique [...]. Il y a aussi la mise en œuvre des voûtes. Elle explique que (je ne sais pas si c'est elle ou si c'est dans une autre partie [c'est en fait Florian Renucci]), que pour la disposition des voûtains et des ogives, ils se sont aperçus qu'avec cette démarche empirique il fallait euh… il ne fallait pas bâtir la voûte en partant du bas mais en partant du haut, hein ? Ce sont des observations comme ça qui peuvent avoir des retombées, mais il faudra du temps avant de les digérer. Et ça, ça ne vient pas de l'archéologie du bâti, ça vient de l'expérimentation. Ce genre de choses, ça peut avoir des retombées sur l'analyse de certains décalages, de certains repentirs comme on dit en construction, lorsqu'on utilisera des bâtiments en réel et qu'on serait tenté d'imaginer un certain nombre d'erreurs ou de scénarios, alors qu'en fait la construction euh… peut-être qu'on l'analyse à l'envers. Si on étudie les voûtes d'arêtes d'un bâtiment en observant la structure en partant du bas et en allant vers la clef, et qu'en vérité le bâtiment ait été construit dans l'autre sens, ben on ne peut pas comprendre, hein ?

Moi — Oui.

Un archéologue du C.N.R.S. — Bon, de façon générale, il y aura forcément des discussions. Il faut que je précise que c'est la construction d'un château du XIIIe siècle et que moi je n'ai jamais travaillé sur les châteaux. Bien sûr je connais quelques éléments sur la castellologie et la construction d'un château, mais je ne suis certainement pas assez spécialiste pour aller chercher la petite bête et voir où le bât blesse. D'autres le feront, il y a sûrement des erreurs, des discussions à avoir. Mais ne serait-ce que parce que ces discussions ont lieu, le projet aura produit de la réflexion et de la connaissance. Mais je pense qu'il y aura beaucoup plus que ça encore…

La reconnaissance de la qualité des membres du comité scientifique renforce la légitimation du chantier dans sa visée scientifique (« les réalisateurs du projet se sont entourés d'une équipe scientifique de qualité, hein ? Les collègues qui sont là sont de notoriété, de bons archéologues et historiens »), mais aussi dans l'intérêt de l'apport de l'archéologie expérimentale à l'archéologie générale (« et ça, ça ne vient pas de l'archéologie du bâti, ça vient de l'expérimentation »). L'historien Christian Amalvi ira finalement lui aussi dans un sens semblable, en étant lui aussi indépendant au projet, lorsqu'il souligne que Guédelon est un projet s'inscrivant « dans une perspective archéologique[1]. » Lorsque j'interviewe Florian Renucci le 6 juillet 2018, je pose au maître d'œuvre une double question, à savoir : quels apports du projet Guédelon pour l'archéologie expérimentale ? Et quels apports pour l'archéologie du bâti ? Pour lui, la spécificité de Guédelon est de montrer « L'enfance du monument » et le « déroulement d'une œuvre collective » : Guédelon « livre à la fois son enveloppe, mais aussi son contenu ». Le chantier permet de mieux comprendre et de « restituer les gestes anthropiques » qui précèdent l'édifice finalisé, en somme « l'intention qui préside au résultat ». C'est un apport pour l'archéologie du bâti qui a un édifice toujours finalisé (par exemple les archéologues analysent des murs

1. Christian Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 325.

existants de châteaux du Moyen Âge, nous l'avons vu plus haut), en l'éclairant alors différemment, dans un contexte donné et en validant ou invalidant différemment certaines hypothèses des archéologues du bâti. L'autre élément, c'est sans doute la dimension monumentale du projet, avec « une grille de lecture élargie » : comme l'évoquera Florian Renucci *(ibidem)*, la question du mortier pose aussi la question de l'approvisionnement des sables, des adjuvants, de la circulation des matières et des matériaux, de la chaux, mais aussi de la constitution des fours, des savoir-faire sollicités, etc. Le projet permet une « sédimentation des gestes », c'est ce qui constitue l'une des spécificités de Guédelon pour notre maître d'œuvre, et qui en fait, pour lui, « un château de la mémoire ».

Pour finir cette rapide évocation de l'articulation entre archéologie expérimentale et archéologie du bâti à Guédelon, j'aimerais parcourir d'autres repentirs d'architecte du château, beaucoup plus spectaculaires que celui du mortier évoqué par Anne Baud : par exemple en 1999, avec la transformation des deux tours carrées de la façade sud du château (élevées déjà, semble-t-il, à une hauteur d'un mètre du sol) en tours rondes, ce qui suppose destruction et (re)construction[1] ; ou encore la transformation de la chapelle, normalement indépendante, adossée à la courtine ouest, et qui se trouvera déplacée dans l'un des étages de la tour de la chapelle, comme je l'évoquais déjà plus haut dans le texte (le changement de terminologie s'effectuera durant l'année 2003, de « tour du logis » en « tour de la chapelle ») ; ou enfin la réalisation d'une poterne commencée en 2002 en vis-à-vis de la tour de la chapelle dans la courtine nord du château, non prévue à cet endroit, puisque l'ancienne tour des logis (qui deviendra « de la chapelle ») devait être initialement accolée au bâtiment du seigneur : le logis sera dorénavant indépendant de la tour, avec un accès à une poterne entre les deux, surmontée d'un appentis en bois donnant sur la cour (voir la description du chantier dans l'introduction au chapitre 1, avec une « photographie » de son état d'avancement en 2006). D'après Julien Bret, la poterne est venue remplacer une citerne, qu'il a fallu détruire :

> « Moi, quand je suis arrivé ici… les bâtisseurs de Bourgogne… j'ai fait *demolition man* pendant dix jours : la citerne, il fallait la casser » (ouvrier 7). Dans un premier temps, une citerne était prévue au creux de la tour des logis ; pour des raisons de vraisemblance historique, l'architecte a décidé de la remplacer par une porte dérobée, une poterne, et un escalier montant rejoindre la cour du château. Les travaux de la citerne ayant commencé, il fallut démolir. Ce fut l'occasion de tester la valeur du mortier […]. (Bret, 2002, p. 38-39)

Frédéric Sartiaux, parlera lui, de latrines : « Certains repentirs en témoignent, comme celui concernant l'avant-corps de latrines de la face nord, à la typologie plus sûrement XIVe que XIIIe siècle, reconverti en une poterne coudée[2]. »

1. Voir le site Internet officiel de Guédelon (mais aussi les différentes photos du site à cette époque), avec le calendrier des travaux depuis 1997, visite du 05/05/2009.

2. F. Sartiaux, « La construction de Guédelon. Château neuf de huit ans d'âge soigneusement élevé en forêt de chêne », *Notre histoire*, *op. cit.*, p. 48 (n° 234/2005).

5 Les limites de l'expérience par les acteurs eux-mêmes

Enfin, le projet trouvera sa légitimité (entre l'équipe de Guédelon et les apports du comité scientifique et sa légitimation légitimante), également, en apportant des précisions sur les limites de l'expérience de ce procès de construction, c'est encore une autre façon de justifier le projet dans sa visée scientifique : « Le chantier médiéval de Guédelon propose une approche scientifique et pratique de la construction de défense au XIIIe siècle [Montée en généralité de Guédelon]. Mais il ne prétend pas à l'universalité : profondément ancrée dans un terroir, l'expérience est difficilement transposable telle quelle [montée en singularité de Guédelon et limites de l'expérience[1]]. » La *vraisemblance* passe par la précision, le détail de sa montée en singularité (une visée scientifique qui passe par tous les éléments qui ancrent l'expérience de Guédelon dans une localité, un temps donné, un style donné, une architecture donnée, un récit donné, en somme dans une monographie de château, une étude de cas), et sur la prudence qu'il faut accorder à une montée en généralité (par un apport d'éléments pouvant confirmer, infirmer ou affiner la connaissance générale [et certaines hypothèses] de l'archéologie du bâti, de la castellologie, à partir de l'expérience de Guédelon) :

> Pour que des données de Guédelon soient transposables, il faut garder sans cesse à l'esprit que tous les ouvrages mis en œuvre sont issus de modèles castraux [montée en généralité], ils peuvent certes procéder de techniques constructives communes avec les architectures civiles et religieuses, mais à condition de comparer des édifices d'une même époque et d'un même espace géographique [montée en généralité dans la limite d'une montée en singularité]. Le grès ferrugineux de la carrière présente des caractéristiques techniques ne pouvant être comparées qu'avec des pierres au comportement semblable [montée en singularité vers une montée en généralité limitée]. L'organisation du chantier, la forme des ouvrages, seraient radicalement différentes si l'on avait utilisé un calcaire tendre [montée en singularité]. Enfin, les caractéristiques techniques du mortier de Guédelon sont liées à l'utilisation des sables de Puisaye, présentant un mélange argilo sableux particulier avec une importante teneur en ocre [montée en singularité]. Il n'y a pas de « recette » à transposer autre que la démarche de reconstituer totalement ou partiellement une filière constructive locale [montée en singularité], après analyse de modèles étudiés [montée en généralité au travers d'autres châteaux, d'autres édifices, d'autres détails architecturaux], dans le but de générer une documentation qui enrichisse la connaissance du modèle [(1) du *modèle philippien* ? Montée en généralité dans des apports nuancés vers la connaissance archéologique du bâti et vers la castellologie et peut-être l'archéologie générale ; (2) ou du *modèle* que constitue *Guédelon* ? Dans ce cas nous assistons à une montée en singularité[2]].

Les limites de l'expérience trouveront sans doute leur point d'orgue au travers d'un questionnement épistémologique proposé par le maître d'œuvre du chantier, dans le domaine même de l'archéologie expérimentale, en confrontation

1. Nicolas Reveyron, art. cit., p. 7 (dans l'ouvrage sous la direction de Philippe Durand, 2005).
2. Florian Renucci, art. cit., p. 24 (dans l'ouvrage sous la direction de Philippe Durand, 2005).

parfois avec d'autres domaines du chantier (le temps du travail par exemple) : « L'expérience archéologique a-t-elle un sens si l'organisation du temps de travail est totalement différente de celle du Moyen-Âge ? Le postulat de passer par les mêmes contraintes matérielles engendre-t-il avec certitude les mêmes choix ? Est-il possible, même avec le maximum de sources documentaires, de recréer le cadre ethnologique, la culture constructive d'une période révolue ? Comment analyser la productivité de Guédelon et s'en servir pour déterminer les effectifs probables d'ouvriers sur des sites dont il ne reste que de la pierre ? Quels outils scientifiques permettraient d'approfondir les données de ce type d'archéologie expérimentale[1] ? »

Un autre moyen encore de désigner les limites de cette expérience sera d'en préciser les contours en confrontation avec d'autres domaines, qui participent eux aussi à la réalité du chantier, comme le souligne le site officiel de Guédelon : « L'esprit général du projet Guédelon a été clairement défini : recherche de l'authenticité maximale dans toutes les technologies mises en œuvre avec pour seules limites la sécurité et sa législation actuelle[2] » ; ou comme le souligne le maître d'œuvre du chantier : « Les conditions techniques de la production sont reconstituées, mais les horaires, les effectifs, la sécurité, le dialogue avec le public sont des facteurs qui modifient les conditions globales de productivité par rapport à celles du Moyen Âge[3]. » Ce qui fait la complexité et la richesse du projet de Guédelon en actes n'est pas seulement son protocole expérimental et l'exposition de ses propres limites par ses acteurs mêmes, c'est aussi la confrontation avec d'autres domaines et registres, d'autres acteurs encore (les publics, les salariés, les stagiaires, les chercheurs extérieurs au projet, les gens du métier, etc.), d'autres limites (celles du droit du travail, de la médecine du travail, de la sécurité), des controverses (tous les archéologues ne vont pas dans le même sens que le comité scientifique de Guédelon, les défenseurs du patrimoine ne voient pas toujours d'un bon œil le projet de Guédelon…), tous ces acteurs qui vont cette fois non plus dresser le cadre de l'expérimentation à Guédelon, mais mettre en question (en tension ?) son identité même. Comme le souligne Michel Guyot dès son discours d'inauguration en 1998, Guédelon n'est ni « une réserve de Sioux, ni un laboratoire pour scientifiques isolés » (Bret, 2002, p. 120), alors qu'est-ce que Guédelon ? Avant de tenter de répondre directement à cette question, voyons encore d'autres visées des protagonistes du projet, qui participent d'ailleurs pleinement à cette identité.

1. Florian Renucci, art. cit., p. 113 (2008).
2. Site Internet officiel de Guédelon (visite du 05/03/2016).
3. Florian Renucci, art. cit., p. 174-175 (actes du colloque de Vendôme de 2001, 2005).

Fig. 1 — *Le chantier de Guédelon : une ouverture sur le temps long du Moyen Âge ?*, Photographie Emmanuel Gleyze, 2006.

Fig. 2 — En 2006, vue générale sud du chantier. Photographie Emmanuel Gleyze, 2006.

Fig. 3 — En mai 2016, vue générale du chantier 10 ans après. Photographie Emmanuel Gleyze, 2016.

Fig. 4 — En carrière, quand la pierre résiste… © Clément Guérard, *Carrier*, 2017.

Fig. 5 — En 2017, charpentiers assemblant les éléments de la charpente de la tour de la chapelle. © Clément Guérard, *Charpentiers*, 2017.

Fig. 6 — Tailleur de pierre avec massette et poinçon en loge de tailleurs de pierre
© Clément Guérard, *Tailleur de pierre,* 2017.

Fig. 7 — En 2017, en carrière avec vue sur la tour de la chapelle. © Photographie Guédelon, 2017.

Fig. 8 — En 2017, près de 50 000 enfants sont venus visiter Guédelon en sorties scolaires. © Photographie Guédelon, 2017.

Chapitre 4 Les visées pédagogiques, humaines et sociales

> Je crois que ce sont les visiteurs qui ont fait Guédelon au début. Des visiteurs qui sont la preuve de ce qu'on avait besoin en France d'un chantier expérimental qui soit à la fois un lieu pour les archéologues pour visiter des ruines ou pour comprendre les techniques de la métallurgie, de l'enduit, ou de la taille de pierre et à la fois pour les artisans des métiers du bâtiment… Et ce qui est extraordinaire aujourd'hui à Guédelon, c'est que ceux qui y viennent, c'est ceux qui veulent conserver les métiers traditionnels du bâtiment, dont Guédelon est l'un des plus beaux creusets d'expérimentations[1].
>
> Nicolas FAUCHERRE, archéologue et historien de la fortification.

L'initiateur du projet, Michel Guyot, le soulignait déjà à l'occasion de l'inauguration du chantier en mai 1998 (déjà cité en début d'ouvrage) : après la première finalité du château à dimensions scientifique et archéologique, les deux autres dimensions sont les finalités pédagogique et humaine :

> Le volet pédagogique : je peux vous dire qu'on a fait défiler, pour faire un test, quelque deux cents enfants sur le site, pour voir quelles étaient leurs réactions. Ils étaient tous émerveillés, ils n'ont jamais vu [ça] […]. Là, ils vont sortir, ils auront appris quelque chose, ça contribuera à leur connaissance, à leur développement intellectuel, et de manière vivante […]. Et puis humain : le challenge, il est aussi là. C'est de montrer qu'à l'aube du XXIe siècle, on peut monter une véritable entreprise culturelle, qui raconte l'histoire de notre civilisation, de notre nation, à l'époque où l'agriculture se casse complètement la figure, on a tendance à tout oublier, le passé, le geste ancien, etc. Là, on le ressuscite de manière vivante. À travers toutes les activités, où toutes les activités sont au service du chantier : vous allez voir, le forgeron fait des clous pour le chantier, les essarteurs font de la planche, du charbon de bois, de la charbonnette pour le chantier, etc., le cordier fait la corde et

1. Dans *Guédelon. La renaissance d'un château médiéval*, documentaire réalisé par Lindsay Hill, 2015, une coproduction ARTE France, INRAP, Lion télévision Ltd. Pour rappel, Nicolas Faucherre est membre du comité scientifique de Guédelon et professeur à l'université d'Aix-Marseille.

> graisse la corde pour le chantier. C'est comme ça. On souhaite qu'il y ait du public, mais s'il n'y en a pas, le chantier continue[1].

Le ton est donné : les volets pédagogique et humain sont au cœur de l'entreprise, avec une dimension vulgarisatrice ouverte notamment vers les publics enfants, et un volet humain et même social quasi militant… Ce sont ces différents aspects que je vous propose de parcourir maintenant, en commençant par les publics enfants, au cœur de la diffusion de Guédelon.

1 La visée pédagogique, une orientation dans la connaissance ?

Les enfants sont des publics particulièrement importants pour le chantier : pratiquement la moitié des groupes enfants viennent par exemple des écoles, et pour un cinquième des collèges. En 2004 par exemple, les entrées payantes enfants en individuels, plus les entrées payantes « groupes enfants », représentent environ 88 000 entrées sur plus de 221 700 entrées payantes totales. En 2005, il y a sur plus de 245 200 entrées, 38 060 entrées enfants en individuels et 58 860 entrées groupes enfants, soit 40 % du total des entrées que représentent celles des enfants. Si pour cette même année, les lycées représentent presque 3 %, les collèges arrivent facilement à 23,5 % et les écoles à presque 46 % ! En 2005, ces publics en groupes viennent essentiellement des départements limitrophes : la Seine-et-Marne, l'Essonne, le Loiret, le Val-de-Marne et bien sûr l'Yonne (ce sera la même origine pour les groupes adultes, le Val-de-Marne sera remplacé par la Côte-d'Or). Guédelon a vraiment une politique d'ouverture vers ces types de publics, avec des fiches pédagogiques pour les enseignants et des exercices téléchargeables sur Internet, des parcours de visites spécifiques selon les âges, des ateliers où les enfants pratiquent, etc. Mais aussi une littérature qui s'adresse à eux, des jeux qui sont relayés par des revues de vulgarisation historique, extérieures au chantier et en partenariat avec lui[2]… cette diffusion de la connaissance passe par une vulgarisation de l'histoire, le goût du Moyen Âge, l'explication des métiers et des techniques, la diffusion du savoir géométrique et mathématique par l'exemple du chantier, l'imaginaire du Moyen Âge, etc. : Guédelon est un vaste terrain de jeux à la fois sérieux et ludique de diffusion de la connaissance. Nous allons d'abord aborder le volet pédagogique enfant, avant de passer à la visée pédagogique de la visite guidée tout public.

---

1. Retranscription, à partir d'un document audiovisuel interne de cette inauguration, par Julien Bret, déjà cité, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 122. (Mémoire en sociologie pour le Diplôme d'études approfondies).

2. Littérature jeunesse : Danielle Martinigol, *Le maître-chêne*, Chambéry, Éditions ActuSF/Guédelon, coll. « Aventures à Guédelon », 2016 (Deuxième volet de cette trilogie). Ou la revue *Arkéo*, n° 238 (« Comment construire un château fort ? Découvre le chantier de Guédelon ! »), Éditions Faton, mars 2016, pour les enfants à partir de sept ans, par exemple.

2 Les publics enfants

La visée pédagogique pour les enfants est intéressante : elle se prépare en amont, par des fiches techniques pour les enseignants, des livrets pédagogiques ou guides de visite, et se matérialise sur le terrain. Le château sert de décors, mais pas que… le château, les ateliers, la pierre, le bois, etc. permettent une orientation dans la connaissance concrète et un apport en savoir théorique.

Prenons l'exemple de la lettre numérique « Trop fort le château[1] ! » qui est destinée aux enseignants. Sur une page, avec quatre publications pour l'année 2012, elle se divise en plusieurs parties : les travaux actuels (photos et noms des parties du château, actualités des évolutions du château en texte) ; « L'actu du Moyen Âge » sur les différentes monnaies du Moyen Âge ; « L'A, B, C du château », avec des définitions architecturales du lexique de Guédelon ; « Un peu d'architecture », avec le château philippien comme modèle pour Guédelon ; le « à toi de jouer, fiche pratique numéro 20 » qui permet à l'enseignant, en classe, de faire faire un exercice à partir à partir de la *Fiche pratique n° 20*[2] attachée à cette lettre ; enfin, une rubrique « Visiter Guédelon en 2013 », qui permet d'avoir des éléments pour visiter Guédelon concrètement. Cette lettre et sa fiche pratique associée se répondent mutuellement. Sur la première il est écrit : « Lis bien les définitions des différents éléments d'architecture et réécris-les dans le tableau selon qu'ils servent à défendre ou à attaquer le château. » Ce texte permet notamment à l'enseignant de donner en classe les instructions pour que chaque élève fasse l'exercice directement sur la fiche pratique… Ces deux documents permettent la préparation de la visite *in situ*, mais aussi de suivre le chantier après la visite, ainsi que de diffuser des connaissances sur le chantier en pleine génération et des connaissances sur le Moyen Âge.

Les visites possibles des enfants, quant à elles, prennent plusieurs formes : comme l'explique la brochure pour les visites enfants cette fois en 2017 (« Visites éducatives 2017, brochure pour les scolaires et les groupes enfants »), le chantier est « un espace propice pour les enseignements pratiques interdisciplinaires ». Guédelon s'y présente comme « un véritable livre d'histoire à ciel ouvert ». Les visites s'y déclinent en trois possibilités : les visites libres, les ateliers pédagogiques et les parcours pédagogiques. Les visites libres avec un adulte (les enseignants eux-mêmes ou les accompagnants), sont ouvertes à tous les âges. La possibilité est offerte de visiter le moulin hydraulique de Guédelon, avec un parcours sur la faune et la flore en forêt, puis le moulin, avec des explications de cette réplique et la possibilité d'avoir des connaissances sur la transformation du blé en farine, par exemple. Les connaissances sont donc multiples : historique, technique, environnementale. Les ateliers, quant à eux, sont nombreux : ceux pour les cinq-sept ans (« 1, 2, 3… pierre, terre, bois », « Atelier carreaux de pavements ») et

1. « Trop fort le château ! La lettre des enseignants », Guédelon, n° 20, novembre 2012.
2. « À toi de jouer. Fiche pratique numéro 20, éléments de défense ou d'attaque du château fort », Guédelon, n° 20, novembre 2012.

pour les plus de huit ans et les plus de onze ans (« Atelier taille de pierre » et « Atelier du trait »). Une somme de connaissances y est diffusée : pratiques, créatives, sensibles, historiques, motrices, savantes…

Enfin les parcours pédagogiques, avec des dimensions historiques et une connaissance sur le projet lui-même et sur les savoir-faire, les métiers, pour les plus de huit ans. Des fiches pédagogiques viennent également compléter ces visites, avec des propositions d'ateliers pratiques à disposition sur le site Internet de Guédelon, à faire en classe, à partir de différentes disciplines : mathématiques, histoire, arts plastiques, sciences, français, etc. (visite du 20/01/2018). Pour terminer, des classes médiévales autour de Guédelon existent aussi, en partenariat avec le chantier, en lien avec différentes structures d'accueil et lieux de visites locales. Autant dire que la diffusion de la connaissance du Moyen Âge et la visée scientifique ne sont pas les seules de l'entreprise. Et si la visée pédagogique permet en même temps le développement de la visée commerciale, les dimensions pédagogiques sont extrêmement riches et variées à Guédelon et passent aussi par de la pratique : savoirs et savoir-faire sont diffusés et captés par les enfants, augmentant et expériençant leur stock de connaissances. Élargissons maintenant notre public vers la visite guidée grand public, pour entrer dans d'autres subtilités encore de la visée pédagogique.

3 L'exemple de la visite guidée grand public

Voici donc un exemple de visite guidée à Guédelon. C'est une visite « grand public » en douze étapes, un dimanche, avec beaucoup d'autres groupes qui évoluent simultanément. Il en existe de plus longues (une des visites que j'ai suivie faisait plus de trois heures[1]), de plus savantes aussi, avec des thèmes parfois plus spécifiques (par exemple au travers des différents « parcours pédagogiques[2] »), s'adressant parfois à des publics plus homogènes (enfants en école primaire ou collège, comités d'entreprises ou milieux associatifs, etc.). Il n'est pas inutile de rappeler que chaque guide à Guédelon a son approche, sa personnalité, et que chaque rencontre avec les publics est singulière. Une part de ces visites à Guédelon est stéréotypée, avec un canevas et des passages quasi obligés comme par exemple celui de la poterne, comme me le confirmera une ancienne guide de visites le 3 mai 2006. Voilà un extrait de cette visite guidée en 2005, avec trente-trois personnes :

1. Le lundi 1er mai 2006 : 3 h 15 min.

2. Nous l'avons vu. En 2006 par exemple, un parcours pédagogique autour des métiers de la construction (maçons, tailleurs de pierre, carriers, forgeron) pour les classes de CE2, CM1, CM2 (8-10 ans) et qui s'intitule « Bâtissons un château fort » ; ou un parcours pour les CP et CE1 (5-7 ans) abordant certains métiers périphériques à la construction : tuilière, vannier, cordier… (« Travaillons comme au Moyen Âge »).

Nous nous déplaçons sur la droite vers l'arrière du château, au pied de la *poterne*[1] (sur la courtine nord), dans les fossés secs. C'est une porte discrète qui permet de sortir, par ces fossés, pour surprendre les assiégeants.

Guide : — Alors dans quelques instants, nous allons passer par la poterne [on se retrouve juste à l'entrée de cette dernière, au pied de la courtine nord, dans le fossé sec] [nous sommes, par cet acte de langage, dans le présent du chantier]. Alors, comment attaquer un château fort ? Un château comme ça, il y a vingt-cinq personnes qui vont l'attaquer. Dans le château attaqué, il y a vingt-cinq hommes aussi. Alors à l'époque [on entre dans le passé avec l'histoire], il n'y a bien qu'un seigneur qui puisse lever une armée, ou le roi. Alors je peux aller mendier chez le copain (comme ça, on va être plus nombreux), on va jouer un peu la prudence [l'approche devient plus expériencée, on se met à la place de l'attaquant]. Puis on se dit : « Il y a le pont là-bas, que ce soit pont-levis, tout ça, euh… le châtelet à l'entrée, des tours, etc. Je ne vais pas me risquer à tout ça, alors que derrière là, il y a une porte en bois ! » Donc on parcourt la forêt, on traverse un morceau à découvert, bon, on traverse c'est vrai, douze mètres de ronces, et puis là on se rend compte qu'il y a une porte. On repart, on va dans la forêt, on abat un arbre, on revient avec un tronc d'une tonne cent, une tonne cinq cents, on en fait un bélier. Il y a des étapes quand même mais bon… on casse la porte. On entend ZIC TAC. Alors le deuxième est devenu le premier !

Plusieurs visiteurs : — [*Rires*].

Guide : — Tiens il y a un mort dans l'escalier. Eh oui, en montant la poterne il y a une petite archère qui est en haut [il désigne l'archère qui donne directement sur l'entrée de la poterne : la scène est renforcée dans son expérienciation par le biais du cadre matériel existant]. Pareil, en arrivant l'escalier se rétrécit, donc il faut sortir le mort… pendant ce temps une autre flèche arrive, et puis derrière tu as les autres qui poussent en disant : « Mais après vous, je vous en prie, mais allons donc… »

Les visiteurs : — [*Rires*].

Guide : — Nous, on a un truc quand on attaque les châteaux, on attend que l'arbalétrier soit parti manger. On monte, et lorsqu'on arrive face à l'archère on s'arrête [il monte l'escalier de la poterne, tout en expliquant et en montrant, en faisant des gestes, puis il redescend], il y a une porte du côté gauche, en bois aussi. Et le couloir, il est large comme ça [il fait le geste adapté à la largeur du passage] : le bélier ne passe pas ! Alors on prend une hache et un peu de piment, et on attaque [la porte] ! Ben ouais, c'est pas pratique, et puis derrière, il y a ceux qui poussent ! Ça gêne le mouvement, alors qu'on a expliqué que s'ils veulent avancer, il faudrait qu'ils reculent quoi. Alors on tapote, et puis l'autre il va commander son café… Enfin, on casse la porte, et on rentre dans…

Un visiteur : — Le château…

Guide : — Ben non, pas le château, dans la cour du château. Et on est au milieu du château. Alors vous allez rire parce qu'on rentre en file indienne. Eux, il n'y a pas eu de perte en ligne, nous c'est « la fête à Neu neu » ! [*Rire d'une visiteuse*]. Ça fait un tas devant la porte, et après il y a encore les tours à prendre : là ça

1. *Poterne* : « n. f. Dans une fortification, petite porte discrète permettant de sortir dans les fossés sans être vu par l'assiégeant. À Guédelon, la poterne est située sur la courtine nord, à l'opposé de l'entrée principale » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 36 [Lexique]).

> devient risqué, hein ? Alors maintenant, on continue la montée dans la poterne, et on se retrouve dans la cour. Alors vous regardez, imaginez-vous la porte fermée avec l'arbalétrier avec la petite archère en haut, en train de casser la porte, il y a des métiers qui… [*la scène continue à être expériencée*].

Le changement de temps est progressif (du présent du chantier à l'histoire de l'attaque d'un château du Moyen Âge par la poterne), puis le récit s'intensifie par l'expériencé. Ce n'est pas un hasard car on ne peut que rentrer progressivement dans une logique expériencée ; c'est-à-dire que le récit s'appuie directement sur l'architecture présente, essentiellement en pierre ici : les archères, mais aussi sur le coude du haut de la poterne qui empêche tout recul à l'assaillant pour enfoncer la porte d'accès sur la cour, enfin l'étroitesse du lieu qui ne permet que la file indienne. N'oublions pas que les visiteurs suivent les pas des assaillants, ils déambulent en quelque sorte dans leurs pas. Les temps s'harmonisent par l'expérience sensuelle (au minimum très visuelle), mais aussi grâce aux gestes corporels que réalise le guide pour appuyer ce qu'il dit : ses propres coudes sont bloqués contre l'angle du mur pour montrer qu'on ne peut que difficilement enfoncer la porte du haut de la poterne. Le mime du son des carreaux d'arbalètes ou des flèches d'un arc (« on entend ZIC TAC ») vient également renforcer la désignation visuelle des archères par le guide, qui apparaissent du coup dans leur fonctionnalité quand elles sont désignées, se fondant auparavant dans le décor. Le cadre matériel permet une expérienciation plus avancée, parce que plus dramatique et plus corporelle, du récit historique devenu très présent, accentuant la pédagogie de la scène. La pierre permet une meilleure orientation dans le temps (entre le présent du chantier, le passé de l'histoire, le présent de la scène que vivent virtuellement les visiteurs avec le guide), dans la connaissance par sa présence, permettant au récit de s'ancrer dans l'expériencé, et non pas dans un discours abstrait. Il suffit de penser au mal qu'ont les archéologues pour expliciter leur recherche de terrain à des visiteurs potentiels, quand ces derniers n'ont aucune connaissance en archéologie et qu'ils déambulent sur un site particulier de fouille. Il faut un trésor d'imagination, des dessins, des images de synthèse, en réalité augmentée, de longues explications, des panneaux et des datations pour leur faire enfin percevoir plus facilement l'antique site. Dans le cas de la poterne de Guédelon, il faut se remémorer également que ce morceau d'architecture a fait l'objet de recherche préalable (d'une visée scientifique), avec des modèles de poterne, d'une réalisation concrète ensuite (peut-être le fruit de repentirs), du choix des pierres en carrières jusqu'à la maçonnerie assemblée. L'homme délègue à la pierre le soin d'appuyer concrètement ses actes de langage dans un récit pédagogique. La pierre sert ici une orientation dans le temps et dans la connaissance, elle permet par des appuis sensuels une expérienciation forte avec les corps et en appui des actes de langage. Cette expérienciation lors d'une visite guidée permet — entre autres choses — d'assurer provisoirement une concordance des temps : présent du chantier et passé de l'histoire à travers un récit imaginaire expériencé.

On peut ici opérer un parallèle avec d'autres visites guidées, celle d'un monument historique cette fois (classé « MH »), celui de la cité médiévale d'Aigues-Mortes (Gard). Ce monument participe de la même période que le modèle de référence de Guédelon. J'interviewe une guide de visite du monument d'Aigues-Mortes (Gard), le 2 novembre 2006, en lui demandant des explications sur le comment de ses visites commentées, elle me dit :

> — J'aime bien les visites théâtrales, d'abord parce que ça surprend, les gens sont habitués à voir… ils sont très sollicités, y'a plein de choses merveilleuses et tout ça [dans nos sociétés en général, je suppose], donc dans une visite quand on dit : « Elle montait le grand escalier… », et que l'on fait voir là [tel endroit], et que tout le monde se retourne [vers cet escalier], c'est gagné ! Je sais que c'est gagné. Ou si dans la visite les gens mettent leurs mains comme ça [la main sur la bouche], je sais que j'ai créé une émotion, ça passe, mais il faut pas croire que ce n'est pas fatigant une visite, c'est très très fatigant. Parce qu'il faut toujours y croire. Si on n'y croit pas, qu'on soit bien ou qu'on soit mal, qu'on ait des soucis, on part pour une fête ! On présente le monument, on y croit et on y croit pendant tout le temps. Et si on y croit les gens y croient, et puis ils rentrent dans le monde, qui est le monde du Moyen Âge, qui est dans le monument, et ils vivent ce qu'il y a à y vivre, et avec des interrogations aussi.

Nous touchons encore à cet expériencé, en liaison avec le cadre matériel, ces escaliers par exemple. Guédelon n'est pas le seul lieu de visite « théâtrale » à vocation pédagogique, mais il est sans doute un lieu plus compliqué et sans doute plus expériencé encore, de par la multiplicité des temporalités qui s'y développent (j'y reviendrai dans le prochain chapitre) et par le fait que ce château est en construction, ce qui est incroyable pour un monument tourné pour partie vers le passé. On voit également comment le chantier de Guédelon permet aussi une diffusion de la connaissance pédagogique et aussi des métiers « traditionnels », dans le cas des ateliers, ces lieux où finalement le visiteur passe le plus de temps. Et plus encore, comment le château permet une orientation dans cette connaissance à partir du cadre matériel et de ce chantier en pleine génération. Le sociologue Norbert Elias le disait déjà : « Dans la sociologie de la connaissance, le développement du savoir, c'est-à-dire les moyens d'orientation, n'a pas reçu l'attention qu'il mérite. Or la manière dont l'humanité a appris à s'orienter dans l'univers et y est de mieux en mieux parvenue au cours des millénaires n'est pas sans importance pour la compréhension qu'elle a acquise d'elle-même. L'évolution de la chronologie, en tant que moyen d'orientation dans le flot incessant du devenir, en fournit un exemple[1]. » La visée pédagogique du chantier de Guédelon propose une orientation dans la connaissance et dans le temps historique et présent, à partir de la réalisation, de la création et l'invention de son cadre matériel. Guédelon apparaît alors comme un véritable prétexte à la réflexion et à la vulgarisation du Moyen Âge et des métiers traditionnels. Passons maintenant à une autre dimension du projet : la visée humaine.

1. Norbert Elias, *Du temps*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1996, p. 9.

4 La visée humaine et sociale du chantier

Lorsque j'ai l'occasion d'interviewer Maryline Martin le 17 mai 2016, la directrice générale de Guédelon, je reviens avec elle sur ces deux visées :

Moi — Ce qui ressort justement des recherches que j'ai pu faire sur le projet, c'est que c'est vraiment vous qui portez le projet dans son volet humain et social… Florian Renucci évidemment n'a pas le même poste que vous… [*il est, je le rappelle, le maître d'œuvre du chantier*], ni les mêmes fonctions, et chaque fois, ce qui ressort de vous, c'est ce volet humain ?

Maryline Matin — Parce qu'il y a vraiment un vécu, et parce que moi, c'est vraiment mon moteur […]. On doit pouvoir travailler autrement, on doit pouvoir gagner sa vie autrement, dignement, en faisant un truc dans lequel on s'éclate, moi c'est très politique ma vision, moi c'est pour ça que…

Moi — Politique dans le sens « d'agir dans la cité » ?

Maryline Martin — Oui. Oui, c'est aussi mon engagement dans un monde rural qui est totalement… moi j'ai grandi là, et pour grandir ici, j'ai été pensionnaire toute ma vie, y'avait quasiment plus d'école, il n'y avait plus rien, et d'un seul coup de voir qu'aujourd'hui là, vingt ans après, Guédelon, les gens arrivent comme si Guédelon était une sorte d'aimant, on sent bien, que ce soient les « réseaux colibris »… [mouvement écologique et humain créé par Pierre Rabhi], les réseaux… on sent bien qu'il se passe quelque chose… une sorte de vibration, on sent qu'il y a des gens qui ont envie de vivre autrement, et de croire à d'autres… là j'ai une fille qui travaille là, Sandra, qui était directrice des Ressources humaines (DRH) à Paris, euh… elle était finalement payée pour licencier des gens. Donc, tu croises les gens à la machine à café ils ne te parlent pas, tu les croises dans les couloirs ils ne te parlent pas. Y'a un moment où… elle arrivait comme Bâtisseur comme vous, elle a frappé à ma porte un dimanche après-midi, « les gars m'ont tous dit de venir te voir, est-ce que je peux te parler ? » Elle s'est assise là, et elle m'a raconté. « J'étais DRH, j'ai tout vendu, mon appart à Paris, j'arrête, je change de vie, je commence une formation à l'Afpa de charpentier, est-ce que tu imagines que je pourrais travailler avec toi ? » « Écoute, je ne peux pas te garantir un poste de charpentier, tu peux faire charpentier et guide et après on verra… ». Et des gens comme ça, j'en ai plein, j'en ai un de Carcassonne, qui était dans le développement local, il a fait des études, des études, des études, pour devenir… pour des gens qui n'en avaient rien à foutre, il est devenu forgeron. J'ai Tony qui était juriste et qui est devenu tailleur de pierre… Aline… On sent qu'il y a quelque chose qui vibre, et je sens que je vais avoir raison, mais ce n'est pas pour ça que je voulais le faire, c'est que j'y croyais. C'est de la conviction : ce territoire il est à deux heures de Paris, il est magnifique, préservé, euh… facile d'accès, etc. Il est d'une richesse incroyable, on est dans un climat tempéré. Moi j'ai voyagé en Jordanie, en Afrique, en Syrie, etc. La France c'est un pays incroyable avec un potentiel incroyable. Là on sent qu'il y a un retour au vert, mais un retour au vert « autrement », que le Larzac… On est dans une autre logique… Il y a plein de choses qui sont en train de se dire, de se faire, et surtout je crois que les gens ont envie de travailler ensemble, de participer à une aventure ensemble. Les bâtisseurs que l'on a à Guédelon, les 700 que l'on a par an, ce ne sont pas des gens du bâtiment, ce sont beaucoup de gens comme vous, qui ont un métier intellectuel… »

> Moi — *Rires*.
>
> Maryline Martin — Ou des « socio-Q » (des socio-culturels) entre guillemets, hein ? Des profs, et aussi des jeunes retraités, etc. qui viennent à Guédelon, qui viennent participer à mon avis à une aventure collective, ils demandent rien : qu'est-ce qu'ils font ? Ils font des gâchées, ils font des trucs qui sont pas forcément rock'n'roll. Ils passent cinq jours ici, ils repartent avec des ampoules, crevés, mal au dos, des mains, ils ont touché à la matière, ils sont heureux ! Heureux ! Ils ont été considérés par les gars, les gars eux, c'est une sorte de miroir ces gens, ça leur renvoie que leur boulot c'est plutôt un boulot sympa, puisqu'il y a des gens qui prennent des vacances pour venir travailler avec eux.

On est presque ici dans un projet « alternatif », une hétérotopie : « le lieu est autre », pour reprendre cette expression au philosophe Michel Foucault[1]. Ou du moins, où « le travail est autre » (une « hétérotrepalium »). « Alternatif » au sens plutôt d'un moyen, modestement, de faire société autrement. Dans la tête et le discours de Maryline Martin, il y a bien cette visée humaine et sociale : l'idée d'un projet collectif, d'un travail qui a du sens, et puis l'idée d'un conservatoire des savoir-faire… et de la transmission du pédagogique au militant, dans la suite de l'interview :

> Donc, on donne une info, il y a le côté pédagogique de Guédelon : on transmet à nos enfants. On leur dit, tu sais, pour être maçon, il ne faut pas être un con, il faut en avoir dans le cerveau. Contrairement à ce qu'on dit à nos mômes, que l'on ne veut pas envoyer en maçonnerie ! C'est-à-dire que l'on remet un peu les pendules à l'heure, et on ne triche pas : on le monte ce satané château. *(Idem)*

Ce côté engagé se retrouve également dans l'idée d'un projet qui se veut collectif et à échelle humaine, à travers la volonté de Maryline Martin de ne pas dépasser les soixante-dix salariés, même si l'année 2018 verra la barre des cent salariées atteintes : « je pense qu'il faut que l'on reste à échelle humaine, en terme d'équipe, parce que je n'aimerais pas diriger une équipe où je ne connais pas tout le monde » *(ibidem)*. Un pas de plus et nous sommes dans le collaboratif et la dimension écologique. Avec pour exemple ce jeu sur plateau, vendu en ligne sur le site officiel de Guédelon (visité le 29/01/2018), qui est bien dans l'état d'esprit de la visée humaine et sociale. Ce jeu propose un jeu d'aventure en famille « comme si vous étiez sur place[2] ». Dans ce jeu, pas de premier ni de dernier comme dans beaucoup de jeux, mais un temps imparti pour réussir collectivement la construction du château, une co-construction en somme, sans oublier de s'occuper des visiteurs… on y tire des cartes « événement » qui donnent une dimension aléatoire au jeu et même, dans quelques rares cas, un aspect fantastique : la carte 33 explique par exemple qu'« un troll a volé du bois »… dans le préambule des règles, on peut lire : « Guédelon, le jeu est un jeu de gestion coopératif dans lequel chaque joueur

1. Voir le compact-disc : Michel Foucault, *Les hétérotopies*, conférence radiodiffusée sur France Culture le 7 décembre 1966 dans l'émission « Culture française » de Robert Valette, Ina, coll. « Mémoire Vive », 2004.

2. *Guédelon le jeu*, « jeu coopératif » sur plateau, auteur Xavier Faure, illustrateur : Jean-Benoît Heron (il est l'illustrateur officiel de Guédelon), éditeur : Asyncron-games, 2017.

pourra exercer différents métiers et participer à la construction du château. Vous et vos partenaires de jeu allez gagner (ou perdre) tous ensemble ! » *(ibidem)*.

La volonté de notre directrice générale est aussi d'aller vers une restauration plus « bio » sur site (interview du 17/05/2016). La visée écologique est plus globale et finalement plus tardive dans l'histoire du chantier. Elle est pleinement présente sur le site Internet officiel du chantier qui scande : « à l'heure où les maîtres mots sont nature et écologie, Guédelon est aussi un espace de construction où le Moyen Âge donne de nombreuses pistes pour les constructeurs verts de demain. Guédelon est un chantier précurseur [...] » (visité le 29/01/2018). Par ce biais, Guédelon s'oriente aussi vers le futur et un développement durable. Un projet engagé donc. Dès 2018 d'ailleurs, la restauration à Guédelon changera, avec des produits locaux et en partie biologiques :

> En accord avec notre terre et notre chantier, nous nous sommes rapprochés des producteurs locaux et en grande majorité bio pour vous proposer dans les deux espaces de restauration, *le Pain sur la Planche* et le *Mistembec,* une cuisine bonne, simple et saine accompagnant le pain que les boulangers vont cuire sous vos yeux dans deux fours à bois construits par les maçons ! Nos jardins médiévaux et leurs différentes plantes souvent oubliées viendront agrémenter et parfumer nos arboulastres, rissoles... d'un parfum et d'une saveur uniques de la forêt et de Guédelon. L'aventure de Guédelon est un véritable échange entre un espace naturel d'une grande richesse et les outils et savoir-faire de nos œuvriers. Nous avons toujours eu à cœur, comme les *essarteurs* du Moyen Âge de replanter là où nous avions abattu un arbre par d'autres arbres et plantations.
> Aujourd'hui les jardins de Guédelon commencent à produire des herbes médicinales, tinctoriales, des légumes oubliés, des baies et des fruits[1].

Encore différent est l'aspect humain de cette expérience, lorsque j'évoque avec un salarié du site son récit de Guédelon sous la forme d'une histoire de vie, intime, personnelle : s'il devait écrire ses mémoires à propos de Guédelon, qu'en retiendrait-il ? Quels en seraient les jalons, les événements marquants, personnels ?

> Le salarié — Euh... spontanément, je dirais, le... le bonheur du travail manuel, tout ce que j'ai appris, le milieu, la nature, les outils, l'absence de rentabilité, etc. Euh... le bonheur du contact, à la fois avec les bénévoles, parce que c'est tout le temps du sang neuf, tout le temps des gens nouveaux, des gens à qui tu peux montrer quelque chose, partager quelque chose, des impressions, des idées, des moments et tout ce que tu veux. Euh... le contact avec les visiteurs, parce que c'est valorisant, parce qu'on se met en scène, y'a une dimension totalement théâtrale, euh... y a bon, quelque chose de très gratifiant pour l'ego, il faut le dire. Mais aussi selon comme on est, de manière altruiste, le plaisir de donner du sourire, enfin de montrer des choses, enfin je veux dire, y'a vraiment quelque chose de très beau là-dedans, euh... donc y'a ça, et sur le plan travail, l'aspect humain. Euh... des

1. Visite du site Internet officiel de Guédelon le 28/04/2018. La dimension des produits dérivés est aussi importante pour la boutique et la boutique en ligne de Guédelon, avec des outils et objets forgés, des bols tournés, des cordes à 13 nœuds, des ocres extraites sur place pour la peinture, des bougies parfumées, etc. (visite Internet du 07/05/2018).

> choses d'ordre sentimental, ça c'est… on est humain, je veux dire, quand on est sur un lieu, qui jouit comme ça d'une certaine entre guillemets, d'une certaine aura, et qu'il y a beaucoup de gens qui passent et ben y a des histoires de cœur qui se nouent, donc forcément il nous en reste des souvenirs très forts, donc y'a ça aussi. Y a le fait aussi que même s'il y a un certain roulement dans le personnel, y'a aussi des gens qui sont là depuis le début, des gens qu'on apprend à mieux connaître, sur la longue durée. Donc là aussi c'est des choses qui marquent, des êtres qui marquent parce qu'on les côtoie pendant longtemps, euh… on vit des choses avec eux, donc forcément. Après bien entendu y'a le nœud entre la question des dirigeants et la question des salariés, parce que quoi qu'on en dise, c'est pas le même milieu. Donc là pour moi c'est un sujet extrêmement sensible, mais ça, c'est une réalité incontournable, et je pense qu'on ne peut pas, même si là, encore une fois, Guédelon est un lieu très original, en particulier parce que la directrice et le chef du chantier sont très présents sur le chantier, humainement ils sont là… euh… Dans la mesure où il y a des dirigeants et des dirigés, je veux dire, là y'a un rapport très particulier, qui est comme ça, qui est sujet selon moi à conflits, à… euh… quand on manifeste un… euh… je cherche le mot pour « courtiser », quand on est courtisé, on est, enfin bon voilà quoi, intérêt, promotion, enfin tout quoi, tout y passe, tout ce qui est de l'ordre de l'intérêt, tout simplement. Intérêts personnels, de la non sincérité, des enjeux qui ne sont pas les mêmes pour les uns et pour les autres, quand y'a un dirigé et un dirigeant c'est déjà pas les mêmes salaires, euh… c'est pas les mêmes désirs, c'est… donc voilà ça c'est… effectivement… c'est partout la même chose d'ailleurs[1].

Sous fond de lutte des classes, « l'aspect humain » apporte une autre dimension humaine, celle d'une histoire vécue sur le chantier, intense, pour ce salarié. Elle prend plusieurs formes : histoires de cœur, partage avec les salariés, les bénévoles, *« le bonheur du contact »*, d'apprendre et de *« donner le sourire »*, mais aussi la dimension humaine de l'intérêt et sans doute, des jeux du pouvoir comme dans toutes les organisations *(« c'est partout la même chose »)* ?

Conclusion

Si je devais résumer ce chapitre quatre, je pourrais dire que les visées pédagogiques, sociales et humaines du chantier touchent finalement les quatre dimensions des compétences humaines : les savoirs, les savoir-faire, les savoir être, et le faire-savoir… Le savoir tout d'abord, avec un appui pédagogique du chantier dans la diffusion du savoir lié au Moyen Âge et aux métiers traditionnels du bâtiment, ainsi qu'aux disciplines utiles aux publics scolaires : l'histoire, les mathématiques, la technologie, les arts plastiques, la science de la vie et de la terre, l'architecture, dans leurs formes savantes à partir du chantier lui-même. Le chantier sert de « prétexte » (avant le texte), à un discours et à une diffusion savante. Le savoir-faire : avec un chantier en pleine génération, et des visites « expériencées », des

1. Extrait de mon journal d'enquête en date du 20 juillet 2005 : entretien informel avec un salarié du chantier.

ateliers, différents corps de métier qui se montrent et s'expliquent, enfin du volontariat sur le chantier pour les plus grands. Ces deux dimensions, savoir et savoir-faire, appuyées par le cadre matériel, permettent une orientation dans la connaissance et dans le temps.

Ensuite, le savoir être : ce sont sans doute les dimensions humaines et sociales de l'entreprise Guédelon. Le chantier est aussi le cadre d'un apprentissage, pour les stagiaires (CAP du bâtiment, tailleur de pierre, etc.[1]), les salariés, et pour les « stagiaires » extérieurs (anciens bénévoles) qui sont encore très nombreux en 2018. L'expérienciation ne passe pas seulement par les ateliers et les visites guidées, elle infuse aussi par l'apprentissage constant des salariés et le volontariat. Les visées humaines et sociales se retrouvent aussi dans des dimensions quasi-militantes : un lieu de travail autre, une volonté d'ouvrir le patrimoine à tous[2], une ouverture à l'histoire et aux métiers traditionnels, où s'ajoutent les visées écologiques, collectives, à dimensions humaines. Quant au faire-savoir, il revient dans toutes les dimensions pédagogiques et communicationnelles du projet : Guédelon est « un chantier vivant », comme l'explique Maryline Martin *(idem)*. Mais plus que cela, il est un feuilleté de visées et de sens, de pratiques et de matières qui coexistent ensemble dans un même lieu : scientifiques, touristiques, commerciaux, ludiques, expérientiels, pédagogiques, sociaux, humains et écologiques, etc. Se pose alors la question de l'identité de ce projet aux multiples dimensions et de la coexistence de ces différentes strates, entre humains et non-humains…

1. Le DVD *Guédelon. Nous bâtissons un château fort* (2017), en témoignera avec l'exemple de jeunes qui viennent sur le chantier en stage « obligatoire » en maçonnerie, dans le cadre d'un Bac professionnel « Interventions sur le patrimoine bâti ». Ce DVD portera essentiellement sur les différents métiers du chantier (réalisation : Antoine Pierlot et Yohann Mateo Albaladejo, SAS Guédelon, 2017).

2. Maryline Martin ne manquera pas de le souligner dans une interview au *Figaro* en 2015. Entretien avec Maryline Martin, réalisé par Julien Licourt, « Le patrimoine ne doit pas être réservé à une élite », publié en ligne le 09/08/2015, sur *lefigaro.fr*.

Chapitre 5
Une identité en tension ?

L'intervieweuse — Est-ce que c'est historiquement authentique ce qu'on voit ici ?
Anne Baud (archéologue) — Alors là, si vous voulez, on touche à quelque chose d'extrêmement délicat, parce qu'on est quand même en 2005, on n'est pas au XIIIe…
Nicolas Reveyron (archéologue) — 2007.
Anne Baud — 2007, oui [*rires*], on n'est pas au XIIIe siècle. Et je crois qu'on tend vers une réalité en fait historique, mais on ne cherche pas non plus à recréer le XIIIe siècle, ce qui serait à mon avis une erreur grossière en fait sur le projet de Guédelon, mais on est quand même au XXIe siècle et je crois qu'on y reste, et si on faisait l'inverse on… je crois qu'on tomberait dans Disneyland…

(Anne BAUD et Nicolas REVEYRON, membres du comité scientifique de Guédelon[1])

Une part importante du questionnement sur l'identité du chantier de Guédelon se trouve résumée dans les propos de Jacques Moulin, architecte en chef des Monuments historiques et concepteur du plan initial de Guédelon : « Comment, au XXIe siècle, fabriquer un édifice du XIIIe siècle avec les modes de réalisation de l'époque, visité en permanence par le public et scientifiquement sérieux[2]. » Une partie de la réponse à cette question se trouve dans le film d'animation, en 2016, que l'on peut trouver dans la grange d'accueil à destination des visiteurs et qui explique, non sans humour, le projet Guédelon. Ou encore, bien avant la création de ce film, dans ce que je peux relever sur un panneau d'information, dix ans avant, le dimanche 29 octobre 2006, dans la queue que forment les visiteurs devant l'entrée de la grange d'accueil d'inspiration cistercienne : « Ce chantier n'a pas la prétention de détenir la vérité parfaite. Il est une tentative de restitution partielle où il faut concilier les exigences de la législation du travail avec les différentes études

1. DVD-Vidéo, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.* (2007).
2. Philippe MINARD, François FOLCHER, *Guédelon. Des hommes…*, *op. cit.*, p. 126.

scientifiques fournies par les médiévistes et archéologues de notre comité scientifique. » On y rappelle ce que j'ai nommé précédemment la visée scientifique et expérimentale du chantier (« ce chantier n'a pas la prétention de détenir la vérité parfaite. Il est une tentative de restitution partielle […] »), et finalement les limites de cette expérience. Mais ce panneau fait apparaître aussi un autre type d'argumentation et une seconde limite : celle qu'impose, en compromis avec l'équipe dirigeante de Guédelon, l'inspection du travail (« Il est une tentative de restitution partielle où il faut concilier les exigences de la législation du travail avec les différentes études scientifiques fournies par les médiévistes et archéologues de notre comité scientifique »), entre les normes qu'impose cette inspection et la visée expérimentale (d'archéologie expérimentale), en tension également avec le comité éthique et scientifique du chantier : « concilier les exigences de la législation du travail avec les différentes études scientifiques fournies par les médiévistes et archéologues de notre comité scientifique. » Une sorte de ballet à trois. Oui, mais à qui s'adresse ce panneau d'information ? Ni à l'équipe de Guédelon, ni aux inspecteurs du travail, ni au comité scientifique : l'information est destinée aux visiteurs qui font la queue. Pourquoi à eux ? Pour les informer sur le cadre de l'expérience, mais aussi pour donner à cette expérience une légitimité. Peut-être le terme de *caution* serait-il plus approprié ici, afin d'éviter une connotation trop bourdieusienne[1] ? Avant même l'entrée sur le chantier (la suite de l'information sur le même panneau indiquera les noms du comité scientifique et leur fonction), c'est une argumentation légitimante ou « cautionnante » qui se décline. Le but de l'information est une argumentation préventive, qui informe le visiteur qui chercherait la faille, que le chantier est contraint par les normes de sécurité du XXIe siècle. Quelle faille ? Celle de l'*authenticité* que recherche absolument un bon nombre de visiteurs à Guédelon. Ici, la visée expérimentale et scientifique, les normes de la législation du travail (notamment en termes de sécurité sur le chantier), et la *valeur d'authenticité* se confrontent sur un même lieu et se matérialisent le plus spontanément du monde, et de la façon la plus visible qui soit, notamment au travers des objets, des matériaux et des matières. Dans un premier temps, je vais développer la confrontation entre les normes de la législation du travail et la visée expérimentale et scientifique. Dans un deuxième temps, j'évoquerai la valeur d'authenticité qui se révèle par l'épreuve constante de la confrontation aux objets, aux matériaux et à la matière, en créant même des objets hybrides ! Enfin, dans un troisième temps, je tenterai de montrer comment la visée expérimentale est elle-même remise en cause, au travers de quelques exemples de controverses venant de l'extérieur du chantier.

1. Caution : « Garantie morale donnée par quelqu'un jouissant d'un grand crédit » (*Le petit Larousse illustré 2004*, Paris, Larousse, 2003, p. 187). Je réserverai donc le terme de *caution* associé à la notion de « comité éthique », tandis que le terme de *légitimation* (dans sa visée purement scientifique, toujours en dehors de la conception bourdieusienne) restera associé à la notion de « comité scientifique ».

1 Droit du travail, visée expérimentale et authenticité

Comme l'explique Julien Bret (2002), la direction de Guédelon a fondé sa « mise sur rail » progressive — en plus de sa visée expérimentale et pédagogique — par une mise aux normes juridiques (spécifier son statut associatif, le cadrer, puis passer au statut d'entreprise), puis au travers d'une mise aux normes par le droit du travail (celle qui m'intéresse surtout ici), enfin par une mise en « conformité » avec sa dimension « humaine », avec la prise en compte par exemple de la formation de ses salariés dans le cadre de son plan d'institutionnalisation : le chantier vise à être un lieu en « formation permanente », un lieu où les salariés du site se forment à l'intérieur : il y a par exemple des cours de *stéréotomie* proposés par le maître d'œuvre aux salariés, bénévoles, stagiaires, et adaptés à un détail d'architecture concret à venir[1]. Mais aussi à l'extérieur du chantier : formations diplômantes, stages de perfectionnement, etc.[2] Dans le cadre de cette mise en conformité avec les normes de la réglementation du travail, plusieurs réunions ont eu lieu avec la direction du travail, et parfois avec d'autres organismes intéressés par la sécurité au travail :

> La sécurité est au centre des débats. Sur les chantiers modernes, l'outillage et la mécanisation représentent, avec les chutes de hauteur, les premières causes d'accidents. Le chantier de Guédelon ne comporte aucun de ces outils : aucune scie circulaire, ébarbeuse, tronçonneuse, aucun matériel lourd comme les coffrages métalliques, les banches, les étais, les grues ou les nacelles. Tout moyen moderne est ici exclu, sauf lorsque la sécurité du personnel est en jeu. Tout d'abord cela concerne les EPI [Équipements de protection individuelle]. Les compagnons [les « compagnons bâtisseurs », autre appellation des *œuvriers*] ont des chaussures de sécurité. Le port du casque est obligatoire pour les situations de coactivité « verticale ». Le port des lunettes est également prévu pour les tailleurs de pierre et le forgeron, mais ces équipements restent difficiles à supporter en période de forte chaleur. Jusqu'en 2003, les pierres nécessaires à la construction furent hissées sur les maçonneries à main d'hommes ou à l'aide de petits engins de levage. Les courtines et les trous du château s'élevant davantage, des engins conséquents deviennent indispensables pour hisser les pierres au-delà de 3,50 mètres. La direction du chantier décide alors la construction de cages à écureuil composées d'un grand tambour mobile tournant autour d'un axe. Un homme marche à l'intérieur du tambour, et entraîne ainsi sans effort l'enroulement de la corde autour de l'axe. Des réunions entre la direction du chantier et l'inspection du travail permettent la mise au point d'engins fiables et efficaces, une personne seule arrivant à soulever sans fatigue une charge d'environ 180 kilogrammes à plus de 4 mètres de hau-

1. *Stéréotomie* : n. f. « Il existe plusieurs définitions concurrentes. De manière générique, la stéréotomie désigne un savoir géométrique appliqué à la coupe des pierres. La stéréotomie est mobilisée pour le tracé des opérations nécessaires à la taille et à l'appareillage de la pierre » (Christèle Assegond, *Socialisation du savoir, socialisation du regard. Les usages techniques et sociaux du savoir géométrique et de la stéréotomie chez les Compagnons tailleurs de pierre*, Tours, université François-Rabelais, 2002, thèse de doctorat, tome 2, p. 470).

2. Julien Bret, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 50. Cette dimension du projet s'inscrit dans la dimension humaine et sociale parcourue dans le chapitre précédant.

> teur. Certains outils d'époque sont interdits, car jugés trop dangereux. Le port des charges est mécanisé dans le respect des moyens de l'époque, avec, par exemple pour le transport des pierres, l'usage de tombereaux, la mise en œuvre de chemins de roulement, ou encore de quais de déchargement à hauteur. Enfin, bien que d'aspect médiéval, les échafaudages doivent assurer une sécurité d'actualité. Dans le même esprit que pour les cages à écureuil, la direction du chantier, en collaboration avec l'inspection du travail, la Cram [Caisse régionale d'assurance maladie] et l'OPPBTP [l'Organisme professionnel de prévention du bâtiment et des travaux publics], a décidé de renforcer les échafaudages sur boulins par des jambes de force. Ce renforcement concerne également les plateaux et les garde-corps, le respect de ces points devenant incontournable au fur et à mesure de la construction de l'ouvrage[1].

Les normes imposées et discutées par et avec la direction du travail et d'autres organismes vont produire une contrainte différente de celle que suscite le comité scientifique ou que la visée scientifique s'impose à elle-même dans un cadre plus épistémologique (les limites de l'expérience). On va voir émerger un ensemble d'objets qui ne serait pas présent si le chantier de Guédelon était une pure expérience archéologique, sans les normes imposées et négociées avec la direction du travail et d'autres organismes. Ces normes vont par exemple se manifester au travers des objets : c'est-à-dire que de nouveaux objets vont apparaître sur le chantier en conformité avec ces normes plus ou moins négociées.

Si l'on prend la liste d'objets évoquée dans la citation qui précède, dans une liste à la Prévert, de la scie circulaire jusqu'aux garde-corps, on peut les classer en quatre types : (1) les objets absents du chantier (scie circulaire, ébarbeuse, tronçonneuse, aucun matériel lourd comme les coffrages métalliques, les banches, les étais, les grues ou les nacelles) car ils sont des moyens modernes exclus ; ou pour certains autres, directement hérités du Moyen Âge et qui sont qualifiés de dangereux (« certains outils d'époque sont interdits, car jugés trop dangereux ») ; (2) les EPI (Équipements de protection individuelle) qui, eux, ont une apparence moderne, et qui sont obligatoires sur le chantier pour des raisons de sécurité des œuvriers et pour leur santé : des lunettes pour les yeux des tailleurs de pierre et le forgeron, ainsi que des casques de protection pour les têtes ; (3) ensuite viennent les objets négociés et habillés pour rentrer dans le cadre médiéval et qui permettent une fiabilité d'usage et une efficacité : la cage à écureuil, les échafaudages sur boulins renforcés par des jambes de force, ou le renforcement également des plateaux et des garde-corps ; (4) enfin, il y a les objets qui permettent d'être « dans le respect des moyens de l'époque », avec par exemple la mécanisation du transport des charges (l'usage de tombereaux avec attelage de cheval) ou « la mise en œuvre de chemins de roulement, ou encore de quais de déchargement à hauteur ».

1. *Guédelon : immersion dans les techniques du* XIIIe *siècle*, Les Cahiers techniques du bâtiment, Paris, n° 258, février 2006, p. 18.

2 L'authenticité questionnée par les objets

Maintenant nous pouvons nous transporter sur le chantier, et voir comment cette liste à la Prévert s'organise. Nous comprendrons alors comment les qualifications des visiteurs se matérialisent dans des réactions plutôt spontanées, en situation, ou dans le *Livre d'or* de Guédelon, distinguant la valeur d'authenticité de son inauthenticité au travers des objets. On aura alors une idée d'une autre forme de contrainte qui pèse sur le chantier, en plus des normes sollicitées par l'inspection du travail et des objets qu'elle suscite, en plus des limites imposées et du cahier des charges des comités scientifique et éthique, en plus des limites épistémologiques de la visée scientifique elle-même. Cette contrainte est celle que soulèvent les visiteurs dans leurs jugements de valeur par le biais des objets :

Les équipements de protection individuelle (EPI) sont par exemple systématiquement « disqualifiés » : parfois avec humour, parfois plus lourdement pour « amuser la galerie » dans un groupe, parfois de façon plus grinçante ou même franchement critique : dans une forme interrogative et amusée (« et vos lunettes là, elles sont d'époque ? » [2006, une visiteuse en loge de taille] ; « ils portaient des bouchons dans les oreilles au Moyen Âge ? » [Un visiteur déjà plus critique en 2006]) ; ou sous la forme affirmative, avec un ton franchement critique (« vos chaussures de sécurité elles sont pas d'époque, là » [un visiteur s'adressant à un carrier, désignant ses chaussures en 2003, puis un autre en 2010 et 2016]. On pourrait multiplier par cent ces exemples tant ils sont récurrents. Lorsqu'on est bénévole en loge de taille de pierre, on les entend à longueur de journée. Comme l'explique Julien Bret, « certains œuvriers choisissent d'en rajouter, par exemple en faisant l'inventaire dans l'habillement de tout ce qui n'est pas d'époque (fermeture éclair, montre, boucles d'oreilles, élastique à cheveux, etc. Ouvrier 3) ; parfois on entend : "Les visiteurs non plus, ils ne sont pas d'époque" [ouvrier 1[1]]) ». S'y ajoute, dans une variante du droit du travail, l'émergence d'objets issus de la médecine du travail, qui suscitent les mêmes réactions chez les visiteurs : les bouchons de protection contre le bruit pour les oreilles, assez discrets mais cependant visibles par leur couleur jaune[2], ou le masque de protection contre la poussière de pierre (silice) sont deux exemples d'objets générés par le biais de la médecine du travail. Un œuvrier m'expliquera, en automne 2006, que des médecins sont passés une première fois avec des appareils de mesure pour enregistrer les sons en carrière et en loge de taille de pierre, et que ces bruits sont, à terme, trop forts pour les oreilles humaines des œuvriers, d'où la nécessité de protections auditives ; puis dans une seconde vague, pour tester le danger du dégagement de poussière (la silice) sur les poumons des œuvriers, avec des conséquences à long terme pour la santé, des masques seront donc prévus par

1. Julien Bret, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 77.

2. Les bouchons de protection pour l'audition ont également une influence sur le rapport aux visiteurs, avec une adaptation constante entre l'entendre, le dire et le faire.

la suite : « Neuf ans après l'ouverture du chantier, c'était pas trop tôt qu'ils [la direction] s'en occupent ! Ça a fait un bordel encore[1]… », me dira encore ce même œuvrier. Mais les EPI ne sont pas les seuls objets à mettre en question, pour partie, l'authenticité du projet : chaque objet sortant du cadre « médiéval » en fait les frais. Par exemple une visiteuse qui dit le dimanche 29 octobre 2006 : « Les toilettes, y sont pas du Moyen Âge » ; ou un peu plus en avant dans ladite bâtisse, une autre encore : « Y'a pas de savon ? Pourtant ça existe depuis les Gaulois… ». Et dans le livre d'or, en 1998, avec les objets : « Ça existait les "Bic" à l'époque ? » Mais aussi avec les matériaux : « Bravo, visite intéressante et bonne idée. Cela mériterait cependant peut-être plus de rigueur pour l'authenticité de certains matériaux utilisés un peu partout » ; ou : « Vous trichez avec le béton. » En 1999 : « Y'avait des cigarettes au Moyen Âge ? » ; en 2000 : « Dommage l'ordinateur à l'entrée, malgré le XXIe siècle » ; en 2001 : « Bon projet, mais je ne pense pas que certains matériaux comme les écrous ou les bijoux soient d'époque », ou encore : « Pas mal d'anachronismes dans l'outillage et les matériaux : tombereaux du XIIIe siècle, chaume attaché avec des ficelles, du bitume de lieux actuels, brouettes, chevaux et colliers, alors qu'à l'époque il y avait des bricoles. Pas mal d'attrape-nigauds. Mais pour 50 francs, ce n'est pas cher. Il fallait y penser[2]. » Notre liste à la Prévert, sur le site même et dans le livre d'or, s'allonge… À Guédelon, la valeur d'authenticité tourne vite à l'obsession, la faille s'ouvre et une pléthore d'objets s'y engouffre. Dans la même logique mais à l'envers, les commentaires sur le site officiel Facebook de Guédelon iront appuyer cette authenticité : « La qualité de votre réalisation, le choix des conditions de travail, de financement, c'est très méritoire et tellement rare ! Bravo ! J'espère pouvoir retourner sur le site à la prochaine saison ! » (Une internaute le 4 novembre 2014) ; ou encore : « Cette belle élévation qui nous entraîne dans la belle histoire des Bâtisseurs, très très chères à mon cœur… Mes aïeux construisant des villages et la pierre m'a souvent usé les doigts » (un internaute le 22 février 2016). Ces commentaires seront nombreux.

2.1 Des objets hybrides aux objets authentiques

Mais il y a aussi d'autres catégories d'objets, des objets hybrides et inédits, que ne repèrent pas forcément les visiteurs, car ils se fondent plus dans le chantier. Ce sont des objets et des normes incorporées qui sont imposés et négociés avec les inspecteurs du travail, et donc qui ont subi des transformations, des adaptations : par exemple, le casque de chantier en plastique blanc est recouvert d'un chapeau de paille pour un usage obligatoire sous les cages à écureuil. Cet objet est le plus apparent, et il fait toujours sourire les visiteurs qui le désignent souvent aux autres visiteurs, ceux qui ne l'auraient pas encore remarqué (« Tu as vu le casque de chantier, là… »). Mais il y a aussi bien sûr la cage à écureuil évo-

1. L'utilisation de masque de protection sera ensuite effective sur le chantier. On peut voir leur utilisation, par exemple, dans le DVD-Vidéo, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.* (2007). Voir le premier documentaire, « Les dix ans de Guédelon » à 1 h 13 min et 15 s.

2. Julien Bret, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 110-111.

quée plus haut, qui a subi beaucoup de transformations, pour correspondre aux normes de sécurité de la législation du travail :

> Comme tous les engins de levage, il existe une réglementation précise sur les points de sécurité. Tout a été calculé avec l'aide précieuse d'un héraut *[un bénévole]* polytechnicien pour que ces engins médiévaux respectent les normes de sécurité en vigueur. Il a fallu faire quelques concessions : les cordes sont armées de fibres nylon et les poulies sont certifiées. Néanmoins, le système de freinage par patins contre le tambour reste totalement médiéval. Tout comme la trappe à deux portes qui permet de passer les charges[1].

Et comme l'expliquera non sans humour un guide de visite, à propos des échafaudages de Guédelon, dans une visite guidée :

> Il y a plein de trous dans notre mur, ce sont des trous de *boulin*, les boulins ce sont les bois qui forment les échafaudages. Alors Château-Gaillard [dans l'Eure], c'est un an et demi de construction, deux mille six cents personnes, un mort par jour : il y avait deux boulins et une planche, hein ? Allez, deux morts par jour. Nous, on n'a pas le droit. Sur nos boulins on a mis des jambettes de sécurité, le plancher est [inaudible], on a des plinthes sur les côtés pour empêcher les outils de tomber, « garde-fous », et aussi avec des plinthes qui arrêtent un sanglier en pleine course, alors un maçon immobile !

Ensuite, il y a tous les objets qui vont aller dans le sens d'un renforcement de l'idée que l'on se fait d'un chantier médiéval, ou qui vont apparaître comme tout à fait normaux dans ce cadre. Par exemple, le vêtement utilisé par les œuvriers, le *bliaud* (ou la *biaude*), passe le plus souvent très bien auprès des publics de Guédelon. En 2005, lors de l'un de mes séjours, je demandais l'intérêt d'un tel accoutrement à un œuvrier du chantier. On entre ici dans une justification pédagogique et dans une logique de distinction des travailleurs et des visiteurs, enfin, dans ce que n'est pas ce vêtement :

> Alors c'est bien dans la mesure où c'est absolument pas d'ordre folklorique. Le but c'est d'avoir une tenue qui soit celle d'un ouvrier, et en même temps qui ait une connotation un peu… médiévale, avec une documentation là-dessus, savoir qu'est-ce que c'est, comment s'habillait un… quelles images on a par exemple du milieu des ouvriers de chantier, donc euh… et quelles connaissances on a des costumes de l'époque, donc euh… essentiellement la marque caractéristique la plus haute, une seule partie du vêtement, qui fait en fait le médiéval, et la couleur, c'est les deux impératifs pour le costume.

Mais, là encore, chacun de ces objets pourra faire l'objet de discussions, voire de controverses, en fonction du stock de connaissance de l'acteur, de ses préjugés également, enfin de son imaginaire : un second archéologue que j'ai interviewé dans le cadre de mes entretiens avec les praticiens de la pierre, qui a déjà visité Guédelon, m'expliquera par exemple que « la reconstitution historique prête

1. *Les Cahiers de Guédelon*, *op. cit.*, p. 14 (2005).

parfois à sourire, par exemple lorsqu'ils utilisent la *massette portugaise*[1], outil de tailleur de pierre qui est utilisé après le XIIIe[2] ». Un œuvrier de Guédelon me dira utiliser ce percuteur pour éviter les tendinites au poignet : elle est mieux équilibrée, selon lui, que la *massette* classique. Un autre, quelque temps après, me dira qu'après des tests, l'équilibre est le même. L'épreuve d'authenticité sur les objets se situera aussi à partir d'une terminologie, entre les visiteurs qui nomment souvent les outils des tailleurs de pierre *marteau* et *burin*, et les œuvriers qui rectifieront en expliquant que ce sont en fait des *massettes* et des *broches* : l'authenticité passe dans l'autre sens et par un déplacement terminologique. Enfin, les discussions autour de l'authenticité du chantier passeront aussi par des imaginaires, comme cet enfant d'environ 8 ans qui dira devant le château : « C'est nul, y'a pas de chevaliers ni de princesses » (2002) ; ou cet étudiant de 20 ans en école d'architecture, bénévole à Guédelon, qui se dira déçu du manque « d'esprit médiéval » (2006) du chantier, lui qui est si habitué aux fêtes médiévales et aux reconstitutions historiques ; ça ne nous empêchera pas, la nuit tombée, d'aller tirer avec son arc près du parc à cochons de Guédelon…

2.2 Les objets invisibles…

Il y a encore un dernier ensemble d'objets à Guédelon, ceux qui sont absents : la présence de l'absence pour paraphraser Parménide[3] ! La lettre adressée par la direction aux bénévoles qui souhaitent s'investir sur le chantier, en présente une première liste (2000-2001) : « Prohibé au XIIIe siècle : baskets, tabac, chemise fantaisie, chaussettes tricolores, montre. Toléré : grosses chaussures, lunettes. Recommandé : un bliaud (blouse) de teinte pâle, un pantalon/une robe de couleur neutre (évitez les couleurs criardes), les guêtres (cache souliers). » On a ici en correspondance, en plus d'un tri normatif des objets, les niveaux de réactions « classiques » à l'inauthenticité par les objets et pour les visiteurs : le *prohibé* entraîne une réaction vive (le plus souvent) de rejet de la part des publics (la cigarette du livre d'or), le *toléré* des réactions encore vives mais parfois plus mitigées (on l'a vu plus haut avec l'exemple des équipements de protection individuelle), enfin le *recommandé* entraîne une absence de réaction, la normalité (une routine) : « pas vu pas pris ». Aussi pas mal d'objets sont volontairement dissimulés ou évincés du chantier, comme l'explique le fondateur du projet Michel Guyot :

> J'ai aussi en charge le décor du chantier médiéval, ce qui signifie que je suis à l'affût du moindre détail susceptible d'altérer la beauté du site. Je fais ma tournée tous les

1. *Massette portugaise* : n. f. « La *massette sphéroïdale* ou *portugaise* constitue à peu près l'équivalent métallique du *maillet sphéroïdal*. Sa forme correspond approximativement à un demi-sphéroïde tronqué. De nos jours, le corps de ce percuteur est tourné dans une pièce d'acier » (Jean-Claude Bessac, *L'outillage traditionnel du tailleur de pierre. De l'Antiquité à nos jours*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1986, p. 165).

2. Entretien téléphonique avec un second archéologue (France), le jeudi 10 août 2006.

3. « Mais vois pourtant comme les choses absentes du fait de l'intellect imposent leur présence », dans Jean-Paul Dumont, *Les écoles présocratiques*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1991, p. 348.

> jours sur le chantier. Je ramasse les papiers, je redresse une barrière, je m'efforce d'éliminer toutes les verrues qui pourraient défigurer le chantier médiéval. Je fais enlever les cordes bleues en plastique laissées là par négligence *[ballots de paille exportés ?]*, je repère un bout de tôle ondulée, je fais nettoyer l'espace pique-nique. Ces petits détails forment un ensemble. S'ils s'accumulent, le bouche-à-oreille va fonctionner, et cela peut suffire à ruiner le plus beau projet[1].

Le véritable enjeu ici n'est pas le registre esthétique invoqué, mais plutôt le registre authentique sous-jacent[2]. J'ai listé, autant que je le pouvais, tous ces endroits cachés (et ses objets dissimulés) sur le chantier : chaque loge a par exemple ses placards et une poubelle, de petits rangements et une caisse (un espace relativement étroit et privatif, où les objets non « médiévaux » peuvent s'épanouir) ; il y a aussi des tuyaux d'arrosage dissimulés qui permettent une hygiène correcte pour nettoyer les parcs à bestiaux de Guédelon, mais aussi des pharmacies et des trousses de secouriste en cas de besoin, etc. S'y ajoutent aussi, dissimulés, des conduits de canalisation d'évacuation des eaux usées ou d'alimentation d'eau ; le puits dans la cour du château, dans la « basse-cour », a été foré par exemple par la Direction Départementale de l'Équipement, le besoin en eau du chantier étant important[3]. Enfin, une catégorie d'objets apparaît dans les articles de presse, justifiant l'authenticité du chantier dans le cadre d'une pré-information sur le projet :

> Après une belle promenade dans la région de Puisaye-Forterre, au cœur de l'Yonne, je me retrouve aux portes du chantier, en pleine époque féodale — les véhicules garés dans le parking rudimentaire étant la fausse note contemporaine. Loin de tout, je ne peux trouver meilleur cadre pour me replonger dans mes rêves d'enfance. Sur le sentier qui mène au château, impatient, j'imagine déjà les ouvriers travaillant la pierre, le bois et le fer. L'immersion dans le passé est totale : câbles électriques, robinets, petits cafés (pourtant si agréables) sont hors de vue. La découverte du site est inoubliable[4].

Et dans le DVD sur Guédelon (2007) on trouve ainsi nommés ces objets invisibles, avec la voix off : « 50 personnes bâtissent un château fort en respectant scrupuleusement les méthodes artisanales du Moyen Âge, sans électricité, sans excavatrice, sans perceuse[5]. » Cette liste (câbles électriques, perceuse, excavatrice, automobiles,

1. Michel Guyot, *J'ai rêvé d'un…*, *op. cit.*, p. 113.

2. Sur cette question rattachée à la chaîne patrimoniale, voir Nathalie Heinich, *La fabrique du…*, *op. cit.*, p. 251-257. Dans l'extrait suivant et dans cette même logique, c'est cette fois le registre éthique qui est invoqué par Michel Guyot : « Je sais ce que l'on va construire, comment on va le construire et comment on va le financer, mais je sais aussi que ce sera dur de faire admettre aux sponsors qu'ils n'auront guère de retombées à attendre. Impossible, en effet, d'installer le moindre panneau publicitaire sur le site ; seul leur nom sera associé à la communication. Il est hors de question de trahir l'esprit des compagnons du XIIIe siècle. C'est l'éthique même de Guédelon. Ces sponsors doivent agir sur un coup de cœur » (M. Guyot, *J'ai rêvé d'un…*, *op. cit.*, p. 190).

3. Voir Julien Bret, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 14.

4. Victor Battaggion, « Guédelon, la machine à remonter le temps », *Historia*, n° 100, mars 2006, 7 p. Consulté le 10/07/06 sur le site Internet de la revue *Historia*.

5. DVD-Vidéo, Guédelon. *Ils bâtissent un…*, *op. cit.* (2007). Voir aussi le Journal de Guédelon, *op. cit.*, p. 4-5.

etc.) permet une justification d'authenticité par leur absence visuelle sur le chantier, ou par leur mise à distance, sur le parking.

2.3 L'authenticité de la matière

Et au-delà des objets, la matière dans tout ça ? A-t-elle sa place dans cette liste à la Prévert ? Lorsque j'interviewe un bénévole de Guédelon le dimanche 30 avril 2006, celui-ci m'expliquerait alors, au sujet de la pierre par exemple :

> Moi — Et si je te dis, tu me dis si ça t'évoque quelque chose, hein ? Si je te dis « la pierre et le temps », ça t'évoque quelque chose ou peut-être rien ?
> Bénévole — La pierre et le temps ? Le temps au sens temporel ou météorologique ?
> Moi — Oui, au sens temporel.
> Bénévole — Le temps au sens temporel, ça fait penser à… aux pierres de base des tours là [il désigne le château de Guédelon], qui ont dix ans, et qui sont patinées comme si elles en avaient trois cents quoi. C'est très impressionnant, hein ? On s'y méprend et c'est assez exceptionnel, la façon dont les pierres vieillissent ici vite. Je sais pas si c'est parce que tout le tour est médiéval, donc euh… donc on a l'impression qu'elles sont très vieilles, j'sais pas où elles prennent des teintes, et puis vraiment les pierres de la base, avec un peu de mousse. Oui, c'est ça, c'est vrai que toucher les pierres ça fait, ça fait quelque chose qui a duré longtemps quoi. Mais on en revient, hein ? Il suffit que l'on tape sur une pierre et qu'on la casse en deux, pour s'apercevoir que, que c'est temporellement éternel dans un axe, et que c'est… très fugitif dans l'autre.

L'authenticité est soulignée et mise en intrigue par le temps, la pierre à Guédelon a un statut ambigu. Cette authenticité peut être aussi interrogée par le biais des techniques permettant l'extraction de la pierre : d'un côté la pierre comme matériau renforce l'authenticité du projet parce que c'est un matériau « comme au Moyen Âge » avec le bois, mais sur le terrain les visiteurs sont souvent en train de « chercher le truc », pour casser la pierre en carrière par exemple, tant apparaît comme fastidieuse la rupture de certains blocs (voir l'exemple plus haut de la pierre qui résiste en carrière !). Comme cette serveuse saisonnière près d'un lac à quelques kilomètres seulement de Guédelon, qui me dit le vendredi 15 juillet 2005 : « Guédelon a été fait à la pelleteuse, c'est pas vrai, ça n'a pas été fait à la main au début. » Jean-Michel, le chef des essarteurs en 2003, témoigne : « Quand je pense que certains, qui ne sont jamais venus, affirmaient à une époque que des engins travaillaient la nuit… Aujourd'hui, cela m'amuse. Je peux vous dire que la nuit est très silencieuse à Guédelon ! » (Folcher et Minard, 2003, p. 24). D'ailleurs, ce qui pose problème aux uns (les visiteurs, les extérieurs au chantier), ne pose pas toujours de problème aux autres (les œuvriers, la direction du chantier…), le guide de visite par exemple :

> Et là les murs sont légèrement en pente [*il montre*], alors on ne savait pas où on allait construire notre château, dans l'argile, impensable, donc on l'a posé au milieu de la carrière. Ça, ce sont les fondations, et on a rempli l'intérieur de terre. C'est un engin qui est venu, hein ? On avait fait le calcul, trente personnes pendant trois ans, à pousser la brouette, on sait pas encore à quelle époque la roue qui est

> au milieu de la brouette elle passe devant, ça doit être dans ces eaux-là, avec une pelle en bois… On préfère former des tailleurs de pierre. Donc des murs en biais, ça résiste à la poussée de la terre, et aussi quand on est attaqué, sur l'ennemi on jette des trucs.

Et ce tailleur de pierre qui m'explique, en loge de taille de pierre, que l'on débloque en hiver la carrière au tractopelle, « car c'est trop profond pour faire autrement » (entretien informel du 13 juillet 2005). Enfin, ce bénévole et curé qui explique le même jour aux touristes que certains des gros cailloux (des enrochements) que l'on voit comme fondation au château « ont été mis là comme décor, car en dessous, il y a de toute façon environ seize mètres de blocs ». Mais la disqualification peut venir d'encore plus loin à l'extérieur, avec l'archéologue que j'ai interviewé :

> C'est [*Guédelon*] une remarquable expérience économique et sociale. Par contre je serais un peu plus réservé sur l'archéologie expérimentale : par exemple, si les techniques élémentaires de taille de pierre sont respectées, dès qu'on va vers des techniques plus complexes (une croisée d'ogives par exemple), ça fait quand même un peu bricolage[1] !

Il ajoutera que la production sur le chantier semble également très lente par rapport au XIIIe siècle (au 1/10e). On peut évoquer aussi cette association de défense du patrimoine dans l'Yonne, féroce, avec son propre château, historique, et trois de ses membres que j'ai interrogés en 2001 :

> Deuxième membre — De toute façon avec ton père [*il s'adresse à l'un des deux autres interviewés*] on y est allés deux ans de suite, donc on a un peu discuté avec les gars, ils disent que dans les périodes où il n'y a pas de touristes, ils utilisent les machines modernes. Ils sont obligés, parce que sinon…
> Troisième membre — Ouais, ils sont obligés parce que sinon…
> Deuxième membre — Alors effectivement ils reprennent un petit peu — enfin comme maintenant un petit peu partout en France je pense, il y avait des reportages à la télé c'était un peu ça aussi — des gens qui reviennent un petit peu au temps des Gaulois. Alors les gens recherchent si tu veux à faire comme eux, mais on peut pas aller jusqu'au bout.
> Troisième membre — Surtout ils ont une mauvaise image, les vêtements de couleurs, alors qu'au Moyen Âge les gens n'ont pas des vêtements, des loques de couleurs[2].

On retrouve la question de l'authenticité par les techniques, mais aussi la controverse des vêtements. On pense alors à l'anthropologue Jean-Pierre Albert qui explique, à propos des couleurs, « qu'ici comme ailleurs "jugements de couleurs" ressemblent souvent à des jugements de valeurs. Car des valeurs qui s'immiscent

1. Entretien téléphonique avec un second archéologue (France). Le jeudi 10 août 2006.
2. Entretien avec trois membres d'une association (type « Loi 1901 ») de défense du patrimoine, avec un ancien château en ruine sur une commune, dans le département de l'Yonne, le jeudi 15 février 2001.

dans la lecture des couleurs, il n'en manque pas[1] ». Il évoque ici les corps, mais ne peut-on y ajouter le vêtement[2] ?

On le sait, au début du projet, une partie du milieu du patrimoine a eu des réactions très vives. En 2001 donc, le trio va beaucoup plus loin, en questionnant la validité du projet lui-même, son caractère scientifique et son utilité :

> Moi — Il y a certains éléments [*des aspects de leur association*] de ce que vous me dites qui me font penser (même si c'est totalement différent), à Guédelon, qu'en pensez-vous ?
>
> Premier membre — Eh bien disons que, Guédelon n'est pas vraiment… moi je suis pas contre mais… Bon ça c'est très personnel comme avis, simplement moi ce qui me gêne à Guédelon en tant qu'historien ou qu'archéologue, enfin bref, c'est leur discours. Ils parlent d'archéologie expérimentale alors que ce n'en est pas. C'est un beau parc, c'est vrai que c'est très bien, c'est…
>
> Troisième membre — Oui, c'est vrai.
>
> Premier membre — C'est un beau parc d'attractions, c'est quelque chose de super joli, mais ce n'est pas de la science, ce n'est pas de l'archéologie expérimentale.
>
> Moi — Il me semblait pourtant qu'il y avait des universitaires dans le projet…
>
> Premier membre — Il y avait beaucoup de gens, beaucoup de gens qui sont partis d'ailleurs surtout. Euh… ben ça paraît logique, on ne peut pas tout faire à la fois. Et simplement même au niveau de la législation du travail c'est délicat, tout n'est pas de leur faute mais… s'ils veulent avancer un chantier, ils ne sont pas assez nombreux, ils font des visites, s'ils veulent que le chantier avance un minimum, ils sont obligés de faire autre chose.
>
> Troisième membre — Simplement un exemple concret, la chaux, par exemple la chaux. Au lieu de faire de la chaux eux-mêmes, ils prennent de la chaux industrielle. Ils en fabriquent un peu l'été apparemment quand il y a les touristes. [*Et puis plus loin dans l'entretien*…]
>
> Deuxième membre — Enfin, il y a beaucoup de choses comme ça. Donc Guédelon, ça part d'une bonne idée, mais à mon avis, ils construisent le château comme les autres, hein ? Ceux qui ont été construits. Mais en fait ce n'est pas de l'archéologie ça, on refait comme on faisait au Moyen Âge, mais…
>
> Premier membre — Non justement, c'est bien le problème, ça existe l'archéologie expérimentale, on essaie de refaire à l'identique, là ce n'est pas le cas.
>
> Deuxième membre — Comme les tailleurs de silex.
>
> Premier membre — Non mais c'est bien, ce côté didactique, montrer aux gens, c'est génial, c'est super ! Moi je suis pour, Guédelon, c'est quelque chose que je trouve très très bien. Simplement, il y a un autre avis (moi, que je ne le partage pas) : pour certains, pour beaucoup de monde dans le patrimoine (je ne vais pas citer des gens parce que c'est pas…), on leur reproche de faire un faux patrimoine. C'est vrai qu'en plus ils ont créé une fausse histoire, qui est d'ailleurs vraiment pas bonne du tout, dans le contexte, qui est pleine d'erreurs. Donc ils parlent

1. Jean-Pierre Albert *et al.*, *Coloris Corpus*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Corps », 2008, p. 123 (Jean-Pierre Albert, « Voir et interpréter la couleur des humeurs », p. 123-124).

2. Je pense aussi à la parure chez Simmel, au diamant en particulier, comme une extension sociale de la personnalité, l'être humain ne s'achevant pas à la limite géographique de son corps (Georg Simmel, *La parure et autres essais*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Philia », 1998, p. 82).

de XIIIe siècle, que la Puisaye dépend du Duc du Comté d'Auxerre, qui dépend du Duché de Bourgogne, qui dépend du Royaume de France, au treizième siècle je dis encore, c'est tout faux. C'est le contraire, chaque élément, c'est le contraire. Y'a plein de choses qui ne sont pas, dans le détail, qui ne font pas justes, mais bon… D'un autre côté, moi je sais que le fait de se balader, d'amener des enfants à Guédelon, c'est didactique, c'est plaisant, c'est…

Deuxième membre — Non mais je crois que c'est dans cet esprit qu'il faut le regarder, je pense. Parce qu'ils ont fait quand même des machines, y'a des tas de trucs comme ça. Bon, on peut voir…

Troisième membre — L'idée est bonne, ça doit être très sympa de travailler là-bas. Mais le côté patrimoine, bénévolat, mise en valeur du site, du coup ce n'est pas du tout le cas là. Tu es là-bas, t'as l'impression d'être dans une décharge, mais bon. Et puis y'a tellement de petits et de gros bâtis de patrimoine, qui sont là, si tu veux, qui se dégradent par manque d'argent et tout. C'est dommage de dépenser de l'énergie là-bas. C'est bien, les gens sont contents, mais pourquoi pas le faire sur d'autres emplacements, qui en ont vraiment besoin. Bon après, il y a les problèmes scientifiques, si tu veux pas faire un château qui s'écroule, il faut vraiment une horde d'archéologues et tout. De toute façon, tu ne peux pas arriver comme ça. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, y'a pas vraiment de suivi scientifique, et tout le problème est là.

[*Se pose alors la question, entre nos trois interlocuteurs, de savoir si Guédelon a reçu des subventions ou pas, et de qui ?*].

Premier membre — On a appris il y a peu qu'ils n'avaient reçu aucune subvention…

Troisième membre — Non, non, non.

Premier membre — Si.

Troisième membre — Ben écoute, sur leur site Internet par exemple…

Premier membre — Ben je sais pas, à la limite si c'est un truc privé, ils font leur truc, ils se débrouillent, ils font travailler des gens…

Second membre — Ben c'est les propriétaires du château de Saint-Fargeau, hein ?

Premier membre — Moi je pensais qu'au début, je croyais que ça avait été subventionné pendant deux ans quoi, tu vois le problème. Alors y'a des ragots qui courent, parce qu'il y a des archéologues qui nous ont dit : « Oui, y a eu de l'argent de la DRAC [*Direction régionale des Affaires culturelles*] qui est parti là-bas », mais est-ce que c'est vrai ?

Troisième membre — Parce que nous on nous a dit que non.

Premier membre — Parce que, qu'il y ait de l'argent de la DRAC qui parte là, c'est quand même pas normal, non ? [*Il s'adresse à moi*].

Moi — Oui… [*Un « oui » très peu engagé !*].

Troisième membre — Alors que nous, tu vois, on rame. On a besoin d'argent, on a besoin de beaucoup de moyens, de beaucoup de choses. Et on se bat pour avoir un peu d'argent, on en trouve, mais bon…

Premier membre — On fait tous des sacrifices. C'est vrai que là, au niveau d'une association, tout le monde, on est vraiment solidaires, mais c'est vrai que par moments c'est difficile.

La critique est ici totale : en remettant en cause la visée scientifique du projet, d'abord en récusant le titre d'archéologie expérimentale, l'identité du chantier prend alors celle du « parc d'attractions » ; puis en dénonçant le caractère

peu suivi du projet au niveau scientifique ; enfin, en démêlant le faux du vrai, d'abord avec la vraie histoire de la Bourgogne, par rapport à la fausse proposée par Guédelon, puis en se faisant les porte-voix de ceux qui dénoncent un « faux patrimoine » à Guédelon ; enfin, en prenant leur part de « vrai » patrimoine qui suppose qu'on le protège et qu'on le subventionne, et donc de son utilité à côté d'un projet comme celui du chantier. Il y a ici sans que je ne demande rien, si ce n'est en provoquant la question, des déplacements successifs de ce que Guédelon prétend être et de ce qu'il est « en réalité » (par exemple il prétend être une archéologie expérimentale mais il est en fait un parc d'attractions). Michel Guyot et Florian Renucci souligneront dès le début du projet cette résistance du milieu du patrimoine[1]. On retrouve ce même type d'interrogation avec le second archéologue que j'interviewe par téléphone :

> Pour Guédelon, je préférerais parler d'*architecture expérimentale* plutôt que d'*archéologie expérimentale*. Je pense aux colonnes de Glanum [*qui se situent en Provence, où architectes et archéologues ont reconstitué quelques colonnes d'un temple corinthien*], bon c'est la caricature, on voit les coups de disqueuse sur les colonnes ! On a affaire là à une reconstitution bien pire que celle de Guédelon ! Mais je le répète, Guédelon est une réussite au niveau social et économique, il n'y a aucun doute[2].

On passe ici de l'*archéologie* expérimentale à l'*architecture* expérimentale, de la réussite scientifique à la réussite sociale et économique, c'est l'identité du chantier qui est discutée.

2.4 De combien de façons Guédelon peut-il être authentique ?

Guédelon est un lieu décidément très compliqué : en constante augmentation de matériaux, de matières, de publics et de salariés (pour au moins ses dix premières années d'existence), il est un espace privilégié de frictions entre les humains et les non-humains. Mais c'est aussi le lieu de nombreux imbroglios : celui de la visée scientifique consciente de ses propres limites et celui d'un comité scientifique/éthique qui apporte sa légitimation/caution mais également son lot de contraintes ; celui également d'une confrontation avec les normes du travail (Guédelon n'est pas « un laboratoire pour scientifiques isolés »), et d'une profusion d'objets que génère le chantier lui-même (parfois issus de négociations avec les inspecteurs du travail[3]), et qui viennent à leur tour provoquer dans certaines conditions les jugements sur la valeur d'authenticité que viennent justement chercher nombre de visiteurs de Guédelon : tout ce petit monde doit donc

1. Michel Guyot évoquera cette résistance dès son discours d'inauguration en 1998 (voir Julien Bret, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 122), et Florian Renucci la rappellera encore en 2008 : « Cette idée un peu folle commence par se heurter à de fortes résistances et critiques, en particulier dans les milieux des monuments historiques » (F. Renucci, art. cit., p. 111).

2. Entretien du jeudi 10 août 2006.

3. Certains objets naîtront aussi de la nécessité de protéger les visiteurs d'un chantier en activité : comme les petites pancartes avec un château, soit rouge soit vert par exemple, en fonction de l'accessibilité pour le public d'une partie du site.

co-habiter sur un espace de plusieurs hectares, entre objets, matières, matériaux, humains et non-humains, amateurs, visiteurs, intellectuels et praticiens ! Et la pierre, ne fait pas exception dans tout cela, soit quand elle touche à une authenticité/inauthenticité par le temps (avec l'exemple de ce bénévole qui s'interroge sur l'apparente patine des pierres du château), soit à l'authenticité des techniques employées pour la travailler, pour l'extraire. Cette valeur d'authenticité reste centrale pour le visiteur, d'autant plus quand on accepte de prendre toute la mesure de la durée associée à la pierre dans l'histoire de l'Occident (cf. le chapitre 1). Il serait facile d'aller sur ce même terrain avec le bois, comme le montre la réaction d'un internaute suite à la photo postée d'un œuvrier sciant une poutre et intitulée « L'automne à la loge des charpentiers », mise en ligne par *Guédelon Page officielle* le 14 octobre 2013 : « C'est une poutre taillée à la scie électrique ou je me trompe [le commentaire est suivi de deux « smileys » avec un clin d'œil]. En plus elle a été traitée ou teinte, avant… quel crédit. » Et *Guédelon Page Officielle* de répondre le lendemain : « Bonjour Tom ! Je vous confirme bien qu'il s'agit d'une poutre entièrement *équarrie* à la hache, comme toutes celles du château ! Le fait qu'elle soit sombre est simplement lié à son oxydation en contact avec l'air. Je vous rassure, nos charpentiers ont d'autres choses à faire que de teinter le bois ! Mais le mieux, c'est encore de venir sur place observer cette technique d'équarrissage [smiley]. » Suivi à son tour du commentaire d'une internaute confirmant l'authenticité du travail : « Je les ai vus travailler tous dans leur spécialité… ils ne trichent pas. J'aurais tant aimé participer à cette aventure si j'avais été plus jeune et plus en forme. Bon courage à tous, je reviendrai voir votre œuvre. » Et enfin plus loin encore, cet internaute le même jour : « Quand je vois le degré de finition obtenu à l'équarrissage à la *doloire*, je me demande toujours pourquoi à l'heure actuelle on fait des vagues à l'*herminette* sur les poutres pour les "vieillir"… La plupart des gens s'imaginent que travail à la main veut dire travail grossier… »

Et si l'on va plus loin, on pourrait presque se demander : en quoi la visée scientifique de Guédelon ne participe-t-elle pas à cette valeur d'authenticité, par exemple, dans les marges de cette même visée ? Je pense à cette phrase du site Internet de Guédelon : « L'esprit général du projet Guédelon a été clairement défini : recherche de l'authenticité maximale dans toutes les technologies mises en œuvre avec pour seule limite la sécurité et sa législation actuelle » (visité le 11/03/2016). Et comment justement cette visée se distingue-t-elle de la soif de valeur d'authenticité interrogée par les visiteurs ? En somme, « de combien de manière un objet peut-il être authentique » ?, s'interrogent déjà une pléiade d'intellectuels autour de l'ethnologue Daniel Fabre[1]. Et un château ? Et sur le chantier : en quoi tel objet ou telle pratique sont-ils lourds de plusieurs authenticités différentes, incompatibles ? Pourrait-il y avoir deux registres de valeur pour une

1. Dans Bruno Latour (dir.), *Le dialogue des cultures. Actes des rencontres inaugurales du musée du quai Branly*, Paris/Arles, Musée du quai Branly/Actes Sud, coll. « Babel », 2007, p. 327-368.

même valeur d'authenticité[1] ? D'autant que d'après Françoise Choay, cette notion d'authenticité[2] se trouve au fondement de la culture occidentale… Cette valeur se pose de manière significative à Guédelon, du fait que le chantier et le château ne sont pas le fruit d'une recherche archéologique plus classique, à partir de ruine ancienne décryptée ou de fondation exhumée, mais d'un projet ayant débuté en 1997, et orienté vers un « à-venir ». Le « futur château de Guédelon est une pure création » (site Internet officiel de Guédelon au 11/03/2016) et en ce sens, il vient déranger l'idée que l'on se fait habituellement d'un château fort… Comme le dira Nathalie Heinich, « C'est dire qu'avec la question des valeurs nous nous trouvons d'emblée au cœur de la vie sociale, dans sa dimension à la fois réelle et représentationnelle, individuelle et collective, discursive et pratique[3] ».

3 La mise en valeurs du site

L'authenticité n'est d'ailleurs pas la seule valeur présente sur le chantier : d'autres valeurs coexistent sur le terrain, parfois dans une constellation qui intègre la valeur d'authenticité, comme celle de la simplicité, dont me parle une guide de visite le jeudi 27 avril 2006 : « Moi ce qui marque particulièrement à Guédelon, c'est la simplicité du lieu, des gens, du rapport à la vie : regarde la corde à nœuds. Le rapport aux choses est simple. » Ou une autre, bénévole, que je croise lors de mon arrivée à Guédelon, et que je sollicite pour avoir ses impressions sur son séjour, et qui me laisse ce mot avant de partir, le 26 avril 2006 : « Emmanuel. Ici c'est le dépaysement total, un voyage dans le temps. Il règne une atmosphère magique. On se repose l'âme et l'esprit, on accomplit un travail en se disant "on y était", on est fier de ce que l'on fait. Patricia. » La dernière partie de ce billet évoque sans doute une valeur travail, qui est constante à Guédelon, et qui prend bien des visages. Par exemple, la critique par excès : « Bravo à tous ces jeunes qui

1. J'emprunte cette notion de *registre de valeur* à Nathalie Heinich : « Autant les conflits de valeurs permettent la discussion et l'argumentation (entre, par exemple, celui qui trouvera "beau" et celui qui trouvera "laid"), autant les conflits de registres de valeurs n'engendrent que du "différend" (entre, par exemple, celui qui trouvera "beau" tel objet et celui qui le trouvera "immoral"), c'est-à-dire sur le type d'évaluations qu'il convient de lui appliquer. Autant les valeurs peuvent être, à certaines conditions, explicables par les acteurs, autant les registres de valeurs sont des catégories plus abstraites, dont la reconstitution passe par une analyse ciblée des argumentations produites en situations de controverses » (N. Heinich, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 121, 2006/2, p. 312). Pour une étude des valeurs dans la science voir : Nathalie Heinich et Pierre Verdrager, « Les valeurs scientifiques au travail », *Sociologie et sociétés*, n° 2/38, 2006, p. 209-241.

2. Françoise Choay en retrace la généalogie : F. Choay, « Le concept d'authenticité en question » (1995) dans Choay F., *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2006, p. 257-264. « Le concept d'authenticité se trouve au fondement de la culture occidentale qui le lie originellement à l'autorité de textes normatifs et instaurateurs, dans le double champ du droit et de la religion » (*ibidem*, p. 256).

3. Nathalie Heinich, *Des valeurs. Une approche sociologique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 2017, p. 338.

travaillent sur le site ; dommage que leur labeur ne soit pas pris en considération par les organismes qui les payent. Ce qu'ils font pour presque rien, je serais incapable de le faire. Le Moyen Âge serait-il notre futur ? » (Livre d'or, 1998) ; « En espérant [souligné par l'auteur] que les artisans sont rémunérés en conséquence de leurs efforts », ou la critique par manque : « le chantier avance, mais sur les différents chantiers… le vide ! Guédelon devrait-il devenir un piège à touristes en moins de deux ans ? Grosse déception aujourd'hui » (*ibidem*, 2001) ; « Très intéressant, mais cependant des regrets : trop peu d'activités des différents corps de métier, impression que le travail est destiné aux visiteurs et pas à la construction. C'est nul » (*idem*). Mais aussi les encouragements dans le travail, avec les très nombreux « bon courage » qui terminent les interactions dans les différents ateliers (au moins en taille de pierre et en carrière), signifiant sans doute l'ampleur de la tâche à accomplir, autant que sa valorisation ; et aussi dans le Livre d'or : « 28 octobre 2006 : 3 et 4 ans plus tard, l'œuvre évolue et notre regard est toujours émerveillé par la construction, mais aussi par le courage et la volonté des artisans », etc. Comme le diront des internautes sur le site Facebook officiel le 4 novembre 2012 : « Passez tous un bon hiver, une bonne fin et nouvelle année, de la part d'un haut jurassien […] qui est passé vous voir cet été, et qui a été subjugué par tout ce que vous faites avec talent, j'ai hâte de retourner admirer votre travail[1]. » Ou encore un autre internaute le 22 août 2015 : « Moi-même passionné de métiers anciens et réalisant des démonstrations de forge dans ma région, en Franche-Comté, j'attendais avec impatience de découvrir le célèbre chantier médiéval de Guédelon. Je ne fus pas déçu ! Le travail accompli est titanesque et rigoureux. Cela fait plaisir de voir que de tels projets puissent voir le jour en France ! J'ai aussi beaucoup apprécié la reconstitution du moulin de Thervay, découvert sur un chantier de la LGV sur lequel j'ai travaillé. Bravo à tous ! » Une autre valorisation par le travail se fera en critiquant l'extérieur du chantier, avec ces entreprises de la pierre vouées à la rentabilité (avec une absence de rentabilité par le temps à Guédelon) ou au machinisme (par la valorisation du travail manuel à Guédelon), ou du fait que toute la chaîne de production se trouve sur place : « Vingt ans, c'est une échéance très lointaine, par contre il y a énormément de plaisir à venir travailler chaque jour, au jour le jour, à la fois parce que les conditions de travail sont agréables, on travaille dehors, on travaille à l'outil, on n'a pas le souci de rentabiliser, on a du contact avec des visiteurs, des stagiaires, des bénévoles, on est très valorisé, c'est rare les ouvriers qui sont valorisés, hein ? Alors que là, les gens viennent, ils s'intéressent à ce qu'on fait[2]. » Ce type de témoignage reviendra souvent sur le terrain, en carrière avec Jean-François en 2006, en loge de taille de pierre avec un autre Jean-François en 2005, et en maçonnerie avec Pascal en 2003. Tous œuvriers sur le chantier, en lien avec le passé de ces mêmes salariés en entreprises, dans des

1. Il ne faut pas oublier que la page Facebook officielle du chantier totalise 42 000 fans (dossier de presse 2016 de Guédelon) et 43 893 « J'aime » une page, au 11/03/2016 (visite sur le Facebook du château).

2. Témoignage d'un œuvrier dans le DVD-Vidéo, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, (2007) dans le documentaire « Les dix ans de Guédelon » (à 1 h 10 min et 48 s).

chaînes de productions plus classiques de la filière pierre (pour les deux premiers), par comparaison avec Guédelon.

On retrouve cela lorsque durant la fameuse pause de midi, je demande à un tailleur de pierre de m'en dire un peu plus sur la « rentabilité » à Guédelon (entretien informel en 2005) :

> Moi — Tu me disais tout à l'heure sur le chantier, en gros, euh… qu'il n'y avait pas vraiment de souci de rentabilité à Guédelon, est-ce qu'on peut considérer qu'il y a un rapport au temps qui est différent de celui d'autres entreprises ?
>
> Le tailleur de pierre — Ouais, complètement, ouais… complètement, ouais. Ça, c'est le grand privilège de ce travail, je veux dire, c'est une chose merveilleuse qu'on a la contrainte du travail, il faut être là, euh… il faut produire quand même un minimum, mais je veux dire personne ne nous dira « Dépêche-toi ». Il est pas question de série, même si on fait par exemple, même si un tailleur de pierre fait plusieurs fois la même pierre, y'a une routine, mais y'a… de ce côté-là y a pas de stress quoi, et donc ça, là, vraiment c'est quelque chose. Je pense qu'on doit pouvoir rejoindre le plaisir de l'artisanat tel qu'il a dû se pratiquer à une époque où, euh… où y'avait pas de gros soucis de concurrences, et euh… et d'enrichissement. Je pense qu'y'a des moments où l'artisanat a pu suivre cette voie euh… agréable, même si ça restait un labeur et un gagne-pain. À mon avis c'est des aspects que l'on touche sur ce lieu de travail, donc là, qui sont de l'ordre du plaisir et du privilège, vraiment…
>
> Moi — Donc tu as huit heures de boulot, mais t'es pas obligé de… de faire un maximum de pierre, d'accord…
>
> Le tailleur de pierre — Et en fait c'est là, c'est là vraiment tout le… comment dire ? Toute la nécessité et la qualité d'un rapport à la vie dans un travail comme ça… Tandis que les employés du bâtiment que j'ai fréquentés avant… Mais ça reste des entreprises de la pierre. Là c'est proprement, c'est un lieu commun, mais c'est véritablement déshumanisant. Parce qu'on est confronté aux bruits, à la machine, euh… à l'enchaînement. On voit pas où va ce qu'on fait, par exemple y'a la partie atelier, y'a la partie pose. Par exemple, si on prend l'exemple d'un fabricant de balustre, ceux qui façonnent, qui font l'aspect balustre en pièces détachées, et ceux qui font la pose, c'est jamais les mêmes, ou très rarement. Ce qui veut dire que celui qui est à l'atelier, il voit même pas son produit fini, enfin, il le voit monté dans l'atelier, mais il ne le voit pas posé, c'est pas lui qui le pose, et je veux dire, il enchaîne balustre sur balustre, euh… il connaît pas les gens à qui il va devoir vendre la balustre, euh… donc là, toutes ces notions sont déshumanisantes.

Ce que confirmera à sa façon un Compagnon tailleur de pierre de la Fédération compagnonnique des Métiers du bâtiment, Meilleur ouvrier de France et chef d'entreprise, lorsque je l'interviewe (déjà cité dans le chapitre 1) :

> — Ça me ferait dériver sur la pensée qu'aujourd'hui on ne peut pas bien tailler la pierre, parce qu'aujourd'hui on n'a pas le temps, ce qui est paradoxal. Parce qu'aujourd'hui on est obligé dans le métier d'apporter une notion de rentabilité. D'où vient cette époque à la con où il faut payer des charges, où c'est comme ça, où tu peux pas te permettre de prendre du temps, de rester deux jours derrière une pierre à la contempler, à dire : « Comment on va faire ? Est-ce qu'on pourrait faire ça ? Est-ce qu'on pourrait faire un beau tracé ? » Non, on n'a pas le temps, il faut… tu peux pas vendre sinon, tu ne peux pas. Donc paradoxalement, c'est une époque

> pour moi en tout cas, où ce n'est pas facile de se situer. Merde, à une époque où il faut que tout aille vite, tout va vite quoi ! J'ai acheté une disqueuse il y a une semaine à quatre-vingts francs, des trucs impensables il y a peu ! Il n'y a plus de notion de temps, de travail. Ils sont en train de faire des trucs absolument incroyables au niveau des déplacements, tout change, et la pierre au contraire elle t'apprend, elle, la patience. C'est un combat quand tu tailles un caillou. Il faut la transformer, il faut lui enlever de la matière, et en même temps ça ne supporte pas l'erreur. Donc, c'est une course contre la montre, ça c'est un peu stressant.
> *(Village de Yrouerre, département de l'Yonne, le mercredi 7 février 2001)*

Le temps vécu de la pierre n'est pas exactement le même pour le salarié de Guédelon et cet entrepreneur, comme pour ce sculpteur sur pierre, interrogé le 24 janvier 2001 :

> — Et c'est ce temps que vous passez face à votre pierre, avec votre pierre, qui fait qu'il y a une harmonie qui se crée entre vous et la pierre. Donc le temps mis sur une pièce est aussi important. Évidemment, le contrecoup de cela, c'est comme on dit, le temps c'est de l'argent, ce temps vous ne savez pas le faire payer aux gens à qui vous vendez votre pierre. C'est parfois indécent de voir des pierres que j'ai travaillées cent heures que je vends trois mille cinq cents balles, si tout va bien, si je les ai pas stockées pendant un an, ou des choses comme ça. Mais ce n'est rien, moi ça ne me dérange pas, je veux dire, c'est un choix [...]. Ce temps d'élaboration aussi, et c'est ça qui fait que je me place au niveau du contexte actuel, et c'est un peu pour ça que je suis à contre-courant de l'évolution générale où tout doit aller vite. Enfin on vous bouscule, on vous écrase les pieds, on passe devant vous, allez plus vite ! Là je prends mon temps, le temps qu'il faut pour que cette pierre soit au mieux de ce que je peux en tirer. *(Village de Dannemoine, département de l'Yonne)*

Une notion d'un temps différent soulignée aussi à Guédelon par les visiteurs, en contre-point de nos sociétés en développements rapides :

> Nous y sommes allés pour la première fois aujourd'hui. C'était très formateur, très apaisant et surtout une leçon de respect de la nature dans toute sa splendeur et surtout, une nouvelle notion de la valeur du temps. Aujourd'hui nous ne maîtrisons plus le temps, qui passe tellement trop vite à cause de l'automatisme, et de tout ce qui est numérique. Ça fait un énorme choc lorsque l'on prend conscience de cette façon de vivre, une qualité non destructrice et bien meilleure pour l'intellect. Il y aurait tant à dire, ce bain dans la vie médiévale laisse à réfléchir sur notre modernisme actuel...
> (Une internaute, le 31 juillet 2015, page Facebook officielle du chantier)

Guédelon permet ici une critique d'une société qui va trop vite, et de faire l'éloge d'un rythme plus lent, celui du chantier. D'une « nouvelle notion de la valeur du temps » comme le dit cette internaute, à une notion de temps comme une valeur, il n'y a finalement qu'un pas...

Si tout ce qui précède — je veux dire l'historique de Guédelon, la visée scientifique et humaine, pédagogique, les normes du droit du travail, l'histoire du château du Moyen Âge, le panneau d'information de la grange d'accueil, la sollicitation de valeurs, etc. — nous permet l'élaboration d'un ensemble de réponses possibles à la question « Comment, au XXIe siècle, fabriquer un édifice du XIIIe siècle avec les

modes de réalisation de l'époque[1] ? », il nous reste à affronter le temps d'une façon encore plus directe : c'est le problème de la concordance des temps.

4 La concordance des temps

> C'est comme un témoignage sensible, c'est une certitude sensible qui s'ajoute aux autres, et qui est peut-être plus décisive. Le passé devient le présent : on le touche, on est en contact direct avec lui.
>
> (Maurice Halbwachs, 1941[2])

La première concordance des temps a déjà été évoquée par le biais de la visée scientifique du chantier : la correspondance entre l'année réelle de chantier (en « temps réel », à partir de 1997) et l'année de référence au Moyen Âge (dans l'état des connaissances sur la période, à partir de 1228 ou 1229). Cette correspondance dresse une première orientation dans le temps, et une première et fondamentale concordance des temps, permettant une série de justifications dans cette « aventure raisonnée » qu'est la visée scientifique de Guédelon. Le tiers reliant (en chiffre romain) du nombre d'années de construction de chantier (an I, II, III… du chantier) permet sans doute une passerelle temporelle plus neutre entre les deux registres temporels : « Pour la sixième campagne de travaux, toute l'action s'est déroulée du côté nord du château : sur la tour de la chapelle, le logis seigneurial, et la tour maîtresse[3]. » Ce tiers reliant est le plus souvent associé aux années en « temps réel », avec pour exemple ce titre : « Campagne 2006, an IX du chantier, les charpentiers investissent le château[4] » ; ou en fédérant les trois temporalités : « 2005. 1236. An VIII du Chantier Médiéval de Guédelon » (*ibidem*, p. 1). Mais au cœur du texte, le tandem est toujours possible : « En ce qui concerne la forêt de Guédelon, certains chênes abîmés par la tempête du 28 juillet 1236 (2005) ont été abattus. Ils ont servi à la production de tavaillons » (*idem*, p. 14). Le plus raisonnable étant sans doute d'invoquer soit principalement le XXIe siècle, soit essentiellement le XIIIe siècle, par exemple au travers d'un même recueil d'articles à visée scientifique, comme dans celui de Philippe Durand (2005). Avec respectivement — par exemple — d'un côté l'article de Florian Renucci qui évoque essentiellement le XXIe siècle et quelques références introductives au XIIIe (« La démarche de Guédelon à travers un exemple de réalisation empirique : la voûte en croisée d'ogives de la tour maîtresse »), à l'inverse dans l'article de Philippe Durand (« Guédelon. Le choix du modèle : le type "Philippe Auguste" »). Le titre de l'ouvrage et l'introduction/conclusion du directeur de la publication consti-

1. Philippe Minard, François Folcher, *Guédelon. Des hommes…*, *op. cit.*, p. 126.
2. Maurice Halbwachs, *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte. Étude de mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de Sociologie Contemporaine », 1971, p. 1.
3. *Les Cahiers de Guédelon*, *op. cit.*, p. 6 (avril 2004). Voir aussi *ibidem*, p. 24-25, avec pour titre : « Campagne 2004, an VII de Guédelon. Tous sur la tour maîtresse ».
4. *Les Cahiers de Guédelon*, *op. cit.*, p. 24 (2006). En titre de la page.

tuant vraiment un tiers reliant, avec le titre du recueil : *Guédelon. Construire aujourd'hui un château du XIIIe siècle*.

Mais dès que l'on va sur le terrain, une pléthore de temporalités se déploie : par exemple avec la question obsédante des visiteurs, « vous mettez combien de temps pour tailler une pierre comme ça ? », en loge de taille de pierre (sans doute en lien avec la valeur travail et questionnant parfois la valeur d'authenticité[1]). Ou encore dans tout ce qui projette Guédelon dans un avenir : par exemple les images virtuelles du château terminé en 2025 : ces images de synthèse très réalistes sont faites par Nicolas Gasseau ; elles existent en deux versions, comme les plans de masse et de coupe du château, en fonction des repentirs d'architecte[2]. Ou encore quand Maryline Martin, la directrice générale du chantier, explique :

> Dans l'idée de construire un château fort avec les techniques de l'époque, un élément retenait toute mon attention : le temps. Suivant le nombre d'ouvriers qui travailleraient sur le chantier, autour d'une trentaine, nous aurions 20 à 30 ans de chantier devant nous ! Quelle provocation à une époque où ni en amour ni au travail, nous ne faisons de telles projections dans le temps. C'était pour moi un véritable atout [dans sa recherche de financement[3]].

On voit ici à la fois les dimensions « humaine » et « sociale » du chantier, et la communication qu'elles permettent du projet dans ce fameux troisième axe, après le scientifique et le pédagogique, complexifiant par là même la concordance des temps. En effet, les deux premiers axes peuvent se tourner sereinement vers le passé, tandis que les volets humain et social s'orientent dans un à venir et dans le présent. C'est ce qui fait aussi l'une des forces du projet Guédelon. Le jeudi 27 avril 2006, une visiteuse me dira dans un sens semblable : « C'est incroyable par ces temps de chômage, un projet tourné comme ça vers l'avenir… C'est vraiment bien ! » Enfin, dernier exemple de cette projection dans un « à venir », avec le Livre d'or de Guédelon et ses visiteurs : « Courage, courage, dans quelques années je reviendrai… » (le 28 octobre 2006) ; « Rendez-vous en 2025 ! » (2 mai 2006). Sur 67 « commentaires » du 30 avril au 2 mai 2006 écrits dans le Livre d'or, 13 évoquent le temps et un rendez-vous pris avec l'avenir.

Mais il y a aussi l'évocation d'un temps long, transgénérationnel, lorsque par exemple je saisis cette conversation entre femmes avec une enfant, en visites sur le chantier en 2003 :

> Une enfant d'une dizaine d'années à une personne plus âgée [sa grand-mère ?] — Oh, ben on reviendra dans 20 ans…
> La personne plus âgée — Toi tu reviendras dans vingt ans, ma chérie. [*Puis s'adressant à une femme adulte plus jeune, la mère de l'enfant ?*] Dans 20 ans tu pourras revenir aussi… tu auras 60 ans, notre âge[4].

1. Question systématique en association (ou en alternance) avec celle de la dénomination de la matière : « Qu'est-ce que c'est comme pierre que vous travaillez ? »
2. On peut voir ces images dans l'ouvrage dirigé par Philippe Durand (*ibidem*, p. 4-5).
3. Cité dans François Folcher, Philippe Minard, *Guédelon. Des hommes…*, *op. cit.*, p. 13-14.
4. Pour un traitement et une réflexion épistémologique sur la notion de génération utilisée en

Dans cette même logique, dans l'une des histoires imaginaires de Guédelon, proposée par René Maurice, *Guédelon, le château de la mémoire*, on peut lire en conclusion : « Dans vingt ans, ou plus, les enfants d'aujourd'hui devenus les adultes de demain, conduiront sans doute leurs enfants visiter Guédelon. Ils se feront alors les témoins précieux des premiers temps du château. Si par malchance, la mémoire leur faisait défaut, il suffira à ce moment, qu'ils se tournent vers la pierre déjà vieillie[1]. »

Au-delà de cette logique transgénérationnelle, le temps long sera évoqué de différentes manières, par exemple : « Guédelon ne se veut pas un pastiche, mais un chantier hors du temps[2]. » Cette idée d'être « hors du temps » reviendra souvent : ni au XXIe, ni au XIIIe, dans l'intemporel. C'est une bonne manière d'assurer la concordance des temps par une dimension uchronique, *u-chronos*, un non temps. Je reviendrai plus loin sur cette dimension utopique de Guédelon. Ou encore différemment : « C'est bien dans des allers-retours incessants entre le présent et le XIIIe siècle que réside le défi fondateur de Guédelon[3]. » Un autre exemple encore, en vantant un accès au chantier par l'Internet : « Ancré dans le XIIIe siècle tout autant que dans le troisième millénaire, le château de Guédelon s'échafaude aussi sur Internet, à l'intention d'un large public[4]. » Ou enfin par le biais du compte Twitter officiel de Guédelon (@guedelon), avec le tweet d'un visiteur le 19 septembre 2015, invitant d'autres internautes à la visite de Guédelon : « XXIe siècle *versus* XIIIe siècle… Faites le grand saut ! »

Une autre façon d'assurer cette concordance temporelle sera de trouver des points communs — par le biais de la visée scientifique — entre la démarche mise en place concrètement dans le présent du chantier et les logiques employées par les bâtisseurs du XIIIe siècle. L'exemple de Christian Corvisier (Castellologue et membre du comité scientifique / éthique) — s'expliquant d'abord sur son rôle dans le projet — est caractéristique de cette approche : « Je réponds aux questions de Florian Renucci, qui est le garant de la conformité à l'architecture du XIIIe siècle. Quand un problème se pose je fournis des croquis à l'échelle, qui offrent une ou deux solutions possibles. » Et plus loin dans son interview : « Il faut sans cesse réajuster les plans, et c'est très représentatif de ce qui se passait au XIIIe siècle. Au sein d'une même campagne, on changeait souvent d'avis. Les

---

sociologie, voir Didier Demazière, « Les générations comme catégories d'analyse », *Temporalités. Productions, usages, figures*, n° 2 (Générations), second semestre 2004, p. 1-5.

1. René Maurice, *Guédelon. Le château…*, *op. cit.*, p. 24. On a ici un exemple de délégation dans le temps à partir de la pierre : l'homme délègue à la pierre le soin de durer et de remplir une mission de rappel à la mémoire des hommes.

2. *Le Journal de Guédelon*, *op. cit.*, p. 3 (avril 2002). Mais aussi par exemple dans la plaquette de présentation du château, dans sa version électronique pour 2016 : « Venez le temps d'une journée pour découvrir et partager avec nous cette aventure hors normes et hors du temps ! »

3. Frédéric Sartiaux, art. cit., p. 47 (*Notre histoire* / n° 334). L'idée de trajet, de mouvement, permet ici la concordance.

4. *Le Journal de Guédelon*, *op. cit.*, p. 11 (avril 2003). La concordance temporelle et assurée par un « et/et », par le média Internet.

tâtonnements font partie de la caractéristique du chantier, et dans les châteaux de cette époque, les repentirs sont légion[1] ! » Pour finir en disant :

> La construction du château [de Guédelon] se fait par tranches verticales, ce qui ne pose pas de problèmes techniques, mais correspond logiquement aux besoins qu'ont les visiteurs de voir le château pousser. Au XIIIe siècle, on procédait de la même façon, mais pas pour les mêmes raisons : de nombreuses constructions de château ont débuté, mais n'ont jamais été achevées, faute d'argent ou pour cause de décès. Raison pour laquelle il y avait toujours une partie du chantier immédiatement visible et impressionnante. C'était une logique ostentatoire. Pour ces deux raisons sans rapport, il existe ainsi une véritable harmonie entre les deux constructions, à huit siècles d'intervalle. C'est un aspect sociologiquement très intéressant. *(Ibidem)*

Comment ne pas confirmer ? Quelle superbe concordance des temps à travers un acte de langage, le XIIIe siècle et le XXIe siècle sont parfaitement réunis dans leurs dissemblances et par leurs points communs. L'humour à Guédelon — une autre marque de fabrique du site — permettra lui aussi cette concordance : par exemple lorsque les œuvriers en haut de la tour maîtresse, accompagnent d'un « bip, bip, bip » très machinique et surtout vocal, la montée des charges par un marcheur dans la cage d'écureuil plus bas. Le public sourit ! Et sans se prendre trop au sérieux les œuvriers tendent un pont (ou un fil) entre un XIIIe siècle et le XXIe siècle.

Mais à mon sens, rien ne permet mieux cette concordance des temps que la visite guidée — le changement de temps y est constant — à travers un acte de langage continu sur plus d'une heure de visite. Mais cela n'est sans doute pas sa seule fonction : la visite guidée, par le biais des informations qu'elle diffuse, permet également d'apaiser les tensions que génèrent certains objets de Guédelon, au sujet par exemple de la valeur d'authenticité (les chaussures de sécurité, les casques de chantier, etc.[2]). Elle permet sans doute aussi une orientation dans l'espace, en apaisant dans un même acte les discordances et en orientant dans le temps du Moyen Âge, et dans la connaissance, avec le volet pédagogique du projet. Ses fonctions sont donc multiples. Voilà un extrait de visite guidée, lors d'une deuxième étape sur douze, que propose le guide de Guédelon en 2005 :

Nous nous sommes arrêtés devant un tronc de bois, avec une vision un peu centrale sur le château et vers plusieurs ateliers de chaque côté, un four de style gallo-romain se trouve derrière nous, avec tout proche l'atelier du Père Archi.

> Guide : — Donc on a une carrière, avec de la pierre, ça, on ne va pas en manquer ! On a aussi une nappe phréatique souterraine. On a un puits à huit mètres [*de*

1. Cité dans François Folcher, Philippe Minard, *Guédelon. Des hommes…*, *op. cit.*, p. 138. Il y a un parallèle et un point commun entre les repentirs fréquents de Guédelon, et la méthode architecturale du Moyen Âge, tâtonnante également.

2. Dans une visite guidée en 2005, le guide dira par exemple : « Alors "chantier médiéval", mais avec des côtés stricts du XXIe siècle, vous allez voir des chaussures de sécurité, il peut y avoir des casques de levage, des baudriers, des… mais on essaie de garder un look moyenâgeux. »

profondeur] dans le château, donc avec de l'eau. On a du bois, mais pas suffisamment [*Nous sommes ici dans le présent du chantier, le château plus haut sert de support à l'explication*]. Un château comme ça, au Moyen Âge, il faut compter deux à trois cents hectares de forêt, qui vont être rasés, hein ? Ça, ce sont les *essarteurs* qui font ça, des semi-nomades, ils font des plaines quoi [*on entre dans le passé, avec un accès à une connaissance sur le Moyen Âge*]. Il y a un baby-boom au XIIIe siècle. Comme vous pouvez le constater aujourd'hui, un « réchauffement de la planète » ! [*Tiers reliant temporel, par l'humour, entre le réchauffement climatique actuel et l'augmentation des naissances au XIIIe siècle, il y a également l'évocation d'un « baby-boom » commun*]. Les moines interviennent, pour la sélection des épis par exemple, on plante, on va récolter beaucoup plus. Certaines inventions [*vont apparaître*] comme le collier pour le cheval par exemple, on n'étrangle plus la bête quand on travaille, hein ? Un baby-boom, hein ? Eh bien ces gens vont venir s'installer sous la protection du château. Ils vont construire — après le départ des *essarteurs* ! — ce sont des villes nouvelles : Ville-Neuve, Bourg-Neuf, en « verlan » : Neuville ! [*Tiers reliant temporel par l'humour entre le Moyen Âge et l'exemple du "verlan", notion contemporaine*]. Les colons vont arriver : Coulanges, Coulons, tout ça ce sont des villes du Moyen Âge. Et en plus comme on est en paix, avec toutes ces forteresses, ça ne va pas trop mal ce XIIIe siècle, ça ira beaucoup plus mal au XIVe siècle ! Il y a une guerre, personne ne pense qu'elle va durer cent sept ans, avec les Anglais [...]. Et puis on a ramené des croisades la peste noire, qui va se développer sur une bonne partie de la planète : je préfère le XIIIe siècle ! Donc le bois, on n'en a pas suffisamment [*sur le chantier*], on a principalement du chêne [*Montée en singularité et retour vers le présent du chantier*]. Donc ce qu'on va faire, on va acheter un arbre moderne, du poteau téléphonique, c'est du Douglas. C'est un résineux, il est nord-américain, il est planté en France en 1841. Mais bon, nous, on va protéger notre forêt, mais on va garder le plus grand, le plus beau pour le château. Et on a aussi, on est en Puisaye, la capitale de la poterie, ce qui explique des sillons d'argile partout. C'est pour ça qu'on a construit le château dans la carrière, mais pas là-haut [*il désigne les abords de la forêt actuelle, plus haut*], parce qu'on s'enfoncerait. Alors l'argile on va la prendre en surface. Avec ça, dans la forêt il y a un petit village (si vous avez le temps après...), où l'on va construire des tuiles. Et on va les faire cuire avec un four dans la forêt, pour couvrir le château, de la terre cuite, et le carrelage ! Donc un four peut passer les mille degrés. On va compter quatre jours, trois nuits à peu près, on fait les trois-huit [*trois équipes qui font huit heures sans arrêt*]. Et si l'on creuse, à six mètres de profondeur, on a de la roche métamorphique à structure moléculaire en plaques. C'est-à-dire de l'argile qui a la couleur de l'ardoise, beaucoup plus pure, et ça, on va faire toutes les poteries du quotidien avec. C'est énorme ! Il y a beaucoup de poteries, même l'arrosoir est en terre cuite, hein ? Alors là [*dans le dos du groupe et face au guide*] on a un four gallo-romain [*reconstitué*]. Il y a une ouverture derrière, et on remplit de poteries, on colmate, on remaçonne les anciennes ouvertures... et le soir de sa mise en marche, il y a des flammes de deux mètres de haut, un vrai turbo ! L'objectif toujours, mille cinq cents degrés. Le vernissage, on vernit depuis au moins vingt-cinq siècles, les portes de Babylone par exemple [*déplacement vers le passé*]. On fait des émaillages basse température, avec du plomb. Alors nous ici le plomb, on s'en sert un petit peu quand même [...] [*déplacement vers le présent du chantier*]. Donc si l'on veut vraiment émailler les carreaux, eh bien on ira acheter de l'émail basse température, on nous fait un mot et tout... [*humour !*].

Les déplacements sont constants, du présent du chantier à un passé dans une histoire du Moyen Âge, et cela pendant toute la durée de la visite. Toutes les visites guidées ne fonctionnent pas de la même façon que celles de Guédelon : dans un monument historique comme celui d'Aigues-Mortes (dans le Gard) cité plus haut, la visite que j'ai suivie ne fera ce bond vers le présent qu'une fois, avec la sollicitation de visiteurs qui demanderont des explications sur les bâtiments que l'on voit du haut de la tour de Constance (les Salins du Midi), le reste de la visite sera purement historique[1]. Normal me direz-vous pour un monument d'histoire ? Eh bien non, la visite que je suivrai le 5 mai 2002, accompagnée par une guide, nous fera déambuler sur le site d'Aigues-Mortes (« Itinéraires de femmes », dans le festival *Pêcheurs de cris*) avec des saynètes agrémentées par du théâtre de rue (danse contemporaine, accordéon, comédie, etc.). Le présent et le passé se mêleront dans les actes de langage et dans les scènes et gestes accomplis. Voilà ce que me dira une guide de visite à Aigues-Mortes, quand je l'interviewe sur la question du temps présent dans l'organisation de ses visites, le 2 novembre 2006 :

> Moi — Est-ce que vous abordez l'histoire contemporaine, l'histoire du monument maintenant ?
> Une guide — Non.
> Moi — Est-ce que ça a un sens, je suppose que dans les Monuments Historiques je pense que c'est surtout l'histoire ?
> Une guide — Alors on en parle, on en parle quand il y a de l'art contemporain par exemple…
> Moi — Le « temps présent » j'entends…
> Une guide — On en parle par exemple pour dire qu'en fait, on peut pas comparer le XIIIe siècle à un siècle de consommation [*sous-entendu, le nôtre*]. Ouais, on peut dire ça. Parce qu'il y a des fois, on n'en parle pas, mais on en tient compte. Oui, on en tient toujours compte. Par exemple, à un moment difficile comme ça [*notre période et la question épineuse de l'intégrisme musulman je suppose*], personne (et ce n'est pas innocent), ne fera de visites sur le thème des croisades. Et selon les personnes que l'on a, on fait très attention. Moi, il m'est arrivé de dire certaines choses dans les visites… par exemple dans Itinéraire de femmes on parlait des femmes, et je disais que les premiers croisés avaient rencontré des femmes, et des croisés qui étaient parfois mariés… […]. Des fois j'ai été, pas prise à partie, mais pas loin. Ensuite, on va enlever tous les sujets qui dérangent. Si l'on voit qu'ils dérangent, on va ou les contourner, ou les faire passer différemment. C'est ce qu'on fait. On va pas aller de face, notre rôle c'est pas de dire euh… nous, on va raconter l'histoire par rapport aux historiens, on fait que ça. Voilà. Mais entre la raconter et essayer de la commenter, ça, c'est pas notre rôle, notre rôle il n'est pas là. Notre rôle est de faire voir le monument par rapport à… mais on est quand même bien obligé de regarder notre époque ! On peut pas

1. Visite du samedi 31 mars 2007. Le 10 septembre 2006 et le 5 novembre 2006, les visites seront aussi essentiellement historiques. Les journées européennes du patrimoine à Pézenas (Hérault), autour d'un parcours dans « la ville sur Molière », iront aussi dans ce sens (le 18 septembre 2005) ; enfin, même chose pour les journées européennes du patrimoine organisées à Auxerre (Yonne), que je suivrai le dimanche 17 septembre 2000.

> faire autrement, parce que les gens ils arrivent avec des idées d'aujourd'hui, ou alors aussi des idées qui, par exemple, passent dans des films. Par exemple Les visiteurs, eh bien c'est une référence des enfants, c'est leur référence au Moyen Âge, c'est *Les visiteurs* ! [*Rires*].

C'est différent de la concordance des temps nécessaire à Guédelon. Et la « balade théâtrale » dans la ville de Nîmes le 13 août 2003 (par les comédiens du Théâtre du Beau Parleur/Gard) ira elle aussi dans ce sens, avec une visite guidée organisée par l'Office du tourisme de la ville de Nîmes. Enfin, le traumatisme des inondations récentes (septembre 2002) de la petite ville médiévale de Sommières (Gard), influence pour moitié la visite guidée historique du mercredi 13 août 2003, qui durera pourtant deux heures. Si les allers et retours entre le passé et le présent sont effectifs dans différentes visites guidées ailleurs qu'à Guédelon, cette concordance est plus que nécessaire dans le cas de Guédelon, avec ses plus de vingt ans d'existence jusqu'à ce jour, et ses imbroglios temporels.

Enfin, Guédelon ordonne également ses tensions temporaires par des récits imaginaires dont le théâtre est le chantier lui-même, en plus du scénario scientifique qui donne une vraisemblance au projet. Par exemple le roman pour la jeunesse *Les pierres qui pleurent*, par Danielle Martinigol (2016), se déroule sur le chantier de Guédelon. C'est justement en passant par la *poterne* (petite porte discrète à l'arrière du château) que les cinq jeunes héros trouvent l'accès du XXIe siècle vers le XIIIe siècle :

> Après un moment de discussion derrière le moulin, Wally, incapable de rester en place, se lève comme un ressort et déclare : — On doit retourner à la poterne. Les choses les plus bizarres se passent là-bas. Il mime à nouveau avec ses doigts devant son visage la visière d'un casque qu'il fait pivoter en posant ses pouces sur les tempes. Les autres sourient. Le geste est amusant et évoque vraiment bien le Moyen Âge […]. Devant eux la porte de la poterne fait un trou sombre où s'engagent des visiteurs à la queue leu leu […]. — Vous me suivez tous, ordonne Pierrel d'un ton ferme. Ne laissez pas de visiteurs s'intercaler entre nous. Les autres acquiescent. La bande des cinq se lance vers l'entrée de la poterne à un moment où aucun touriste ne s'y trouve. Najoie ferme la marche. Très vite, l'escalier devient de plus en plus sombre. Que se passe-t-il ? […] — Pourquoi c'est plus long en montant que quand je suis descendu ? — Tu as raison, reconnaît Tim. J'ai l'impression qu'il y a beaucoup trop de marches. Il crie vers son frère toujours en tête : — Tu arrives enfin au couloir sous l'*appentis* [toit à une pente] ? — ça y est, je suis en haut ; je vois le jour. Mais un instant plus tard, Pierrel ajoute d'une voix paniquée en bégayant à moitié : — Oh ! Il y a quelque chose… qui… ne va pas… du tout, mais alors pas du tout ! […] — Mais où on est ? s'exclama Tessa. — Où est l'appentis ? demande Najoie en s'avançant entre Tim et Pierrel. — Où est le château, tu veux dire ? murmure Pierrel dont le visage est blanc comme un linge. Ils se tiennent côte à côte, totalement abasourdis. Autour d'eux il n'y a plus de cour, plus de château, plus de pont dormant ni d'ateliers des œuvriers. Plus de visiteurs faisant des photos, plus de guides donnant des explications… Rien. Le château de Guédelon a disparu. Ils sont seuls tous les cinq au centre d'une forêt qui forme un mur de verdure […]. — Le château n'est plus là. Il ne reste que la carrière. (*Ibidem*, p. 55-59)

Les enfants viennent de passer au XIIIe siècle, en ouvrant « des portes dans le Temps » (*idem*, p. 152). Sans révéler l'intrigue du roman, ce sont la poterne, un étrange chat qui parle et des pierres « qui pleurent » qui permettent la concordance des temps. Ce texte se divise entre des scènes qui se passent entre le XXIe et le XIIIe siècle et inversement ; des scènes qui se déroulent purement au XXIe siècle sur le chantier de Guédelon et son moulin ; enfin, des scènes qui se passent purement au XIIIe, au château de Saint-Fargeau par exemple, ou en carrière de Guédelon, etc. La direction de Guédelon et les œuvriers de Guédelon, notamment les salariés des différents ateliers ont apporté à l'auteure une aide précieuse et réaliste sur le déroulement du chantier. Il y a là encore, au-delà de la dimension imaginaire, une dimension pédagogique.

Le livret de René Maurice *Guédelon, le château de la mémoire* (1999) est encore différent : en vente à la librairie du site pendant les premières années de la construction et sur le site Internet officiel du château, il propose à lui seul quatre registres littéraires et temporels différents. La plus grande partie du texte romanesque se déroule au XIIIe siècle et évoque la construction du château de Guédelon avec des personnages fictifs : il s'agit du texte imaginaire. Un texte en plus petit, en bordure du texte imaginaire, apporte des commentaires historiques sur ce même XIIIe siècle, ainsi que sur certains éléments de Guédelon : c'est le texte historique et réaliste. Enfin, un texte final explique que ce château n'a jamais existé et déroule le projet contemporain : c'est le texte purement réaliste. S'y ajoutent, dans un quatrième registre, quelques photos, plans et dessins d'illustration du château. Ici encore nous sommes dans un assemblage de temps différents. On touche presque, par fragments, à un texte utopique : « Ce nom, dérivé du grec *topos*, est déterminé par le préfixe "u", simultanément entendu par More comme contraction de la négation "ou" (non-lieu) ou du qualificatif "eu" (bon lieu) », comme l'explique Françoise Choay (2006) au sujet du texte fondateur de Thomas More *L'Utopie* publié en 1516. Nous sommes bien ici à la fois dans un non-lieu, dans l'interstice entre le réel et l'imaginaire : Guédelon est le lieu réel d'un récit imaginaire qui se passe au XIIIe siècle mais qui n'a jamais historiquement existé. Nous sommes également dans une multiplicité de temps du texte — au moins trois registres temporels —, mais le temps du récit imaginaire qui se déroule dans un XIIIe siècle tout autant imaginaire, mais vraisemblable, s'incarne dans un lieu réel qui lui n'a jamais existé au XIIIe siècle : une uchronie, étymologiquement un « non-temps » ou le « bon temps ». Rappelons-nous l'une des désignations temporelles du château, comme un chantier « hors du temps »… On peut aussi évoquer l'un des « slogans » de la page Facebook officielle (photo de couverture du site changée le 5 février 2016) : « Ne laissez pas tomber vos rêves », avec la photo de plusieurs œuvriers qui finalisent la pose de l'une des *clefs de voûte* du château et les réactions en ligne des internautes[1]. Ou de citer les mots de Philippe Durand (2005), membre du comité scientifique du projet : « Guédelon est un miracle. Car il concrétise le plus vieux rêve de tout un chacun : voyager dans le temps » (*ibidem*,

1. En réaction les internautes écrivent le 5 février 2016 : « Quelle belle aventure hors du temps »,

p. 32). Guédelon aurait-il quelque dimension utopique, par fragments ? Je veux dire d'utopie concrète, s'incarnant dans un espace réel du chantier ? Bien sûr il ne s'agit pas ici de prendre le qualificatif « utopique » dans son sens commun, de projet qui ne se réalise pas, ou de récit purement imaginaire. « Et même si Guédelon est un projet ouvert sur le monde, notamment avec ses pages Internet et sa dimension pédagogique, il reste un lieu circonstancié relativement clos et un « laboratoire à ciel ouvert », comme le disait déjà le fondateur de Guédelon, Michel Guyot. Un laboratoire, même ouvert sur le ciel, reste un lieu relativement circonstancié. C'est justement l'une des caractéristiques d'une dimension utopique : un lieu relativement clos. Et cet internaute sur le site Facebook officiel d'ajouter encore : « Un vrai havre de paix et de tranquillité, bercé par les bruits des tailleurs de pierre et des bûcherons. Les œuvriers sont accueillants et transmettent à merveille leur travail et leur passion ; chaudement recommandé afin de voyager dans le temps tout en soutenant ce projet unique et enthousiasmant » (le 10 août 2015) : un « bon lieu » en somme… Un endroit, comme le disait plus haut un salarié de Guédelon, non soumis à un temps de la rentabilité. Un lieu à part, qui proclame souvent sa différence d'avec les autres lieux : une hétérotopie, « le lieu est autre[1] » ! Par exemple dans sa dimension sociale, avec ce projet sur plus de vingt-cinq années et qui offre à ses salariés, au minimum théoriquement, un projet d'emplois sur le long terme, défendu notamment par Maryline Martin. En comparaison également avec les temporalités actuelles, dans ce texte déjà cité d'une internaute en juillet 2015, sur le site Facebook officiel : « Aujourd'hui nous ne maîtrisons plus le temps qui passe tellement, tout va trop vite à cause de l'automatisme et de tout ce qui est numérique ; ça fait un énorme choc lorsque l'on prend conscience de cette façon de vivre. Une qualité non destructrice et bien meilleure pour l'intellect. Il y aurait tant à dire, ce bain dans la vie médiévale laisse à réfléchir sur notre modernisme actuel… » ; ou encore un autre internaute le 21 janvier 2015 : « Dans un monde moderne comme aujourd'hui, il est bon de revenir au passé, merci à vous mes gens, cool » ; enfin, cette internaute, le 28 juillet 2014 : « Une enclave médiévale au beau milieu de la Bourgogne pour remonter huit siècles en arrière… Le rêve ! »

Alors comment peut-on édifier un château fort en plein XXIe siècle ? Ou plus profondément encore : comment construire une crédibilité qui vise à édifier un château du Moyen Âge au XXIe siècle ? Le problème de la concordance des temps est central pour appréhender ces deux questions. Guédelon génère une multiplicité de temporalités : le temps particulier du travail, en comparaison sans doute avec les temporalités rapides des mondes surmodernes extérieurs, l'idée d'un projet qui s'oriente vers des avenirs, la capacité qu'a le concept « Guédelon » de permettre un élan transgénérationnel, le temps long du chantier entre une histoire

« ce rêve-là est le plus magnifique », « vous illustrez bien cette maxime », « nous, on l'a fait ! ! ! » Et enfin le 15 février : « Ne laisse pas tomber tes rêves, et construis ton Guédelon » (un internaute).

1. Sur la question de l'hétérotopie et des architectures « singulières », voir par exemple Jean Baudrillard et Jean Nouvel, *Les objets singuliers. Architecture et philosophie*, Paris, Calmann-Lèvy, coll. « Petite bibliothèque des idées », 2000. Et bien sûr les *Utopies et hétérotopies* de Michel Foucault, *op. cit.*

du XIIIe et le XXIe siècles, le traitement des temporalités par la visée scientifique, la visite expériencée, par des récits, etc. Il est nécessaire de canaliser cette multiplicité temporelle, de la traiter par des actes de langage et par un cadre matériel adéquat, par des récits, pour rendre le projet le plus cohérent possible : les justifications de la visée scientifique (en trouvant par exemple des points communs entre le chantier tel qu'il se fait au XXIe siècle et le chantier médiéval dans ce que l'on en sait), l'orientation dans le temps et la connaissance que permet la visite guidée, en rapport avec le cadre matériel en pierre et en bois (par exemple au travers de l'aspect expériencé de la visite commentée, par l'imagination et la connaissance, par le corps et en rapport aux éléments d'architectures en pierre), le traitement par l'humour (par exemple le fameux « bip-bip » machinique et vocal qui accompagne les montées de charges par le marcheur de la cage à écureuil, et qui permet par l'absurde, de faire un pont entre deux temporalités normalement inconciliables, le XIIIe et le XXIe siècles), enfin les récits explicatifs et imaginaires dont le scénario de Guédelon (voir le chapitre 3 sur la visée scientifique), tout cela contribue de diverses manières à une concordance des temps à Guédelon et dans une certaine mesure, à leurs relatifs apaisements. Cet imbroglio temporel participe sans nul doute de l'identité même, en tension, de Guédelon et de sa spécificité.

5 Guédelon, un nom à particules

Alors, qu'est-ce que Guédelon ? C'est d'abord et avant tout un nom à particules. Noblesse oblige ! Bien que de plus en plus le nom de Guédelon se suffise à lui-même il n'est pas un terme — malgré une diffusion, une bonne communication du projet, le bouche-à-oreille — qui peut se passer totalement de tous les qualificatifs qui l'accompagnent : scientifique, pédagogique, humain et social, touristique, historique, économique… et même environnemental comme nous l'avons déjà vu :

> Contrairement aux apparences, Guédelon est un chantier très actuel. Il apporte quelques réponses pertinentes dans le cadre des concepts de développement durable, de haute qualité environnementale et de coût global. Cette construction, réalisée en autarcie complète avec les matériaux disponibles sur le site, fait revivre des techniques oubliées, limite le gaspillage et la consommation d'énergie. Elle met également en exergue des logiques de mise en œuvre ou de filières, qui pourraient être sans difficulté appliquées à la construction moderne[1].

Tous ces qualificatifs sont ou ont été employés pour expliciter Guédelon, le plus souvent par la main et la bouche des protagonistes du projet, permettant de déployer et de définir la richesse de celui-ci. Mais ces mots qualifiants ne suffisent pas à capter toute l'étendue de l'identité « guédelonienne ». Pour satisfaire à cela, il faut saisir à mon sens ce projet autant par ce qu'il dit qu'il est, que par ce qu'il dit qu'il n'est pas :

1. Voir art. cit., p. 18-19 (« Les Cahiers techniques du bâtiment »).

D'abord par les légitimations/cautions déjà évoquées du comité scientifique/éthique de Guédelon, qui associent Guédelon au titre important de chantier d'*archéologie expérimentale*. Et dans une qualification toute méthodologique, on pourra identifier Guédelon aussi comme un *modèle vraisemblable de château*, comme l'écrira Florian Renucci (2008, p. 111), ou comme une *aventure raisonnée*, comme le dira Nicolas Reveyron (2005, p. 7). Mais Guédelon se verra aussi affublé de « tous les noms d'oiseaux » possibles, et chacun dans leur domaine respectif, très signifiant : le château est par exemple un « Monument historique moderne » (2008, p. 113), oxymore où l'on perçoit la concordance des temps à l'œuvre. La construction sera encore une « belle leçon de sens » pour Florian Renucci, dans le DVD (2007) où il est interviewé : « Moi, ce qui m'intéresse à Guédelon, c'est l'extraordinaire leçon pour les générations qui viennent. Guédelon est fréquenté par beaucoup de jeunes et d'enfants, c'est une leçon de culture sur le patrimoine en pierre, on montre à travers Guédelon que, bâtir c'est un acte culturel, qui a permis de créer tout le patrimoine que l'on trouve actuellement en Europe, et c'est fait par des gens qui n'étaient pas forcément euh… lettrés, qui ne savaient pas lire ou très peu compter, c'était donc une tradition. » Et aussi dans ce même DVD : « C'est plutôt les idées qui mènent le monde, et là je crois que pour le public, c'est une grande leçon de sens, un peu, sur le monde d'aujourd'hui » *(idem)*. Ce sera également une « folie encadrée » ou « un pôle d'attraction touristique, une porte ouverte sur le Moyen Âge, une structure créatrice d'emplois ancrée dans le tissu social de la Puisaye et un champ d'expérimentation scientifique sur l'histoire du bâti médiéval », selon Thierry Darques[1] ; une « entreprise culturelle qui raconte l'histoire de notre civilisation » ou un « rêve absolu », et encore « un lieu de mémoire contemporaine, un lieu de divertissement populaire, au sens noble du terme, où tout le monde, je dis bien tout le monde, du touriste au chercheur, trouve son bonheur » pour le créateur de Guédelon Michel Guyot[2] ; un « miracle », pluriel, pour le castellologue Philippe Durand[3] ; le lieu où « la démarche scientifique est indissociable de l'expérience humaine ; on peut dès lors parler d'une "culture de chantier" » selon l'archéologue Anne Baud (*idem*, p. 30) ; et enfin, dans une version plus longue :

1. Respectivement : Thierry Darques, cité dans François Folcher et Philippe Minard, *Guédelon. Des hommes…*, *op. cit.*, p. 98 ; et T. Darques, *Guédelon. 10 ans…*, *op. cit.*, p. 3.

2. Respectivement : Julien Bret, *Le chantier médiéval…*, *op. cit.*, p. 122 (discours d'inauguration de Michel Guyot en mai 1998) ; « J'ai rendu à Saint-Fargeau sa splendeur et fait sortir de terre Guédelon, mon rêve absolu » (M. Guyot, *J'ai rêvé d'un…*, *op. cit.*, p. 14) ; enfin, M. Guyot cité dans François Folcher et Philippe Minard, *Guédelon. Des hommes…*, *op. cit.*, p. 11.

3. En conclusion du livre dirigé par Philippe Durand, *Guédelon. Construire aujourd'hui…*, *op. cit.*, p. 32. « Guédelon est un miracle. Un miracle, car il concrétise le plus vieux rêve de tout un chacun : voyager dans le temps. Un miracle, car oser entreprendre un tel projet semblait une utopie et tout est démenti par la réalité. Un miracle, car travailler "comme au XIIIe siècle" implique un choix et une foi sans faille de la part des acteurs du projet. Un miracle, car les spécialistes peuvent y aborder des réalités insoupçonnées, des éléments que ni les textes, ni l'archéologie ne peuvent saisir, notamment le côté très empirique de la construction. Un miracle, dans une société de plus en plus déconnectée de son passé, Guédelon répond à un besoin » *(ibidem)*.

> [...] un site touristique culturel permettant de développer une activité d'archéologie expérimentale mettant en scène, dans un déroulement réel, la construction d'un programme monumental. Il répond à la question : « Comment le patrimoine monumental en pierre était-il bâti ? » en offrant aux yeux des visiteurs le cas particulier d'un chantier de construction d'un château fort. Le concept constitue lui-même une réflexion innovante sur la présentation du patrimoine : la linéarité de la construction le différencie des parcs à thème, tout en développant une réflexion du type « arts et traditions populaires » hors des vitrines muséales.
>
> (Renucci, 2005, p. 171)

Guédelon s'intègre ici à la démarche patrimoniale. Ce qui fait la richesse identitaire de Guédelon, c'est le feuilleté de ses identités multiples.

Le spectre de Disneyland. Il y a également — on le voit dans la citation qui précède — ce que n'est pas Guédelon, dans ses nuances et dans ses distinctions : Guédelon se différencie par exemple des parcs à thème par le fait qu'il est un château *en train de se faire*, de -A- à -Z-, proche des réflexions du type « arts et traditions populaires », toujours selon le maître d'œuvre du chantier *(ibidem)*. Mais ce qui va servir de repoussoir identitaire au projet, c'est tout ce qui va le distinguer du parc d'attractions ou de l'animation pure : « On n'est pas ici pour jouer au Moyen Âge, on est ici pour construire et comprendre ensemble comment on bâtissait au Moyen Âge », expliquera Maryline Martin (dans le DVD, *op. cit.*, 2007) ; ou encore Florian Renucci : « On n'est pas du tout dans une logique d'animation, qui ferait qu'après le travail on aurait envie de s'habiller avec des peaux, de manger médiéval, de vivre médiéval... non, c'est pas du tout ça, on n'est pas animateur, on recherche à travers des métiers » *(ibidem)* ; et comme le maître d'œuvre le souligne encore : « La pédagogie étant axée sur la communication des données de l'expérience et non sur l'animation, les artisans travaillent sur place devant le public et expliquent leurs gestes et projets. Les ouvriers constituent la seule animation du chantier et l'accueil sur le site est assuré par les équipes du chantier » (Renucci, 2008, p. 112). Avec comme repoussoir absolu le spectre de Disneyland :

> C'est un anti-Disneyland, c'est vraiment à l'opposé du projet de Disneyland. Il y a une règle fondamentale à Disneyland, ceux qui jouent les personnages de Disney ont interdiction de parler aux visiteurs, parce qu'il ne faut pas donner une espèce de réalité aux personnages qui sont imaginaires. Ici, c'est exactement l'inverse, c'est une obligation du métier, des tailleurs de pierre, des maçons, de tous ceux qui travaillent ici, de parler aux visiteurs. Disneyland [...] on cherche à divertir, après on en pense ce qu'on veut, mais ici au contraire c'est un... non pas un apprentissage, mais quelque chose qui est pédagogique,

explique Nicolas Reveyron (DVD, 2007). L'idée est la même quand Michel Guyot définit les deux catégories de personnes extérieures, réticentes au projet Guédelon à ses débuts : « D'une part, les maires et les villageois des petites communes qui étaient inquiets à l'idée qu'on fasse un "Schtroumpfoland", un sous-Disneyland qui dénature la région et attire les barbares ! D'autre part, une poignée d'universitaires et de scientifiques qui manifestaient de fortes réserves devant ce projet

qu'ils jugeaient iconoclaste » (Guyot, 2007, p. 56). En plus de Disneyland, apparaît aussi le spectre de l'« infâme pastiche », toujours avec Michel Guyot : « Guédelon, je l'imaginais tel qu'il sort de terre aujourd'hui : un petit château simple et modeste, mais du bel ouvrage. Rien à voir avec un fantasme gratuit, un infâme pastiche ou un délire mégalomaniaque. Un projet réalisable, donc, et cautionné par le monde scientifique[1]. » On est dans la distinction et dans une quête d'authenticité. On retrouve cette distinction dans les propos — déjà cités — de Nicolas Reveyron, professeur d'histoire de l'art et de l'architecture, membre du comité scientifique et éthique, quand il évoque la visée scientifique du chantier : « Il n'était pas question d'inventer un gothique d'exception, comme l'a rêvé Viollet-le-Duc, combinant les solutions les plus spectaculaires et les plus complexes à une architecture hors normes. Pas question non plus de verser dans le "faux-vieux" pour élever un improbable "castel moyenâgeux" : c'eût été profondément dénaturer le projet, en formatant le chantier sur les erreurs et les rêveries néoromantiques d'un XXe siècle finissant. On ne bâtit que du neuf » (Reveyron, 2005, p. 3). Ici, Guédelon se distingue par ce qu'il n'est pas.

Mais ce chantier se définit aussi, en tension avec l'extérieur, par des acteurs qui ne participent pas au projet : le chantier sera par exemple classé comme « parc archéologique » et comme « centre d'interprétation » par Jean-Bernard Roy[2] ; et l'architecte Philippe Ory, dans une interview au journal *L'Yonne Républicaine*, sera beaucoup plus radical dans son jugement :

> Pour moi, c'est Disneyland. C'est comme si les Français avaient oublié qu'on s'est battu pour la liberté, les châteaux étaient faits pour se défendre. Guédelon est pourtant un des lieux touristiques les plus visités et il est cautionné scientifiquement. Point positif, c'est un chantier d'insertion. Les gens travaillent en costumes d'époque en utilisant les méthodes et pratiques anciennes. Le château de Guédelon reste un fantasme, où le passé semble lié à une angoisse du futur. Cela pourrait déboucher sur une pensée générale et développer les critiques sur l'art de bâtir. Les gens restent passifs devant les maîtres d'œuvre. Ceux qui pensent que « c'était mieux avant » ont un déni de la période d'aujourd'hui[3].

Pour cet architecte, Guédelon est un projet « cryogénique ». S'y ajoute bien sûr le déplacement qu'effectue l'archéologue, déjà cité, de Guédelon comme « archéologie expérimentale » en une « *architecture* expérimentale » (entretien du 10 août 2006), ou ces défenseurs du patrimoine qui qualifieront Guédelon de « parc d'attractions », et non pas d'archéologie expérimentale (entretien du 15 février 2001).

---

1. *Ibidem*, p. 188-189. Cette même idée apparaîtra dans *Le Journal de Guédelon* : « Guédelon ne se veut pas un pastiche, mais un chantier hors du temps » (*Le Journal de Guédelon*, *op. cit.*, p. 3 [avril 2002]) ; « Pas question de tomber dans le pastiche, de commettre des anachronismes ou toute erreur risquant de décrédibiliser le projet. Un comité scientifique valide collégialement toutes les options prises au fil de l'avancement des travaux » (*Le Journal de Guédelon*, *op. cit.*, p. 2 [avril 2003]).

2. Jean-Bernard Roy, « Les parcs archéologiques au risque du parc de divertissement », *Culture et musées*, n° 5 (Du musée au parc d'attractions), 2005, p. 49.

3. Voir « Philippe Ory, architecte : Le château de Guédelon, c'est Disneyland », interview mise en ligne le 12/02/2002 sur le site du journal *L'Yonne Républicaine*, sur https://www.lyonne.fr/accueil.html.

Enfin, ce témoignage plus positif de ce graveur sur pierre, que j'interroge sur son métier un 24 avril 2006 :

> Moi — OK, une dernière question, ça n'a pas trop de rapport, si ce n'est quand même avec la pierre, vous connaissez le château de Guédelon ? Vous y êtes allé ?
> Un graveur sur pierre — Oui, oui, on y a été une fois.
> Moi — Vous en pensez quoi ?
> Un graveur sur pierre — C'est bien, ah oui, je trouve ça génial. Et puis là, c'est vraiment une entreprise de longue haleine[1].

Bien sûr, l'identité de Guédelon ne se limite pas à ses particules (pédagogique, humaine, scientifique, etc.), ni simplement à ce qu'en disent ses protagonistes (intérieurs ou extérieurs au projet), mais plutôt à l'ensemble du déploiement du chantier, de la description spatiale du château avec le prolongement de ses modèles, en passant par son historique et l'histoire du château du Moyen Âge, la visée scientifique, pédagogique et humaine du chantier, le rapport aux objets et aux matières/matériaux, ainsi que les nombreuses mises en tension du site, avec le droit du travail, avec les visiteurs, avec le comité d'éthique et scientifique, avec ses controverses et ses temporalités différentes. Ce sont ces ensembles de « feuilletés » qui font Guédelon, parfois en tension, au sens quasi musical du terme : comme les variations d'une tension sur une corde et qui donnent des sons différents. Florian Renucci fera d'ailleurs souvent une comparaison entre un orchestre et les différents corps de métiers du chantier. Peut-être comprenons-nous mieux maintenant ce pourquoi Guédelon peut fasciner par sa richesse et qu'il puisse se retrouver « coincé » entre deux annexes du *Larousse des châteaux*, entre un « Guide des châteaux » et un « Itinéraire par région », dans l'ouvrage de Gérard Denizeau (2005, p. 306) que je citais déjà en introduction à cet ouvrage. Ou encore comme un château en plus, dans la revue *Notre histoire* (2005), dans un « Guide pour découvrir 80 châteaux… et un », celui de Guédelon[2].

1. Entretien avec un graveur sur pierre, village de Paron (L'Yonne, Bourgogne, France). Rencontre du mercredi 24 avril 2006.

2. Dans un article de Céline Benne et Adeline Roudal, *Notre histoire*, *op. cit.*, p. 59-81 (juillet-août 2005).

Conclusion : comment « faire » ?

La vie est de brûler des questions.

(Antonin ARTAUD, *L'Ombilic des limbes*, 1925[1])

Guédelon est un objet *frontière*. Il questionne parce qu'il est un château médiéval « neuf », confrontant les limites de l'ancien et du contemporain. Il pose aussi indirectement la question de savoir ce que nous voulons faire de nos monuments et plus directement comment « faire (du) monument » ? Il interroge donc, d'une façon très singulière, la notion de *patrimoine*, étymologiquement « l'héritage des pères ». Maryline Martin, la directrice générale du chantier, souhaiterait ouvrir ce patrimoine à tous :

> Dans chaque ville ou village il y a du patrimoine. Ce dernier est à tout le monde. Chacun, dans la rue, peut être ému par une architecture, y associer un souvenir. Ce patrimoine ne doit pas être réservé à une élite intellectuelle, qui a seule les clés pour l'appréhender et le comprendre. Personne ne devrait avoir peur de pousser la porte d'une église ou d'un château. Rendre un chantier vivant comme nous l'avons fait, c'est un moyen d'ouvrir ce patrimoine à tous. On se rend d'ailleurs compte que les visiteurs passent souvent beaucoup moins de temps à visiter le château qu'à regarder les artisans[2].

Guédelon, particulièrement à ses débuts, sera sujet à controverses, en confrontation avec des « défenseurs du patrimoine » justement. Aussi, de quels « héritages des pères » s'agit-il ici ? Peut-il y avoir, sur ce sujet, des héritages différents ?

Guédelon questionne également notre monde contemporain, tout en y participant. Le projet pose la question, à sa façon, de comment « faire société » ? On y parle de plus en plus d'écologie et de circuit court, même si cette dernière

1. Antonin ARTAUD, *L'Ombilic des limbes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie / Gallimard », 1956 (édition originale 1925), p. 51.

2. http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2015/08/09/01 016-20150809ARTFIG00061-le-patrimoine-ne-doit-pas-etre-reserve-a-une-elite.php. Avec l'interview de Maryline Martin (visité le 30 mars 2018), *op. cit.*

expression n'est pas utilisée à Guédelon. C'est l'une des volontés du chantier : avoir toute la chaîne de valeurs de la matière extraite, du paysage jusque dans l'édification, de la matière au matériau, au maximum sur place. C'est aussi un prétexte pour valoriser des métiers qui ne sont pas désirés pas les jeunes : Guédelon a le désir d'en changer l'image (par exemple la maçonnerie) et de devenir une référence dans l'apprentissage du bâtiment ancien. Florian Renucci, quand je l'interviewe le 6 juillet 2018, parlera de Guédelon comme d'un « conservatoire » des métiers anciens, dans le sens d'un « conservatoire de musique » pour les jeunes. Il ira plus loin, en expliquant que « l'artisan est le fantôme du patrimoine » et que l'artisan, manuel, est un oublié culturel, il citera le sociologue Pierre Bourdieu (notions de « capital et de déterminisme culturel » ?). Encore un nouvel objectif qui s'inscrit dans la visée pédagogique du chantier.

L'une des propositions du chantier est donc, pour lui, de réhabiliter l'artisan, en lui donnant toute sa place, avec une triple dimension : celle d'une médiation avec les visiteurs, d'une démonstration de savoir-faire et d'une transformation de la matière. Guédelon questionne donc le faire, souvent associé au taire, en l'associant au dire[1]. Maryline Martin parlera d'ailleurs d'une *communication affective* au sujet du chantier. La force du projet est qu'il est intergénérationnel et qu'il questionne des valeurs, de travail, de beauté, d'authenticité… En somme, à quoi tenons-nous ? Enfin, Guédelon interroge un autre problème contemporain : celui des limites entre le volontariat et le commercial, avec une association Loi 1901 qui passe au statut d'entreprise, un projet lucratif qui donne du travail dans une région qui en cherche, avec une visée commerciale. En résumé, comment « faire entreprise » ? Il interroge finalement aussi la question de comment « faire travail » ?

Guédelon est également un *procès*. Il expérimente et travaille le Moyen Âge d'une autre façon. Collaborant avec des universitaires et avec des organismes comme l'INRAP, le projet est dans une recherche constante, par essai et par erreur, et par essai encore : on est ici dans une visée qui est sans doute de l'ordre de la *vérisimilitude*[2], dans un sens proche de celui d'un Karl Popper (1989). Le maître d'œuvre parlera même d'une *approche phénoménologique* (interview du 06/07/2018). Cet aspect-là aussi est sujet à controverse, Guédelon interrogeant finalement les limites et les confins des sciences historiques : aux côtés de disciplines et de sous-disciplines instituées comme l'histoire, l'histoire de l'architecture et de l'art, l'archéologie, la castellologie et l'archéologie du bâti, l'archéologie expérimentale monumentale a-t-elle toute sa place ? Avec quelles justifications épistémologiques (épistémologie : philosophie des sciences et de la connaissance) ? Jusqu'où pouvons-nous (re)construire le passé ? La singularité de ce projet se trouve être aussi dans sa *vraisemblance* : Guédelon est original car il ne souhaite pas faire à l'identique, mais construire à partir d'un possible (avec un

1. Des cours de théâtre seront d'ailleurs proposés aux œuvriers, afin de fluidifier leur rapport aux visiteurs.

2. S'approchant de la vérité mais ne l'atteignant jamais pleinement, mais allant vers elle.

scénario). En ce sens, il rejoint une part d'utopie et d'uchronie, avec sans doute des parts d'utopie concrète, comme j'ai essayé de le montrer dans ce livre. Le sociologue Michel Lallement ne le dira-t-il pas suffisamment : « La sociologie des utopies ne peut se contenter d'interminables commentaires de textes, aussi utiles soient-ils pour enrichir le principe espérance. Il convient désormais d'aller y voir, de fouiller au plus près du corps social, de braquer le projecteur là où nous n'avons pas nécessairement coutume de diriger la lumière » (Lallement, 2015) ?

Ce projet est également un *procès* dans le sens d'une confrontation directe et constante homme-matière, humains/non-humains. Le philosophe Martin Heidegger rapprochera d'ailleurs le « bâtir » de l'« habiter ». Il écrira : « Bâtir, voulons-nous dire, n'est pas seulement un moyen de l'habitation, une voie qui y conduit, bâtir est déjà, de lui-même, habiter[1]. » Rien sans doute de plus vrai pour Guédelon, projet inscrit sur plus de 25 ans, chose plutôt rare dans un monde aux temporalités hyperrapides, avec ses feuilletés temporels très riches. Les ateliers de Guédelon (taille de pierre, poterie, cuisine, etc.) n'habitent-ils pas Guédelon ? Et les visiteurs, en circonvolution, n'habitent-ils pas cet espace pendant quelques heures ? L'idée même d'un projet sur 25 ans sera d'ailleurs balayée par Florian Renucci, le maître d'œuvre du chantier, dans un entretien qu'il fera en 2016 :

> Aujourd'hui, ce chiffre ne signifie plus grand-chose. En effet, lorsqu'il a été annoncé au tout début du chantier, il y a deux données primordiales que nous n'avions pas prises en compte. D'une part, les œuvriers de Guédelon, en plus de leur mission de construction, ont une mission de médiation. Autrement dit, ils doivent expliquer leur travail aux très nombreux visiteurs et aux groupes scolaires qui viennent voir le chantier. Or cet aspect occupe la moitié de leur temps. Si Guédelon n'était pas ouvert au public, le château serait déjà peut-être terminé ! D'autre part, il est essentiel de préciser que nous ne nous limitons pas au château lui-même. Par exemple, nous avons construit un moulin hydraulique en partenariat avec des archéologues de l'Inrap, ce qui n'était pas prévu au départ mais qui permet d'ouvrir de nouvelles thématiques de recherche[2].

Alors que faire maintenant ? Quelle suite au projet Guédelon ? Quels succédanés ? D'autres moulins en forêt de Guédelon ? Un édifice monumental sacré ? Ou peut-être à partir d'un personnage célèbre du Moyen Âge, une femme peut-être, dans un autre lieu ? Ou peut-être aucune suite ? Et un repreneur dans l'Arkansas pour la *forteresse d'Ozark* ? Ou ailleurs encore ? D'autant que le succès du chantier a de quoi faire des émules : les acteurs de Guédelon reconnaissent être très souvent sollicités pour d'autres projets semblables à travers le monde, plusieurs fois par mois. Des projets s'inspirant de Guédelon souhaitent voir le jour : sur la romanité dans le sud de la France (avec le projet sur la zone économique *Magna Porta* à Manduel par exemple, à côté de Nîmes, et un parc d'attractions sur la romanité et peut-être de l'archéologie expérimentale, en 2023),

1. Martin Heidegger, « Bâtir, habiter, penser » (1954) dans Choay F., *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points / Essais », 1965, p. 430-431.

2. Lucie Hoornaert, « Le château de Guédelon. 20 ans d'archéologie expérimentale », *Archéologia*, n° 549, décembre 2016, p. 55.

ou avec la reconstitution de la flèche de la basilique Saint-Denis appuyée par exemple par l'académicien Érik Orsenna, avec déjà des controverses importantes avec le milieu du patrimoine, etc.[1]

Le célèbre historien du Moyen Âge Georges Duby avait bien raison d'écrire : « Il est évident qu'un monument en dit autant que des textes sur ce que les hommes de son temps avaient dans l'esprit et que, le disant autrement, il en dit plus » (Duby, 1996). « L'aventure Guédelon » en est une parfaite illustration !

1. Le projet *Magna Porta*, avec un parc d'attractions sur la romanité est dans une phase de faisabilité en 2018 : http://www.midilibre.fr/2017/11/15/gard-un-parc-de-loisirs-sur-la-romanite-a-manduel,1587872.php (visité par moi le 30/04/2018). Ou encore sur le projet de la basilique Saint-Denis : www.lefigaro.fr/actualite-france/2015/08/09/01016-20150809ARTFIG00059-le-projet-un-peu-fou-de-reconstruire-la-fleche-de-la-basilique-de-saint-denis.php (visité par moi le 30/03/2018).

Glossaire général

A

Appareil : n. m. Au château de Guédelon : « Maçonnerie constituée de pierres taillées ou de moellons. On distingue à Guédelon deux types d'appareils : *appareil irrégulier* : Il est formé de pierres tout justes dégrossies, de longueur et d'assises différentes. *Appareil régulier* : il est formé de pierre de taille de longueur variable mais de même assise » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 4).

Appentis : « n. m. Toit à une pente » (*ibidem*, p. 5).

Arase : n. f. « Rangée de pierres permettant de rattraper le niveau horizontal du mur » [voir à *Appareil*] » *(idem)*.

Arc : n. m. « Ensemble d'éléments maçonnés reprenant une ou plusieurs parties d'un cercle. Les éléments qui le constituent sont appelés voussoirs. On distingue plusieurs types d'arcs : arc surbaissé *([à Guédelon] couloir de la tour maîtresse)*, arc plein-cintre *(couloir des portes du cellier)*, arc brisé *(porte de la tour maîtresse)* » *(idem)*.

Archéologie du bâti : n. f. « Discipline fondée sur l'étude des constructions, qu'elles soient enfouies ou visibles. Les méthodes de l'archéologie se sont surtout appliquées à l'étude d'aménagements enfouis en essayant d'en reconstituer l'histoire à partir de la succession des couches stratigraphiques qui les recouvraient ou les constituaient. Il est apparu que cette approche pouvait s'appliquer également à des édifices en élévation, dont l'histoire pouvait être reconstituée à partir de l'étude des différentes phases de leur évolution, qu'il s'agisse d'épisodes correspondant à des constructions, à des destructions, à des reprises d'aménagements ou à des abandons. L'étude des matériaux utilisés, ainsi que celle de la manière dont ils ont été mis en œuvre, permet souvent d'affiner les approches interprétatives et chronologiques avec une grande précision. Le développement de cette discipline s'est révélé, en outre, tout à fait bénéfique quand elle a pu s'appliquer à des monuments historiques en

cours de restauration, en donnant aux architectes des Monuments historiques des éléments précis pour orienter leur choix » (Pascal Mongne, Philippe Marquis [dir.], *Dictionnaire de l'archéologie*, *op. cit.*, p. 105). Et plus spécifiquement encore : « L'analyse du bâti en élévation fait appel à la même démarche que celle exercée à partir des unités stratigraphiques (US) des vestiges et sédiments enfouis. Rappelons que les systèmes d'enregistrement mis au point par les archéologues reposent sur un même principe de décomposition des vestiges (système Harris), en autant d'unités stratigraphiques qu'il est nécessaire de reconnaître afin de rendre compte de la genèse des structures et de leur histoire : perturbation, transformation, destruction… Associées, ces unités stratigraphiques peuvent constituer dans le temps des séquences (phases, périodes) et dans l'espace des faits et des structures […]. L'avantage est de rationaliser l'enregistrement des données afin de disposer à terme de "diagrammes stratigraphiques" ; pour une structure donnée, ces diagrammes permettent de visualiser synchroniquement et diachroniquement, en une sorte d'arbre généalogique, la totalité des étapes qui, depuis sa construction, ont conduit à l'état de conservation dans lequel l'archéologue l'a appréhendée. L'intégration des "unités stratigraphiques construites" (USc) y est prévue : on aura une USc pour une couche d'enduit, une autre pour un parement, une autre pour un blocage, une autre pour un piédroit, une autre pour un seuil… Le contact entre une tranchée de fondation et son remplissage sera une unité stratigraphique négative ou unité stratigraphique de creusement, que l'on peut ainsi placer dans la stratigraphie et situer chronologiquement. Ces principes, mis au point pour des structures bâties enfouies, *a priori* peu développées, sont théoriquement applicables à des élévations hors sol. Certaines "unités construites" peuvent être réunies en "faits" (une niche, une porte…), des ensembles d'unités construites et de faits peuvent être assemblés en "structures" (une pièce, une cour…). Mais la complexité des élévations fait que l'unité construite aura une extension variable selon les conditions du chantier. L'archéologue jugera opportunément du degré de finesse de l'analyse, par rapport à la problématique scientifique, et par rapport aux conditions de l'intervention. Ainsi, par exemple, peut-on en rester au fait "fenêtre Renaissance" sans le décomposer en autant de blocs constitutifs de la fenêtre, voire en autant de grains de sable composant le liant de ces blocs… Ailleurs en revanche, la nature du mortier deviendra un élément si pertinent que le liant pourra constituer une unité stratigraphique construite » (Jean-Claude Bessac *et al.*, *La construction. Les matériaux…*, *op. cit.*, p. 169).

Archéologie expérimentale : n. f. « Discipline qui a pour but de reconstituer les gestes techniques qui ont conduit à la réalisation d'un objet ou d'un aménagement. L'archéologie expérimentale permet, dans certains cas, de valider les hypothèses archéologiques. L'un des exemples les plus intéressants liés à cette discipline est la reconstitution des processus de taille des outils de silex préhistoriques. Là encore, les gestes de l'archéologue expérimentateur sont guidés par des observations ethnographiques qui viennent en relais des reconstruc-

tions théoriques », (Pascal Mongne, Philippe Marquis [dir.], *Dictionnaire de l'archéologie*, *op. cit.*, p. 174).

Archère : n. f. « Meurtrière pour le tir à l'arc. Elle a généralement la forme d'une fente verticale. Elle peut être cruciforme. Les fentes de l'archère s'évasent quelquefois à leurs extrémités : cet évasement est appelé étrier » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture. Méthode et…*, *op. cit.*, p. 494). Pour le lexique du château de Guédelon : Archère : « Ouverture étroite et verticale dans un mur destinée au tir à l'arc ou à l'arbalète. L'archère est un type de meurtrière. On distingue des dizaines de formes d'archères : archères simples, archères en étrier, archère en bêche… *À Guédelon, est représenté le type d'archère philipienne, c'est-à-dire : archère à ébrasement simple* » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 6).

Arête : n. f. « Dans une voûte d'arêtes, désigne la ligne saillante formée par la jonction de deux voûtes en berceau. Désigne aussi les bords saillants et réguliers d'une pierre taillée » *(ibidem)*.

Assommoir : n. m. « Conduit placé au-dessus d'une porte ou d'un passage. Il permet de laisser tomber des projectiles sur un assaillant. Quand il est en surplomb du mur, il est dit en bretèche. [À Guédelon] un assommoir est présent dans le couloir de la tour maîtresse » (*idem*, p. 7).

Aula : n. f. grande salle destinée, dans un château, aux réceptions d'apparat.

B

Banc : n. m. « Couche naturelle de pierre limitée par des joints de stratification pleins ou vides, ou par des nuances de qualité de roches. Le mot banc peut être également employé pour désigner un niveau d'extraction » (Zoë Valat, *Carriers du Gard et de Syrie. Une étude d'anthropologie filmique sur l'exploitation de la pierre*, Lille, Atelier National de Reproduction des [Thèses ANRT], coll. « Thèse à la carte », 1998, p. 233).

Bâti (Archéologie du) : (voir à *Archéologie du bâti*).

Billot : n. m. pour une définition générale, « tronc de bois gros et court sur lequel on coupe la viande, le bois, etc., ou sur lequel travaillent certains artisans. Par extension plan de travail » (*Le petit Larousse…*, *op. cit.*, p. 135). Mais plus spécifiquement pour les tailleurs de pierre : « L'ouvrier travaille debout et tourne au fur et à mesure autour de sa pierre généralement posée sur un billot, à environ quatre-vingts centimètres du sol. Il attaque la pierre en biais avec son outil comme s'il se servait d'une hache » (Alexandre Grigoriantz, *Jean Martin. Mémoires d'un compagnon tailleur de pierre*, Paris, Éditions Dervy, 2002, p. 140).

Bliaut (n. m.) ou **biaude** (n. f.) : À Guédelon : « La tenue vestimentaire : le public s'attend à découvrir un chantier médiéval avec des "œuvriers" médiévaux. Aussi, il est indispensable d'apparaître sous leurs yeux avec des tenues qui correspondent à la période du chantier ; c'est-à-dire XIIIe siècle (pas au-delà du XVe siècle). La tenue de l'"œuvrier" du XIIIe siècle se compose comme suit : un

bliaut de teinte pâle (blouse) ; un pantalon de couleur marron, noir ou écru, de grosses chaussures (le mieux : chaussures de sécurité, sinon chaussures de type "montagne"). Les couleurs criardes sont à proscrire », *extrait* d'une lettre de recommandations et d'informations envoyée par la responsable de l'accueil des bénévoles en 2001. S'y rajoute dans la même lettre en 2005, on y parle maintenant de *biaude* : « Une cordelette vous sera remise à votre arrivée pour ceinturer la biaude. »

Blocage : n. m. (voir à *Fourrure*).

Boulevard : n. m. « Terme générique désignant un ouvrage quelconque destiné à porter l'artillerie, ajouté en avant d'une fortification plus ancienne qui n'avait pas été prévue pour le tir à canon » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture. Méthode et…*, *op. cit.*, p. 490).

Boulin : n. m. « Chevron ancré horizontalement dans les murs et destiné à recevoir les plateaux d'échafaudage [voir à Échafaudage]. Il est soutenu par la jambette. Après démontage de l'échafaudage, la cavité apparente dans le mur est appelée *trou de boulin* » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 10).

Broche : n. f. (voir à *Poinçon*).

C

Cage à écureuils : (voir à *Grue à tambour*).

Caillou : n. m. « 1. Fragment de pierre de petite dimension (…). 3. *Fam.* Crâne, tête » (*Le petit Larousse…*, *op. cit.*, p. 166). Mais aussi : « Nom donné par les tailleurs de pierre à toute pierre de petite dimension en cours de taille ou finie. On peut y lire un indice d'appropriation », d'après Assegond, *Socialisation du savoir…*, *op. cit.*, p. 466.

Casse-cailloux : n. m. « Tailleur de pierre. "J'ai trouvé trois casse-cailloux sur le chantier. Ils sont loquaces comme des troncs d'arbre ; il n'y en a même pas un qui a dit bonjour !" » (Pierre Perret, *Le parler des métiers. Dictionnaire thématique alphabétique*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2002, p. 565).

Castellologie : n. f. Du latin *castellum* (château), elle est la discipline qui étudie le château du Moyen Âge et par extension l'architecture fortifiée de cette période ; le castellologue en est le spécialiste. Par extension, la castellologie étudie également l'architecture fortifiée du Moyen Âge (ponts, enceintes urbaines, églises et abbayes, fermes, ports). Sa visée est pluridisciplinaire (avec des archéologues, des historiens de l'art, des architectes, des historiens) permettant l'appréhension du château du Moyen Âge dans toutes ses dimensions (contextuelle, historique, politique, sociale, économique…), elle développe aussi un vocabulaire qui lui est propre. Si le château du Moyen Âge est étudié depuis le XIXe siècle (avec par exemple les travaux de Viollet-le-Duc ou les monographies des sociétés savantes dès 1830-1840), la castellologie ne va se développer vraiment qu'à partir des années 1960. Un des précurseurs de la dis-

cipline semble être Michel De Boüard, à l'occasion de ses études archéologiques sur les résidences normandes de Caen (celles des ducs de Normandie). En 2009, le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'université de Poitiers possède son équipe de castellologue (U.M.R. 6223), créée en 1999, sous la responsabilité du professeur Nicolas Faucherre (« Châteaux et fortifications du Moyen Âge, archéologie monumentale »), avec les membres permanents suivants : C. Amiot, M.-P. Baudry, J.-L. Bernard, V. Serdon, C. Remy, mais aussi Christian Corvisier, Philippe Durand et Jean Mesqui. La recherche s'oriente vers l'architecturale castrale et les fortifications en pierre au Moyen Âge, en Europe et au Proche-Orient.

Chaînage : n. m. « Le chaînage est un dispositif réalisé avec des matériaux différents ou plus gros que le reste de la maçonnerie. Il permet de ceinturer ou de raccorder la construction pour éviter tout écartement ou dislocation. On distingue différentes sortes de chaînage : chaînage horizontal, chaînage vertical, chaînage rentrant (chaînage en besace) » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent*…, *op. cit.*, p. 11).

Chasse : n. f. « La chasse, entièrement métallique, mesure entre quatorze et vingt-cinq centimètres. Elle est généralement de forme octogonale, garantissant ainsi au tailleur de pierre un bon maintien. L'extrémité, légèrement inclinée par rapport au reste de l'outil, est plus large que la tige. La partie en contact avec la pierre est un rectangle plus ou moins important » (Zoë Valat, *Carriers du Gard*…, *op. cit.*, p. 234). Elle permet notamment de faire une première phase de dégrossissage en début de taille d'un bloc encore grossier.

Château fort (ou Château-fort) : n. m. « Dans l'architecture médiévale, demeure seigneuriale fortifiée. Ne pas appeler château-fort un château présentant des éléments de fortification décoratifs ou à mission défensive limitée. Ne pas confondre le château-fort avec la forteresse. » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture. Méthode et*…, *op. cit.*, p. 486). Dans le contexte de Guédelon : « Château : n. m. Le château de Guédelon, XIIIe siècle, combine des fonctions militaires, politiques, juridiques et résidentielles. Il reprend les critères de l'architecture de Philippe Auguste, Roi de France de 1180 à 1223 : une cour quadrangulaire protégée par des courtines maçonnées et entourées par un fossé sec. Le logis, ouvert sur la cour, est adossé à la courtine nord. Aux angles, on trouve quatre tours rondes ; la plus grosse s'appelle la tour maîtresse » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent*…, *op. cit.*, p. 13).

Châtelet : n. m. « Dans l'architecture médiévale, ouvrage extérieur défendant le passage sur une voie de communication (route, pont, gué, gorge, etc.). Le châtelet peut constituer une place isolée » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture. Méthode et*…, *op. cit.*, p. 493). Pour le lexique de Guédelon : Châtelet : « Entrée du château à vocation défensive et ostentatoire. À Guédelon, c'est un modèle de *châtelet à deux tours*, qui se différencie de la *porte entre deux tours* par sa profondeur. Le châtelet permet la multiplication des éléments d'arrêt (herse, *assommoir*…) et donne la possibilité de loger les défenseurs » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent*…, *op. cit.*, p. 13).

Chaux : n. f. « Matériau provenant de la calcination de pierres calcaires, entrant dans la composition du mortier [voir à Mortier] » (Jean-Claude Bessac *et al.*, *La construction. Les matériaux…*, *op. cit.*, p. 198).

Cintre : n. m. « Charpente en bois provisoire indispensable à la construction d'un arc ou d'une voûte. Le cintre sert de support sur lequel les voussoirs sont assemblés directement. Au terme du montage, le cintre est démonté et l'arc ou la voûte se tient seul » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 14).

Ciseau : n. m. « Cet outil est utilisé en vue de dégrossir et d'aplanir une surface, de préparer le façonnage d'une moulure, d'effectuer différentes tailles décoratives, enfin de délimiter et de dégager les arêtes d'un bloc. Le ciseau possède un tranchant rectiligne aciéré, généralement plus large que le corps de l'outil. Il existe une gamme assez importante de ciseaux regroupés en deux catégories : les ciseaux à pierre tendre munis d'un manche en bois, et les ciseaux à pierre dure entièrement métalliques. » (Zoë Valat, *Carriers du Gard…*, *op. cit.*, p. 235).

Citerne : n. f. « Réservoir destiné à recueillir l'eau. C'est un élément indispensable à la vie quotidienne dans le château ainsi qu'à la survie en cas de siège. On distingue les *citernes réservoirs* et les *citernes filtrantes* qui par capillarité permettent un relatif traitement des eaux » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 14).

Clef : n. f. « La clef est le claveau ou le voussoir que l'on pose au centre d'une platebande ou au sommet d'un arc ou d'une voûte. Elle permet de bloquer tous les éléments de l'ouvrage » *(ibidem)*.

Coffrage : n. m. « Assemblage provisoire en bois, moins massif et moins structuré qu'un cintre. Il permet de soutenir les couchis, puis le mortier et les pierres lors de la réalisation d'un arc ou d'une voûte » *(idem)*.

Coin : n. m. « Généralement en acier doux pour résister à la percussion. Il est composé d'une partie longue qui sera logée dans l'emboîture ou l'encoignure et d'une tête à section circulaire ou triangulaire, qui est l'extrémité percutée à la masse. Il mesure en moyenne 16 à 24 cm de long, 3,5 à 5 cm de large et 2,5 cm à 4 cm d'épaisseur. Chaque coin est employé entre deux paumelles » (Zoë Valat, *Carriers du Gard…*, *op. cit.*, p. 235).

Contrescarpe : n. f. Paroi du fossé extérieur [du château] (par opposition à l'escarpe) qui peut être maçonnée ou en terre. *À Guédelon, les contrescarpes sont des talus de pierre* » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 15).

Contre-sommier : n. m. (voir à **Sommier**).

Corbeau : n. m. « Pierre maçonnée en faible saillie du mur et destinée à recevoir des pièces de bois (poutres, solives…). Un petit corbeau est appelé *corbelet* » (*ibidem*, p. 15).

Coupe des pierres : n. f. « C'est ce qu'on appelle plus communément *Arts du trait* et ce que les tailleurs de pierre désignent sous le vocable de stéréotomie [voir à Stéréotomie]. La coupe des pierres désigne l'ensemble des connaissances nécessaires à l'appareilleur pour tracer les épures [voir à Épure] en grandeur et en sortir les panneaux ou gabarits » (Christèle Assegond, *Socialisation du savoir…*, *op. cit.*, p. 467). Pour avoir une idée de ce qu'est un manuel de coupes

de pierres, consulter par exemple : Guy Jouberton, *Tracés et coupes de pierres*, Dourban (France), Éditions Vial, 2007, 223 p. ; mais aussi bien sûr l'*Encyclopédie des métiers. La maçonnerie et la taille de pierre* (tome 2-3 : Le savoir des Bâtisseurs, 2. Traité pratique de coupe des pierres), Association ouvrière des Compagnons du Devoir, Paris, Librairie du Compagnonnage.

Courtine : n. f. « Mur épais à usage défensif entre deux tours, deux angles, qui est généralement crénelé et pourvu d'un chemin de ronde. *Dans la logique des châteaux philippiens, les courtines de Guédelon fol. 2,50 mètres d'épaisseur* » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 16) ; « Pan de muraille compris entre deux tours, entre deux bastions, etc. » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture. Méthode et…*, *op. cit.*, p. 492).

Coussiège : n. m. « Siège en pierre pris dans le mur et placé dans l'embrasure d'une fenêtre » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 16).

Croisée d'ogives : n. f. (voir à *Voûte à croisée d'ogives*).

Cul-de-lampe : n. m. « Ouvrage décoratif composé de plusieurs pierres posées en surplomb pour supporter la retombée d'un arc ou de nervures » (*ibidem*, p. 19).

Culot : n. m. « Petit cul-de-lampe [voir au-dessus] constitué d'une seule pierre » (*idem*, p. 19).

Culée : n. f. « Sous un pont, désigne les maçonneries situées à chaque extrémité qui assurent le maintien du tablier » (*idem*, p. 19).

D

Déliter : v. « Extraire un morceau de pierre en suivant son *lit* géologique [voir à Lit de carrière], souvent en profitant de la présence d'un joint de stratification » (Zoë Valat, *Carriers du Gard…*, *op. cit.*, p. 237).

Doloire : n. f. « Instrument coupant servant à équarrir les pièces de bois, le manche est décalé vers la droite pour dégager la main lors de son utilisation. Sert surtout au dégrossissage. » (http://www.benevoleguedelon.com/pages/Les_Charpentiers1042477.html, visité par moi le 04/05/2018, blog d'un fan inconditionnel de Guédelon).

Donjon : n. m. « Tour principale (appelée aussi tour maîtresse) la plus haute et la plus grosse. C'est un élément très fort du système féodal. Son plan peut être très varié : quadrangulaire, polygonal, circulaire… À Guédelon, la tour maîtresse est située à l'angle nord-est et reliée aux courtines. Elle revêt une fonction défensive et résidentielle » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 21 [Lexique]).

E

Échafaudage : n. m. « Assemblage provisoire en bois utilisé pour la construction d'un édifice et permettant la circulation des œuvriers et des matériaux. À

Guédelon, trois types d'échafaudages ont principalement été utilisés jusqu'à présent : les échafaudages sur boulins [voir à Boulin] (tour maîtresse) ; les échafaudages sur écoperches (salle basse) ; les échafaudages sur tréteaux (au sol) » *(ibidem)*.

Échauguette : n. f. « Une échauguette (ou *eschauguette*, *eschargaite* ou *escharguettes, escargaite, eschelgaite, esgaritte, garite, pionnelle, maisoncelle, centinelle* ou *sentinelle*, *hobette*) désignait, du XIVe au XVIe siècle, la sentinelle. Actuellement, le terme désigne une petite loge carrée ou cylindrique contenant une petite pièce, le plus souvent construite en encorbellement, munie de mâchicoulis et de meurtrières, destinée à abriter, dans un château fort ou une fortification, le veilleur surveillant le territoire environnant sur un large horizon, et à jeter des projectiles sur les assaillants » (https://fr.wikipedia.org/wiki/Échauguette : visité par moi le 04/05/2018).

Écorché architectural : n. m. « Se dit d'une construction partiellement démolie ou inachevée, laissant voir ses structures internes » (Jean-Claude Bessac *et al.*, *La construction*. *Les matériaux*..., *op. cit.*, p. 200).

Emboîture : n. f. « Emplacement individuel, creusé à intervalles réguliers sur toute la longueur du bloc à déliter ou à débiter, qui permet de placer un coin et une paire de paumelles. À ne pas confondre avec l'encoignure [voir *Encoignure*] » (Zoë Valat, *Carriers du Gard*..., *op. cit.*, p. 237).

Encoignure : n. f. « Saignée continue de section triangulaire creusée pour placer une série de coins et de paumelles » *(ibidem)*.

Épure : n. f. « Une épure n'est pas la représentation réaliste d'un objet ; c'est le premier acte de la construction d'un ouvrage. Contrairement à une représentation en plan ou en perspective, elle ne contient en principe que les traits nécessaires à la réalisation pratique de cet ouvrage. Un dessin ou un calepin emploie un langage normalisé, ce qui n'est pas le cas de l'épure : ce sont les panneaux issus de celle-ci qui constituent le moyen de communication. Celui qui trace l'épure n'est pas tenu au respect des normes : épaisseur du trait, pointillés, normalisation d'écriture, etc. Il n'a qu'un devoir d'efficacité et de précision du résultat », *Encyclopédie des métiers*..., *op. cit.*, p. 11-12 (tome 2-3, Le savoir des bâtisseurs, 2. Traité pratique de coupe des pierres [1996], par Jérémie Fierens, dit La Fraternité de Rouen, « Introduction »). Épure : [à Guédelon] « Dessin grandeur nature donnant la forme d'ensemble d'un ouvrage à réaliser et des pièces qui le composent. L'épure est ensuite déclinée en gabarits. On parle de *plancher d'épure* pour les tracés au sol. À Guédelon, vous trouverez des planchers d'épure chez les tailleurs de pierre et les charpentiers » (Florian Renucci, *Guédelon*. *Ils bâtissent*..., *op. cit.*, p. 23 [Lexique]).

Équarrir : v. « Rendre carré ou tailler en angle droit les faces d'un bloc de pierre ou d'une pièce en bois » *(ibidem)*.

Escarpe : n. f. « Dans les châteaux philippiens, paroi plus ou moins inclinée et maçonnée à la base du château. L'escarpe constitue le socle du mur et revêt un caractère défensif. » (*idem*, p. 24).

Essarteur : n. m. À Guédelon : « Les essarteurs abattent les arbres, dessouchent, préparent la future clairière de culture. Ils pilotent une véritable exploitation forestière avec plans de coupes annuelles, mise en réserve de certains arbres, organisation des débits et transport de bois. Ils sont également responsables du fagotage, de la fabrication du charbon de bois et de la récolte des écorces pour le tannage des peaux. Les scieurs de long débitent les troncs de chênes et de châtaigniers en poutres et planches. Ils réalisent aussi les tavaillons [tuiles en bois] en châtaignier destinés aux couvertures » (*Les Cahiers techniques du bâtiment*, *op. cit.*, p. 19).

Expérimentale (Archéologie) : (voir à *Archéologie expérimentale*).

F

Faire marcher : loc. v. « Déplacer la pierre en l'équilibrant sur ses arêtes. "On essaie de la faire marcher ? Tu t'en sens, ou tu veux reprendre ton souffle ?" (Pierre Perret, *Le parler des métiers…*, *op. cit.*, p. 566).

Faire sonner : loc. v. voir à sonner (la pierre).

Feuillards : n. m. (voir à Paumelles).

Fil : n. m. « Fissure, défaut dans la pierre [voir aussi à Poil]. "— Ça va sûrement faire un mort [un travail raté]." "— Faut d'abord voir si ça va loin" » *(ibidem)*.

Fourrure : n. f. (ou Blocage) « Remplissage de pierres et de mortier entre deux parements » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 9).

Front de taille : n. m. « Paroi verticale constituant un arrêt momentané de l'extraction » (Zoë Valat, *Carriers du Gard…*, *op. cit.*, p. 237).

G-H

Gabarit : n. m. « Pièce de bois reproduisant, à l'échelle, la géométrie d'une pierre taillée » (*Les Cahiers techniques du bâtiment*, *op. cit.*, p. 19). On peut appeler cette pièce également *môle (ibidem)*.

Gâcheur : n. m. « Ouvrier mélangeant la chaux, le sable et l'eau pour constituer le mortier » *(idem)*.

Glacis : n. m. « Mur en pente. Se différencie du talus par son inclinaison plus importante » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 27 [Lexique]).

Grue à tambour ou Cage à écureuils : n. f. *Dans le contexte spécifique de Guédelon* : « Les cages à écureuils, ou grues à tambour, servent à lever des charges. Les deux cages du chantier ont été réalisées au cours de la saison 2003 et ont fait l'objet d'une minutieuse étude technique. Comme tous les engins de levage, il existe une réglementation précise sur les points de sécurité. Tout a été calculé avec l'aide précieuse d'un héraut [c'est le nom donné au bénévole de Guédelon] polytechnicien pour que ces engins médiévaux respectent les normes

de sécurité en vigueur. Il a fallu faire quelques concessions : les cordes sont armées de fibres nylon et les poulies sont certifiées. Néanmoins, le système de freinage par patins contre le tambour reste totalement médiéval. Tout comme la trappe à deux portes qui permet de passer les charges. Le plus étonnant dans ces engins, c'est leur fonctionnement qui nécessite la présence d'un véritable équipage, discipliné, efficace et obéissant à une procédure précise. Cet équipage est composé de cinq personnes : le chef d'agrès qui commande les manœuvres et veille au bon fonctionnement de l'engin : position des charges, enroulement des cordes, sécurité du public et des œuvriers. Dans la roue on trouve le marcheur-écureuil. Il doit être endurant et avoir un bon sens de l'équilibre. Monter une charge, c'est un peu comme une randonnée en montagne. Il faut marcher lentement et régulièrement, sinon on ne va pas au bout [...]. Le freineur est capital pour la sécurité. À l'aide d'un levier il commande deux patins de frein qui viennent s'appuyer sur la circonférence de la roue. À tout moment, il peut arrêter la rotation si un incident se produit [...]. Enfin, au bout du câble [en hauteur sur l'édifice], on trouve les œuvriers responsables de la réception des chargements, pierres, mortier, ou bois » (*Les Cahiers de Guédelon*, *op. cit.*, p. 7 [2005]).

Herminette : n. f. « Outil qui sert à aplanir le bois et à tailler les courbes. Son utilisation sert au dégrossissage des pièces droites et courbes. » (www.benevoleguedelon.com/pages/Les_Charpentiers1042477.html, visité par moi le 04/05/2018, blog d'un fan inconditionnel de Guédelon).

(I)-J

Jambage : n. m. « Désigne les montants verticaux d'une *baie* [ouverture dans une construction : porte, fenêtre, etc.] lorsqu'elle est couverte par un linteau ou une *plate-bande* [couvrement plat, constitué de pierres qui sont taillées et dont les joints rayonnent par rapport à un point central]. Lorsque la baie est terminée par un arc, on l'appelle piédroit » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 27).

Joint : n. m. « Espace entre deux éléments, généralement rempli de mortier, de plâtre ou par des plaques de plomb. Le mot désigne également la couche de matériau remplissant cet espace. *Joint en plomb*. *Jointoyer*, remplir les joints de mortier après la pose soit au fur et à mesure de la construction, soit lorsque celle-ci s'est tassée. *Rejointoyer*, refaire des joints. *Jointoiement*, *rejointoiement*, l'opération et son résultat. La construction en pierre de taille, sans mortier, est dite à *joints-vifs* » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture. Méthode et…*, *op. cit.*, p. 109).

Joint de stratification : n. m. « Fissure horizontale plus ou moins régulière et continue dans la roche qui indique également la séparation entre deux bancs rocheux » (Zoë Valat, *Carriers du Gard…*, *op. cit.*, p. 238).

(K)-L

Lancis : n. m. « Substitution de pierres ou de briques neuves aux matériaux détériorés en parement. Pour exécuter un lancis, on refouille la maçonnerie aussi profondément que possible de manière à faire place aux éléments nouveaux ; ceux-ci prennent eux-mêmes le nom de lancis » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture. Méthode et…*, *op. cit.*, p. 113).

Lit (ou Lit de carrière) : n. m. « Le lit de la pierre est la position dans laquelle cette pierre se trouvait dans la carrière avant d'en être extraite. Dans cette position, les couches sont horizontales et grossièrement parallèles. Si la pierre est positionnée dans son sens originel, alors elle est dite posée dans son lit, sur lit ou en lit, par opposition à en délit […]. Lorsque le lit est disposé horizontalement dans un mur porteur, la pierre est posée correctement, car la charge verticale correspondant au poids de l'édifice s'exerce perpendiculairement sur la pierre et a tendance à resserrer les couches, empêchant celles-ci de se séparer les unes des autres. Au contraire, si le lit est disposé de façon verticale, la pierre est montée en délit. Dans ce cas, la charge supportée par la pierre sans qu'elle se rompe sera très inférieure à celle que pourrait supporter la même pierre posée correctement » (Jean-Marc Laurent, *Pierre de taille. Restauration de façades, ajouts de lucarnes*, Paris, Groupes Eyrolles, coll. « Au pied du mur », 2003, p. 14-15).

Loge : n. f. « Local de chantier » pour la définition de l'historien François Icher se rapportant au Moyen Âge (François Icher, *Les œuvriers des cathédrales*, Paris, Éditions de la Martinière, 1998, p. 193). Sur le chantier de Guédelon et en rapport avec la définition précédente, lieu où les tailleurs de pierre façonnent les pierres arrivées de la carrière et en transit vers le château. Lieu où l'on trouve le matériel pour tailler la pierre (massettes, broches, etc.) et protégé souvent par une tenture en guise de toit contre le soleil et la pluie.

Longrine : n. f. « Pièce de construction horizontale reposant sur plusieurs points d'appui, sur lesquels elle répartit la charge » (*Le petit Larousse…*, *op. cit.*, p. 605).

M-N

Maçonnerie : n. f. « Art du maçon. Tout ouvrage construit en pierre ou en brique. Le *blocage* est une maçonnerie de matériaux de différentes grosseurs jetés pêle-mêle dans un bain de mortier. *Mur en blocage de moellons*. On nomme *Fourrure* [voir aussi à Fourrure] un blocage compris entre deux appareils de revêtement. *Maçonnerie fourrée*. La *Maçonnerie en pierres-sèches* est une maçonnerie de moellons bruts ou ébauchés posés sans mortier » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture. Méthode et…*, *op. cit.*, p. 108).

Manne : n. f. Dans le contexte du chantier de Guédelon : « Une manne est un large panier cylindrique [réalisé par le vannier], d'un pied et demi de diamètre

(45 cm) qui permet de transporter du sable, de la terre ou du mortier » (*Les Cahiers de Guédelon*, *op. cit.*, p. 16 [2006]).

Masse de carrier : n. f. « Principal percuteur utilisé dans les carrières traditionnelles. Il s'agit d'un gros marteau de fer de forme parallélépipède, pesant en moyenne 6 kg, que les carriers utilisent afin d'enfoncer les coins » (Zoë Valat, *Carriers du Gard*…, *op. cit.*, p. 239). Utilisée en carrière, elle est prise à deux mains pour taper sur des coins en fer, pour fendre progressivement la roche, mais aussi pour dégrossir sommairement un bloc qui va partir en taille de pierre en en faisant une *patate*.

Massette : n. f. « Petite masse que les tailleurs de pierre utilisent pour percuter un autre outil, en principe un ciseau. La massette est tenue d'une main, l'autre serrant et guidant l'outil percuté. Le tailleur de pierre, par la maîtrise de la force de l'impact, le positionnement de la main sur le manche et l'inclinaison de l'outil percuté, adapte sa pratique au matériau (sa dureté), au type de travaux, etc. L'usage de cet outil traditionnel s'est répandu à partir de la Renaissance. Il existe, aujourd'hui, des outils électriques, les pistolets pneumatiques dans lesquels on enchâsse un ciseau et qui se substituent au geste de percussion » (Christèle Assegond, *Socialisation du savoir*…, *op. cit.*, p. 468).

Massette portugaise : n. f. « La *massette sphéroïdale* ou *portugaise* constitue à peu près l'équivalent métallique du *maillet sphéroïdal*. Sa forme correspond approximativement à un demi-sphéroïde tronqué. De nos jours, le corps de ce percuteur est tourné dans une pièce d'acier » (Jean-Claude Bessac, *L'outillage traditionnel du*…, *op. cit.*, p. 165).

Modénature : n. f. « Ensemble de la mouluration d'un édifice » (Jean-Claude Bessac *et al.*, *La construction*. *Les matériaux*…, *op. cit.*, p. 202).

Moellon : n. m. « Pierre façonnée par simples retouches ou équarrissage grossier. On le dit *dressé* lorsque sa face de parement a été taillée. À l'inverse, on parle de *moellon tout-venant* lorsque la pierre n'a pas du tout été taillée » (Florian Renucci, *Ils bâtissent un château*…, *op. cit.*, p. 30 [Lexique]).

Mortier : n. m. *À Guédelon* : le mortier se constitue d'un *liant* (sur le chantier ce liant est de la chaux aérienne [voir à Chaux]), d'une *charge* (la plus courante étant le sable) et d'eau. Ce mortier se constitue à Guédelon d'un tiers de sable, un tiers de terre et un tiers de chaux. Il en existe deux types sur le chantier : un *mortier de parement* (on utilise du sable tamisé, le mortier doit être assez fin pour que l'on puisse travailler la pierre de parement aisément) ; un *mortier de remplissage* (on utilise du sable non tamisé, pour combler les murs sur 1,5 mètre). (Julien Bret, *Le chantier médiéval*…, *op. cit.*, p. 136). Voir également à Gâcheur.

Motte : n. f. « Levée de terre naturelle ou artificielle sur laquelle était aménagée une tour. La motte était généralement ceinte d'une palissade et protégée par un fossé » (Florian Renucci, *Guédelon*…, *op. cit.*, p. 30). Ou encore : « Éminence artificielle créée pour servir de base à une place-forte, à un donjon et assurer son commandement sur la campagne » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture*. *Méthode et*…, *op. cit.*, p. 488).

Moyen appareil : n. m. voir à *Appareil*.

Nervure : n. f. « Ensemble des moulures d'un arc ou d'une voûte. Dans une croisée d'ogives gothique, les nervures sont les arcs diagonaux de la croisée » (Florian Renucci, *Guédelon…*, *op. cit.*, p. 31).

O-P

Œuvrier : n. m. « Le terme est un néologisme utilisé à Guédelon ; il dérive du terme *ovrier* attesté jusqu'au XIIIe siècle ; mieux connoté que le terme *ouvrier*, il renvoie à la belle œuvre, au bel ouvrage » (Lucie Hoornaert, art. cit., p. 55).

Parement : n. m. « Face visible d'un mur ou d'une pierre » (Florian Renucci, *Guédelon…*, *op. cit.*, p. 33). Ou plus précisément encore : « Surface apparente d'un mur, d'une structure, caractérisée par les matériaux la constituant et la manière dont ils sont assemblés » (Jean-Claude Bessac *et al.*, *La construction. Les matériaux…*, *op. cit.*, p. 203).

Paumelles (n. f.) ou **feuillards** (n. m.) : « Petites plaques de fer, toujours utilisées par paire qui permettent de caler les coins dans les encoignures et assurent une bonne répartition de la force des coups portés par le carrier à l'aide de la masse » (Zoë Valat, *Carriers du Gard…*, *op. cit.*, p. 240). J'ai entendu le terme de feuillards à Guédelon, en carrière.

Pierreux : n. m. « Dans le bâtiment, on appelle pierreux ceux qui travaillent la pierre » (Jean-Marc Laurent, *Pierre de taille…*, *op. cit.*, p. 156).

Pierruche : n. f. « C'est ainsi qu'on appelle la poussière de pierre produite par les outils tels que la scie ou le chemin de fer » (Alexandre Grigoriantz, *Jean Martin. Mémoires…*, *op. cit.*, p. 56).

Pisé : n. m. « Matériau composé de terre grasse, moulé pendant la construction dans des encaissements mobiles » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture. Méthode et…*, *op. cit.*, p. 104).

Poil : n. m. « Fine couche hétérogène qui altère une pierre [voir aussi à Fil] » (Pierre Perret, *Le parler des métiers…*, *op. cit.*, p. 567). Ou plus spécialisé : « Terme vernaculaire désignant une fine lithoclase, remplie de terre, oblique ou verticale à la masse de pierre » (Zoë Valat, *Carriers du Gard…*, *op. cit.*, p. 240).

Poinçon (n. m.) ou **Broche** (n. f.) : « Son utilisation se rencontre plus fréquemment dans le cas de la taille des pierres fermes, dures et froides. La broche, également appelée aiguille, est une tige en fer de section octogonale dont la partie active est une pointe aciérée pyramidale. Sa longueur varie entre 25 et 35 centimètres. La broche est généralement employée pour des travaux de dégrossissage » (*ibidem*, p. 233).

Pont dormant : n. m. « Ouvrage fixe en bois permettant de franchir un fossé. À Guédelon, il s'agit d'un pont dormant car le pont-levis apparaît localement un peu plus tard (seconde moitié du XIIIe siècle) » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 35).

Poterne : n. f. « Dans une fortification, petite porte discrète permettant de sortir dans les fossés sans être vu par l'assiégeant. À Guédelon, la poterne est située sur la courtine Nord, à l'opposé de l'entrée principale » (*ibidem*, p. 36).

(Q)-R

Repentir : n. m. « Trace d'un changement apporté à une œuvre durant son exécution » (*Le petit Larousse…*, *op. cit.*, p. 880).

S

Sommier : n. m. « Claveau ou voussoir posé en premier dans un arc ou dans une plate-bande. Il se différencie par sa profondeur plus importante ancrée dans la maçonnerie qui lui permet de répartir les poussées latérales. Dans le cas d'une voûte en croisée d'ogives, son lit de pose horizontal repose sur un culot et son lit d'attente rayonne comme les autres voussoirs vers le centre de l'arc. La pierre posée au-dessus est appelée contre-sommier » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 38).

Sonner (une pierre) : v. « Frapper légèrement sur une pierre avec un outil métallique pour vérifier l'absence de défaut. La pierre de qualité rend, dans la plupart des cas, un son clair, tandis que la pierre qui renferme des imperfections sonne le fêlé » (Jean-Marc Laurent, *Pierre de taille…*, *op. cit.*, p. 157).

Soubassement : n. m. « Partie inférieure d'une construction (jusqu'à un mètre environ au-dessus du niveau du sol) sur laquelle repose l'édifice » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 38).

Stéréotomie : n. f. (voir également Coupe des pierres) « Il existe plusieurs définitions concurrentes, selon Christèle Assegond […]. De manière générique, la stéréotomie désigne un savoir géométrique appliqué à la coupe des pierres. La stéréotomie est mobilisée pour le tracé des opérations nécessaires à la taille et à l'appareillage de la pierre » (Christèle Assegond, *Socialisation du savoir…*, *op. cit.*, p. 470). Et pour le Compagnon tailleur de pierre que j'ai interrogé : « La stéréotomie qu'est-ce que c'est ? C'est la descriptive, de la descriptive. Tu travailles avec un plan, une abscisse, une ordonnée, et c'est de la trigo [*de la trigonométrie*], tu travailles sur trois plans dans un cylindre. La stéréotomie, c'est un gars qui ne sait ni lire, ni écrire, [*il*] doit savoir faire des pénétrations de cylindre dans des cônes. Parce que tout dans l'architecture c'est des pénétrations de volumes. Un plein cintre c'est une pénétration de cylindres dans un plan. Tu peux avoir un plein cintre dans un pigeonnier, c'est une pénétration d'un cylindre dans un autre cylindre. […] Tout ça c'est de la descriptive. Nous, on n'appelle pas ça descriptive, on appelle ça stéréotomie. On travaille avec trois vues et c'est du rabattement de points, normalement avec, euh… même pas un rapporteur, hein ? Normalement avec une règle, un compas et

une équerre, tu résous tous les problèmes qui peuvent exister en architecture, toutes les pénétrations de volumes, toutes les notions d'assises, de pressions, tout ça, on y arrive… c'est très long, hein ? C'est la grosse part [*de la formation du Compagnon tailleur de pierre et aussi de charpentier*]. C'est souvent ce qui fait qu'on différencie le gars qui a fait le Tour de France de celui qui ne l'a pas fait. Sans généraliser, parce que tu as des "profanes" qui se forment très bien à la stéréotomie. Mais chez nous, tous les soirs, les deux heures de cours qu'on fait c'est pratiquement que ça. Pendant cinq, six, sept ans, suivant le temps qui passe, c'est pratiquement que ça, que ça, la stéréotomie, la stéréotomie, la stéréotomie… Tu commences par toutes les ouvertures, toutes les niches, toutes les tours rondes, toutes les voûtes, après les escaliers, après plus c'est vicieux plus c'est rigolo, et ça devient vraiment une énigme, et c'est ça qui est sympa. C'est un trait qui s'apprend, ce n'est pas un trait d'intellectuel, c'est un trait d'ouvrier » (Entretien avec un Compagnon tailleur de pierre de la Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment et Meilleur ouvrier de France, le 7 février 2001, Yrouerre, Yonne, France).

T-(U)

Taillant : n. m. Nom raccourci du marteau taillant : « sa longueur se situe entre 28 et 43 cm, la largeur de ses tranchants est au minimum de 2,5 cm et au maximum de 18 cm pour les taillants des carriers. L'épaisseur du métal est d'environ 5 cm au centre pour une hauteur moyenne de 7 cm. La longueur du manche se situe entre 45 et 60 cm. Son poids varie entre 3,5 et 5 kg selon le modèle. Outil essentiellement utilisé pour aplanir les faces d'une pierre après le dégrossissage au pic », Jean-Claude Bessac (1986).

Taille d'arase : n. f. « Taille en œuvre, exécutée sur le mur en construction et consistant à régulariser les lits d'attente avant de poser l'assise suivante » (Jean-Claude Bessac *et al.*, *La construction*. *Ils bâtissent*…, *op. cit.*, p. 205).

Taille directe : n. f. « Manière de tailler ou de sculpter la pierre directement en se guidant à l'œil, sans l'aide de repères préalables de mise au point par forage ou par épannelages successifs » *(ibidem)*.

Taille en œuvre : n. f. « Taille pratiquée une fois les blocs posés à leur emplacement définitif » *(idem)*.

Tavaillon : n. m. « Pièce de bois fendue dans le sens de la ligne du bois. Il sert souvent de tuile dans les constructions du Moyen Âge. (Synonymes : bardeau, aisseau, essente) » (Florian Renucci, *Guédelon*. *Ils bâtissent*…, *op. cit.*, p. 39).

Têtu : n. m. « Marteau dont les têtes découpées en V présentent deux arêtes vives » (Jean-Marie Pérouse de Montclos [dir.], *Architecture*. *Méthode et*…, *op. cit.*, p. 105).

Torchis : n. m. « Matériau formé de terre grasse et de paille hachée, employé comme remplissage, notamment dans les pans-de-bois » (*ibidem*, p. 104).

Tour maîtresse : n. f. (Voir à *Donjon*).

Tour sur motte : n. f. (Voir à *Motte*).

V-(W-X-Y-Z)

Vantail : n. m. « Désigne tout panneau mobile destiné à fermer une ouverture. Le volet, le battant, la porte… sont des vantaux » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 41).

Voussoir : n. m. « Pierres taillées et assemblées entre elles pour former des nervures » *(ibidem)*.

Voûtains : n. m. « Ensemble des pierres situées entre les nervures ou les arêtes selon les types de voûtes. Peut désigner aussi chaque pierre constituant cet ensemble » *(idem)*.

Voûte : n. f. « Dans sa forme la plus simple (celle de la voûte en plein-cintre dont le profil est un demi-cercle) on peut dire qu'une voûte est un arc d'une grande profondeur. Mais il existe également des voûtes aux formes plus complexes : les voûtes à nervures (moulures rondes en relief) de l'époque gothique, qui comportent quatre nervures de tête et deux nervures diagonales ; les coupoles, dont la forme est celle d'une coupe renversée » (Jean-Marc Laurent, *Pierre de taille…*, *op. cit.*, p. 157) ; à Guédelon : « Ouvrage cintré en pierre couvrant un espace (salle, couloir, escalier…). On distingue plusieurs types de voûtes : la voûte en berceau, la voûte d'arêtes, et la voûte en croisée d'ogives » (Florian Renucci, *Guédelon. Ils bâtissent…*, *op. cit.*, p. 41).

Voûte en croisée d'ogives : n. f. « Voûte dont l'ossature est formée de plusieurs arcs en pierre qui se croisent et qui sont bloqués par la clef » (*ibidem*, p. 18).

Voûte en cul-de-four : n. f. « Voûte en quart de sphère (demi-coupole) » (Jean-Claude Bessac *et alii*, *La construction. Les matériaux…*, *op. cit.*, p. 199).

Bibliographie

Bibliographie générale

ABOULKER Delphine, « Les chefs-d'œuvre de l'architecture domestique du mouvement moderne américain vus par la sociologie et l'histoire de l'architecture » *dans* GIREL S., *Sociologie des arts et de la culture. Un état de la recherche*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 361-370.

ALBERT Jean-Pierre *et al.*, *Coloris Corpus*, Paris, C.N.R.S. Éditions, coll. « Corps », 2008, 472 p.

ALBERTI Leon Battista, *L'art d'édifier*, traduction du latin présenté et annoté par Pierre Caye et Françoise Choay, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Sources du savoir », 2004 (édition originale 1485), 598 p.

AMALOU Florence, « La vie de château le week-end », *Le Monde*, n° 19 257, samedi 23 décembre 2006, p. 26.

AMALVI Christian, *Le goût du Moyen Âge*, Paris, La Boutique de l'histoire, 2002 (édition originale 1996), 334 p.

AMOUGOU Emmanuel, *La réhabilitation du patrimoine architectural. Une analyse sociologique de la domination des notables*, préface de Christian de MONTLIBERT, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2001, 201 p.

ARISTOTE, *De la génération et de la corruption/De generatione et corruptione*, traduction de Jules Tricot, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2005, 190 p.

ARLAUD Catherine, BURNOUF Joëlle, « L'archéologie du bâti existe-t-elle ? », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 53/54 (dossier : l'archéologie du bâti médiéval urbain), automne/hiver 1993, p. 67-69.

Arneson Dave, Gygax Gary, *Donjons et dragons. Jeu d'aventures fantastiques, livret de règles expert*, traduction de l'anglais par Bruce A. Heard, Paris, TSR, 1983 (édition originale 1973), 68 p.

Artaud Antonin, *L'Ombilic des limbes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 1956 (édition originale 1925), 255 p.

Assegond Christèle, *Socialisation du savoir, socialisation du regard. Les usages techniques et sociaux du savoir géométrique et de la stéréotomie chez les Compagnons tailleurs de pierre*, Tours, université François-Rabelais de Tours, 2002, tome 1 : p. 1-236, tome 2 : p. 237-473. Thèse de Doctorat en sociologie présentée et soutenue le 8 novembre 2002, sous la direction du professeur d'anthropologie Jean Capron en co-encadrement avec Françoise Bourdarias, Maître de conférences en sociologie (université de Tours).

Augé Marc, *Domaines et châteaux*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXIe siècle », 1989, 185 p.

Aurell Martin *et al.*, *Chevaliers et châteaux forts*, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Pluriel / L'Histoire », 2011, 252 p.

Babelon Jean-Pierre, Chastel André, *La notion de patrimoine*, Paris, Éditions Liana Levi, coll. « Opinion », 1994 (édition originale 1980), 141 p.

Baudrillard Jean, Nouvel Jean, *Les objets singuliers. Architecture et philosophie*, Paris, Calmann-Lèvy, coll. « Petite bibliothèque des idées », 2000, 122 p.

Baudry Patrick, « Fictions de l'urbain », *Prétentaine*, n° 16-17 (Villes), hiver 2003-2004, p. 207-215.

Becker Howard Saul, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, traduction de l'américain par Jacques Mailhos et révisée par Henri Peretz, Paris, Éditions La Découverte & Syros, coll. « Guides "Repères" », 2002 (édition originale en langue anglaise 1998), 352 p.

Bessac Jean-Claude, *L'outillage traditionnel du tailleur de pierre. De l'Antiquité à nos jours*, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1986, 318 p. (Revue archéologique de narbonnaise, supplément n° 14).

Bessac Jean-Claude *et al.*, *La construction. La pierre*, Paris, Éditions Errance, coll. « Archéologiques », 1999, 174 p.

Bessac Jean-Claude *et al.*, *La construction. Les matériaux durs : pierre et terre cuite*, Paris, Éditions Errance, coll. « Archéologiques », 2004 (édition originale 1999), 208 p. (Édition revue et augmentée).

Bessac Jean-Claude, « Anthropologie de la construction : de la trace d'outil au chantier » *dans* Parron-kontis I. et Reveyron N., *Archéologie du bâti. Pour une harmonisation des méthodes*, Paris, Éditions Errance, 2005, p. 53-61. (Actes de la table ronde du 9 et 10 novembre 2001, Musée archéologique de Saint-Romain-en-Gal [Rhône]).

BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1980, 474 p.

BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Documents », 1984, 277 p.

BOURDIEU Pierre, « Sur les rapports entre la sociologie et l'histoire en Allemagne et en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 1/Volume 106, 1995, p. 108-122 (Entretien avec Lutz Raphael).

BOURDIEU Pierre, WACQUANT Loïc J. D., *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Libre examen/Politique », 1992, 267 p.

BOURIN-DERRUAU Monique, *Temps d'équilibres, temps de ruptures. XIIIe siècle. Nouvelle histoire de la France. 4*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points/Histoire », 1990, 338 p.

BRAUDEL Fernand, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1969, 314 p.

BÜTTNER Stéphane, « Archéologie de la pierre à bâtir médiévale à Auxerre et dans l'Yonne » *dans* BLARY F., GÉLY J.-P., LORENZ J., *Pierres du patrimoine européen. Économie de la pierre de l'Antiquité à la fin des temps modernes*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2008, p. 156.

CARDONA Janine, LACROIX Chantal, *Chiffres clés 2005. Statistiques de la culture*, Paris, La Documentation française/Ministère de la Culture et de la Communication, 2005, 208 p.

CHADOIN Olivier, *Être architecte : les vertus de l'indétermination. De la sociologie d'une profession à la sociologie du travail professionnel*, préface d'Yvon LAMY, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Sociologie », 2007, 384 p.

CHAMPY Florent, *Les architectes et la commande publique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologies », 1998, 397 p.

CHAMPY Florent, *Sociologie de l'architecture*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Repères », 2001, 121 p.

CHAPELOT Odette (dir.), *Du projet au chantier. Maîtres d'ouvrage et maîtres d'œuvre aux XIVe-XVIe siècles*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, coll. « Civilisations et Sociétés 106 », 2001, 604 p.

CHASTEL André, « Homo architector » *dans* NORWICH J. J., *Le Grand atlas de l'architecture mondiale*, traduction de l'anglais sous la direction de Hans Schweizer, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1988, p. 8-11.

CHRÉTIEN DE TROYES, *Perceval ou le Conte du Graal*, traduction et présentation de Jean Dufournet, Paris, Flammarion, coll. « GF/Bilingue », 1997, 513 p.

CHOAY Françoise, *Le* De re aedificatoria *et l'institutionnalisation de la société suivi de Patrimoine : quel enjeu de société ?*, Saint-Étienne (France), Publications de

l'université de Saint-Étienne, coll. « Les cahiers de l'École d'architecture de Saint-Étienne », 2006, 63 p.

CHOAY Françoise, « Le concept d'authenticité en question » (1995) *dans* CHOAY F., *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2006, p. 255-285.

CHOAY Françoise, PAOLI Michel (dir.), *Alberti humaniste, architecte*, Paris, Musée du Louvre/École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, coll. « D'art en questions », 2006, 287 p.

DEMAZIÈRE Didier, « Les générations comme catégories d'analyse », *Temporalités. Productions, usages, figures*, n° 2 (Générations), second semestre 2004, p. 1-5.

DENÈFLE Sylvette *et al.*, *Habiter Le Corbusier. Pratiques sociales et théorie architecturale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Le Sens social », 2006, 310 p.

DENIZEAU Gérard, *Larousse des châteaux*, Paris, Larousse, 2005, 319 p.

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005, 623 p.

DÉTIENNE Marcel, VERNANT Jean-Pierre, *Les ruses de l'intelligence. La* mètis *des Grecs*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1974, 316 p.

DODIER Nicolas, « Les arènes des habiletés techniques », *Raisons pratiques*, n° 4, 1993, p. 112-127.

DUBY Georges, *Le Moyen Âge. De Hugues Capet à Jeanne d'Arc (987-1460)*, Paris, Hachette Littératures, coll. «Pluriel/Histoire de France Hachette », 1987, 510 p.

DUBY Georges, « L'art, l'écriture et l'histoire », *Le Débat. Histoire, politique, société*, n° 92, novembre et décembre 1996, p. 47-56.

DUBY Georges (dir.), *Une histoire du monde médiéval*, préface de G. Duby, Paris, Larousse, coll. « Bibliothèque historique Larousse », 2008 (édition originale 2005), 479 p.

DUMONT Jean-Paul, *Les écoles présocratiques*, édition établie par Jean-Paul Dumont, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio / Essais », 1991 (édition originale 1988), 951 p.

DURAND Philippe, *Le château-fort*, Paris, Éditions Jean-Paul Gisserot, coll. « Histoire », 1999, 125 p.

DURAND Philippe, « Actualité de la castellologie. Attaques des mythes », *Notre histoire*, n° 234, juillet-août 2005, p. 54-58.

ECO Umberto, *Le nom de la rose*, traduction de l'italien par Jean-Noël Schifano, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1982 pour l'édition française, 381 p.

ELIAS Norbert, *Du temps*, traduction de l'allemand par Michèle Hulin, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1996 (éd. originale en allemand 1984, *Über die Zeit*), 223 p.

Encyclopédie des métiers. La maçonnerie et la taille de pierre, Association ouvrière des Compagnons du Devoir, Paris, Librairie du Compagnonnage, dates selon les traités, tome 1 : Les hommes et leur métier (à paraître) ; tome 2-3 : Le savoir des Bâtisseurs ; tome 4 : Les matériaux ; tome 5 : Les outils ; tome 6-7-8 : Le savoir-faire.

Esquenazi Jean-Pierre, *Sociologie des publics*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Repères », 2003, 122 p.

Gauthier Marc, « L'archéologie crée-t-elle des monuments ? », *dans* Debray R., *Actes des entretiens du patrimoine. L'abus monumental ?*, Paris, Librairie Arthème Fayard/Caisse nationale des monuments historiques et des sites/ Éditions du Patrimoine, 1999, p. 243-253. (Entretiens du patrimoine, Théâtre national de Chaillot, Paris, 23-25 novembre 1998).

Gies Frances, Gies Joseph, *La vie dans un château médiéval*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 (édition originale 1974), 286 p.

Gleyze Emmanuel, « Temporalités et cités idéales, vers une sociologie de la pierre », communication du 29 juin 2003, durant le *4e Congreso Internacional sobre Estudios Utopicos*, organisé par l'Utopian Studies Society et l'Universidad Europea de Madrid, Madrid.

Gleyze Emmanuel, « L'homme et la pierre. Vers une sociologie de la matière et du temps », dans Le Porte-Objet, *Corps et objet. Actes du colloque. 19 et 20 septembre 2003, Nîmes*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2004, p. 123-132. (Dans le cadre de la troisième Biennale du bijou contemporain de Nîmes).

Gleyze Emmanuel, « Der Mensch und sein natürliches Milieu : eine soziologische Annäherung an die Zeitlichkeiten des Steins », communication du 24 mai 2006, colloque organisé par l'École professionnelle supérieure de design de bijoux et de pierres précieuses *(Fachhochschule)* et le Service culturel de la ville d'Idar Oberstein, Idar Oberstein (Allemagne).

Gleyze Emmanuel, *Pour une sociologie des pierres. Étude sociohistorique du rapport de l'homme à la pierre. L'exemple de l'édification d'un château médiéval au XXIe siècle (Guédelon, Bourgogne)*, Montpellier, université Paul-Valéry Montpellier 3, février 2010, 2 volumes, 913 p. Thèse de doctorat soutenue en sociologie sous la direction du professeur Jean-Bruno Renard, membres du jury : Jean-Pierre Albert (anthropologue, directeur d'études à l'EHESS), Gilles Ferréol (professeur de sociologie, université de Franche-Comté), Nathalie Heinich (sociologue à l'EHESS, directrice de recherche au C.N.R.S.), président : Patrick Tacussel (professeur à l'université Paul-Valéry, Montpellier 3).

Goffman Erving, *Les rites d'interaction*, traduction de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1974 (titre original de l'édition anglaise, *Interaction ritual*), 230 p.

Grigoriantz Alexandre, *Jean Martin. Mémoires d'un compagnon tailleur de pierre*, préface de Laurent Bastard, Paris, Éditions Dervy, 2002, 264 p.

GUIBERT Joël, JUMEL Guy, *La socio-histoire*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus/ Sociologie », 184 p.

Guide (Le) du routard Bourgogne Franche-Comté 2000-2001, Le Guide du Routard, Paris, Hachette Livre, 2000, 638 p.

Guide (Le) du routard Bourgogne 2006-2007, Le Guide du Routard, Paris, Hachette Livre, 2006, 459 p.

Guide (Le) vert Bourgogne Morvan, Le Guide Vert, Paris, Michelin/Éditions des Voyages, 2000, 376 p.

Guide (Le) vert Bourgogne Morvan, Le Guide Vert, Paris, Michelin/Éditions des Voyages, 2005, 422 p.

GUILAINE Jean, « Préface », dans Pascal SEMONSUT, *Le passé du fantasme. La représentation de la Préhistoire en France dans la seconde moitié du XXe siècle (1940-2012)*, Arles, Errance/Actes Sud, 2013, p. 9-13.

HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte. Étude de mémoire collective*, préface de Fernand Dumont, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de sociologie contemporaine », 1971 (éd. originale 1941), 171 p.

HEIDEGGER Martin, « Bâtir, habiter, penser » (1954) dans CHOAY F., *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points/ Essais », 1965, p. 429-435.

HEINICH Nathalie, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 121, 2006/2, p. 287-315.

HEINICH Nathalie, *La fabrique du patrimoine. "De la cathédrale à la petite cuillère"*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme/Ministère de la Culture et de la Communication/Sous-direction Archéologie, Ethnologie, Inventaire et Système d'information, coll. « Ethnologie de la France », 2009, 286 p.

HEINICH Nathalie, *Des valeurs. Une approche sociologique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2017, 405 p.

HEINICH Nathalie et VERDRAGER Pierre, « Les valeurs scientifiques au travail », *Sociologie et sociétés*, n° 2/38, 2006, p. 209-241.

HÉRAN François, « La seconde nature de l'habitus. Tradition philosophique et sens commun dans le langage sociologique », *Revue française de sociologie*, volume 28, 1987 / 3, p. 385-416.

HERBERT Frank, *Dune. Livre premier*, traduction de l'américain par Michel Demuth, Paris, Robert Laffont, coll. « Science-fiction/Presses Pocket », 1972 (édition originale 1965), 348 p.

ICHER François, *Les œuvriers des cathédrales*, Paris, Éditions de la Martinière, 1998, 200 p.

JOUBERT Guy, *Tracés et coupes de pierres*, Dourdan (France), Éditions Vial, 2007, 223 p.

KAFKA Franz, « Le pont », dans *Œuvres complètes. II. Récits et fragments narratifs*, Paris, Gallimard, 1980, p. 451-452.

KAFKA Franz, *Le Château*, traduction par Axel Nesme, Paris, Librairie générale française, coll. « Le Livre de Poche », 2001, 391 p. (roman écrit en 1922).

KERNER Anne, « Monuments nationaux : un défi historique », *Beaux Arts magazine*, n° 206, juillet 2001, p. 34-37.

KLAPISCH-ZUBER Christiane, *Les maîtres du marbre. Carrare 1300-1600*, Paris, École pratique des Hautes études, 1969, 364 p.

LALLEMENT Michel, *L'Âge du faire. Hacking, travail, anarchie,* Paris, Seuil, coll. « Essais », 2015, 441 p.

LATOUR Bruno, « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, n° 4 / Vol. XXXVI (Travail et cognition), 1994, p. 587-607.

LATOUR Bruno, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, traduction de l'anglais par Nicolas Guilhot, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Armillaire », 2006 (édition originale 2005 sous le titre original *Re-assembling the Social. An Introduction to Actor-network Theory*), 400 p.

LATOUR Bruno (dir.), *Le dialogue des cultures. Actes des rencontres inaugurales du musée du quai Branly (21 mai 2006)*, Paris/Arles (France), Musée du quai Branly/Actes Sud, coll. « Babel », 2007, 431 p.

LATREILLE Francis, GAUBERT Yves, *La belle aventure de l'Hermione*, Paris, Gallimard, 2016, 154 p.

LAURENT Jean-Marc, *Pierre de taille. Restauration de façades, ajouts de lucarnes*, Paris, Groupe Eyrolles, coll. « Au pied du mur », 2003, 167 p.

LE GOFF Jacques, *Un autre Moyen Âge*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Quarto », 1999, 1372 p.

LE GOFF Jacques, *Héros et merveilles du Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, 239 p.

LE GOFF Jacques (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Éditions Complexe, coll. « Historiques », 2006, (édition originale de 1978), 333 p.

MALINOWSKI Bronislaw, *Les argonautes du pacifique occidental*, traduction de l'anglais et présentation par Simonne et André Devyver, préface de James G. Frazer et introduction de Michel Panoff, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Tel Gallimard », 1989 (édition originale en langue anglaise 1922, *Argonauts of the Western Pacific*), 606 p.

MENSION-RIGAU Éric, « Être châtelain aujourd'hui », *Demeure Historique. La revue des monuments historiques privés*, n° 154, octobre 2004, p. 22-23.

MESQUI Jean, *Châteaux et enceintes de la France médiévale. De la défense à la résidence. Tome 1 : Les organes de la défense/Tome 2 : La résidence et les éléments d'architecture*, Paris, Picard, coll. « Grands manuels Picard », 1991/1993, 376 p./384 p.

MONGNE Pascal, MARQUIS Philippe (dir.), *Dictionnaire de l'archéologie*, Paris, Larousse, coll. « *In extenso* », 2008, 429 p.

MORE Thomas, *L'utopie*, Paris, Flammarion », coll. « GF-Flammarion », 1987.

MORICE Jean-René, « L'hébergement dans le patrimoine : l'exemple du château », dans FURT J.-M., MICHEL F., *Tourismes et identités*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 115-125.

MICHEL-ANGE, *Poèmes*, traduction et présentation par Pierre Leyris, Paris, Gallimard/Éditions Mazarine, coll. « Poésie/Gallimard », 1983, 157 p.

« Musée (Du) au parc d'attractions », *Culture et musées*, n° 5, 2005, Arles (France), Actes Sud/Associations Publics et Musées/Université d'Avignon, 207 p. (Sous la direction de Serge Chaumier).

PANOUILLÉ Jean-Pierre, *Les châteaux forts dans la France du Moyen Âge*, Rennes [France], Éditions Ouest-France, coll. « Histoire », 2003, 125 p.

PEREC Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Éditions Galilée, coll. « L'Espace critique », 1974, 124 p.

PÉROUSE DE MONTCLOS Jean-Marie, *Architecture. Méthode et vocabulaire*, Paris, Centre des monuments nationaux/Monum/Éditions du patrimoine, coll. «Principes d'analyse scientifique », 2004 (édition originale 1972), 622 p.

PERRET Pierre, *Le parler des métiers. Dictionnaire thématique alphabétique*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2002, 1174 p. (« Tailleurs de pierre », p. 563-567).

Petit (Le) Larousse illustré 2004, Paris, Larousse / VUEF, 2003, 1818 p.

PILLON Thierry, VATIN François, *Traité de sociologie du travail*, Toulouse (France), Octares Éditions, coll. « Travail et Activité humaine », 2003, 501 p.

PINÇON Michel, PINÇON-CHARLOT Monique, *Châteaux et châtelains. Les siècles passent. Le symbole demeure*, Paris, Éditions Anne Carrière, coll. « Essai », 2005, 290 p.

PINOCHE Jacqueline, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Dictionnaire le Robert, 1992, 332 p.

POISSON Olivier, « La restauration de la Cité de Carcassonne au XIXe siècle », *Monumental. Revue scientifique et technique de la sous-direction des monuments historiques Direction du patrimoine*, n° 8, décembre 1994, p. 9-21.

POPPER Karl R., *La quête inachevée. Autobiographie intellectuelle*, traduction de l'anglais par Renée Bouveresse et Michelle Bouin-Naudin, Paris, Calmann-Lévy/Pocket, coll. « Agora », 1989 (éd. originale 1974 pour l'édition anglaise, *Unended Quest. An Intellectual Autobiography*), 350 p.

POUILLON Fernand, *Les pierres sauvages*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Roman », 1964, 231 p.

RAYNAUD Dominique, « Contrainte et liberté dans le travail de conception architecturale », *Revue française de sociologie*, n° 45-2, avril-juin 2004, p. 339-366.

RENARD Jean-Bruno, *Bandes dessinées et croyances du siècle. Essai sur la religion et le fantastique dans la bande dessinée franco-belge*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « La politique éclatée », 1986, 235 p.

RENARD Jean-Bruno, « La Pyramide du Louvre et sa signification satanique » dans CAMPION-VINCENT V., RENARD J.-B., *Légendes urbaines. Rumeurs d'aujourd'hui*, Paris, Éditions Payot, coll. « Documents Payot », 1992, p. 248-252.

ROUILLARD Dominique, *Architectures contemporaines et monuments historiques. Guide des réalisations en France depuis 1980*, Paris, Groupe Moniteur, 2006, 341 p.

ROY Jean-Bernard, « Les parcs archéologiques au risque du parc de divertissement », *Culture et musées*, n° 5 (Du musée au parc d'attractions), 2005, p. 37-63.

SCHNAPP Alain, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Le Livre de Poche/Éditions Carré, coll. « Références/Art », 1993, 511 p.

SCHWINT Didier, *Le savoir artisan. L'efficacité de la mètis*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2002, 255 p.

SÉBILLOT Paul, *Les monuments*, Paris, Éditions Imago, coll. « Le Folklore de France », 1985 (édition originale 1904-1906), 297 p.

SENNETT Richard, *La chair et la pierre. Le corps et la ville dans la civilisation occidentale*, traduction de la langue anglaise (États-Unis) par Zoé Andreyev et Agnès Paty, Paris, Les Éditions de la Passion, 2002 (édition originale en langue anglaise 2001), 287 p.

SERGI Giuseppe, *L'idée de Moyen Âge. Entre sens commun et pratique historique*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2000.

SIMMEL Georg, *La parure et autres essais*, traduction de l'allemand et présentation de Michel Collomb, Philippe Marty, Florence Vinas, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Philia », 1998 (éditions originales différentes selon les textes), 159 p.

STOCKER Bram, *Dracula*, traduction de l'anglais par Lucienne Molitor, Paris, Éditions J'ai lu, coll. « Épouvante », 1993 (édition originale 1897), 505 p.

Taille de la pierre. Guide pratique, École Atelier de Restauration/Centre historique de León (Espagne), traduction de l'espagnol par Sébastien Purvost, Paris, Éditions Eyrolles, 1999, 215 p.

TOLKIEN John Ronald Reuel, *Le seigneur des anneaux. Tome 2. Les deux tours*, traduction de l'anglais par F. Ledoux, Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. « Le Livre de Poche », 1972 (édition originale 1954), 575 p.

VALAT Zoë, *Carriers du Gard et de Syrie. Une étude d'anthropologie filmique sur l'exploitation de la pierre*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses (A.N.R.T.), coll. « Thèse à la carte », 1998, 252 p. (Thèse de doctorat en ethnologie présentée à l'université Paris X — Nanterre, sous la direction de Claudine de France, en 1998).

VITRUVE, *De l'architecture/De architectura*, Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres, 2015, 772 p.

ZIMMERMANN Michel, *Chronologie du Moyen Âge*, Paris, Points, coll. « Histoire », 2007, 281 p.

Bibliographie de Guédelon

Arkéo. La mythologie et l'histoire pour les enfants, n° 238 (Comment construire un château fort ? Découvre le chantier de Guédelon !), mars 2016.

Bâtisseurs (Les) de châteaux forts, *Tremplin*, édition spéciale, printemps 2004, Averbode (Belgique), Éditions Altiora Averbode S.A., 40 p.

BAUD Anne, REVEYRON Nicolas, *Construire un château fort aujourd'hui. L'aventure de Guédelon*, Paris, Éditions du Sorbier, 2002, 47 p.

BRET Julien, *Le chantier médiéval et l'expérience d'insertion. Guédelon*, mémoire en sociologie pour le Diplôme d'études approfondies (Formation doctorale de sociologie), sous la direction de François Dubet, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2002, 165 p.

« Chantier de Guédelon. L'aventure médiévale du XXIe siècle », *Bourgogne magazine. Le magazine du patrimoine, de l'histoire et de l'art de vivre*, n° 39, 15 juillet-15 septembre 2001, Beaune, Bourgogne Magazine, 98 p.

« Charpentiers (Les) investissent le château », *Les cahiers de Guédelon*, 2006, Treigny (France), Guédelon Chantier Médiéval, 25 p. (Textes Thierry DARQUES).

Château en vue !, Newsletter du chantier médiéval de Guédelon, SAS Guédelon, n° 1 (en date du 1er septembre 2007) ; n° 7 (en date du 25 novembre 2008) ; n° 8 (le 18 avril 2009) ; n° 9 (le 31 mai 2009) ; n° 10 (le 1er août 2009) ; n° 11 (le 1er septembre 2009), n° 13 (le 18 novembre 2009) ; n° 27 (24 juin 2012) ; n° 28 (6 août 2012) ; n° 42 à 45 (du 20 juillet 2016 au 21 août 2017) ; sur 2 pages le plus souvent (à partir de l'adresse mail : guedelon@guedelon.fr).

« Construire pour comprendre », n° 1 (Le moulin hydraulique de Guédelon), SAS Guédelon, 2015.

CORNU Francis, « L'expérience du Moyen Âge », *Le Monde*, 3 mai 2003 (téléchargé le 2 juin 2007 sur http://www.lemonde.fr ; le journal *Le Monde* propose la plupart de ses articles d'archive, achetables et téléchargeables à l'unité sur son site, ou sous la forme de forfait).

DARQUES Thierry, *Guédelon, dix ans de chantier… 1997-2007*, Treigny (France), Guédelon Chantier Médiéval, 2007, 31 p.

DARQUES Thierry, *Guédelon, ils bâtissent un château fort. Le chantier de saison en saison*, Treigny, SAS Guédelon, 2017, 47 p.

« De la tour maîtresse au logis », *Les cahiers de Guédelon*, 2005, Treigny, Guédelon Chantier Médiéval, 25 p. (Textes Thierry Darques).

« D'une voûte à l'autre », *Les cahiers de Guédelon*, avril 2004, Treigny, Guédelon Chantier Médiéval, 27 p. (Textes Thierry Darques).

Durand Philippe (dir.), *Guédelon. Construire aujourd'hui un château du XIIIe siècle*, Paris, Éditions Jean-Paul Gisserot, coll. « Patrimoine culturel », 2005, 32 p.

Folcher François, Minard Philippe, *Guédelon. Des hommes fous, un château fort*, Genève (Suisse), Aubanel/Éditions Minerva, 2003, 138 p.

Folcher François *et al.*, *Deviens incollable sur Guédelon*, Treigny, SAS Guédelon, 2014, 47 p.

« France (La) des châteaux forts », *Notre histoire*, n° 234 (numéro spécial), juillet-août 2005, Paris, Télérama, 83 p.

Gouge Francis, « Guédelon : le passé recomposé », *Cahier du « Monde » (Le Monde)*, n° 21 357, 18 septembre 2013, p. 4-5.

« Guédelon. Un château fort comme au Moyen Âge », *Le Pèlerin*, n° 6409, jeudi 29 septembre 2005, Paris, Bayard, 90 p.

Guédelon : immersion dans les techniques du XIIIe siècle, Les Cahiers techniques du bâtiment, Paris, n° 258, février 2006, p. 14-19.

Guédelon le jeu, jeu coopératif sur plateau, auteur Xavier Faure, illustrateur Jean-Benoît Heron, éditeur : Asyncron-games, 2017.

Guyot Michel, *J'ai rêvé d'un château. De Saint-Fargeau à Guédelon, un fabuleux défi*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 2007, 212 p. (avec la collaboration de Marie de Seguin).

Habib Ali, « Le château fort renaît à Guédelon », *Le Monde*, 6 septembre 2004 (achat d'archives en ligne le 2 juin 2007 sur http://www.lemonde.fr).

Habib Ali, « Un rêve qui se réalise grâce aux visiteurs », *Le Monde*, 6 septembre 2004 (achat d'archives en ligne le 2 juin 2007 sur http://www.lemonde.fr).

Hoornaert Lucie, « Le château de Guédelon. 20 ans d'archéologie expérimentale », *Archéologia*, n° 549, décembre 2016, p. 52-59.

« Ils attaquent la tour maîtresse », *Le journal de Guédelon*, avril 2003, Treigny, Guédelon Chantier Médiéval, 12 p. (Textes Françoise Lafaix).

« Ils bâtissent un château fort », *Le journal de Guédelon*, avril 2002, Treigny, Guédelon Chantier Médiéval, 12 p. (Textes Françoise Lafaix).

Le chatelier Luc, « Le bon créneau », *Télérama*, n° 2952, 9 août 2006, p. 14-15.

Martin Maryline, Renucci Florian, *La construction d'un château fort : Guédelon*, Rennes, Éditions Ouest-France, coll. « Histoire », 2011, 125 p.

Martinat Patrick, « Un rêve de pierre, de donjon et de mâchicoulis », *Le Monde*, 17 juin 1998 (achat d'archives en ligne le 2 juin 2007 sur http://www.lemonde.fr).

Martinat Patrick, « Week-end "château fort" à Guédelon », *Le Monde*, 1er février 2001 (achat d'archives en ligne le 2 juin 2007 sur http://www.lemonde.fr).

Martinigol Danielle, *Les pierres qui pleurent*, ActuSF/Guédelon, série « Aventures à Guédelon », février 2016, 154 p.

Martinigol Danielle, *Le maître-chêne*, ActuSF/Guédelon, série « Aventures à Guédelon », avril 2016, 160 p.

Martinigol Danielle, *La fleur de fer*, ActuSF/Guédelon, série « Aventures à Guédelon », juin 2017, 162 p.

Martinigol Danielle, *L'homme au chat rouge*, ActuSF/Guédelon, série « Aventures à Guédelon », juin 2017, 162 p.

Maurice René, *Guédelon. Le château de la mémoire*, Nantes (France), Éditions du Mamo'o/Éditions du Gulf Stream, 1999, 24 p.

Renucci Florian, *Guédelon. Ils bâtissent un château fort. Lexique*, Treigny (France), Guédelon Chantier Médiéval, s.d. (circa 2003), 47 p. (Dessins : Jean-François Dejean).

Renucci Florian, « Construction du château fort de Guédelon (Yonne) : objectifs et méthodes », *Vivre dans le donjon au Moyen Âge*, Vendôme (France), Éditions du Cherche-Lune, 2005, p. 171-183 (Actes du colloque de Vendôme, 12 et 13 mai 2001).

SAS Guédelon, *Mesurer et tracer au Moyen Âge*, Treigny, SAS Guédelon, 2015.

« Trop fort le château ! La lettre des enseignants », Guédelon, n° 20, novembre 2012/« À toi de jouer. Fiche pratique n° 20. Éléments de défense ou d'attaque du château fort », Guédelon, n° 20, novembre 2012.

[*Il existe également un journal interne du chantier :* L'Écho des Maillets*, au printemps 2006, 18 numéros de ce journal du personnel étaient sortis ; le premier numéro est sorti au printemps 2002.*]

Webographie de Guédelon

Amis (Les) du chantier de Guédelon : http://www.amisduchantiermedieval.com/.
Site de l'association *Les amis du chantier médiéval* de Guédelon après la création de l'entreprise Guédelon en 2006. L'association semble être la propriétaire du terrain et du château en construction du site de Guédelon. Les objectifs de l'association sont les suivants : « Le soutien et l'accompagnement par l'action des membres de l'association du projet architectural, archéologique, touristique, environnemental et à vocation sociale du chantier médiéval de Guédelon et de tout autre projet de même nature. Le soutien d'initiatives

en faveur du patrimoine historique, de la culture, de l'éducation et de la formation. » L'association a déjà soutenu plusieurs projets ; par exemple en cofinancement avec le Conseil régional de Bourgogne et de Guédelon SAS, la venue à Guédelon, pour les dix ans du projet, d'un rassemblement de tailleurs de pierre de la France et de l'Europe, pour un programme de taille de pierre calcaire pour le chantier. (Visite du site par moi le 17/07/09).

Battaggion Victor, « Guédelon, la machine à remonter le temps », *Historia*, n° 100, mars 2006, 7 pages (consulté par mes soins le 10/07/06) avec un entretien avec le fondateur de Guédelon, sur le site de la revue *Historia* : http://www.historia.presse.fr/data/thematique//100/10007601.html. C'est le site de cette revue d'histoire vulgarisée.

Blog d'un "fan" de Guédelon : http://www.benevoleguedelon.com/
Blog d'un passionné du projet de Guédelon, créé durant l'hiver 2007-2008, avec une présentation générale du projet, les raisons de sa passion et de la création du site, sa première rencontre avec le chantier en 1999 (en famille). Beaucoup de photos, présentation de certains métiers du château (avec commentaires et photos), des pages sur les travaux et sur ses séjours comme bénévole et visiteur, puis « bâtisseur », etc. (dernière fois que j'ai visité ce site : le 17 juillet 2009).

Dos Ramos Jean-Baptiste, « Tourisme : cet été, découvrez un château fort ouvert pour la première fois au public », *La république du Centre*, publié en ligne le 11/07/2017 (visité par moi le 19/06/18) : https://www.larep.fr/dordives/economie/tourisme/2017/07/11/cet-ete-decouvrez-un-chateau-fort-ouvert-pour-la-premiere-fois-au-public_12481321.html#refresh

Voir aussi le site Internet du château : https://www.chateau-mezlemarechal.com/

Facebook officiel de Guédelon : https://www.facebook.com/Guedelon
103 895 personnes suivent ce lieu au 30 avril 2018.

Futura-Sciences, « Guédelon, construction d'un château-fort » et « Guédelon : renaissance d'un château médiéval », dossiers *Futura-Sciences*, 48 pages pour le premier dossier (le dossier semble avoir été réalisé en collaboration avec Delphine Bourselot, chargé de la communication Internet dans les bureaux de Guédelon) et 30 pages pour le second (avec photos), document assez complet sur le projet Guédelon en deux parties, en 2004 et en 2006, (visité par moi le 02/09/2009), site Internet : http://www.futura-sciences.com/comprendre/d/dossier636-1.php
Le site est celui d'un « Magazine *on line* de la découverte, de la science et de l'innovation ».

Guedelon.com, premier site officiel de Guédelon : www.guedelon.com/
Site officiel du château de Guédelon, très complet. On y trouve les actualités du chantier en photos et en explications. Une présentation du projet et de ses protagonistes, ainsi qu'un ensemble de pages sur les techniques médiévales et les choix techniques opérés à Guédelon (entre techniques du Moyen Âge et

législation actuelle). On trouve immanquablement les horaires, les tarifs et réservations en ligne, ainsi qu'une page sur le bénévolat et une librairie (achat en ligne). Il y a aussi des pages autour d'une visite guidée et un ensemble de jeux (en deux catégories : enfants et « tout public »). Il y a également des pages pour les écoles (avec par exemple des fiches techniques pour les enseignants). Enfin un communiqué de presse et une page présentant des « balades autour de Guédelon », avec des liens, celui par exemple de l'Office départemental de tourisme de l'Yonne. Première mise en ligne du site le 14/01/2002. (J'ai visité ce site à de nombreuses reprises pendant mon enquête, et en particulier le 26/09/06 pour constituer ces renseignements).

Guedelon.fr, deuxième site officiel de Guédelon : www.guedelon.fr/
Nouveau site mis en ligne en mai 2007 et qui remplace le précédent. Le site présente un contenu informatif, un catalogue avec une base de données, l'équipe professionnelle, le bulletin de collecte d'informations visiteurs, la collecte de coordonnées personnelles en ligne… Conception, édition, direction artistique : *Idéal productions*, Agence de communication interactive établie à Sens (Yonne, France). Le site sera ensuite augmenté, avec des produits en ligne, billetterie, les newsletters, etc. Site devenu très complet (dernière visite le 30 avril 2018).

Martin Maryline, « Le patrimoine ne doit pas être réservé à une élite », entretien réalisé par Julien Licourt, mis en ligne le 09/08/2015, sur lefigaro.fr. C'est le site du périodique, avec les actualités en ligne, la météo, une boutique, des articles en ligne, etc.

Michel Olivier, « Guédelon, chantier médiéval, un château à mains nues », article mis en ligne le 19/09/2008 (consulté et téléchargé par mes soins le 20/09/2008), Le Figaro.fr, site Internet :
http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2008/09/20/01006-20080920ARTFIG00143-…

« Philippe Ory, architecte : "Le château de Guédelon, c'est Disneyland" », interview mise en ligne le 12/02/2002 (consulté par mes soins le 05/04/2006), sur le site du journal *L'Yonne Républicaine*, sur lyonne-republicaine.fr, site Internet :
http://www.lyonne.republicaine.fr/dossiers/patrimo/guedelon/20021 212.YON_D057…
C'est le site du périodique, avec des actualités, des dépêches, des archives, des services, etc.

Renucci Florian, « La reconstruction contemporaine "à l'identique" d'un château médiéval : Guédelon (Yonne, France) », dans Christophe Vallet (dir.), *De la restitution en archéologie/Archaeological restitution*, Paris, Éditions du Patrimoine/Centre des monuments nationaux, 2008, p. 111-124 (Actes du colloque organisé par le Centre des monuments nationaux, sur le site d'Ensérune [Hérault, France], en octobre 2005). Ouvrage mis en ligne en mars 2008 et téléchargeable sur le site du ministère de la Culture et de la Communication (téléchargé par mes soins le 03/08/08), site Internet : http://www.monuments-nationaux.fr/fichier/edi_ebook_chapitre/9/1_7_B.pdf

Twitter compte officiel de Guédelon :
https://twitter.com/guedelon avec 4 081 abonnés sur le compte le 30 avril 2018.

Wikipédia, « Forteresse médiévale d'Ozark », succédané de Guédelon, site Internet : https://fr.wikipedia.org/wiki/Forteresse_médiévale_d%27Ozark
Wikipédia est un projet d'encyclopédie libre sur Internet, multilingue, qui a pour objectif « d'offrir un contenu libre, neutre et vérifiable que chacun peut éditer et améliorer ». Dernière visite le 30 avril 2018.

Wikipédia, « Guédelon », site Internet : https://fr.wikipedia.org/wiki/Guédelon
Dernière visite le 30 avril 2018.

Filmographie de Guédelon

[Les émissions sont, elles, classées par ordre chronologique]

Bourgogne : construction d'un château comme au Moyen-Âge, journal de 20 heures sur France 2, présenté par Carole Gaessler, reportage réalisé par A.-S. Chaumier-Le Conte, C. Lecomte, B. Borjon, M. Gouiric, France 2 télévision, le jeudi 17 août 2006.

DVD-Vidéo/DVD-Rom, *Guédelon. Ils bâtissent un château fort*, Guédelon/RK-Film, 2007, réalisation par Ingrid et Reinhard Kungel, le DVD contient deux documentaires : « Les dix ans de Guédelon » (80 minutes) et une visite du chantier pour les enfants : « On construit un château fort » (45 minutes).

DVD-Vidéo, *La voûte*, Guédelon / Goodideas, 2012, film réalisé par Benoît Millot (33 minutes).

DVD *Guédelon. Nous bâtissons un château fort*, 2017, SAS Guédelon, réalisation : Antoine Pierlot et Yohann Albaladejo, SAS Guédelon, 2017, 52 minutes.

Émission télévisée *Hors-Série*, n° 22 (Les fous de château), présentée par Patrick de Carolis, réalisée par Philippe Poiret, coproduction France 3 — CAPA, diffusée le 12 septembre 2000 sur France 3.

Émission télévisée *Les grandes énigmes du passé* (L'expérience du Moyen Âge), présentée et réalisée par François de Closets et Roland Portiche, coproduction VM Group et France 2 (2003), diffusée le 10 mai 2003 et le 17 décembre 2005 sur France 2.

Émission télévisée *On vous dit pourquoi* (La science et l'histoire : archéologie virtuelle, le passé comme si vous y étiez), présentée par Jérôme Bonaldi et Églantine Emeye, proposée par Patrick Meney et Jérôme Bonaldi, réalisée par Gilles Amado, production : Be happy productions — 2005, diffusée le 28 mai 2005 sur France 2.

Émission télévisée *Des racines et des ailes* (Passions françaises), réalisée par Cyril Denvers et Véronique Préault, coproduction France 3-CAPA, diffusée le mercredi 15 octobre 2008 sur France 3.

Émission télévisée *Ça manque pas d'air* (Guédelon, l'aventure continue…), réalisée par Jean-Michel Bohé *et al.*, France 3 Bourgogne Franche-Comté, diffusée le 20 avril 2009 ; on peut voir cette émission en ligne, dans les archives du site de France 3 (France3.fr), site Internet (visité par moi le 08/09/2009) : http://bourgogne-franche-conte.france3.fr/evenement/cmpda/.

Émission télévisée, *Guédelon. La renaissance d'un château médiéval*, réalisée par Lindsay Hill, Arte France/INRAP/Ltd, 2015.

Radiophonie

Émission radiophonique sur France Inter : *Le goût des autres* (trois reportages dont un s'intitulant : « Visite du château médiéval de Guédelon [Yonne] », 16 h 05-17h), présentée par Fabien Aubric et réalisée par Marie-Hélène Fauquet, diffusée le vendredi 19 août 2005 sur France Inter.

Foucault Michel, *Les hétérotopies*, conférence radiodiffusée sur France Culture le 7 décembre 1966 dans l'émission « Culture française » de Robert Valette, Compact Disc, Ina, coll. « Mémoire Vive », 2004.

Table des matières

Remerciements **8**

Préface **9**

Un paradis pour les sociologues 9

Chantier pour une sociologie des valeurs 10

Cadre-analyse de Guédelon 12

Introduction **15**

L'aventure Guédelon sous l'œil des sciences humaines 17

Les trois premières visées du chantier… 20

I Les histoires de Guédelon en contextes **23**

Les histoires du château du Moyen Âge 28

Le château du Moyen Âge 29

L'imaginaire du château jusqu'à nos jours 39

L'historique de Guédelon 51

Le succès de Guédelon : bilan en quelques chiffres 66

II Quand la pierre résiste… **73**

Ce que la pierre nous fait (faire) 78

III La visée scientifique du chantier **83**

Le scénario 84

La méthode 87

Le registre temporel du projet scientifique 95

Dialogues entre l'archéologie du bâti et l'archéologie expérimentale 96

Les limites de l'expérience par les acteurs eux-mêmes 101

IV Les visées pédagogiques, humaines et sociales **111**
La visée pédagogique, une orientation dans la connaissance ? 112
Les publics enfants 113
L'exemple de la visite guidée grand public 114
La visée humaine et sociale du chantier 118
Conclusion 121

V Une identité en tension ? **123**
Droit du travail, visée expérimentale et authenticité 125
L'authenticité questionnée par les objets 127
La mise en valeurs du site 138
La concordance des temps 142
Guédelon, un nom à particules 151

Conclusion : comment « faire » ? **157**

Glossaire général **161**

Bibliographie **177**

« Sociologie des imaginaires »

Titres déjà parus dans la même collection

Genre et transgression, C. Dumas, 2015.

Rites et rituels dans l'intervention sociale, D. Fleurdorge, 2015.

L'appel de l'environnement, H. Houdayer, 2014.

Sociologie des sociétés fermées. Imaginaire symbolique et sacralité en milieu clos, C. Bryon-Portet, 2014.

Sport et imaginaire, F. Monneyron, 2013.

Les dynamiques de l'imaginaire, P. Tacussel, 2012.

Superstitions. Croyances et pratiques liées à la chance et à la malchance, P. Legros et J.-B. Renard, 2011.

L'Allemagne de l'Est (1949-1989). Religion et politique en mutation, B. Petit, 2011.

La vie improductive. Georges Bataille et l'hétérologie sociologique, P. Joron, 2009.

Violences et communication. Approches franco-brésiliennes des altérités communicationnelles, P. Joron, 2007.

Symboles et symbolismes, H. Houdayer, 2007.

Imaginaire et santé, G. Bertin, 2007.

Pour une valorisation de la recherche sur le genre et les rapports sociaux de sexes. Actes du séminaire transdisciplinaire doctoral des 12 et 13 mai 2004 organisé par la mission égalité entre les femmes et les hommes, M. Khellil, 2006.

Le corps et la parole. Du réel du sexe au réel de la mort, C.-G. Bruère-Dawson, 2005.

Henri Wallon — Frontières et traverses, A. Guillain, 2005.

Cet ouvrage a été mis en pages par
les Presses universitaires de la Méditerranée
(Université Paul-Valéry Montpellier 3)
Route de Mende
34199 Montpellier Cedex 5
pulm@univ-montp3.fr
www.PULM.fr

Dépôt légal : février 2019